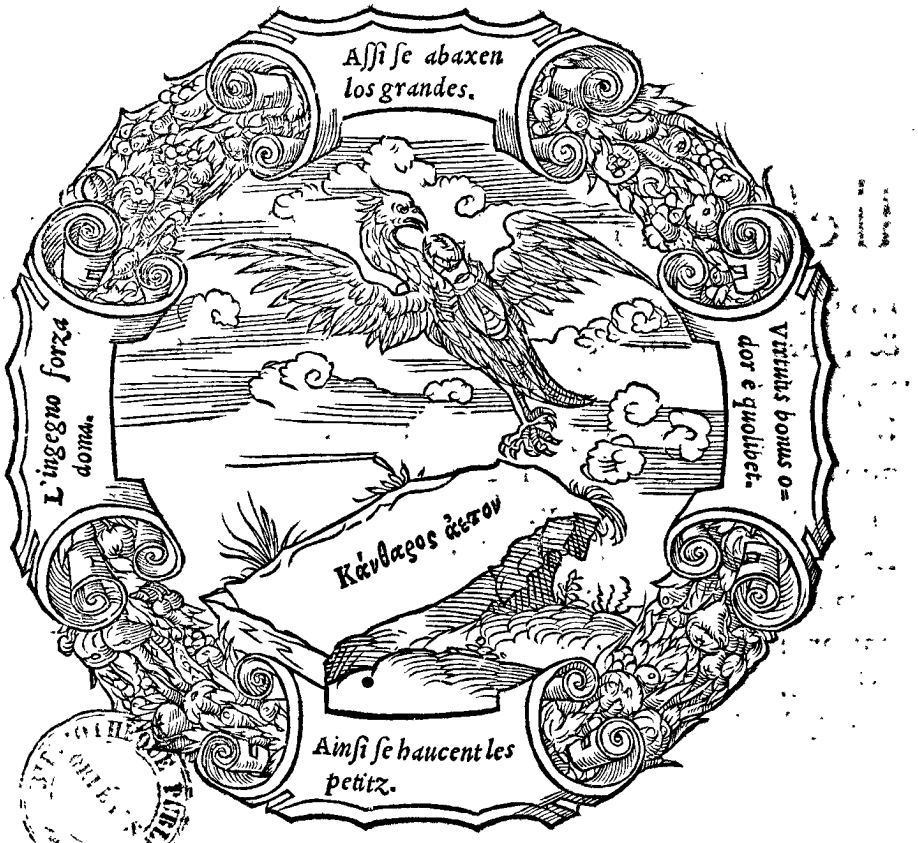
Le Second liure des Discours

DE L'ESTAT DE PAIX ET DE GVERRE,
DE MESSIRE NICOLAS MACCHIAVEL CITOYEN ET SECRETAIRE
de Florence, sur la premiere decade de
Tite Liue : traduit d'Italien
en Françoys.



Auec priuilege du Roy.

A PARIS,

Pour Vincent Sertenas Libraire, tenant sa boutique au Palays en la galerie par ou l'on va à la Chancelerie, & au mont saint Hilaire à l'hostel d'Albret.

1548

Il eſt permis à Vincent Serte-

nas Libraire demourãt à Paris, faire imprimer & vendre les Second & Troiſieſme liures des Diſcours de meſsire Nicolas Machiauel Citoyen & Secretaire Florentin, & defendu à tous autres Libraires & Imprimeurs de ce Royaume, de ne les imprimer, ne vẽdre, en quelque façon que ce ſoit, ſans le gré & conſentement dudit Sertenas, iuſques à ſix ans apres que leſditz liures ſerõt acheuez d'imprimer. Et ce ſur peine de confiſcation des liures autres que ledit Sertenas aura fait imprimer, & d'amẽde arbitraire, comme apert plus à plain par priuilege du Roy ſur ce donné à Paris, le xxvi. iour d'Aouſt, mil v. c. xlvii. ſigné par le Conſeil Turpain, & ſéellé ſur ſimple queuë de cire iaune.

Preface du Traducteur,

AVX LECTEVRS.

L'Incertitude des choſes humaines eſt telle (meſſieurs) comme Salomon la deduite, & les Academiques l'ont prouuée, & le pois de noz raiſons cõtraires balance tellement entre deux fers, que i'ay eſté long temps en doute ſi le prouerbe Grec eſtoit veritable: Viure ſans eſtre cogneu, auquel Horace s'acorde:

Bien a veſcu qui le monde a deceu,
Tant que ſa vie & ſa mort on n'a ſceu.

Comme le graue Brutus eſcriuant à Cicero dit, que pire eſt la condition de la vertu euidente, que de l'incogneuë. Les autres ſont d'opinion de laiſſer, pour le mieux, quelque teſmoignage d'auoir eſté du nombre des viuans, pour recompenſer la brieueté de ceſte vie, par vne longue memoire de nous apres la mort, qui nous rend icy quaſi immortelz. A ceſte cauſe, nageãt entre deux eaux, i'ay eſcrit ie ne ſçay quoy pour ſuiure la ſeconde raiſon, & n'y ay point mis mon nom, pour n'aller contre la premiere. En quoy, tenant l'auis de Quintilian, ay cõmencé par traduction, ne iugeant mon eſprit encore capable d'inuention digne de lumiere. Et n'ay voulu, comme Phaëton, faire mon aprentiſſage ſur le hault char du Soleil, de paour qu'il ne m'en print comme à luy: mais ay fait mon coup d'eſſay en l'œuure de ceſt auteur, duquel l'autorité n'eſtoit encores ſi ſainte & auguſte, que les fautes, que i'y pourrois commettre, me fuſſent imputées à ſacrilege ou crime de leſe maieſté. Combien que i'oſeray dire, qu'il ne doyue eſtre moins priſé de nous, que Corneille Tacite, Saluſte, & ſon Tite Liue meſme, deſquelz ſans luy nous cueillions peu de fruit, & ne ſçauions à quel vſage nous ſeruoit toute leur hiſtoire. *Dyoniſius* le Tyran deuint il meilleur Poëte pour auoir recouuré les tablettes du Poëte *Echilus*, ou il eſcriuoit ſes vers? *Neanthus* filz de *Pittachus* le Tyran, acquit il quelque excellance du ieu de la harpe par celle d'*Orpheüs*, qu'il achepta ſi cher des Preſtres du temple d'*Apollo*? Ainſi rien ne nous ſeruiroient

tous ces Hiſtoriens, ſans l'aide de Machiauel, ne toute la bonté des choſes bonnes, qui n'en entendroit l'vſage.

Or ſont les iugemens des hommes ſi diuers, qu'en ce fait meſme de traduction on ne ſçait bonnement que l'on doit faire. I'ay vſé au Premier liure en quelques endroitz de la liberté qu'Horace loue, & que les plus curieux ont obſeruée en Cicero, & autres auteurs anciens. I'ay eſté vn peu plus ſerf & ſuperſticieux en ce Secõd & Tiers, pour monſtrer la cognoiſſance que i'auois des deux manieres, & ainſi ſatisfaire à la varieté des opinions: Mais ie croy que l'vne & l'autre ne ſont hors des dangers de reprehenſion. Et qui eſt ce d'or enauant qui en eſchapera, puys que auiourd'huy les eſpritz ſont ſi habandonnez & deprauez, que de vouloir condamner par leurs eſcritz Ariſtote d'ignorance, & *Cicero* de Barbarie? gens dignes d'en raporter tel ſalaire, que *Seſtius*, lequel Seneque dit auoir eſté foëté pour vn tel propos tenu d'iceluy *Cicero* en la table de ſon filz. Quant aux enuieux ilz ne me font paour en cecy, d'autant que ma conſcience me iuge, que ie n'ay vertu en moy qui les merite, n'irrite: au contraire ie les deſire comme *Themiſtocles*, dont ie porte la deuiſe ENVIE D'ENVIE ENVIE. Or aſſez donnera de matiere de calumnie à qui en voudra l'incertitude de noſtre langue Françoyſe, qui n'eſt encores bien reiglée ne reduite en art, en laquelle aucuns veulent r'amener en ieu les vieilz motz, contre l'auis de Ceſar: les autres, la veulent enrichir par les larrecins, qu'ilz font ſur les autres vulgaires, comme ſur l'Italian, & l'Eſpagnol. Voire l'orthographe meſme de noſtre langue eſt tant deguiſée & bigarrée, que les lettres n'y ont moindre ocaſion d'entrer en proces, que Lucian les dit auoir fait en la langue Greque. Au fort ie conſidere, comme dit Plato, qu'il ne nous fault enuieillir ſur ceſte vaine & legiere curioſité de la parole: mais inſtruire noz eſpritz de bons diſcours tirez du fond des ſciences profitables à la vie. A l'exemple de Machiauel, qui a icy vſé de fort ſimple langage enrichy de rare & profonde ſuſtance, lequel ie crains à ceſte cauſe auoir à eſtre mal recueilly de noſtre nation, qui me ſemble encore ne faire que ſentir les fleurs des ſciences miſes en chapeaux & bouquetz, & non vſer des bõnes herbes en leur norriture ou medecine. Qui ſont au iourd'huy les Hercules Galliques, qui tirent apres eux tout ce peuple enchaiſné par les aureilles de chaiſnes, qui tiennent au bout de leurs langues, ſinon les rythmeurs & croniqueurs des amours & des armes

mes fabuleuſes ? parmy leſquelz ne ſe trouuera aucune inſtruction priuée, ne publique, ciuile, ne militaire. I'aymerois autant tel Amuſefol de liures plaiſans & bien diſans, ſans aucun ſubiet de bonne doctrine, que ie ferois les iambes de bois du riche impotent, reueſtues de belles botines à boucles d'or, ou le braue inſtrument d'*Euangelus* garny de cheuilles d'or ſemé d'anneaux precieux, qu'il porta aux ieux Pythiques (luy meſme tout doré & diapré) duquel les ſpectateurs atendans quelque harmonie celeſte furent tous esbahiz d'en ouyr ſortir vn ſon diſcordant, rude, & confus : mais bien acordant auec la voix ruſtique de ce gros aſne, qui ſe print à braire hault & cler quelque chanſon mal verſifiée. O' temps ! O' gens ! les treſors leurs ſont charbons, & chardons pour treſors. Somme, tout calculé & rabatu, la plume eſt miſe au vent, ces deux liures (quelque traitement qu'ilz reçoiuent de vous meſsieurs) ſortiront, & ſuyuront leur compagnon, lequel s'eſt pourmené ſeul quelque année par le païs. Depuys le premier de Tite Liue, ſon maiſtre, s'eſt auſsi mis aux champs, parlant vn langage Françoys d'autant plus obſcur, qu'il l'eſt auſsi luy meſme entre les Latins. Or ſi vous trouuez la derniere main à dire en l'vn, ou en tous, vous pouuez eſtimer que ceſte ſeruitude ambulatoire de Court ne m'a donné loyſir de les eſcrire huit fois de ma main, comme Thucidide fit de ſon hiſtoire. Au pis aller i'ay conclu, que ce mien labeur tel quel, ne me pouuant porter tant de deshonneur par l'imperfection de ſon ſtile, que de profit aux lecteurs par la ſingularité de ſes auertiſſemens, ie prefererois le bien commun au mien particulier, proteſtant toutesfois (meſsieurs) ſi ie ſens que mon eſcrit ſi peu vous plaiſe, de ne prendre iamais tant de peine à vous donner ennuy, & à moy blaſme.

Enuie d'enuie en vie.

Sonetto di M. G. P. M.
al Lettore.

Chi vuol ſaper quantunque in guerra, ò in pace
Si ſcoſta il noſtro dal Romano ſtato,
Legga queſta opra leggiadra & verace
Di Machiauel, che ſua lingua ha cangiato.
Et fauellar Franceſe non gli ſpiace
Tra Franceſi, perciochè, oue fu nato
Non tanto, com'in Francia, aggrada & piace:
Ma fra i ſuoi neßun Propheta è ſtimato.
Stimate quel, che col dir ſchieto & franco
Inſegna l'arte, onde mai queſto antico
Regno non caggia in man del ſuo nemico.
Ma ringratiate anchor quel noſtro amico,
Che n'ha d'vn Thoſco fatto vn vero Franco:
Coſa ben rara, & poco veduta anco.

Per me ſteßo ſon ſaßo.

Enſuit la table du Second li-

VRE DES DISCOVRS DE NICO-las Macchiauel Citoyen & Secretaire de Florence.

PReface. Fueillet premier.

Laquelle fut plus cauſe de l'Empire des Romains, ou vertu, ou Fortune.
Chapitre premier. fueillet iii.

Contre quelz peuples les Romains ont eu à combatre, & auec quelle obſtinacion ilz defendoient leur liberté. chapitre ii. fueillet iiii.

Que Rome s'eſt agrandie des ruynes de ſes voyſins, & par le racueil des eſtranges, auxquelz elle faiſoit part de ſes biens & honneurs. chapitre iii. fueillet vii.

Comme les Republiques ont vſé de troys moyens, pour s'augmenter & agrandir. chap. iiii. fueillet viii.

Que le changement des ſectes & langues, & l'accident des deluges & peſtes ont eſtaint la memoires des choſes paſſées.
chapitre v. fueillet x.

Comme les Romains procedoient au fait de la guerre.
chapitre vi. fueillet xi.

Quelle portion de terre les Romains dõnoient pour teſte à chacune perſonne de leur colonie. chap. vii. fueil. xii.

La cauſe qui meut les peuples à ſortir de leur lieu naturel & ocuper & innonder autre païs. chap. viii. fueil. xiii.

Quelles cauſes font communément ſourdre guerre entre les Potentatz & grans Seigneurs. chap. ix. fueil. xiiii.

Que les deniers ne ſont le nerf de la guerre comme eſtime l'opinion commune. cha. x fueillet xv.

Que ce n'eſt prudence prendre aliance d'vn Prince, qui plus ayt d'eſtime que de puiſſance. chap. xi. fueillet xvii.

Lequel eſt meilleur, quand on ſe doute d'eſtre aſſailly, ou mener guerre, ou l'atendre. chap. xii. fueillet xvii.

Que plus on monte de baſſe en haute fortune par fraude, que par

force. chapitre xiii. fueillet xix.
Souuentesfois les hommes s'abuſent, cuydans par humilité vaincre outrecuydance. chapitre xiiii. fueillet xx.
Comme les eſtatz debiles ſont touſiours incertains & ambiguz à ſe reſoudre, & que iamais les deliberations lentes & tardiues ne ſont bonnes. chapitre xv. fueillet xxi.
Combien les Soldatz en noſtre temps s'eſlongnent de l'ancienne ordonnance de guerre. chapitre xvi.
fueillet xxii.
Combien ſe doit en noſtre temps eſtimer l'artillerie, & à ſçauoir ſi l'opinion que nous en auons eſt vraye en vniuerſel.
chapitre xvii. fueillet xxiiii.
Comme par l'autorité des Romains, & par les exemples de l'antique vſance de guerre, l'on doit plus eſtimer les fanteries & gens de pied, que la caualerie. chap. xviii. fueil. xxvii.
Que les aqueſtz en Republique mal ordonnée, & qui ne procede ſelon la vertu Romaine, luy tournent à ruyne pluſtoſt qu'à accroiſſement & auantage. cha. xix. fueil. xxix.
En quel danger ſe met le Prince & la Republique qui ſe ſert de ſolde auxiliaire, ou mercenaire. chapitre xx.
fueillet xxxi.
Le premier Preteur que les Romains enuoyerent hors la ville fut à Capue, quatre cens ans apres qu'ilz commencerent à faire la guerre. chapitre xxi. fueillet xxxii.
Combien ſont faulſes pluſieurs fois les opinions des hommes ſur le iugement des choſes grandes. chapitre xxii.
fueillet xxxiii.
Comme les Romains au iugement qu'ilz faiſoient de leurs ſubietz, par aucun accident qui les y contraignoit, touſiours fuyoient la moyenne voye. chap. xxiii. fueillet xxxv.
Que generalement les forteresſes portent plus de dommage que de profit. cha. xxiiii. fueillet xxxvii.
Que c'eſt party ſe contrariant aſſaillir vne Cité diuiſée pour l'occuper, moyennant ſa diuiſion. chapitre xxv.
fueillet xl.
Comme les iniures & reproches n'engendrent que hayne ſans profit à ceux qui en vſent. chapitre xxvi.
fueillet xli.

Vn Prin-

Vn Prince prudent & vne Republique ſe doiuent contenter de la victoire, de paour que paſſans outre ilz ne perdent ce qu'ilz auoient gaigné. chapitre xxvii, fueillet xlii.

Quel danger peult encourir vne Republique ou vn Prince, par faute de venger & punir vne iniure faite à vne communauté, ou perſonne priuée. chapitre xxviii. fueillet xliii.

Fortune aueugle les eſpritz des hommes quād elle ne veult qu'ilz s'opoſent à ſes deſſeins, chapitre xxix. fueillet xliiii.

Les Republiques & les Princes de vraye puiſſance & bien fondée ne comparent les amytiez par argent: mais par vertu & reputation de leurs forces, chap.xxx. fueillet xlv.

Combien de danger y a d'aiouſter foy & fiance aux banniz. chapitre xxxi. fueillet xlvii.

De combien de moyens vſoient les Romains pour gaigner & emporter les places. chapi.xxxii. fueillet xlvii.

Comme les Romains donnoient les cōmiſsions libres aux chefz de leurs armées. chap.xxxiii. fueillet xlix.

Fin de la table du Second liure.

N
M

Le Second liure des Diſcours

DE NICOLAS MACCHIAVEL CITOYEN ET SECRETAIRE DE FLORENCE, SVR LA PREMIERE DECADE de Tite Liue, à Zanobe Bondelmont & Coſme Rucellay.

Preface.

LA couſtume vniuerſelle des humains eſt encline à la louange perpetuelle du temps paſſé, & blaſme du preſent, ne l'vn ne l'autre profonde en perpetuelle verité: Toutesfois, ilz ſont tous ſi partiſſans de l'antiquité, que non ſeulement affection les tranſporte à hault louer & honorer les ſiecles reuoluz deſquelz ilz n'ont cognoiſſance que par les liures, qui en conſeruent la memoire: mais (qui plus eſt) touſiours louent le tẽps de leur ieune aage, dont ilz ont encores ſouuenance en leurs vieilz ans. L'abus de ceſte faulſe opinion, m'a ſemblé de proceder de pluſieurs cauſes. La premiere, de ce qu'il n'eſt poſsible ſçauoir la verité parfaite de l'ancienne hiſtoire, laquelle ſuprime volontiers les actes, qui pourroient donner quelque tache d'infamie à ſon ſiecle: & au contraire enrichiſt fort liberalemẽt le los & gloire de ſes vertueux faitz. Car la plus part des Croniqueurs & Hiſtoriens ployent tellemẽt & obeïſſent à la fortune preſente des vaincueurs, que non ſeulement ilz eſlargiſſent leurs conſciences en la louange exceſsiue de leurs vertuz & prouëſſes, & à l'acroiſſement de leurs contrées, mais eleuent hault leurs ennemys, meſmes en tel degré de magnanimité & puiſſance, que la poſterité de l'vn ou de l'autre païs troue pareille ocaſion de s'esbahir de la bonté & valeur deſmeſurée de leurs maieurs, & ne peult qu'elle ne les tienne en trop grande admiration & reuerence. D'auantage, crainte, & enuie, ſont deux paſsions & cauſes ordinaires de hayne, leſquelles ne s'adreſſent iamais aux choſes qui plus ne peuuent nuire, comme les paſſées & qui n'ont plus en elles aucun bien qu'on leur ſceuſt ennuyer. Tout au contraire va de la vie preſente, dont nous (comme ſpectateurs oculaires)

Propoſitiõ

culaires) auons cognoiſſance, veu que rien ne nous peult eſtre caché de ce que voyons & manions au doigt & à l'œil. Or n'eſt pas poſsible qu'il n'y ayt touſiours quelque mal meſlé parmy le bien, ce qui nous fait par ignorance donner los à l'antiquité, ou elle auroit ſouuent merité meſpris & honte. En quoy ie n'enten aucunement parler des ars & ſciences de noz anceſtres, tellemẽt illuſtrées & eſclarcies, qu'il n'eſt demeuré en la puiſſance du temps de pouuoir rien aiouſter, ou diminuer à leur ſouueraine clarté & lumiere. Seulement touche mon deuis ce qui cõcerne les meurs & la vie cõmune des hõmes, laquelle n'eſt de beaucoup reduite à ſi certaine & parfaite cognoiſſance. Qui donques m'en demanderoit mon auis, ie dirois que telle couſtume d'vniuerſelle louange & blaſme n'eſt en ſoy touſiours faulſe ne veritable, car poſsible n'eſt que telz loueurs ne rencontrent quelquefois, à cauſe du perpetuel mouuement, auquel conſiſte le cours des œuures & affaires humaines, qui ſans ceſſe montent, ou deſcendent, comme l'on void qu'vne prouince, ou cité, inſtituée & eſtablie par quelque excellent perſonnage, proſpere vn temps par la vertu de ſon gouuernement, & va de bien en mieux, tirant de droit fil vers le mylieu, ou le faiſte de ſon vray cours politique. Ceux qui naiſſent alors qu'elle eſt en tel eſtat, ſi plus ilz priſent & eſtiment le paſſé que le preſent, certainement ilz s'abuſent, & ne trouuerez autre cauſe qui leur depraue le iugẽment, que celle que ie vous vien de deduire. Mais bien pourroient dire vray ceux qui leur viennent à ſucceder. Lors que l'eſtat decline du hault en bas, ou du mylieu en extremité. Cõclusiõ. Sõme, apres y auoir bien penſé, i'en ſuis là, que i'eſtime le monde auoir eſté touſiours remply de pareille quantité de vices & vertuz. Vray eſt qu'elles ont touſiours paſſé & paſſent d'vn païs en autre, comme l'on peult voir clairement par l'hiſtoire de tous les Royaumes, eſquelz la bonté a eu ſon regne, & le vice en ſon tour. Pourtant ne ſe chãgeoit pas le mõde, ains demouroit tout vn, ſinõ que vertu, du premier ſiege qu'el le tenoit en Aſsirie ſe tranſporta en Medie: de là, paſſa en Perſe, finablement tant ſe pourmena, qu'elle vint ſeiourner à Rome. Et ſi depuys la ruyne de l'Empire Romain il ne s'en treuue point qui ayt duré longuement, ny ou le monde ayt tenu ſa vertu aſſemblée & vnie, en recompenſe il l'a eſpandue en diuers lieux: comme iadis au Royaume de France, & en l'Empire des Turcz & du Soudan. Au iourd'huy en Alemaigne, & long temps a en Sarrazineſme, dont

mẽ, dont les Roys acheuerent tant de hautes conqueſtes, aſſuietirent tant de regions à leur obeïſſance, & en fin mirent à deſtruction l'Empire oriental de Rome. Voylà les païs ou vertu à eſté ſemée depuys l'euerſion des Romains. Encores tient elle bon en aucuns lieux, les autres a du tout quitez & delaiſſez. Maintenãt ceux que fortune fait naiſtre en region, ou vertu regne & commande, s'ilz entrent en regret du temps paſſé & plainte du preſent, leur imprudence eſt trop euidente: mais celuy qui naiſt auiourd'huy en Italie ſans eſtre vltramõtain, ou en Grece, ſans eſtre Turc, bien peult à bon droit crier contre ſon ſiecle & regreter le paſſé. Car s'il trouue en l'vn aſſez de faitz & geſtes dignes d'amiration, en l'autre il ne void riẽ qui ne ſente ſa pauureté, miſere, & infamie extreme, nulle religion, nulle loy, ou diſcipline ciuile, ne militaire. Tout y eſt plein d'impurité, laſcheté, brutalité: & ſur tous en ceux qui ſeient es chaires & troſnes d'autorité & d'honneur. Leſquelz n'ont autre raiſon de commander & ſe faire adorer de tous, ſinon comme plus enormes & deteſtables que tous. Mais pour reuenir à mon propos, ie dy qu'encores que le iugement humain ſe trouue faux & corrompu, quant à l'antiquité des ſiecles, dont il ne peult auoir que telle quelle cognoiſſance: Toutesfois ne ſe ſçauroit couurir de pareille excuſe en l'opinion ordinaire que tiennent les vieillardz en l'honneur de leur ieune age, & meſpris du remps de leur vieilleſſe. Au moyen qu'ilz ont veu & cogneu tant l'vn que l'autre: auſsi ne leur en prendroit ainſi, ſi es deux diuerſes faiſons le ſens, l'entendemẽt & les apetitz leurs demouroient ſemblables. Mais ilz ſe changent & le temps ne change point. Ce qui leur y fait trouuer ceſte diferẽce. C'eſt à ſçauoir la diuerſité & alteration de nature, qui leur ſuruient au decours de leur vie. Car alors d'autant que la force & vigueur decline la prudence & cognoiſſance leur croiſt. Voylà pourquoy en leur vieilleſſe ilz condannent & blaſment ce qu'ilz aprouuoient en ieuneſſe: donnants de cela faute au temps, qui ne viẽt d'autres que d'eux meſmes. Et pource que les deſirs des hommes ſont inſatiables, tant que de leur nature ilz veulent & deſirent tout, & par fortune ilz n'en peuuẽt que gueres auoir, de là ſourd vn certain malcontentement de tout ce qu'on a, qui ſe fourre entre les cauſes de louer ſans propos le paſſé & l'auenir & blaſmer & meſpriſer le preſent. De ma part ie ne ſçay deſquelz ie ſeray portant tel teſmoignage d'honneur en mes diſcours des anciens Romains &

Des vieillards qui louent le temps de leur ieuneſſe.

vſant de ſi aygre reprehenſion contre mes gens. Et vrayement ſi la vertu qui regnoit lors & les vices qui ores nous dominent n'eſtoiẽt auſsi clers & apparens que le iour, ie regarderois vn peu mieux à ce que i'aurois à dire & en parlerois plus ſobrement, de paour de ne choir en la foſſe, que ie me meſle de monſtrer aux autres, mais la matiere en eſt ſi claire, que ie ne douteray de dire & declarer hardíment ce que ie ſçay du cours des deux aages, à fin que ceux qui viendront à lire mes eſcritz (s'aucuns y en a) voyans deuant leurs yeux l'image des deux ſiecles exprimée & repreſentée au naturel ſelon mon peu de pouuoir, prennent peine d'euiter les maux & dangers du temps ou nous ſommes & ſe diſpoſent a enſuyure & pratiquer (quand l'occaſion s'offrira) les vertuz & perfections de ceſte ſacrée & venerable antiquité. Car vn homme de bien ſon office l'oblige à monſtrer & enſeigner aux autres le bien qu'il ſçait, lequel par meſchef de temps & de fortune, il n'a peu mettre en effait, à fin qu'en le ſemant par tout il puiſſe tomber en lieu plus fauoriſé du ciel, ou il prendra racine qui fructifiera en ſa ſaiſon.

Parquoy, apres auoir traité au premier liure de mes diſcours l'ordre du conſeil de Rome, ſur l'eſtat des affaires politiques de dedans, en ce ſecond ſera parlé de ce qu'elle fit dehors, pour l'augmẽtation & accroiſſement de ſon empire.

Laquelle fut plus cauſe de L'EMPIRE DES ROMAINS, OV Vertu, ou Fortune.

Chapitre Premier.

PLuſieurs ont eſté d'opinion, & Plutarque entre autres (auteur de grande autorité) que le peuple Romain, en la conqueſte de ſon Empire, à eſté plus fauoriſé de Fortune que de Vertu. Et entre autres raiſons qu'il allegue, dit, que par la cõfeſsion de ce peuple meſme, il eſt euident, que de Fortune il a recogneu toutes ſes victoires, ayant plus edifié de temples en l'hõneur d'elle, que au nom des autres dieux. Et ſemble que Tite Liue ſe renge à ceſte opinion. Car vous verrez en luy qu'il ne fera gueres tenir propos de la Vertu à vn Romain, qu'il ne mette incontinent Fortune en ieu. Ce que toutesfois ie n'ay intention de confeſſer en aucune ſorte, & ſi ne croy pas que tel propos ſe peuſt ſouſtenir: Car s'il n'y eut iamais Republique qui ſoit paſſée ſi auant que Rome, celà eſt auenu, par ce qu'il ne s'en trouuera point qui ayt eſté eſtablie ny ordonnée pour paruenir à telles conqueſtes, comme elle. Car la vertu de ſes armes luy a donné moyen d'acquerir ceſt empire & ſes bonnes ordonnances & ſa maniere propre de proceder miſe ſus par ſon premier legiſlateur luy maintint & cõſerua ſes acqueſtz, comme cy apres en pluſieurs diſcours ſera deduit amplement. Telles gens dient que ce fut Fortune, non pas Vertu au peuple Romain, de n'auoir iamais eu rencontre de deux fortes guerres enſemble, comme l'on void qu'ilz n'eurent à faire contre les Latins, ſinon apres auoir combatu les Sannites, voire qu'en leur defence ilz menoient ceſte guerre. Auſsi ne s'adreſſerent aux Toſcãs, qu'ayans deſia ſubiugué les Latins, & quaſi du tout affoybly les Samnites par tant de routes ſur routes: & que ſi deux de ces puiſſances entieres au temps de leur verdeur & vigueur, euſſent enſemble affronté & aſſailly les Romains, ſans doute ſe peult aſſez coniecturer, que leur ruyne en fuſt enſuyuie: Mais en quelque ſorte que

Plutarque

ce fuſt, iamais ne leur auint qu'ilz euſſent deux puiſſantes & fortes guerres en meſme temps. Ains ſembloit touſiours qu'à la naiſſance de l'vne l'autre s'allaſt eſtaindre, ou que ſur la fin de la premiere la ſeconde vint à naiſtre. Ce que l'on peult iuger clairement, par les guerres qu'ilz ont faites: car laiſſant celles qu'ilz firent auant que Rome euſt eſté priſe par les Françoys, l'on void que pendant qu'ilz combatirent contre les Eques & les Volſces, iamais tandis que ces deux peuples furent en puiſſance ne s'eſleua contre eux autre nation quelconque. Ceux cy dontez naſquit la guerre contre les Samnites. Et combien qu'auant que ceſte guerre euſt pris fin les peuples Latins ſe reuolterent de l'obeïſſance Romaine, neantmoins alors que ceſte rebellion auint, les Samnites eſtoient deſia en ligue auec les Romains & leur ayderent à donter l'inſolence Latine, laquelle dontée, ſe releua la guerre de Samnie, puis ſes forces abatues par pluſieurs defaites ſur defaites, alors naquit la guerre des Toſquans. Et icelle apaiſée, les Samnites ſe reſueillerent de nouueau, à l'ocaſion de Pirrus, qui eſtoit paſſé en Italie, lequel repouſſé & rembarré en Greçe, dont il eſtoit ſorty, ouurirent la premiere guerre contre Cartage & à peine eſtoit elle finie, que tous les Françoys, tant deça que delà les Alpes, coniurerent contre les Romains, tellemẽt qu'au lieu qui eſt entre les Popolains & Piſe là ou eſt auiourd'huy la tour ſaint Vincent, ilz furent deſconfitz, auecques merueilleuſe boucherie. Enuiró vingt ans apres, ilz demeurerẽt ſans guerre qui fuſt d'importance: car durant ce temps ilz ne combatirent que contre la gent de Ligurie & cõtre le reſte des Françoys qui eſtoiẽt en Lombardie. Et ainſi furent en paix tant que la ſeconde guerre de Cartage ſourdit, qui tint l'eſpace de. xvi. ans l'Italie occupée: mais eſtant miſe à fin à leur grand' gloire & honneur, leur ſuruint la guerre Macedonique & dèpuys ſucceda celle d'Antiochus & d'Aſie, apres laquelle victoire ne ſe trouua ne peuple ne Republique en tout le monde, qui peuſſent, ou oſaſſent ſeulz, voire tous enſemble s'atacher & paragonner à la puiſſance Romaine, mais auant ceſte derniere victoire, qui conſiderera leur ordre & forme de proceder au fait de leurs guerres, verra vne vertu & prudence treſgrãde meſlée parmy la fortune. Tellement que qui examinera la cauſe de telle fortune, la trouuera facilement, veu que c'eſt choſe certaine, que depuys qu'vn Prince, ou vne republique a gaigné telle reputation que chacun Seigneur & peuple voyſin les redoute & craigne ſeul à les aſ-

Les Romains en guerres cõtinues.

Popolani.

les aſſaillir, touſiours auiendra que nul d'eux ne s'y oſera adreſſer, ſinon par neceſsité extreme. En ſorte qu'il ſera quaſi comme en ſa diſcretion & ſon choys à qui il voudra mouuoir guerre, & qui il luy plaira tenir en paix par ſon induſtrie. Leſquelz partie pour le reſpect de telle puiſſance ſouueraine, partie abuſez par les moyens dont elle vſera à les endormir, ſe tiennent voluntiers coys & en repos. Et les autres princes ou peuples puiſſans, qui en ſont loing, & n'ont aucune trafique auec eux en prenent tel ſoucy que de choſe loingtaine & qui ne les touche en rien. En ceſt erreur demeurent tant que ce feu gaigne païs iuſques à eux, lequel les ſurprenant ilz n'ont remede de l'eſtaindre, ſinon par leurs propres forces, qui alors ne ſont ſufiſantes eſtant l'autre monté en telle puiſſance. Ie laiſſe à vous dire comme les Samnites s'amuſoient à regarder les victoires du peuple Romain contre les Volſces & les Eques. Et de paour d'eſtre trop long, me contenteray des Cartaginoys: leſquelz eſtoiẽt de grande puiſſance & pareille reputation, lors que les Romains combatoient auec les Samnites & les Toſcans, comme ceux qui tenoient deſia toute l'Afrique, poſſedoient la Sardaigne & la Sicile, & eſtoiẽt Seigneurs de partie de l'Eſpaigne. Ainſi qu'il en eſtoit auenu aux Cartaginoys, ainſi en print aux Françoys, & pareillement à Philippes de Macedone & à Anthiocus, par ce que chacun d'eux cuidoit (pendant que le peuple Romain eſtoit occupé & empeſché auec les autres) que quelqu'vn le defiſt & qu'aſſez à tẽps il viendroit à ſoy defendre de luy par paix ou guerre. En ſorte que ie croy que la fortune qu'eurent les Romains en ceſt endroit, tous autres Princes l'auroient ſemblable, qui y procederoïent comme eux & qui ſeroient garniz de pareille vertu. A ce propos conuiendroit declarer le moyen que tenoit le peuple Romain, entrant es païs d'autruy, ſi en noſtre traité *Dei Principati*, nous ne l'auions deduit aſſez au long. Ie n'en toucheray que ce poinct en brief, c'eſt, que touſiours ilz ont pratiqué en toutes Prouinces nouuelles quelque amy, qui leur y ſeruoit comme d'eſchelle, ou porte, à en faillir, ou y entrer, & auſsi qui leur fuſt moyen pour la tenir, comme l'on void que par les Capuans, ilz entrerent en Samnie: par les Camertins, en Toſcane: par les Mamertins, en Sicile: par les Saguntins, en Eſpaigne, par Maſiniſſa, en Afrique: par les Etoles, en Greçe: par Eumenes & autres Princes en Aſie: par ceux de Marſeille & d'Autun, en Gaule. Et ainſi telz apuyz ne leur faillirent iamais pour cõduire

Liure du Prince de Macchiauel.

duire leurs entrepriſes, tant à conquerir païs, qu'à maintenir le cõquis, ce que les peuples qui obſeruerõt ce, cognoiſtront auoir moindre beſoing de fortune, que ceux qui n'en tiendroient conte. Et à fin que l'on puiſſe mieux comprendre, combien a eu plus de pouuoir Vertu, que Fortune, a leur acquerir tel Empire, nous diſcourrõs au chapitre ſuyuant de quelle qualité furent les peuples, contre leſquelz ilz eurent à combatre, & comme ilz eſtoient obſtinez en la defence de leur liberté.

Contre quelz peuples les Romains ont eu à combatre, & auec quelle obſtinacion ilz defendoient leur liberté.

Chapitre II.

IL n'y eut iamais rien qui tant donnaſt de peine aux Romains en la conqueſte du païs citconuoyſin & de quelque contrée plus loingtaine, que l'amour & affection qu'en ce temps là maintz peuples auoient à la liberté, laquelle ilz defendoient ſi obſtinément, qu'ilz ne pouuoient eſtre ſubiuguez, ſinon par vne vertu extreme & exceſsiue. Auſsi cognoiſt on par maintz exemples en quelz perilz ilz ſe mettoient pour la maintenir ou recouurer & quelle vengence ilz exerçoient contre ceux qui leur auoient occupée. Encores void l'on par la lecture des hiſtoires quelz dommages les peuples & citez ont receu par ſeruitude. Et pour vne ſeule prouince, qu'en noſtre temps on pourroit dire auoir ſes citez libres: au temps que ie vous raconte y auoit des peuples pluſieurs libres par toutes les prouinces. Ainſi ſe cognoiſt comme au temps dequoy nous parlons à preſent en Italie, depuis les Alpes (qui diuiſent ores la Toſcane de la Lõbardie) iuſques à la pointe d'Italie, y auoit pluſieurs peuples libres, cõme les Toſcans, Romains, Samnites, & maints autres, qui tenoient le reſte de la prouince. Et ne ſe trouue par eſcrit, qu'il y ayt eu aucun Roy, hors mis ceux qui regnoient à Rome, & Porſena Roy de Toſcane

ſcane, duquel comme la ligue fut eſtainte l'hyſtoire ne fait point mention. Mais on ſçait bien comme au temps que les Romains mirent le ſiege deuant la ville de Vege, la Toſcane eſtoit ſi libre & auoit tel cueur à la liberté, portant telle hayne au nom de Prince, que ayant les Vegens crée vn Roy à Vege, qui ſouſtinſt le fais de leur defence & demandant ſecours aux Toſcans contre les Romains: Apres longue deliberacion ilz conclurent de ne prendre les armes pour les Vegens, tandis qu'ilz viuroiẽt ſoubs vn Roy: iugeans n'eſtre raiſonnable ſecourir & defendre le païs de ceux, qui s'eſtoient eux meſmes ſubmis à la ſubiection d'autruy. Or eſt il ayſé d'entendre d'ou peult naiſtre es hommes vne telle affection à l'eſtat de franchiſe, veu que l'on void par experience, que les habitans & citoyens ne s'augmentent grandement en dõmaines, terres & richeſſes, ſinon tandis qu'ilz viuent en liberté. Et à la verité, c'eſt merueilles de cõſiderer à quelle grandeur paruint Athenes en cent ans apres quelle fut deliurée de la tirãnie du Piſiſtrate. Mais celle de Rome qu'elle acquit depuys qu'elle fut hors de la ſubiection des Roys, excede toutes les merueilles du monde: de laquelle l'ocaſion eſt facile à aprendre. C'eſt, que non les biẽs des particuliers: mais du public & cõmun fait les grãdes citez, lequel ſans doute n'eſt gardé que es republiques, là ou tout ce qui leur viẽt à propos eſt mis à executiõ quoy qu'il tourne au preiudice de telle, ou telle perſonne priuée. Car tant y en a à qui ce bien ſert & profite, qu'ilz le peuuẽt faire tirer auant cõtre la diſpoſition de ſi peu d'autres qui y ſentent dommage. Au contraire auient au lieu ou vn Prince commande, que le plus ſouuent ce qui luy eſt bon & vtile reuient au deſauantage de la cité & ce qui ſert à elle, nuyt à luy: de ſorte qu'incontinent qu'vne tyrannie vient ſurprendre vn eſtat libre, le moindre mal qui en reſorte a telles citez eſt, de n'aller plus en auant & ne croyſtre en pouuoirne richeſſes: ains le plus ſouuent voyre touſiours leur auiẽt de reculer en arriere. Et ſi la fortune vouloit qu'il s'y eſleuaſt vn Tyrã vertueux, lequel par magnanimité & force d'armes accreuſt ſa ſeigneurie: l'vtilité qui en prouiendroit ſeroit toute ſienne, ſans que la republique y euſt aucune part. Car luy qui tyranniſe, ne voudroit honorer aucun de ſes citoyens quelque bonté & vertu qui fuſt en eux, ne voulant auoir occaſion de les craindre & tenir ſubietz. Auſsi ne peult ſoumettre & rendre tributaires les citez qu'ilz conquiert à celle dont il eſt Tyran, d'autant que la puiſſance qu'il luy

augmen-

augmenteroit, ne ſeroit à ſon auantage, ains pluſtoſt en doit tenir l'eſtat en diuiſion & partialité: & fault que chacune terre & prouince ne recognoiſſe autre ſeigneur que luy, ſi bien que luy ſeul & non le païs reçoyue & iouïſſe du fruit entier de tous ſes conqueſtz. Et qui voudroit confermer ceſte opinion par autres raiſons infinies, liſe Xenophon en ſon traité de Tyrannie. Il ne ſe fault donc, plus esbahir pourquoy les peuples anciens pourſuiuoient les Tyrans auec telle hayne & tant aymoient l'eſtat de franchiſe & priſoient & eſtimoient ce beau nom de liberté. Comme il auint a lors que Hyeronne filz de Hiero en ſecond degré fut occis à Syracuſe, que venant les nouuelles de ſa mort au camp, qui n'eſtoit fort diſtant de la ville, vray eſt que de prime vol il ſe mit en trouble & tumulte, prenans les armes contre ceux qui l'auoient mis à mort: Mais quand il ſentit qu'à Siracuſe ſe crioyt Liberté, ſoudain atrait de la douceur de ce nom r'apaiſa toute ſa fureur & l'ire, dont il eſtoit ſi enflambé contre les Tyrannicides, & ſe mirent à conſiderer comme ſe pourroit eſtablir & ordonner vn eſtat de liberté. Auſsi ne ſe doit on eſmerueiller ſi les peuples vſent de vengence extraordinaire contre ceux qui leur veullent occuper, dequoy ſe trouuent aſſez d'exemples, dont ie vous en raconteray vn, qui auint en Corcire ville de Grçce, au temps de la guerre Peloponneſsiaque, là ou eſtant la contrée diuiſée en deux factions, l'vne tenant le party des Atheniens: l'autre, des Spartains, ou Lacedemoniens, auint que de pluſieurs citez qui eſtoient en ceſte partialité, vne partie ſuyuoit l'amytié de Sparte, l'autre d'Athenes. Et eſtant eſcheu que la nobleſſe y fuſt la plus forte, & tolliſt la liberté au peuple, le populaire par le moyen des Atheniens reprint force, mit la main ſur tous les nobles, & les logea & enferra en vne ſale priſon, ou ilz pouuoient bien tous enſemble, dont apres ilz les tiroient ſept à ſept, dix à dix à la foys, ſous titre de les enuoyer en exil en diuers lieux & de tous ilz en faiſoient treſcruelle iuſtice. Dequoy s'eſtant aperceu le reſte des empriſonnez, propoſerent en tant que poſsible leur ſeroit, d'euiter mort ſi honteuſe. Si s'armerent de ce qu'ilz peurent, & combatans contre ceux qui y vouloient entrer, leur defendoient l'entrée de la priſon, de ſorte que le peuple acourant au bruit deſcouurit toute la couuerture de ce lieu & des ruines les aſſommerent & enſeuelirent. Mains autres telz cas horribles & notables en auindrent en icelle prouince, qui monſtrent aſſez eſtre vray, que l'on

Siracuſe.

Vengence de la liberté faite à Corcire.

venge

venge de plus grand courage & ardeur la liberté qui a eſté tollue, que la volonté qu'on auroit cognue de la vouloir tollir. Or eſtant entré en penſée qui pourroit eſtre la cauſe qui a diminué en nous la force & prouëſſe, c'eſt à ſçauoir la difference qui eſt entre noſtre norriture & l'antique fondée ſur la diuerſité de l'antique religion & de la noſtre laquelle nous ayant fait ouuerture de la verité & droite voye, nous rend l'hõneur du monde en beaucoup moindre eſtime, lequel eſtant tenu par les Gentilz pour le ſouuerain bien, leur donnoit trop plus de fierté & hardieſſe en tous leurs faitz & en trepriſes. Ce qui ſe peult iuger par pluſieurs de leurs conſtitutions, commençant de la magnificence de leurs ſacrifices à humilité & ſimplicité des noſtres, eſquelz y a bien quelque pompe plus delicate que magnifique: mais ſans aucune action fiere, ſuperbe, ne gaillarde. A ceux des anciens n'y auoit faulte de pompe, ne magnificence de cerimonies: mais y auoit d'auantage vn acte de ſacrifice plein de ſang & de ferocité, auquel ilz faiſoient quaſi vne boucherie de beſtes, dont le ſpectacle terrible incitoit les ſpectateurs à ſa cõfirmité. Oultre, leur religion ne promettoit beatitude que à ceux qui eſtoient pleins de gloire mondaine, comme aux chefz d'armes & Princes de Republiques. La noſtre a plus glorifié les humbles & contemplatifz, que les actifz, conſtituant le hault point de felicité en humilité, abiection, & meſpris des choſes humaines. L'autre au contraire mettoit le ſouuerain bien en hauteſſe de courage, en force & puiſſance de corps & telles autres qualitez, tendans à rendre l'homme preux & hardy: & au cas que noſtre religion requiere & te commande la force, elle veult & entend que tu ſoys plus prompt à ſouffrir qu'à faire aucun acte de force. Ainſi me ſemble que telle loy & façon de viure a conduit le monde à la debilité & foybleſſe que nous voyons, le donnant pour proye aux plus meſchans & vicieux qui ſeurement le peuuent manier, voyant que l'vniuerſel des hommes pour tenir le chemin de Paradis ſe diſpoſe plus à porter les coups, qu'à prendre vengence: & combien qu'il ſemble que le monde ſoit effeminé & le ciel quaſi deſarmé, ce procede plus ſans doute de la puſilanimité & laſcheté des hommes, qui ont interpreté noſtre religion plus ſelon le repos oyſif, que ſelon la vertu. Car ſi nous venõs à regarder comme elle nous permet l'exaltation & defence de noz païs, nous cognoiſtrons auſsi quelz elle veult eſtre noz aymez & honorez & que nous diſpoſons à

eſtre

eſtre telz que les puiſsions bien defendre. Ce ſont donques telles manieres de norritures & telles faulſes interpretations, qui empeſchét que l'ō ne voye plus au mōde les Republiques qui iadis eſtoiét. Et par conſequence ne ſe trouue plus es peuples telle affection à la liberté qu'adōc, combien que croyrois pluſtoſt en eſtre cauſe, l'Empire Romain, lequel par ſes armes & ſa grandeur a eſtaint toutes les Repubiliques & tous les eſtatz ciuilz & politiques. Et ia ſçache que ceſt Empire ayt depuys eſté reſolu & deffait, ſi eſt ce que les citez ne ſe ſont encore peu reünir enſemble, & remettre en ordre de vie ciuile, ſinon en bien peu de lieux de ſon obeïſſance. Quoy qu'il en ſoit, les Romains en toutes les plus petites parties du monde ont trouué des ligues & quaſi iurations de Republiques bien armées & obſtinées à la defence de leur liberté. Ce qui monſtre que le peuple Romain, ſans vne rare & extreme vertu, ne les auroit iamais peu ſurmonter. Et pour en donuer exemple de quelque membre, ie me contenteray de l'exēple des Samnites, qui ſemblent choſe trop merueilleuſe. Et Tite Liue confeſſe qu'ilz furent ſi puiſſans, qu'ilz peurent iuſques au temps de *Papirius Curſor* Conſul filz du premier Papire reſiſter aux Romains, qui fut l'eſpace de xlvi. ans apres tant de deffaites, ruines de villes & deſtructions ſouffertes en leurs païs. Meſme voyant maintenant ceſte contrée iadis peuplée de tant de citez eſtre quaſi deſerte & inhabitée: & alors y auoit tel ordre & tel fond de puiſſance qu'elle, eſtoit inuincible à toute autre vertu que la Romaine. Or eſt facile à conſeiller d'ou leur procedoit ce bon ordre & qui eſt cauſe de noſtre preſent deſordre: car tout ce dependoit alors de l'eſtat de liberté & auiourd'huy de noſtre ſeruice. Au moyen que toutes les terres & contrées viuants en liberté (comme ie diſoys) s'augmentent & enrichiſſent de iour en iour: car en tel lieu le peuple y aflue & abonde y voyant les mariages plus libres & plus ſouhaitables aux hommes, veu que chacun procrée & engendre voluntiers les enfans qu'il eſpere pouuoir bien norrir & entretenir, ſans qu'il craigne que leur patrimoine leur ſoit tollu. Auec ce qu'il cognoiſt non ſeulement qu'ilz naiſſent libres & non eſclaues: mais qu'ilz peuuent par moyen de leur vertu deuenir Princes. Là void on les richeſſes multiplier en plus grand nombre, tant celles qui procedent du labeur de la terre, que celles que l'on amaſſe pour inuentoyre & artifice: pource que nous mettons voluntiers peine d'aquerir des biens, deſquelz nous eſperons

ſeure & paiſible iouïſſance. Dequoy auient que les hommes veillent à l'ennuy au profit priué & public, & l'vn & l'autre monte en merueilleuſe augmentation. Le contraire de toutes ces commoditez ſuit les païs qui viuent en ſeruitude, & plus elle leur dure plus ſont priuez de leur proſperité & felicité acouſtumée. Et de toutes les ſortes de ſeruitude, qui ſont dures à porter, celle eſt la plus intolerable, qui nous tient ſubmis à vne republique, d'autant qu'elle eſt plus longue & moindre eſt l'eſpoir de l'yſſue, & que la fin d'vne Republique n'eſt autre que d'eneruer touſiours & affoyblir tous autres corps pour acroiſtre & enforcer le ſien. Ce que ne fait pas vn Prince qui te reduit à ſa ſubiection, s'il n'eſt quelque Seigneur barbare, pilleur & deſtructeur de païs & diſsipateur de toutes les ciuilitez des hommes, comme ſont les Princes orientaux: Mais ſi c'eſt quelqu'vn qui garde les droitz d'humanité ordinaires, le plus ſouuent ayme egallement les citez de ſon obeïſſance & leur laiſſe tous les artz & ordres anciens, tellement que ſi elles ne peuuent du tout croiſtre comme libres, aumoins ne vont elles en ruine comme ſerues. Ce qu'il fault entendre de la ſeruitude qui les tient ſubietes à quelque eſtranger: car de celle de l'vn de leurs propres citoyens a eſté parlé cy deuant. Qui doncq prendra garde à tout ce qui a eſté deduit en ce propos, ne s'eſmerueillera guere de la puiſſance qu'auoient les Samnites eſtans en liberté, & auſsi peu de la ſeruitude, dequoy Tite Liue fait foy en pluſieurs endroitz, meſmement à la guerre d'Hannibal, ou il monſtre qu'eſtans les Samnites pillez & oppreſſez par vne legion qui eſtoit à Nole, enuoyerent leur Ambaſſadeurs vers Hannibal le prier de leur donner ſecours, deſquelz le propos fut .qu'ilz auoient l'eſpace de cent ans combatu contre les Romains à la force de leurs propres ſoldatz & à la conduite de leurs propres Capitaines, ayans pluſieurs foys ſouſtenu l'effort de deux armées Conſulaires, & deux Cõſulz: mais que lors ilz eſtoient decheuz ſi bas, qu'à peine ſe pouuoient defendre d'vne petite legion Romaine qui eſtoit à Nole.

DISCOVRS DE NIC. MACCHIAV.

Que Rome s'eſt agrandie des ruines de ſes voyſins, & par le racueil des eſtranges, auxquelz elle faiſoit part de ſes biens & honneurs.

Chapitre III.

TiteLiue. *Reſcit interea Roma Albæ ruinis &c.* Ainſi croiſt touſiours Rome & s'augmente des ruines de la ville d'Albe. Deux qui veullent en vne cité projeter vn deſſein de grand Empire, doiuent apliquer tout leur eſprit à la bien peupler & remplir d'habitans, ſans quoy ſeroit impoſsible de fonder & eſtablir vne Cité imperiale. Ce poinct ſe pratique en deux manieres, dont l'vne giſt en amour: l'autre, en force. Le gouuer-

Le.i.moyẽ neur & legiſlateur le fera par amour en tenant la porte ouuerte, & la demeure ſeure à tous eſtrãgers qui y voudroient eſlire & conſtituer leur domicile. Celà conuiera les gens à y venir: Puys il vſera de violence à meſme fin, en deſtruiſant & ruinant les prochaines

Le deuxieſme moyẽ. citez, & recueillant les citoyens d'icelles en la ſienne. Par ces deux moyens pratiquez à Rome du temps du ſixieſme Roy ſi trouuoiẽt deſia de conte fait iiii.xx.mil hommes portans armes, au moyen que les Romains tenoient enſuyuans l'exemple du bon iardinier, lequel voulant rendre le tige de ſon arbre plus gros & en voir pluſtoſt le fruict, eſſarte tous les regettons qui croyſſent à l'entour, à fin que toute la vertu qui ſe periroit eſtant reduite & recueillie en vn ſeul pied, produiſe auec le temps, & eſpande plus fortes branches & mieux chargées de fruict. Or que ce moyen ſoit vtile, voire neceſſaire à fonder vn tel Empire que Rome, l'exemple de Sparte & d'Athenes le monſtre aſſez clairement, leſquelles pour loix ne police qu'elles euſſent autant parfaites qu'eut iamais Republique, ne pouuoient toutesfois à beaucoup pres paruenir à la hauteſſe de Rome. Et ſi Rome ſembloit mutine & tumultueuſe & trop plus mal reiglée & ordonnée que les autres, ce ne procedoit d'autre cauſe que ie vous dy: Car ayant Rome augmenté le corps de ſa cité par

té par ces deux voyes, se vid en estat de pouuoir mettre aux champs cc.iiii.xx. mil combatans: mais de Sparte & d'Athenes ne sortirent oncques plus de vingt mil à vne foys. Et ne nous fault pẽser que ceste gradeur luy vint de la bonté & fertilité de son asiete: mais au moyen qu'elle tint beaucoup meilleur que les deux autres: Car Ligurge, qui fut fondateur de la Republique de Sparte, considerant n'estre rien plus dangereux pour l'abolition de ses loix, que la meslée & confusion de nouueaux habitans, employa tout son sens & estude à clorre l'entrée de sa cité aux estrangers. A' ceste fin deffendoit aux siens leur conionction & societé par mariage. Plus, leur refusa la bourgeoysie & toute communication des affaires politiques. Et pour mieux les en reculer & forclorre, ordonna toute sa monnoye de cuyr, ce qui empescha le traité & trafique de marchãdises estranges en telle sorte, que ceste cité n'eut iamais moyen de soy grandement peupler ne croistre comme Rome. Partant si nos œuures doiuent imiter Nature, pensons comme il seroit possible, ou seulemẽt naturel, qu'vn estre & souche menue peust aucunemẽt soustenir & porter vne lourde & pesante branche. Ainsi est il que vne petite ville ne peult conquerir Royaumes ne Republiques plus grosses & fortes qu'elle n'est. Et si par fortune auient qu'elle en occupe quelqu'vne, il luy en prend comme à ce pauure arbre, qui a les branches plus fournies que l'estre, sous le fais desquelles il ploye & trauaille en atendant l'heure que quelque vent le mette par terre, comme fut Sparte, quand apres auoir reduit toute la Grece en son obeïssance, à la premiere rebellion de Thebes, fut despouillée de tous ses rameaux, tellement que le simple tronc demeura tout seul nu & esbranché. Ce que Rome ne craignit iamais, sentant son estre fondé de grosseur sufisante à porter tous les rameaux du monde. Et si n'eut oncques autre occasion de sa grandeur & puissance amirable, que le moyen de proceder que ie vous ay descrit, & les autres que ie deduiray cy apres.

Comme les Republiques ont vſé de troys moyens pour s'augmenter & agrandir.

Chapitre IIII.

QVi conques à eſté diligent obſeruateur des antiques hiſtoires, trouue que les Republiques ont tenu trois manieres, pour paruenir à grandeur. Dont l'vne fut pratiquée par les anciens Toſcans faiſans vne ligue de pluſieurs citez enſemble, entre leſquelles l'vne n'auançoit l'autre, ne d'autho rité, ne degré, & eſtoient en ſocieté commune de leurs acqueſtz, en telle ſorte que font auiourd'huy les Suyſſes, & iadis ont fait en Grece les Achées & Etoliens. Et pour ce que les Romains employerent ſouuent leurs armes cõtre les Toſcans, pour mieux declarer la qualité de ce premier moyen, ie m'eſtendray ſus eux pour en donner plus entiere & particuliere cognoiſſance. Auant l'Empire Romain furent les Toſcans en Italie, peuples treſpuiſſans par mer & par terre. Et combien que de leurs faitz & geſtes ne nous ſoit demeuré aucune ſpeciale hiſtoire, encore en reſte quelque memoire & ſigne apparent de leur grãdeur, & ſçait on aſſez comme ilz enuoyerent vne colonie ſur la mer, de deſſus laquelle ilz nommerent Adria, qui fut ſi inſigne & illuſtre, qu'elle impoſa ſon nom à la mer, que les Latins appellent *Adriaticum*. Outre, eſt aſſez manifeſte comme leurs armes furẽt obeïes depuis le Tybre iuſques au pied des Alpes, qui eſt ores la ceinture du gros de l'Italie, combien que deux cens ans auant que les Romains fuſſent en eſtat de grans forces, iceux Toſcans perdirent la poſſeſsion & dommaine de toute la contrée, qu'on dit à preſent Lombardie, laquellee fut occupée par les François, qui meuz, ou de neceſsité, ou atraitz par la douceur des fruitz, meſmement du vin, vindrẽt en Italie ſous la conduite de Bellouese leur Duc, d'ou ilz chaſſerẽt les habitans naturelz, & y prindrent ſiege pour eux, y edifiant maintes villes & chaſteaux, & nommerẽt la prouince Gaule, du nom qu'alors ilz portoient. Et la tindrent

iuſque

iuſques à ce que par les Romains ilz furent vaincuz & deietez. Or viuoient adonc les Toſcans en ceſte ſocieté & equalité, procedans à l'augmentation de leur ſeigneurie en la maniere deſſus declarée, eſtans douze citez de compagnie. Entre leſquelles eſtoiét *Chiuſi*, *Veio*, *Fieſole*, *Arezzo*, *Volterra*, & autres, qui gouuernoient leur Empire par voye de ligue. Mais elles ne peurent hors de l'Italie aſſeoir & eſtendre leurs acqueſtz, voire vne part d'icelle demeura entiere, ſans qu'ilz y ayét mis vn ſeul pied: & ce pour les cauſes deduites cy apres. Autre maniere ya de compagnie en gouuernement, ſans vous tollir & quiter le degré de commander, ne le ſiege de l'Empire, ne le titre des entrepriſes. Laquelle fut iadis obſeruée par les Romains. La tierce conſiſte en pure & ſimple ſubiection & obeïſſance, ſans tenir aucune couleur ne droit de ſocieté, laquelle fut pratiquée par les Spartains & Atheniés. Mais des trois la derniere eſt la pire, & ne porte iamais quant & elle que le malheur & ruyne de ceux qui ſe rengent & ſoumettent à telle ſeruitude, comme celles Republiques en portent teſmoignage, leſquelles n'ont eſté deſtruites pour autre occaſion, que du grand domaine & ſeigneurie par elles conquiſe, que toutesfois elles ne pouuoiét tenir & garder. A' ceſte cauſe m'a touſiours ſemblé hault & dificile entrepriſe de manier par violence le gouuernement d'vne cité: meſmement de celles, qui auroient acouſtumé de viure en liberté. Et eſt abus de les cuyder regir, ſinon à main forte & armée. Pour laquelle auoir te conuient par neceſsité pourchaſſer compagnons, qui t'aydent à remplir ta cité, & engroſsir le peuple. Et à faute d'auoir fait l'vn & l'autre, tel moyen de proceder ne reuient à aucun profit aux deux citez precedantes: Mais Rome, qui nous a eſté exẽple du tiers moyen par l'vn, & l'autre eſt paruenue à ceſte exceſsiue puiſſance. Et comme elle ſeule a vſé de ceſte forme de vie, auſsi eſt elle ſeule mõtée en ce degré de hauteſſe: Car ayant atrait pluſieurs peuples de l'Italie à ſa ſocieté, & receu en communauté de viure auec elle & en pluſieurs choſes vſer de loix egales, neantmoins ſoy reſeruant touſiours le commandement & ſiege d'Empire, ſes compagnons & alliez venoient ſans s'en aperceuoir à ſe ſubiuguer eux meſmes, voire à la ſueur propre de leur corps. Car alors qu'ilz cõmencerent à ſortir hors d'Italie l'enſeigne deſployée, & reduire les Royaumes en prouinces, ſoumettans les gens à leur obeiſſance, qui par acouſtumance de la ſubiection des Roys ne ſentirent les

fais & miſeres de leur ſeruitude nouuelle, ayans receu gouuerneurs Romains, & eſtans vaincuz par armes portans le nom & titre de Rome: partant ne recognoiſſoient en tout droit de ſuperiorité autre que Rome. Par telle menée ſes pauures compagnons qui eſtoiét en Italie ſe trouuerent en vn moment circuis de toutes parts, & enclos des ſuietz Romains, & oppreſſez par vne groſſe cité telle que Rome: Mais alors qu'ilz s'auiſerent du tour qu'on leur auoit ioué, & de l'abus ſous lequel ilz auoient veſcu, plus n'y auoit ordre de donner remede: telle autorité auoit deſia Rome acquiſe auecques les nations eſtranges, & telle racine de force eſtoit priſe en ſon ſein, eſtant la cité ſi groſſe & ſi armée. Parquoy venans ſes compagnons à coniurer enſemble à l'encontre d'elle, pour venger vne telle iniure & outrage, en peu de temps eſprouuerent le malheur de la guerre, & d'autant empirerent leur condition de compagnons deuenuz ſubietz. Ceſte pratique, comme vous ay dit, n'a eſté exercée & miſe en effait, que par les Romains. Et n'eſt poſsible à Republique voulant du long & du lez eſtandre ſes limites, tenir autre moyen meilleur, & l'experience ne nous en a monſtré plus certain ne veritable. Le moyen des ligues que obſeruoient les Toſcans, Achées, & Etholes, & que tiennent auiourd'huy les Suyſſes eſt le meilleur, apres celuy des Romains: pour ce que ſi tu ne t'en peuz eſlargir & augmẽter beaucoup, deux autres biens enſuyuent. L'vn, que tu n'atraitz gueres de guerre, l'autre que ce que tu prens tu le tiens & le gardes bien. La cauſe de ne ſe pouuoir amplifier vient de ce, que celle Republique eſt ſeparée & deſiointe, & conſiſte en pluſieurs ſieges. Ce qui les empeſche de facilement conſeiller & deliberer, auſsi leur oſte le deſir de dominer. Par ce qu'eſtans pluſieurs communitez à prendre part à telle domination, elles ne font tel conte d'vne conqueſte que feroit la Republique, qui ſeule eſperoit ioyr du tout. Outre, telles gens ſe gouuernent par conſeil, dont il eſt force qu'ilz ſoyent plus tardifz en leurs deliberations, que ceux qui habitent enſemble dedans vn meſme cercle. Encores void on par experience, que ceſte maniere de proceder à certain terme prefix, lequel ne ſe trouue point par exemple auoir eſté outrepaſſé. C'eſt de paruenir à xii. ou xiiii. communitez, & apres ne ſoy ſoucier de paſſer plus auant. Car eſtans venuz àtel degré qu'il leur ſemble auoir moyen de ſoy defendre de chacun, ilz ne pourchaſſent plus hault poinct de ſeigneurie, tant pour ce que

neceſ-

neceſsité ne les aſtraint à chercher plus de puiſſance, que d'autant qu'ilz ne cognoiſſent ne trouuent aucune vtilité en telz acqueſtz pour les raiſons ia deduites. Autrement ilz auroient affaire de deux choſes: l'vne, ou à pourchaſſer ſocietez & confederacions, dont la multitude feroit quelque confuſion, ou ilz auroient à les renger à leur ſubiection: Mais voyans en ce point trop de difficulté, & peu d'auantage, ilz n'en font autre eſtime. Quand donques ilz ſe recognoiſſent en tel nombre qui leur ſemble pouuoir viure en ſeureté, lors ilz ſe rengent à de deux choſes l'vne, ou receuoir gens en recommandacion & protection, & par ce moyen tirer argent de toutes parts, lequel eſt aiſé à partir entre eux. L'autre, à prendre armes mercenaires, & combatre à la ſolde de tel ou tel Prince, qui les ſoldoye en ſes entrepriſes, comme l'on void que les Suyſſes font au iour d'huy, & comme ſe lit que faiſoient les deſſus nommez. Dequoy Tite Liue eſt teſmoing, là ou il dit, que Philippe Roy de Macedone venant à parlementer auec *Titus Quintius Flaminius*, & tenans propos d'acord en la preſence d'vn Preteur des Etholes, & entrant ce Preteur en paroles auec Philippe, il luy reprocha ſon auarice & infidelité, diſant, que les Etholes n'auoient honte de ſuyure les armes de l'vn, puys enuoyer leurs gens au ſeruice de ſon ennemy, tellement que ſouuent en deux oſtz contraires ſe voyoyẽt les enſeignes d'Etholie. L'on cognoiſt donques comme ceſte maniere de proceder par ligues a touſiours eſtre ſemblable faiſant pareilz effaitz. Encore void on que la mode de faire des ſubietz a touſiours eſté debile & a peu porté de profit, voyre ſi toſt que l'on venoit à paſſer borne a eſté cauſe de ruine. Et ſi ce moyen de faire des ſubietz eſt inutile aux Republiques bien ordonnées, il ſera trop plus dommageable aux deſordonnées, comme ſont en noſtre tẽps celles d'Italie. C'eſt donc le vray moyen celuy que les Romains ont tenu, lequel eſt d'autant plus amirable qu'il ne s'en trouue aucun exemple auant Rome & depuys Rome nul ne l'a enſuiuy. Et quand aux ligues il ne ſe trouue que les Suiſſes & la ligue de Suebe, qui les imite. Et comme ſe dira à la fin de ceſte matiere, toutes ordonnances obſeruées par les Romains, ſi pertinentes à leurs affaires, tant dehors, que dedans, non ſeulement ne ſe pratiquent de noſtre aage, mais ne ſont plus en aucune eſtime: par ce que aucuns les iugent n'auoir eſté vrayes: les autres, impoſsibles: les autres impertinentes & inutiles. Tellement, que viuans en ceſte ignorance,

nous ſommes demeurez proye & butin de qui a voulu auoir ceſte prouince. Et quand l'imitation des Romains ſembleroit dificile, aumoins ne deüroit telle ſembler à celle des anciens Toſcans, meſmement aux preſens Toſcans: car s'ilz ne peurent pour les cauſes declarées eriger vn tel empire que Rome, ſi eſt ce qu'ilz ont peu acquerir vne puiſſance en Italie, que ce moyẽ de proceder leur y donna, laquelle leur fut long temps aſſeurée, auec vn grand honneur d'armes & gouuernement, & pareille reputation de leurs mœurs & religion. Ce qui leur fut premieremẽt diminué par les Françoys, apres eſtaint du tout par les Romains, voire tellement eſtaint, que de ceſte puiſſance, qui eſtoit grande y a deux mille ans, à peine en dure maintenant la ſeule memoire. Ce qui m'a fait penſer d'ou procede l'oubliance des choſes, dequoy ſera diſcouru au chapitre enſuyuant.

Puiſſance antique des Toſcans.

Que le changement des ſectes & langues, & l'accident des deluges & peſtes, ont eſtaint la memoire des choſes paſſées.

Chapitre V.

AVx Philoſophes, qui ont voulu le monde eſtre eternel, me ſemble que l'on pourroit reſpondre, que ſi vn ſi long cours d'antiquité eſtoit vray, ſeroit raiſonable que la memoire duraſt de plus de cinq mille ans: & ne voyant les moyens, ou cauſes, qui peuſſent abolir la ſouuenance des choſes paſſées, deſquelles partie procede des hommes, partie du ciel, les cauſes humaines ſont les mutacions des ſectes & des langues. Pource que quand vne nouuelle religion s'eſleue, ſon premier ſoing eſt d'eſtaindre la vieille pour ſoy donner reputation. Et s'il eſchet que les fondateurs nouueaux ſoient de diuerſe langue, facilemẽt ilz l'aneantiſſent. Ce qui ſe cognoiſt par les moyens que la religion Creſtienne à tenuz & pratiquez contre la ſecte gentile: Car elle a aboly tous

ly tous ſes ordres& ceremonies & effacé du tout la memoire de celle antique Theologie. Vray eſt qu'il ne luy a ſuccedé d'amortir la totale cognoiſſance des faitz & geſtes des perſonnes excellantes qui iadis ont eſté, à cauſe qu'elle a touſiours continué & entretenu le langage Latin, & ce par force, eſtant contrainte d'y eſcrire ſa loy nouuelle: car on void aux autres perſecutions dont elle à vſé, que ſi elle euſt eu autre langue commode, il ne reſteroit auiourd'huy aucun vſage de toute l'antiquité: tellement que qui lira les moyens tenuz par ſaint Gregoire & autres chefz de noſtre religiõ, verra de quelle obſtination ilz ont perſecuté toutes les memoires antiques, mettans à fin les œuures des Poëtes & Hyſtoriens, ruynans les images, & gaſtans entieremẽt tout ce qui pourroit rendre aucun ſigne ou trace des ſiecles paſſez. En ſorte que s'ilz euſſent peu former vne nouuelle langue, on euſt veu en peu de temps toute l'antiquité defaite. Par ce eſt à croyre que tel tour a ioué la loy gentile à la ſecte, qui regnoit deuant, que luy a rendu depuys la Creſtienne. Et pour ce que les ſectes varient & changent deux ou troys foys en cinq, ou ſix mil ans, la memoire perit de tout ce qui auroit eſté fait au parauant. Et ſi d'auanture en reſte aucunes reliques, elles ſont tenues à contes & actes fabuleux, auxquelz foy n'eſt aiouſtée nomplus qu'à l'hiſtoire de Diodore Sicilien, laquelle combien que rende conte de quarante ou cinquante mil ans, emporte le titre de fables & mẽſonges, que de ma part ie ne luy denie. Diodore.

Quant aux cauſes precedans du ciel, ce ſont celles qui deſtruiſent l'humaine eſpece & reduiſent à peu les habitans d'vne partie du monde. Ce que auient, ou par peſte, ou famine, ou par inondation d'eau: laquelle eſt de trop plus grand dãger que les autres, tant par ce qu'elle eſt vniuerſelle, & que ceux que fortune exempte du peril commun, ſont voluntiers gens de mõtagnes, rudes, & ſauuages, leſquelz ne peuuent laiſſer à leur poſterité la cognoiſſance de l'antiquité, & s'il s'en ſauuoit aucũ qui en peuſt parler, ou eſcrire, communément pour ſe donner nom & reputation la cele & peruertiſt à ſa mode, tellement qu'il n'en demeure à ſes ſucceſſeurs, que autãt & telle que luy a pleu leur laiſſer. Or que peſte, deluge, & famine auiennent au monde, ie ne croy pas qu'on le doyue reuoquer en doute, veu que les hiſtoires en ſont pleines, & que par effait aparoiſt de ceſte oubliance des choſes antiques, ainſi qu'il ſemble aſſez raiſonnable. Qu'ainſi ſoit: comme nous voyons que Nature es corps ſimples ou s'eſt fait quelque amas de ma-

de matiere ſuperflue,s'eſmeut ſouuent d'elle meſmes & fait vne purgation au grãd bien & ſalut du corps, ainſi auient en ce corps mixte & vniuerſel de l'eſpece humaine,que quand toutes les prouinces ſont ſi remplies d'habitans,qu'elles ne les peuuent porter & ſuſtanter,& qu'il n'y a moyen d'en deſcharger vne en ocupant vne autre (tant ſont toutes les lettres pleines) & quand la malignité & aſtuce humaine eſt montée au dernier degré, & que plus hault elle ne peult, conuient à lors par neceſsité que le monde ſe vuyde & purge par vne des toys manieres, à fin que les hommes eſtans reduitz à moinndre nombre & chaſtiez & baſtuz,puiſſent viure plus commodément, s'amendent & deuiennent meilleurs. Ia doncques eſtoit la puiſſance Toſcane (comme deſſus eſt dit)pleine dé religion & vertu,ayant ſes couſtumes & ſa langue propre, ce qui fut tout eſtaint par la puiſſance Romaine, en telle ſorte qu'il ne reſte plns que la ſcule memoyre de ſon nom.

Comme les Romains procedoient au fait de la guerre.

Chapitre VI.

AYant diſcouru comme les Romains procedoient au fait de l'augmentation de l'Empire, nous diſcourrons maintenant le moyen qu'ilz tenoient à faire guerre,pour donner à cognoiſtre par quelle prudence ilz ſe ſont en toutes leurs actions deſtournez de la mode vniuerſelle des autres, pour abreger de chemin de paruenir à la ſouueraine grandeur. Or l'intention de qui fait guerre, par election, ou par ambition, eſt d'aquerir & maintenir l'aquis, & proceder en telle ſorte qu'il enrichiſſe non pas apouriſſe ſon païs. Il eſt donques neceſſaire, tant pour la conqueſte,que pour l'entretenement de ce qui eſt conquis,auiſer de ne ſoy fourrer en deſpence, ains faire tout à l'vtilité publique. Qui veult pratiquer ces deux pointz, il luy conuient tenir le ſtile& la mode Romaine, laquelle fut premierement de faire(comme diét les

les Françoys) les guerres courtes & groſſes, auſsi ſortant en compagnie à groſſe armée, toutes les guerres qu'ilz ont eu contre les Latin, Samnites, & Toſcans, ilz en ont fait briefue depeſche, voyre que qui notera toutes celles qu'ilz firent au commencement de Rome iuſques au ſiege de Vege, les trouuera auoir eſté acheuées l'vne en vi, l'autre en x, l'autre en xx iours: car telle eſtoit leur vſance, que incontinent que la guerre eſtoit ouuerte, ilz ſortoient aux champs l'enſeigne deſployée au deuant de leur ennemy, & auſsi toſt luy donnoient la bataille, laquelle gaignée, les vaincuz (de paour que leur contrée fuſt pillée & gaſtée) condeſcendoient aux conditions, entre leſquelles les Romains vaincueurs n'oublioient pas la condamnation ou confiſcation de leurs terres à conuertir en leur vtilité priuée, ou à diſtribuer à vne colonie, qu'ilz mettoient ſur la frontiere: Tellement qu'elle leur ſeruoit de garde & de garniſon des limites, venoit au profit de ceux à qui les terres eſtoient données, & auſsi à la republique de tenir telle garniſon, ſans autre couſt & deſpence. Et me ſemble qu'ilz n'euſſent ſceu vſer de meilleur moyen, ne plus ſeur, plus fort, & profitable: car tandis que les ennemys ne ſe mettoient aux champs, ceſte garniſon ſuffiſoit, s'ilz ſortoient les enſeignes au vent pour oprimer la colonie, les Romains les venoiẽt rencontrer en pareil equipage, leur liuroient iournée, & s'ilz la gaignoient, leur impoſant conditions plus griefues, s'en retournoient chez eux. Ainſi venoient à augmenter de main en main leur force & aquerir reputation ſur les eſtrangers. Ilz tindrent touſiours ceſte mode iuſques au ſiege de Vege, auquel ilz changerent leur maniere de proceder à la guerre, ordõnãt la paye des ſoldatz pour entretenir la guerre longuemẽt. Ce qu'ilz ne faiſoient & ne leur eſtoit neceſſaire au temps qu'ilz y mettoient ſi brieue fin: Mais combien que les Romains depuys donnaſſent ſoulde, & que par ce moyen ilz ſouſtinſent la longueur de la guerre, laquelle eſtant en lieux & regions plus loingtaines les tenoit par neceſsité, d'autant plus aux champs, ſi eſt ce qu'ilz ne laiſſerent pour celà leur premier ordre de les acheuer ſoudain, ſelon le lieu & le temps. Auſsi ne delaiſſerent iamais les colonies: car outre leur couſtume naturelle, l'ambition de leurs Conſulz leur fit garder & continuer ce premier ordre de courte guerre, pour ce que ne durant le conſulat qu'vn an, duquel les ſix moys ſe deuoient paſſer aux tentes, ilz pourchaſſoient fort la fin de la guerre, pour le deſir du triumphe. Quant aux co-

aux colonies, la grande vtilité qui leur en venoit les maintint & continua. Vray eſt qu'ilz varierent vn peu touchant le butin & la proye, en laquelle ilz ſe reſſerrerent de la grande largeſſe dont ilz auoient vſé au parauant, ſoit qu'elle ne leur ſemblaſt pas ſi neceſſaire, qu'au temps que leurs ſoldatz n'auoient ſolde, ne paye, ſoit que deuenans les butins & deſpouilles beaucoup plus groſſes, ilz en vouloient ſi bien engreſſer leur treſor publique, qu'ilz ne fuſſent contrains leuer tribut ſur la cité pour le fond de leurs entrepriſes. Ce qui remplit en peu de temps le treſor de leur ville, qu'ilz nommoyent AE*rarium*. Ainſi ces deux ordres tant en la diſtribution du butin, qu'à l'eſtabliſſement des colonies, firent Rome enrichir par guerre, par laquelle les Princes & Republiques peu prudétes apauuriſſent, voire reduirent la choſe en telz termes, qu'il ne ſembloit au Conſul pouuoir triumpher, s'il ne portoit en L'*ærarium* vne quãtité ineſtimable d'or, d'argent, & de toutes autres deſpouilles. Ainſi les Romains par les moyens deſſuſditz & par la brieueté de leurs guerres, voulans bien par longueur laſſer & ennuyer leur ennemy, puys par routes, courſes, & accords à leur auãtage, allerent touſiours de plus en plus, augmentans leur richeſſe & puiſſance.

Quelle portion de terre les Romains donnoient pour teſte à chacune perſonne de leur colonie.

Chapitre VII.

IE croy qu'il ne ſoit pas ayſé de trouuer à la verité combien les Romains diſtribuoient de terre à chacun hõme de colonie: car (à mon iugement) ilz leur en faiſoient meilleure ou moindre part, ſelon les lieux ou ilz les enuoyoient. Et en tous cas y a ocaſion de iuger qu'en quelque terre que ce fuſt ilz tenoient touſiours la main ſerrée, & n'en donnoient à chacun que bien peu. Pour la premiere raiſon qui les mouuoit, ce leur eſtoit moyen de pouuoir tranſporter plus de gens & mettre meil-

meilleure garde en telz païs de conqueſte. Auſsi n'eſt il à preſumer, que gens qui s'entretenoient en telle pauureté en leur ville, preſtaſſent la main à ceux de leur corps, qu'ilz enuoyoient dehors pour monter à ſi grand' richeſſe. Ainſi dit Tite Liue, que la colonie de Vege n'eut que trois iugeres ſept onces de terre, qui ſeroient à noſtre conte.

L'auteur ne l'a remply.

Ie croy qu'ilz pouuoient encores conſiderer que tout ne giſt pas à en auoir beaucoup: mais à le bien cultiuer, & labourer. Ie ne fais doute, que telle colonie enſemble n'euſt quelques champs publiques, ou chacũ du peuple auoit droit d'enuoyer paiſtre ſon beſtail, & auſsi des foreſtz communes pour les vſages du boys neceſſaires, & autres commoditez requiſes à la ſufiſance de la vie humaine.

La cauſe qui meut les peuples à ſortir de leur lieu naturel & ocuper & inonder autre païs.

Chapitre VIII.

DEux eſpeces de guerre.

DVys que diſcouru a eſté de la diſcipline militaire obſeruée par les Romains, & comme les Toſcans furent aſſailliz par les Françoys, il ne me ſemble hors de propos deuiſer des deux eſpeces de la guerre, dont l'vne ſe fait par l'ambition des Princes & Republiques, qui taſchent à dilater & augmenter leur Empire, comme furent les guerres que fit Alexandre le grand, & le peuple Romain, & comme fait chacune puiſſance l'vne contre l'autre: leſquelles guerres, cõbien que perilleuſes, toutesfois ne chaſſent du tout les habitãs hors de leur prouince, ſe cõtentant le vaincueur de ſa ſeule victoire, & de l'obeïſſance des peuples, en ſorte que le plus ſouuent il les laiſſe viure en leurs propres maiſons, vſans & ioiſſans de leurs biens. L'autre eſpece de guerre eſt quand vn peuple entier met toutes ſes familles & meſnages hors de quelque lieu, cõtraint par guerre, ou famine, & va chercher terre nouuelle, non pour ſeulement y commander (comme ceux de

La guerre d'inondation.

deſſus) ains pour la poſſeder toute particulierement & en deloger ou mettre à l'eſpée, tous les anciens habitans, qui eſt vne hoſtilité trop plus cruelle & eſpouentable, que l'autre. De telle guerre parle Saluſte en la fin de *Iugurta*, ou il dit, que *Iugurta* vaincu, ſe ſentit l'eſmotion des Françoys venans en Italie. Et que contre toutes autres nations le peuple Romain combatit pour le ſeul honneur & commandement, mais contre les Françoys y alloit du ſalut & de la vie: car à vn Prince ou Republique entrant à main armée en vne prouince, ſufit eſtaindre ceux qui gouuernent: mais à ſes peuples conuient depeſcher le païs de tous ceux qu'ilz y trouuent, ayans à viure de ce dont les autres viuoient. De ceſte maniere les Romains ſouſtindrent troys treſdangereuſes batailles. La premiere, quand Rome fut priſe par les Françoys, qui auoient (comme deſſus a eſté dit) oſté la Lõbardie aux Toſcans. Dequoy Tite Liue allegue deux occaſions: l'vne, qu'ilz furent alechez & conuiez de la douceur des fruitz & des bons vins d'Italie, dont ilz auoient faute en France: La ſeconde, que le monde y eſtant ſi fort multiplié, que le païs ne pouuoit plus norrir, les Princes & les Seigneurs iugerent eſtre neceſſaire qu'vne partie vuydaſt & ſe pourueuſt d'vne nouuelle contrée. Et apres ceſte deliberation eſleurẽt pour chefz d'iceux qui deuoiẽt ſortir, deux Roys Françoys, Bellouesſus, qui vint en Italie, & Sicouesſus, qui paſſa en Eſpaigne. Du premier l'inõdation occupa la Lõbardie & leua la premiere guerre que Rome ſouſtint iamais de Frãce. La ſeconde fut apres la guerre Punique, en laquelle moururent deux cens mille Françoys entre Piſe & Plõbin. La tierce fut quand les Tudeſques & Cimbres vindrẽt en Italie, ou apres auoir deſconfit pluſieurs armées des Romains, en fin furent defaitz par Marius. Or les Romains gaignerent ces troys guerres treſperilleuſes. Et n'eſtoit requiſe moindre vertu & puiſſance à les vaincre: Car vous voyez cõme depuys celle vertu defaillit, & leurs armes perdirent leur valeur, & lors ceſte Empire fut deſtruit par peuples ſemblables. C'eſt à ſçauoir, Gotz, Vuandales & autres, qui occuperent tout l'Empire Occidental. Telz peuples ſortent (cõme dit eſt) de leur cõtrée forcez de leur neceſsité & la neceſsité vient de famine, ou de guerre, & opreſsion, qui leur eſt faite telle, que cõtraints ſont de laiſſer la place, & s'ilz ſont en grand nombre, entrent de violence en quelque prouince, mettent à mort tous les habitans, vſurpent la poſſeſsion de leurs biens, & font vn nouueau Royaume, & luy changent le nom.

Troisguerres des Frãçoys contre les Romains.

nom. Comme iadis fit Moyſe, & depuys firent les Barbares occupateurs de l'Empire Romain. Et de là, non d'ailleurs, ſont nez & impoſez les nouueaux noms, que l'on void auiourd'huy en Italie, & es autres contrées, au plaiſir & volunté de telz nouueaux vſurpateurs. Ainſi a eſté nommée Lombardie celle qu'auparauãt eſtoit la Gaule Ciſalpine, & la Tranſalpine tient ores le nom de France, par les peuples Françoys, qui l'ont ocupée, & l'Ilirie eſt apellée Eſclauonie: la Pannonie, Hongrie: la Bretaigne, Angleterre. Moyſe auſsi nomma Iudée la part de la Sirie qu'il occupa, & ainſi mainte autre contrée a changé de nom, & ſeroit long & ennuyeux à raconter. Et pource que i'ay dit cy deſſus, que les peuples ſont aucunesfois chaſſez par guerre hors de leurs païs & cõtraints pourchaſſer quelque lieu de conqueſte, ie vous en veux deduire vn exemple des Mauruſiens peuple ancien de Sirie, leſquelz, ſentans la venue des Hebrieux, & ne s'eſtimans de force pour leur reſiſter, penſerẽt que mieux ſeroit ſe ſauuer & euiter la fureur de l'ennemy en habandonnant le païs, que pour la deffenſe d'iceluy ſe perdre, & defaire eux meſmes. Adonques partans de ce lieu tirerent en Afrique, ou ilz prindrent terre de demourance, mettans dehors tous les habitans d'icelle. Ainſi ceux qui auoient failly à defendre leur cõtrée furent aſſez forts pour en ocuper vne nouuelle. A' ce propos *Procopius*, qui deſcrit les armes de *Beliſarius* contre les Vandales occupateurs de l'Afrique, dit auoir leu des lettres eſcrites en certaines colonnes, au lieu ou ces Mauruſiens habitoient, deſquelles la teneur eſtoit:

Mutation des noms des pays.

Mauruſiẽs

Procopius Beliſarius.

Nos Mauruſi, qui fugimus à facie Ieſu latronis filii Naue.

Nous ſommes les Mauruſiens fuyans deuant la face de Ieſus le brigand filz de Naue. En quoy ſe comprend la cauſe de leur fuyte hors de Sirie. Certes telles gens ſont merueilleuſement à craindre, eſtãs chaſſez par fureur & neceſsité extreme qui les meine. En ſorte que s'ilz n'ont treſdure & aſpre rencontre de quelque nation belliqueuſe, leur efort & violence n'eſt pas ſouſtenable. Mais quand ilz ſortent de leur ſiege naturel en petit nombre, par raiſon ilz ne ſont ſi dangereux que les autres: car leur force n'eſt pas telle. Dont leur conuient vſer d'art & aſtuce pour occuper quelque lieu, & la poſſeſsion priſe ſe maintenir par voye d'amys & confederez. Comme firẽt Aeneas, Dido, ceux de Marſeille, & autres ſemblables, qui par le conſentement & ſuport de leurs voyſins tindrent les places ou

ilz auoient vne foys mis le pied. De ce païs de Sirie ſortent les peuples en grande multitude, comme de lieu froid, pauure, & ſteril, abondant de gẽs & deſpourueu de viures pour les norrir, dont pluſieurs incõmoditez les dechaſſent & nul bien les y retient. Et ſi depuis cinq cens ans en çà n'eſt auenu aucũ deluge, ou inondation de telles gens, celà ſe fait pour pluſieurs raiſons. L'vne eſt la grande euacuation qui en fut faite ſur le declin de l'Empire Romain: car adonc en yſſit plus de trente peuples: l'autre, que l'Alemaigne & l'Angleterre, dont ſe debordoit auſsi telle vermine, ont à preſent amendé & melioré leur païs, en ſorte qu'ilz y peuuent viure riches & aiſes, ſans que beſoing leur ſoit de plus habandonner la terre. D'auantage eſtans ceux cy tresbelliqueux, nous ſeruent comme bouleuert contre les Scithes, qui les cõfinent & leur oſtent le cueur & la preſumption d'entreprendre de paſſer par eux & de les pouuoir vaincre: voire ſouuent s'eſleuent de treſgros mouuemens des Tartares, qui ſont ſouſtenuz & repouſſez en Hongrie, & en Poulaine. Auſsi ſe vantent ilz & glorifient, que ſans eux & leur puiſſance, l'Italie, & l'Egliſe auroit pluſieurs foys ſenty la charge & inuaſion des Tartares.

Quelles cauſes font communément ſourdre guerre entre les Potentatz & grans Seigneurs.

Chapitre IX.

LE motif de la guerre meuë entre les Romains & les Samnites, qui ſi long temps auoient eſté en ligue, fut l'ocaſion cõmune qui met tous Princes puiſſans en contention. Laquelle cauſe, ou auiẽt de cas fortuit, ou du mouuement de celuy qui ne demande que guerre. Celle qui ſourdit entre les Romains & les Samnites fut par fortune, d'autant que l'intention des Samnites n'eſtoit d'adreſſer leurs armes contre le peuple Romain, quand ilz allerent combatre les Sidicins, & apres les

les Campanois, leſquelz ſe voyans oprimez & prenans leur refuge à Rome, hors de l'opinion tant des Romains, que des Samnites, furent contraints les Romains defendre comme leur propre ceux qui ſe donnoient à eux, & ouurir la guerre, que (leur honneur ſauf) ilz ne pouuoient fuir, ny euiter. Il eſt bien vray qu'il leur ſembloit raiſonnable ne ſouſtenir les Campanois, combien que leurs amys, contre les Samnites, qui leur touchoiẽt en pareille amytié. Auſsi tenoient ilz à trop grande honte ne defendre ceux qui ſe rendoient leurs ſubietz ou recommandoient leur party à leur bonne grace, iugeans, ou cas qu'ilz euſſent refuſé telle defenſe, d'auoir trenché le chemin à tous ceux qu'euſſent eu volonté de ſoy renger ſous leur puiſſance. Puys ayant Rome pour ſon but l'Empire, la gloire, & non le repos, ne pouuoit bonnement refuſer ceſte entrepriſe. Ceſte cauſe meſme donna commencement à la premiere guerre qu'ilz eurent contre les Cartaginois, à raiſon de la defenſe qu'ilz entreprindrent des Meſsineſiens en Sicile, laquelle encores auint par fortune: mais non la ſeconde guerre. Car Hannibal Capitaine Cartaginois aſſaillit les Saguntins amys des Romains en Eſpaigne, non tant pour les offendre, que pour emouuoir & irriter les armes Romaines & auoir ocaſion de les combatre & paſſer en Italie. Ce moyen de faire ouuerture de nouuelle guerre a touſiours eſté pratiqué par les grans Seigneurs, qui auoient quelque reſpect de la foy & d'autre choſe. Car ſi ie veux mouuoir guerre à vn Prince, entre lequel & moy ſoient quelques capitulations & articles, qui ayent eſté long temps ſtables & entiers entre nous, i'auray titre & couleur plus iuſte de m'adreſſer à ſon amy, qu'à luy meſme, ſçachant que de l'aſſault que ie liureray à ſon confederé il ſe ſentira, & i'auray la fin de mon deſir, qui eſt de luy mener guerre. Ou, s'il ne monſtre de le ſentir, il deſcouurira ſa debilité & impuiſſance, ou ſon infidelité de ne defendre celuy qui luy doit eſtre pour recommandé. Et l'vn & l'autre de ces deux poincts eſt pour luy tollir reputation & rendre mes deſſeins plus faciles. Il eſt donques à noter par la dedition des Campanois ce qui a eſté deſſus diſcouru du moyen de mouuoir guerre, & d'auantage quel remede peult auoir vne cité, qui par elle ne ſe peult defendre, & voudroit ſe mettre en defenſe en quelque maniere que ce fuſt. Qui eſt ſoy donner librement à telle quelle eſtime, qui puiſſe repouſſer ou ſouſtenir l'effort de ſon ennemy: comme firent le Capuains aux Ro-

mains, & les Florentins au Roy Robert de Naples, lequel ne les voulant defendre en qualité d'amys, les defendit comme ſubietz contre *Caſtruccio* de Luques, qui les oprimoit.

Que les deniers ne ſont le nerf de la guerre, comme eſtime l'opinion commune.

Chapitre X.

DOurce qu'il eſt ayſé de commencer la guerre à ſa poſte, & non pas de l'acheuer, le Prince doit, auãt que faire entrepriſe, meſurer ſes forces & ſe gouuerner ſelon la ſufiſance de ſon pouuoir: auſsi doit vſer de telle prudence, qu'il ne s'abuſe en l'eſtimation de ſa puiſſance. Ce qui luy auiendra toutesfoys qu'il les meſurera à ſes finances, à l'aſsiette du lieu, à l'aſſeurance de la bonne volonté de ſes ſubietz, ayant d'autre part faute & debilité en ſes propres armes. Car combien que telles choſes acroiſſent de beaucoup la force, ſi eſt ce qu'elles ne la donnent pas, & d'elles meſmes ſeruent de peu, ou rien, ſans la ſeureté des armes: car la quantité des derniers, ſans elles, ne peult ſufire. Autant vault le païs muny de ſa nature, & la foy & obeïſſance des hommes n'eſt durable, d'autant qu'ilz ne peuuent garder loyauté à leur Seigneur qui ne les peult defendre. Toute montaigne, tout lac, & mareſcage, toute place inacceſsible deuient plaine & de facile acces, depuys qu'il y a faute de gens de defenſe. Alors les grans ſommes d'argẽt tant s'en fault qu'elles gardent leurs poſſeſſeurs, que pluſtoſt le liurent pour proye à ſes ennemys. Et n'y a opinion au monde plus faulſe que la commune, qui tient les deniers pour le nerf de la guerre, laquelle ſentence a eſté par Quinte Curſe en la guerre qui fut entre Antipater Macedonien & le Roy de Sparte. Là ou il racõte, que ce Roy, par faulte d'argent, fut contraint donner la bataille qu'il perdit: laquelle s'il euſt differée iuſques à peu de iours les nouuelles venoient en Grẽce de la mort d'Alexandre, qui luy euſſent mis la victoire entre les mains ſans coup ruer: Mais ſe trouuuant en ceſte ne-

ſte neceſsité d'argent, craignant que par ce moyen ſon armée l'habandonnaſt, force luy fut tenter la fortune de la bataille. Dont Quinte Curſe vient à inferer, que les deniers ſont le nerf de la guerre, laquelle ſentence eſt tous les iours alleguée & ſuyuie par Princes moins prudens & auiſez que beſoin ſeroit, leſquelz fondez ſur ceſte opinion penſent que ce ſoit aſſez pour leur deffence d'auoir grans treſors amaſſez, ne conſiderans que ſi telle richeſſe eſtoit moyen ſufiſant de victoire, Darius à ce conte auroit vaincu Alexãdre, les Grecz auroient ſurmonté les Romains, & de noſtre temps le Duc Charles auroit ſubiugué les Suyſſes, & n'a gueres le Pape & les Florentins enſemble n'euſſent trouué dificulté à vaincre *Franceſco Maria* neueu du Pape Iule ii. en la guerre d'Vrbin. Mais tous les ſuſnommez furent deſconfitz par ceux qui eſtimoient le nerf de la guerre eſtre es bras des bons Soldatz, & non en l'abondance d'or ou d'argent. Entre les autres choſes que Creſus Roy de Lidie monſtra à Solon Athenien, fut vn treſor innumerable: Et ſur ce luy demandant qu'il luy ſembloit de ſon pouuoir, reſpondit, qu'il ne l'en tenoit de rien plus puiſſant: veu que la guerre ſe fait au fer, non pas à l'or, & qu'il pourroit ſuruenir quelqu'vn mieux ferré que luy, qui le dedoreroit. Pareillement quand apres la mort du grand Alexãdre paſſa en Grece vne vndée & multitude de Françoys, & de là en Aſie, ilz enuoyerent leurs Embaſſadeurs deuers le Roy de Macedone traiter de certain acord: auxquelz le Roy, par oſtentation de ſa puiſſance & penſant les eſtonner, deſploya & mit en euidence ſes grans treſors, deſquelz il alluma vne telle couuoitiſe en ces Françoys, que par le deſir qui leur prit de telle richeſſe ilz rompirent la paix deſia demy acordée, & l'amas qu'il auoit fait de tant d'or & d'argent pour ſa deffence, fut cauſe de ſa propre deſpouille. Auſsi n'y a pas long tẽps que les Venitiens ayans encor' entier leur treſor ineſtimable, perdirent tout leur eſtat, ſans trouuer aucun ſecours en leurs cofres. C'eſt donques mon auis que l'or n'eſt pas (comme crie le commun) le nerf de la guerre: mais ce ſont les bons ſoldatz, deſquelz l'or ne fourniſt pas touſiours: mais ilz trouuent bien l'or, tãt bien caché & gardé ſoit il. Aux Romains n'euſt pas ſuffit tout le treſor du monde, s'ilz euſſent voulu faire la guerre par argent & non par fer, veu leurs incroyables entrepriſes, & leurs difficultez & empeſchemens domeſtiques: mais ayans mis au fer leur fiance entiere, iamais ne ſe trouuerent en neceſsité d'argent. Au moyen

Les plus riches vainquz.

Apophthegme de Solon.

Richeſſe cauſe de la deſtructiõ du Roy de Macedone.

qu'il leur eſtoit porté iuſques en leur camp par ceux qui les craignoient & redoutoient. Et ſi ce Roy de Sparte fut contraint par indigence à tenter la fortune de la bataille, ce qui luy auint par faute d'argent eſt ſouuent auenu par autres moyens. Comme l'on void auſsi que defaillans les viures à vne armée, & eſtant contrainte ou de mourir de faim, ou de combatre, elle prend volontiers le party plus honorable, qui eſt la bataille, en laquelle y a eſpoir que fortune la puiſſe fauoriſer en quelque maniere. Encores eſt ſouuent auenu, qu'vn Capitaine auerty du ſecours qui venoit à ſon ennemy eſtoit contraint, ou de ſoy mettre au hazard de la iournée, ou atentendre qu'il fuſt renforſé, auoir lors à combatre, bon gré mal gré, auecques mil deſauantages. Auſsi a eſté veu ce qui auint à Aſdrubal quand il fut aſſailly en la Marche par Claude Neron ioint auec l'autre Conſul Romain, qu'vn chef de guerre eſt ſouuent reduyt en neceſsité de fuir, ou de combatre, & que touſiours il eſlit la bataille conſiderant qu'en tel party (combien que fort dangereux & douteux) il peult gaigner la victoire. & que l'autre ne porte rien en ſomme, que ſa perte & confuſion. Il y a doncques pluſieurs neceſsitez, qui peuuent renger vn Capitaine au party de venir aux mains contre ſon intention, entre leſquelles peult quelquesfois eſtre contée la faute des finances, qui toutesfois ne doit pour ceſte raiſon les mettre en eſtime du principal fondement & appuy de guerre, non plus que maintes autres choſes, qui induyſent les hommes à ſemblable neceſsité. Bien eſt vray que les deniers ſont neceſſaires en ſecond lieu: mais c'eſt vne neceſsité, que les bons ſoldatz peuuent d'eux meſmes rompre & ſurmonter: Car autant eſt impoſsible que l'argent faille à ſi gens de bien, comme que l'argent ſoit moyen ſeur & certain de luy meſme à recouurer les bons ſoldatz. Ce que l'hiſtoire en plus de mil lieux nous monſtre eſtre veritable, non obſtant que Periclees conſeillaſt aux Atheniens de mouuoir guerre contre tout le Peloponneſſe, leur remonſtrans qu'ilz la pouuoiét conduyre à fin par induſtrie & non par force d'argent. Et combien qu'en ceſte guerre les Atheniens rencontraſſent quelque proſperité & faueurs de fortune: toutesfoys à la fin la perte tourna ſur eux valant plus le conſeil & les bons ſoldatz de Sparte, que toute l'induſtrie & l'argent d'Athenes. Mais Tite Liue eſt plus vray teſmoin de ceſte opinion, que nul autre, au diſcours qu'il fait: Si Alexandre le grand fuſt venu en Italie, à ſçauoir s'il euſt vaincu la puiſſance

Conſeil de Pericles.

Romaine

Romaine. Ouquel lieu il deduit eſtre trois choſes neceſſaires au fait de la guerre: le nombre ſuffiſant de gens de bien, les Capitaitaines bons & auiſez,& la fortune fauorable. Là ou examinant lequel des Romains, ou d'Alexandre, fut le mieux garny de ces trois points, fait apres ſa concluſion, ſans mention aucune de finances. Ce fut aux Capuains, alors qu'ilz furent requis par les Sidicins, de prendre les armes pour eux à l'encontre des Samnites, de meſurer leur puiſſance à la ſomme de leurs deniers,& non à la force des ſoldatz: Car depuys qu'ilz eurent arreſté de leur donner ſecours apres deux deffaites, furent contraints de ſoy rendre tributaires des Romains,s'ilz ſe vouloieut ſauuer.

Que ce n'eſt prudence prendre aliance d'vn Prince, qui plus ayt d'eſtime que de puiſſance.

Chapitre XI.

VOulant Tite Liue declarer la faute que firent les Sidicins de ſe fier au ſecours des Campanois, & au contraire celle des Campanois, qui preſumoient de les pouuoir defendre, il ne nous le pourroit donner en plus viues paroles: *Campani magis nomen in auxilium Sidicinorum,quàm vices ad præſidium attulerunt.*

Les Campanois (dit il) aporterent plus de nom que d'efait & d'armes au ſecours des Sidicins. En quoy on peult noter, que les ligues faites auecques Princes,leſquelz ne vous peuuent ſecourir au beſoin, pour la diſtance des lieux, ou n'ont puiſſance de le faire, à cauſe de leur mauuais ordre, ou autre deſtourbier, telles ligues ont plus de monſtre que d'efait au profit de ceux qui s'y fient. Comme de noſtre temps Florence l'a pris à ſon meſchef l'an mil trois cens ſoixante dixneuf, qu'elle fut aſſaillie par le Pape, & le Roy de Naples:car alors l'aliance du Roy de France luy ſeruit plus de nom que de ſecours & ayde,tel que ſeroit encores auiourd'huy la confederacion

ration de l'Empereur Maximilian à qui voudroit ſous ombre d'icelle faire quelque entrepriſe. Car il n'en prendroit point autremẽt qu'il fit aux Sidicins d'auoir ouuert la guerre à Rome ſur l'apuy des Campanois. Capue eſt digne de pareille reprehenſion, d'auoir conceu opinion de ſa force plus grande que la verité, laquelle imprudence conduit ſouuent les hommes à entreprendre la defenſe d'autruy, qui ſeroient trop empeſchez à ſe garder & ſouſtenir eux meſmes: ainſi que faiſoient les Tarentins, leſquelz (comme Tite Liue raconte) eſtans campez l'vn deuant l'autre, les oſtz des Romains & des Samnites enuoyerent Embaſſadeurs au conſeil de Rome, luy declarans le deſir qu'ilz auoient de la paix & acord des deux peuples & de ſe ruer ſur celuy qui n'y voudroit entendre. Duquel propos le conſeil fit tel conte, qu'en la preſence des Embaſſades fit ſonner la bataille. Et de fait marcha à l'inſtant contre ſon ennemy, rendant aux Tarentins par œuure, & non par parole, telle reſponſe, que metitoit leur demande. Voylà l'iſſue des partiz temeraires, qui ſe prennent pour la defenſe d'autruy. Maintenant nous fault parler de ceux que chacun doit tenir pour ſoymeſme.

Lequel eſt meilleur quand on ſe doute d'eſtre aſſailly, ou mener la guerre, ou l'atendre.

Chapitre XII.

I'Ay quelquesfois ouy diſputer entre gẽs expertz & entenduz ou fait de la guerre, s'il y a deux Princes de forces preſque egales, & que le plus gaillard & hardy ayt publié la guerre contre l'autre, lequel vault mieux au deffié, ou d'atendre ſon ennemy de pied coy en ſon royaume, ou de l'aller trouuer & aſſaillir en ſes païs. Surquoy i'ouy alleguer maintes raiſons des deux coſtez. Ceux qui tiennent pour meilleur le party d'aller premier aſſaillir, ſe fondent ſur le conſeil que Creſus donna à Cirus, alors qu'il arriua ſur les marches des Maſſagettes en ordre &

ordre & contenance d'ennemy mortel,& que leur Royne Thamyris luy manda, qu'il eſleuſt lequel il voudroit des deux, ou d'entrer en ſon royaume, ou elle l'atendoit, ou qu'elle meſme marchaſt au deuant de luy.Et eſtant l'affaire mis en deliberacion Creſus fut d'auis,contre l'opinion des autres, qu'on la deuſt aller trouuer ſur ſes terres,à cauſe que qui la defferoit hors & loing de ſes païs, il n'emporteroit par ce moyen le royaume,pour le temps qu elle pourroit auoir à ſoy refaire:mais s'il la vainquoit ſur les lieux en pourſuyuãt viuement l'execution de ſa victoire, ſans luy donner loyſir de remettre aux champs nouuelle armée, il luy pourroit tollir ſon eſtat. A' ceſte fin alleguent auſsi le conſeil qu'Hannibal dõna à Anthiocus, ſur le deſſein que ce Roy faiſoit de mouuoir guerre aux Romains,duquel eſtoit la ſomme,que les Romains ne pouuoient eſtre vaincuz qu'en Italie d'autant que dedans leur païs l'eſtrangier pouuoit tirer à ſon ſeruice leurs armes, propres richeſſes,& amys: Mais qu'conques les voudroit rencontrer hors l'Italie, la leur laiſſant ſauue, & libre,il leur laiſſoit vn fond & vne reſſourſe, qui leur fourniroit touſiours tel renfort & refraichiſſement, que beſoin ſeroit, & conclud qu'il eſtoit plus ayſé d'emporter Rome aux Romains,que leur Empire:plus ayſé conquerir l'Italie, que leur autres Prouinces. Ilz nous mettent encores deuant les yeux Agatocles, lequel ne pouuant ſouſtenir la guerre chez luy, ſortit & alla aſſaillir les Cartaginoys qui la luy menoient: tellement qu'il les rengea en termes de demander la paix. Ilz alleguent Scipion, qui pour leuer la guerre hors d'Italie entra en Affrique. Ceux qui maintiennent l'opinion diuerſe dient, que qui veult pourchaſſer la fin de ſon ennemy le doit le plus qu'il peult eſlongner de ſa maiſon: A' quoy ſe ſeruent de l'exemple des Atheniens, leſquelz au temps qu'ilz firent la guerre ſur leur terroir demourerent touſiours les maiſtres, & quand ilz ſortirent dehors & paſſerent leur oſt en Sicile, ilz perdirent leur liberté. Ilz ſe veullent encores ayder des fables poëtiques,leſquelles portent,que Anteus Roy de Libie aſſailly par Hercules l'Egiptian, fut inuincible tandis qu'il ſe tint dedans les fins & limites de ſon Royaume:mais ſitoſt que par l'aſtuce d'Hercules il fut atiré dehors n'y perdit moins que l'eſtat & la vie. Ce qui a donné lieu à la fable d'Anteüs, que touchant à terre il reprenoit force de ſa mere (qui s'entend la terre meſme) dequoy Hercules s'aperceuant le leua en l'air hault de terre. Oultre ilz ſe fondent ſur les iugemens de noſtre

Cõſeil de Creſus.

Conſeil de Hannibal.

Fable d'Anteus.

aage

aage. Chacun ſçait que le Roy Ferrand de Naples fut en ſon temps en reputation de treſſage Prince, & venant le bruit enuiron deux ans auant ſa mort, que le Roy de France Charles viii. deliberoit le venir aſſaillir, apres auoir mis ordre à toute munition & apareil neceſſaire, fut ſurpris de maladie, & à l'article de la mort, entre autres auertiſſemens qu'il laiſſa à Alphonſe ſon filz, luy diſt, qu'il atẽdiſt ſon ennemy dedans ſon Royaume, & que pour choſe du monde il ne tiraſt ſes forces hors de ſes limites : mais que tout entier il y receuſt qui venir voudroit. Ce que le filz ne retint, ains enuoya vne armée en la Romagne, qu'il y perdit ſans combatre & ſon eſtat enſemble. Or les raiſons qui ſe peuuent deduire, outre les exemples entenduz cy deuant, ſont telles, que celuy qui aſſault vient auecques plus grand courage que l'atendant, ce qui double l'aſſeurance à ſes gens : d'auantage il priue ſon ennemy de beaucoup de commoditez, qu'il auroit de ſoy ſeruir du ſien, luy oſtant le ſeruice de ſes ſubietz qui ia ſont ſaccagez. Puys le Seigneur ayant telz hoſtes chez luy eſt contraint d'vſer de plus grand reſpect à tailler & impoſer ſes hommes & de trop ne les trauailler : tellement que la fontaine tariſt (comme diſoit Hannibal) qui eſtoit moyen de ſouſtenir le fais de la guerre. Outre les ſoldatz ſe trouuans en païs eſtrange ſont reduitz en plus grande neceſsité de combatre, laquelle fait vertu (comme i'ay dit pluſieurs foys). De l'autre part ſe peult reſpondre, que celuy qui atend ſon ennemy a pour luy beaucoup d'auantages, en ce qu'il peult ſans peine ne danger ſouuent couper les viures aux autres, & les faſcher & incommoder en maintes choſes, dequoy vne armée à beſoin. Puys il peult mieux empeſcher & deſtourner leurs deſſeins par la cognoiſſance du païs qu'il a par deſſus eux. Il peult marcher contre eux en plus grande puiſſance, luy eſtant aiſé tenir ſur le lieu toute ſa force vnie, laquelle il ne pourroit tirer toute hors de ſes terres. Il peult (ſi d'auanture il eſt rompu) ſe refaire facilement, d'autant qu'il ſe ſauuera touſiours grande partie de ſes gens pour le refuge qu'ilz ont ſi prochain, auſsi que le ſuplément & renfort ne luy viẽdra de loing. En ſorte que ce faiſant il met au hazard toute ſa force, & non toute ſa fortune, & ſortant dehors il hazarde toute ſa fortune, & non toute ſa force. Voire aucuns ya, qui pour affoyblir leur ennemy le laiſſent par quelques iournées entrer en leurs païs & prendre quelques places, à fin que mettant garniſon

en toutes

en toutes il diminue & debilite ſon oſt, d'autant donc il ſera plus facile à combatre.

Mais, pour vous en declarer mon auis, il me ſemble qu'il fault en ce propos vſer de ceſte diſtinction: C'eſt à ſçauoir, que, ou i'ay mon païs armé, comme les Romains auoient, & comme ont auiourd'huy les Suyſſes: ou ie le tien deſarmé, comme faiſoient iadis les Cartaginois, & font encores les Roys de France & les Italians. Or en ce cas l'ennemy ſe doit tenir le plus eſlongné qu'il eſt poſsible, puys que ta vertu conſiſte en l'argent, & non es hommes: Car à l'inſtant que la voye de ton ſecours te ſera empeſchée, tu demeures ſans pouuoir ne reſiſtance: & n'y a rien qui tant te puiſſe clorre ce pas, que ceſte guerre quaſi domeſtique. Les Cartaginois ſont pour exemple, leſquelz tandis qu'ilz ont eu la clef libre de leur maiſon, ont peu de leurs rentes faire teſtes aux Romains, & eſtans aſſailliz chez eux n'ont ſceu reſiſter à l'efort d'Agatocles. Les Florétins n'auoient aucun remede contre *Caſtruccio* Seigneur de Luques, qui les eſtoit venu batre à leurs portes: tellement que, pour trouuer quelque deſenſe, furent contraints de ſoy rendre entre les mains du Roy Robert de Naples: Mais, apres la mort de *Caſtruccio*, les meſmes Florentins eurent bien en eux le cueur & hardieſſe d'aller aſſaillir le Duc de Milan iuſques en ſa maiſon, le mettant en peril de perdre ſon eſtat. Telle vertu ilz ont monſtré es guerres loingtaines & telle laſcheté es prochaines & domeſtiques. Mais quād les Royaumes ſont armez comme eſtoit Rome, & comme ſont les Suyſſes, ilz ſont plus dificiles à vaincre, d'autāt que plus on s'aproche d'eux: pource que telz corps peuuent vnir & aſſembler plus de force à reſiſter à vn efort ſuruenant, qu'ilz ne feroient en aſſaillant autruy. Ie ne m'areſte pas en ceſt endroit à l'autorité d'Hannibal, pource que la paſsion & ſon profit particulier luy inſpiroit tel propos à dire à Antiochus: Car ſi les Romains euſſent eu en France en tel eſpace de temps trois telles defaites, qu'ilz receurent d'Hannibal en Italie, certainement c'eſtoit fait d'eux: Au moyen qu'ilz n'euſſent peu ſe ſeruir des reliques de leurs armées, comme ilz s'en ayderent en leur contrée. Ilz n'euſſent eu celle commodité de ſe refaire apres la route, ne telle force à reſiſter à leur ennemy qu'ilz eurent là. Iamais ne ſe trouua que pour entrer en vn païs ilz ayent mis aux champs plus de cinquante mille combatans: mais pour la defenſe du leur ilz

Reſolutiō du diſcours.

Caſtruccio

mirent en armes cõtre les Françoys depuys la premiere guerre Punique dixhuit centaines de milliers, & depuys ne les peurent rõpre en Lombardie comme ilz les ont rompuz en Toſcane: Parce que contre tel nombre d'ennemys ilz ne peurent conduire ſi grande force ſi loing, ne combatre auecques tant de commoditez & auantages. Les Cimbres defirent vne armée Romaine en Alemaigne, ſans qu'elle euſt moyen de ſoy releuer & remettre ſus. Mais quand ilz arriuerent en Italie, là ou les Romains peurent r'alier enſemble toute leur puiſſance, ilz en eurent bien la raiſon. Il n'eſt que trop facile de vaincre les Suyſſes hors de leurs païs d'autant qu'ilz ne peuuent mettre aux champs plus de trente, ou quarante mil hõmes: mais dedans, ou ilz en peuuent aſſembler cent mil, il eſt treſdificile. Ie conclu donques de rechef, que le Prince, qui a ſon peuple armé & ſtilé à la guerre, atende touſiours en ſon Royaume vne guerre forte & dangereuſe, ſans marcher au deuant: & que celuy qui a ſes ſubietz deſarmez & mal aguerriz, l'eſlongne le plus loing de ſa terre qu'il pourra: Ainſi l'vn & l'autre (chacun en ſon degré) ſera en meilleure defenſe.

Que plus on monte de baſſe en haute Fortune par fraude, que par force.

Chapitre XIII.

IE tien comme pour oracle, que gueres n'auient, ou iamais, que les hommes de bas lieu paruiennent à hault degré, ſans force, ou cautelle: s'il ne leur eſcheoit par donatiõ, ou ſucceſsion d'autre, qui fuſt conſtitué en tel eſtat. Et croy qu'il ne fut oncques veu, que la force ſeule fuſt moyen ſufiſant comme la fraude à ſouuent eſté. Ainſi qu'il apert par la vie de Philipe de Macedone, par celle de Agatocles de Sicile, & de maints autres, leſquelz de pauure lieu, ou infime & honteux, ſont venuz à ocuper Royaumes & empires. Xenophon en ſon hiſtoire de Cyrus nous aprend ceſte neceſsité de tromper:

Cyrus.

per: conſideré que le premier voyage qu'il luy fit entreprendre contre le Roy d'Armenie eſt plein de fraude, & que le moyen qu'il luy donna à conquerir ſon Royaume giſt en dol & non en force. Dont il ne tire autre concluſion, ſinon, qu'il n'eſt neceſſaire à Prince tendant à grandes conqueſtes de bien aprendre ce meſtier. Outre luy fait iouer pluſieurs tours de maiſtriſe à Cirizar Roy des Medes ſon oncle maternel, monſtrant que ſans ce moyen ne fuſt iamais Cyrus paruenu à telle grandeur. Brief ie croy qu'il ne ſe trouuera aucun eſleué de bas lieu en degré Royal, par la ſeule force: mais aſſez par fraude & menées ſecretes. Comme Ian Galeace tollit l'eſtat de Lombardie à meſsire Bernard ſon oncle. Et ce que ſont contrains de faire les Princes ſur le commencement de leur augmentation, & ſeront auſsi contraintes les Republiques, iuſques à ce qu'elles ſoient demourées ſi puiſſantes, que la force ſeule leur ſufiſe. Rome qui en toutes choſes tenoit par ſort ou election tous les moyens neceſſaires pour paruenir à telle grandeur, à ceſtuy encores ne faillit. De quelle ruſe pouuoit elle vſer plus grande, que celle qu'auons cy deſſus diſcouru de ſocieté pratiquée auecques les Latins & autres peuples prochains, les reduyſans à vraye ſeruitute ſous le nom & couleur de compagnie egalle? Par ce moyen premierement ſe ſeroient aydez à dompter de leurs armes, & aſſuietir les peuples circonuoyſins, & à fonder la reputation de ſon eſtat, deſquelz domptez acreut tellement ſa puiſſance, qui eſtoit ſi forte, qu'elle ne peut eſtre abatue. Les pauures Latins ne s'aperceurent de leur ſeruage iuſques à ce qu'ilz virent les Samnites deux foys defaitz & contraints à acord, laquelle victoire autant qu'elle augmenta l'eſtime & gloire des Romains entre les Princes lointains, leur faiſant ſentir le nom de Rome, ſans encores ſentir leurs armes, autant engendra elle de ſoupçon & d'enuie en ceux qui voyoient & ſentoient leurs armes, entre leſquelz furent les Latins. Voire telle fut celle crainte & enuie, que non ſeulement les Latins: mais auſsi les Colonies qu'ilz auoient en Italie, enſemble les Campanois, n'agueres ſouſtenuz & defenduz, conceurent tous contre le nom Romain. Vray eſt qu'ilz n'eſmeurent guerre directe contre les Romains, mais en la maniere deſſus deduite la plus frequente & vſitée. Ilz s'ingererent à prendre la defenſe des Sidicins contre les Samnites, qui leur meurent guerre, au congé des Romains. Or qu'il ſoit ainſi que ceſte trom-

Exemple des Latins

perie descouuerte mist les Latins aux champs, Tite Liue le declare par la bouche d'*Annius Seticius* Preuost des Latins, lequel tint en cõ seil ces paroles.

Tite Liue. *Nam si etiã nunc sub vmbra fœderis æqui seruitutẽ pati possumus &c.* Car si nous auons encores le cueur de trainer ce lien de seruitute, sous ombre de societé & confederation egale &c. Donques voyons nous que les Romains se sont aydez & auancez par menées & embusches ocultes, lesquelles ont touſiours esté necessaires à qui desiroit de bas saillir en hault degré : Et d'autant moins sont vituperables, que plus sont closes & couuertes, comme estoient celles des Romains.

Souuentesfois les hommes s'abusent, cuydans par humilité vaincre outrecuydance.

Chapitre XIIII.

ON void souuent qu'humilité porte plus de dommage, que de profit: mesmement quand vous en vserez enuers les orgueilleux & insolens, qui ont conceu quelque hayne contre vous par enuie, ou autrement. Dequoy fait foy nostre Historien au propos de ceste guerre entre les Romains & les Latins. Car s'estans les Samnites plains aux Romains des Latins, qui les venoient assaillir, les Romains (de paour de les irriter) ne leur voulurent prohiber, ny empescher leur entrepriſe : Mais tant s'en falut que ce tour ne les irritast, qu'il leur donna cueur de s'atacher à eux mesmes, & de plus tost oſer descouurir leur inimitié latente, comme declarent les paroles d'iceluy Preuost *Annius* en ce mesme conseil.

Tite Liue. *Tentastis patientiam negando militem. Quis dubitat exarsisse eos? Pertulerunt tamen hunc dolorem. Exercitus nos parare aduersus Samnites fœderatos suos audierunt, nec mouerunt se ab vrbe. Vnde hæc illis tanta*

tanta modestia, nisi cognitio virium & nostrarum & suarum?

Vous auez vne foys tenté leur patience en leur refusant gens & secours, doutez vous que ce ne leur ayt esté vn merueilleux ennuy & creuecueur? Si l'ont ilz aualé doux comme miel. Depuys ont entendu l'apareil que nous faisons à l'encontre des Samnites leurs alliez & cõfederez, & n'en ont mis le pied hors de la ville. D'ou pensez vous que leur procede telle modestie, sinon de la cognoissance qu'ilz ont de leur puissance & de la nostre?

Par celà cognoist on combien la patience des Romains acreut l'arrogance des Latins. Pour ce est il qu'vn Prince doit tousiours tenir son reng, & ne doit iamais rien taſcher de son consentement, s'il veult son honneur garder, sinon ce qu'il pourroit maintenir, & enquoy son pouuoir ne seroit reuoqué en doute. Et quasi tousiours mieux luy vault, estans les choses en tel estat qu'il ne peult laisser en la maniere que dit est, se la laisser tollir par force, que la quiter par crainte. Car si la paour luy fait faire, ce n'est pour destourner guerre, laquelle souuent il s'atrait & esmeut de celuy à qui il aura aucune chose habandonné par pusilanimité euidente. Car ou lieu qu'il le pense auoir contenté & destourné de luy, pour liurer ennuy, il l'a plus animé contre luy par ce fait, ayant amoindry la reputation de sa force & vertu: tellement qu'il voudra entreprendre sur luy autre chose nouuelle. Alors trouuera d'autre part ses amys refroydiz en sa faueur & defense, par opinion de son impuissance, ou lascheté. Au contraire, si au premier auertissement de l'entreprise de ton ennemy tu luy vas audeuant à main armée, encore que tu viennes le plus sobre, si est ce qu'il t'en estime, & aussi les Princes d'alentour. Et à tel vient enuie de te donner secours, te voyant en armes, lequel n'en feroit conte si tu ne te mettoys en defense. Ce qui s'entend lors que tu as ennemy: mais si tu n'en as point, i'estimerois tousiours sage party de rendre ce qu'on tiendroit de l'autruy pour le regaigner, encores que guerre fust ouuerte, & pour le distraire & quasi desmembrer du corps de voz ennemys.

Comme les eſtatz debiles ſont touſiours incertains & ambiguz à ſe reſoudre, & que iamais les deliberations lentes & tardiues ne ſont bonnes.

Chapitre XV.

EN ceſte matiere meſme, & ſur les commencemés de la guerre entre les Romains & les Latins, on peult noter comme il eſt bon en toute conſultation deſcendre ou particulier & indiuidu, dequoy on a à deliberer, ſans demourer touſiours en ambigu & ſur l'incertitude de la choſe. Ce qui ſe void manifeſte en la deliberation que firent les Latins quand ilz ſe voulurent retirer & eſtranger des Romains. Car ayans les Romains, auant ſenty ceſte mauuaiſe humeur entrée es peuples Latins, pour s'acertener de tout, & regarder s'ilz ſe pourroient regaigner ſans mettre la main aux armes, leur firent entendre qu'ilz enuoyaſſent huyt citoyens à Rome, pour conſulter auecques eux de quelque affaire. Les Latins cecy entendu, ſe ſentans coupables de maintes choſes qu'ilz auoient faites contre le vouloir des Romains, s'aſſemblerent, pour ordonner qui iroit à Rome, & leur donner commiſsion de ce qu'ilz auroient à dire. Et comme ilz eſtoient au conſeil ſur ceſte diſpute, Annius leur Preteur vſa de telles paroles:

Propos d'Annius Preteur des Latins.

Ad ſummam rerum noſtrarum pertinere arbitror, vt cogitetis magis quid agendum nobis, quàm quid loquendum ſit. Facile erit explicatis conſiliis accommodere rebus verba.

Il me ſemble que trop plus nous importe d'auiſer que nous auons à faire qu'à dire. Il ſera facile apres que la reſolution ſera priſe de fournir noſtre fait de paroles.

Ce propos eſt treſveritable, & que tout Prince & Republique deüroit bien gouſter. Car ſur l'ambiguité & incertitude de ce qu'autruy veult faire, il eſt dificile d'y acómoder le langage: mais quand la volonté ſera vne foys arreſtée & bien deliberé ce qu'on veult executer, il eſt aiſé de trouuer que parler. I'ay noté ce paſſage

plus

plus volontiers, d'autant que i'ay ſouuentesfois cogneu, que telle ambiguité a porté honte & dommage aux actions publiques de noſtre Republique. Et touſiours auiendra ceſte ambiguité en party douteux & ou y aura occaſion de deliberer, quand le conſeil ſera tenu par gens foybles & debiles. Encores ne ſont moins dangereuſes les deliberacions lentes & tardiues que les ambigues, meſmement celles qui ſe tiennent en faueur de quelque amy: car ceſte longueur & tardité ne donne ſecours à perſonne, & ſi nuyſt à vous meſmes. Telles deliberacions procedent, ou de laſcheté de cueur & de force, ou de l'eſprit malin de ceux qui ont à deliberer. Leſquelz incitez de leur propre paſsion pour vouloir ruyner l'eſtat, ou acomplir autre deſir, ne laiſſent pourſuyure la deliberation ains y mettẽt empeſchement & trauerſes. Car les bons citoyens (encores qu'ilz viſſent vne flote populaire ſe renger à la part plus perilleuſe) iamais n'empeſchent qu'on ne delibere, meſmement quand ce ſont choſes qui ne peuuent porter temps ne attente. Apres la mort de *Hyeronimus* Tiran de Siracuſe, eſtant la guerre grande entre les Cartaginois & les Romains, les Siracuſains entrerent en diſpute, laquelle ilz deuoient ſuyure de l'amitié de Rome, ou de Cartage. En quoy eſtoit ſi grande l'ardeur des parties, que l'affaire demouroit en ambigu, ſans qu'ilz choyſiſſent aucun party, ſi Apolonides l'vn des premiers de la cité ne ſe fuſt leué, remonſtrant par vne oraiſon prudente, que ceux n'eſtoient à blaſmer qui tenoient l'opinion d'adherer aux Romains, ne ceux qui vouloient ſuyure le party de Cartage: mais que la lõgueur & ambiguité de prendre l'vn ou l'autre party, eſtoit merueilleuſement à deteſter, comme voyant qu'en elle giſoit la ruyne de la Republique: mais que le party pris, quel qu'il fuſt, y auoit quelque eſperãce de bien. Tite Liue ne ſçauroit mieux monſtrer le tord & dõmage qui ſe fait quiconque ſe tient ainſi ſuſpens, que le retouchant encores en ce cas des Latins, leſquelz eſtans requis de ſecours par les autres contre les Romains, furent ſi longs en leur deliberation, qu'à l'heure qu'ilz ſortoient hors des portes pour marcher l'enſeigne deſployée la nouuelle leur vint que leurs compagnons eſtoient defaitz. Dont *Milonius* leur Preteur ſe prit à leur dire: Ce peu de chemin nous ſera chervendu par le peuple Romain. Car s'ilz euſſent reſolu en temps de donner ſecours, ou non, aux Latins, ne le donnant, ilz n'irritoient les Romains contre eux: S'ilz les vouloient ſecourir, en le faiſant diligemment, ilz pouuoiẽt

Remõſtrãce d'Apolonides.

auecques l'ayde de leur puiſſance, emporter la victoire: Mais differens en telle langueur ilz perdoient en toute ſorte ainſi qu'il leur auint. Et ſi les Florentins euſſent bien noté ce point, ilz n'euſſent tãt ſouffert de dommages & d'ennuiz par les Françoys qu'ilz firent, quand le Roy de France Loys douzeieſme paſſa en Italie contre Ludouic Duc de Milan. Car le Roy traitant du paſſage requiſt les Florentins d'acord & intelligence, & leurs Embaſſadeurs qu'ilz auoient pres de ſa maieſté conuindrent auecques luy qu'ilz demoureroient neutres, & que le Roy venant en Italie auroit à les maintenir en leur eſtat & prendre en protection. Pour quoy ratifier donna terme d'vn moys à la cité. Ceſte ratification fut differée par l'imprudence de ceux qui fauoriſoient le party de France: tellement qu'eſtant depuys le Roy ſur le point de victoire, & l'offrans les Florentins, elle ne fut acceptée par celuy, qui les iugea ſe renger à ſon amitié par force, non de leur bon gré. Ce qui couſta vne grande ſomme de deniers à la cité, & mit leur eſtat en danger, comme il luy auint encores depuys par ſemblable cauſe. Et fut ce party plus dommageable, d'autant qu'on ne fit rien pour le Duc Ludouic, lequel demourant vaincueur euſt monſtré plus de ſignes d'inimitié aux Florentins, que le Roy ne fit. Et combien qu'il ayt eſté deſſus diſcouru en autre chapitre du mal que ceſte debilité porte àvne Republique, ie n'ay pource voulu laiſſer à retoucher le propos m'en eſtant dõnée ocaſion nouuelle par accident nouueau, me ſemblant matiere fort notable: meſmement pour vne Republique ſemblable à la noſtre.

Combien les ſoldatz en noſtre temps s'eſlongnent de l'ancienne ordonnance de guerre.

Chapitre XVI.

La plus

LA plus importante iournée qu'eut iamais le peuple Romain en aucune guerre, auecques quelque nation que ce fuſt, me ſemble auoir eſté celle qui paſſa entre luy & les peuples Latins ſous le Conſulat de *Torquatus & Decius* : Car tout ainſi que les Latins la perdans entroient en ſeruitude, les Romains n'euſſent eſté là de meilleure condicion, s'ilz ne l'euſſent gaignée. Tite Liue eſt de ceſte opinion, lequel fait en toutes pars les deux armées pareilles en nombre, vertu, obſtination, & ordonnance : & ſi met difference en la ſeule vertu des chefz, qu'il tiét auoir eſté plus grande du coſté des Romains. Oultre ſe voyent en la conduite de celle iournée deux accidens non encores veuz, & qui depuys ont eu rares exemples de deux Conſulz, deſquelz pour entretenir les cueurs des ſoldatz en deuoir & obeïſſance militaires, & pour leur acroiſtre volonté de combatre, l'vn s'offrit à la mort, l'autre occit ſon propre filz. La ſimilitude & egalité que Tite Liue dit eſtre en ces deux oſtz procedoit du long temps qu'ilz auoient ſuyuy les armes, enſemble vſoient de meſme ordre, langue, & armes. Et quant à ordonner leurs batailles tenoient vne meſme maniere, & auoient tant leurs ordres que les chefz & Capitaines les noms ſemblables. Il falloit donques, eſtans les forces & la vertu pareilles, que quelque choſe extraordinaire acreuſt le courage & obſtination des vns plus que des autres, en laquelle obſtinacion commune a eſté autresfois la victoire conſtituée. Car tant qu'elle dure es cueurs des combatans, iamais l'armée ne tourne doz, comme la maintint aux Romains plus qu'aux Latins en partie le ſort, en partie la vertu des Conſulz, qui fit à l'vn meurdrir ſon filz, & l'autre tuer ſoymeſmes. Et Tite Liue en monſtrant ceſte egalité de forces declare l'ordre entier, que les Romains gardoient en leurs armées & batailles, leſquelles il deduit ſi amplement, que beſoin n'eſt y repaſſer. Seulement diſcoureray ce qui me ſemblera plus notable, & qui par faute d'auoir eſté gardé & obſerué par les Capitaines de noſtre temps, à eſté cauſe de maints inconueniens & deſordres. Ie dy donques que en ce paſſage de Tite Liue ſe void comme l'oſt Romain eſtoit diuiſé en trois parties principales, leſquelles ſe peuuent en Toſcan nommer *Schiere*, dont la premiere eſtoient *Haſtatiles*, piquiers : la ſeconde *Principes*, les principaux & Seigneurs : la tierce, *Triarij*, les tierciers, ou arrieregarde. Et chacune eſtoit acompagnée

cõpagnée de certain nombre de cheuaux. Ainſi ordonnans leurs batailles mettoient ces *Haſtati* à l'auangarde: puys droit à leurs eſpaules mettoient les *Principes*: & au troiſieſme lieu derriere ordõnoiẽt leurs *Triarij* & certaines troupes de gens de cheuaux à dextre & ſeneſtre des trois batilles: leſquelles, de la forme du lieu qu'ilz tenoiẽt ilz apelloient ælles: comme ſemblans eſtre les ælles de tel corps. Ilz ordonnoient la premiere des *Haſtati* ſerrée en front, en ſorte qu'elle peuſt rompre & ſouſtenir ſon ennemy. La ſeconde bataille, pour ce qu'elle n'auoit à combatre la premiere: mais à ſecourir la deuxieſme, s'elle eſtoit rompue, ou repouſſée, ilz ne la tenoient ſi eſtroite, ains maintenoient leurs rengs plus clairs, en maniere qu'elle peuſt receuoir en elle l'auangarde, ſans ſoy mettre en deſordre quand par fortune, contrainte luy ſeroit de ſe retirer. La tierce des *Triarij* auoit encores ſes rengs plus eſclarciz que la ſeconde, pour eſtre capable des deux autres quand beſoin ſeroit: c'eſt à ſçauoir des *Haſtati & Principes*. Leurs batilles donques ainſi rẽgées, ilz entroiẽt en la meſlée: Et ſi les haſtez eſtoient forcez & vaincuz ſe retiroient es interualles & eſpaces des Princes. Puys tous enſemble vniz de deux batailles faiſans vn corps recommençoient la meſlée. Et ſi encores les deux iointes eſtoiẽt miſes en route, ſe r'alioient es rengs vuydes & larges, qui leur eſtoient laiſſez en l'arrieregarde des Triaires: & lors ces trois parties aſſemblées en vn renouuelloient la bataille. Et à ce coup, ne ſe pouuans plus refaire, perdoient ou gaignoient la iournée. Et pource que quand l'arrieregarde entroit au conflit l'armée eſtoit en danger, de là vint le prouerbe

Res redacta eſt ad Triarios.

Qui vault autant à dire en Françoys: l'afaire eſt reduit à l'arrieregarde & à l'extremité. Or les Capitaines de ce temps, ayans delaiſſé tout l'ordre de l'ancienne diſcipline, n'ont fait aucun conte de ce cas cy, combien qu'il ſoit de treſgrande importance: car qui ordonne ſon oſt en ſorte que troys foys ſe puiſſe reparer en vne iournée, fault qu'il trouue troys foys fortune ennemye pour perdre, n'ayant à rencontrer qu'vne puiſſance, qui doit eſtre ſuffiſante pour les vaincre trois foys. Mais qui ne s'arreſte qu'à la premiere rencontre (comme font au iour d'huy les armées Creſtiennes) s'expoſe legierement à perte. Car vn ſeul deſordre vne moyenne vertu luy peult tollir la victoire. Et ce qui empeſche noz armées de ſe refaire trois foys, eſt d'auoir perdu la maniere de recueillir vne ba-

bataille

taille en l'autre, ce qui procede de ce que à preſent en l'ordonnance d'vn oſt l'on commet touſiours l'vne de ces deux diſcordes. C'eſt à ſçauoir, ou que l'on met les batailles l'vne au doz de l'autre, les tenant larges à trauers & peu eſpeſſes à droit, ce qui les rend plus debiles ayans ſi peu de la poitrine à l'eſchine. Et ſi d'auanture aucuns mieux auiſez reduyſent leur oſt à la façon Romaine, pour le tenir plus fort. Neantmoins s'il eſchoit que l'auangarde ſoit rompue, lors par faute d'auoir lieu à ſoy retirer & ſommer en la bataille, auiẽt que tous enſemble s'embrouillent & ſe mettent elles meſmes en deſordre: A' cauſe que ſi celle qui eſt deuantvient à eſtre forcée elle heurte & rõpt la ſecõde, laquelle auſsi ne peult faire teſte pour l'empeſchement que la premiere luy donne. Ainſi auient que l'auangarde rompãt la bataille, & la bataille l'arrieregarde, ne fault que le moindre accident du monde pour mettre vne armée en route. Les deux oſtz des Françoys & des Eſpagnolz en la ionrnée de Rauenne, ou mourut le Seigneur de Foix Lieutenant du Roy de France, qui fut pour noſtre temps bataille bien combatue, eſtoient ordonnez en l'vne des deux manieres deſſusdites. Car l'vne & l'autre armée marchoit auecques toute ſa gent ordonnée aux eſpaules, & trop plus à trauers que à droit, en ſorte qu'ilz ne ſe venoient à rencontrer que d'vn front. Ce qu'ilz pratiquent touſiours là ou ilz trouuent la large campagne, comme ilz auoient à Rauenne: à cauſe qu'ilz cognoiſſent le deſordre qu'ilz font en leur retraite, quand ilz ſont mis a file en tel ordre ilz fuyent à leur pouuoir, faiſants le front large (comme dit eſt) Mais ſi le païs les ſerre & contraint, ſe rengent en autre ordre ou (à vray dire) deſordre, ſans en pourpenſer le remede, duquel pareillement ilz vſent courans les terres de l'ennemy ou en fourage, ou autre fait de guerre. A' *ſanto Regolo*, & autres lieux ou les Florentins ont eſté deffaitz par ceux de Piſe, ou temps de la guerre eſmeuë entre eux par la rebellion de Piſe, apres que le Roy Charles paſſa en Italie, autre ne fut cauſe d'icelle route, que la caualerie, laquelle miſe à la pointe eſtant forcée & rompue des ennemys ſe vint meſler parmy les gens de pied Florentins, qu'elle rompit & mit en tel deſordre, que tous ſe prindrent à tourner le dos. Et depuis la fortune *Meſſer Criaco de Borgo*, Capitaine ancien des bãdes de pied Florentines, à pluſieurs diſt & affirma, moy preſent, que par autre n'auoit eſté lors deſconfit, que leur propre caualerie, les Suyſſes qui ſont maiſtres des guerres modernes quand auecques les Françoys

Iournée de Rauenne.

defaite des Florẽtins.

Ordre des Suyſſes.

Françoys ilz veulent entrer en conflit, ſur tout ilz prennent garde à coſtoyer, non ſeconder, les gens de cheual: à fin que les regardans de flanc, s'ilz ſont de malheur repouſſez, ilz ne les viennent à heurter & mettre en deſorde. Et combien que ceſt ordre ſemble ayſé à comprendre & facile à pratiquer, toutesfois ne s'eſt encores trouué Capitaine de noſtre temps qui enſuyue & imite la diſcipline ancienne & reforme l'abus de la nouuelle. Bien eſt vray qu'on partiſt l'armée en trois: en auangarde, bataille, & arriere garde: Mais celà ne ſert qu'à les loger & camper & non à combatre. En quoy n'auient gueres (comme deſſus ay dit) qu'à tous ces trois corps ne coure touſiours vne meſme fortune. Mais pource que pluſieurs en excuſe de leur ignorance alleguent l'artillerie pour empeſchement de pratiquer ceſte & autre bonne diſciplinemilitaire, ie veux bien ou ſubſequent chapitre diſputer ceſte matiere, pour entendre ſi telle excuſe eſt raiſonnable.

Combien ſe doit en noſtre tẽps eſtimer l'artillerie, & à ſçauoir ſi l'opinion que nous en auons eſt vraye en vniuerſel.

Chapitre XVII.

VEnant à conſiderer, apres autres diſcours, combien les Romains en diuers temps on fait de conflitz campeſtres, que l'on nomme au iour d'huy iournée à la mode Françoyſe, & les Italians apellent faitz d'armes, il m'eſt ſouuenu de l'opinion vniuerſelle de pluſieurs, qui dient, que ſi l'artillerie euſt eſté de leur temps, les Romains n'euſſent eu tel pouuoir & moyen de conquerir païs & ſoy rendre les peuples tributaires. Brief n'euſſent iamais mis à fin telles & ſi hautes conqueſtes. Outre dient, que par ces inſtrumens de feu les hommes ne peuuent vſer ne monſtrer leur vertu comme ilz pouuoient anciennement. Aiouſtent ce tiers point, que l'on ne vient pas ſi ayſément à la bataille qu'on faiſoit lors, & que l'on ne peult plus tenir & garder les rengs & ordres de ce temps là: tellement qu'auecques le temps la guerre

ſe pourra

ſe pourra reduire à l'artillerie. Et ne iugeans hors de propos diſputer la verité de telles opinions, & combien l'artillerie auroit acreu ou diminué la force des armées, & à ſçauoir s'elles donnent ou oſtent aux bons Capitaines l'ocaſion de bien faire, ie commenceray à dire quant à leur premiere opinion : Si l'oſt antique Romain euſt fait moins de conqueſtes, ſi l'artillerie euſt eſté lors en regne. Sur quoy ie dy que toute guerre ſe fait pour defendre, ou offendre, dõt fault examiner auant toute œuure à laquelle de ces deux eſpeces de guerre elle porte plus de commodité, ou dommage. Et combien qu'il y ayt matiere à deduire des deux coſtez: toutesfois ie croy qu'elles ſont ſans comparaiſon plus de tord au deffendeur qu'a l'aſſaillant. Ma raiſon eſt, pource que quiconque ſe defend eſt enclos dedans quelque place, ou en ſon camp en la campagne. S'il eſt en vne place, ou la place eſt petite comme ſont la pluſpart des forteresſes, ou elle eſt grande. Au premier le defendeur eſt du tout perdu, au moyen de l'impetuoſité du Canon, qui eſt telle qu'elle ne trouue mur, de quelque eſpeſſeur qu'il ſoit, qu'elle n'abate en peu de iours. Et ſi ceux de dedans n'ont aſſez d'eſpace pour ſoy retirer à la faueur de nouueaux foſſez & rempars, ilz ſont perduz, & ne leur eſt poſsible ſouſtenir l'efort de leur ennemy, qui veult entrer par la breſche du mur. Et rien ne leur vault l'artillerie, eſtant vne maxime, que là ou les hommes peuuent entrer en foulle & furie, le canon ne le peult ſouſtenir. Par ce moyen la fureur Vltramontaine n'eſt ſouſtenable en defenſe de places, & les aſſaux des Italians que trop, d'autant qu'ilz ne vont en bataille ſerrez & ioints enſemble, mais eſpanduz & voletans ça & là. Ce qu'ilz ont nommé proprement eſcarmouches. Or ceux qui vont en tel deſordre & froideur en lien garny d'artillerie, ilz courent à leur mort manifeſte: car le canon eſt tresbon contre telles gens: mais ceux qui vont à la breſche preſſez & ſerrez l'vn pouſſant l'autre, s'ilz ne ſont ſouſtenuz, ou de foſſez, ou rempars, ilz entrent par tout malgré l'artillerie. Et s'il y en demeure quelqu'vn ce n'eſt en tel nombre qu'il puiſſe empeſcher la victoire. Ce qui a eſté eſprouué eſtre vray en tant d'aſſaux de villes faitz par les Vltramontains en Italie, meſmement en celuy de Breſce lors qu'elle ſe rebella contre les Françoys, fors le chaſteau qui tenoit encores pour eux. Les Venitians pour ſouſtenir l'efort qui pouuoit venir de la fortereſſe en la ville

Dilemme.

Le 1. point

Priſe de Breſce par Monſieur de Foix.

auoient muny d'artillerie tout le chemin deſcendant de l'vn en l'autre, & auoient aſsis leur canon en front, en flanc, & en tout endroit commode & oportun: dequoy monſieur de Foix ne fit conte, lequel mettant pied à terre auecques ſa bande paſſa par le mylieu & emporta la ville: & ne fut cogneu auoir eſté receu par le canon aucun dommage notable. Tellement que l'on void que qui tient vne place de peu de circuyt & void ſon mur par terre, ſans auoir lieu pour ſoy retirer au dedans de nouueaux foſſez & rampars, eſtant contraint de mettre ſon aſſeurance en l'artillerie, plus ne doit douter de ſa perte. Or ſi tu tiens fort en place de grande eſtendue, qui te donne commodité de te retirer & remparer, neantmoins le canon eſt touſiours plus vtile à ceux de dehors que dedans: car en premier lieu, à ce que tu puiſſes nuire par ton artillerie à ceux qui ſont dehors, force ſera de toy leuer & elle plus hault que le plan de ta place, pource que la tenant ſur le plan, il ne fault à ton ennemy qu'vne petite leuée de terre pour le remparer & mettre en telle ſeureté, que tu ne le pourras endommager, dont eſtant contraint de te hauſſer & mettre ſur les allées des murs, ou te leuer de terre en quelque maniere, tu t'enuelopes en deux dificultez. La premiere, que tu n'y peux mener artillerie de telle groſſeur & puiſſance que peult tirer celuy de dehors, d'autant que ſi grandes pieces ne ſe peuuẽt tourner & manier en ſi petit eſpace. L'autre eſt, qu'ores que bien l'y peuſſes mettre, ſi ne peux tu faire rempars ſi ſeurs & fermes pour la ſauuer comme peuuent tes ennemys qui ſont ſur terre, meſme ayans telle commodité & eſpace que bon leur ſemble. En ſorte qu'il eſt impoſsible à qui defend vne place de tenir ſon artillerie en lieu hault, ſi ceux de dehors en ſont bien muniz. Et ou cas qu'il luy ſoit neceſsité de la tenir en bas, elle luy demeure inut ile (comme i'ay dit). Et par ce moyen la deffenſe de la cité ſe vient reduire aux mains ainſi que iadis, & à la menue harquebuſerie, de laquelle s'il ſe tire quelque peu d'vtilité, le contrepois d'incommodité qui en ſort l'emporte. Car par le reſpect d'icelle les murs ſont deſmoliz rez de terre & quaſi enſeueliz en tes foſſez: Tellement que quand apres le combat on vient aux mains, ceux de dedans, ſoit à cauſe de leurs murs abatuz, ou de leurs foſſez comblez & rempliz, tombent en plus de deſauantages qu'ilz n'auoient à lors. Ainſi cõme i'ay dit deſſus telz engins ſeruẽt

Leii. point du Dilemme.

Corridoio

plus

plus à ceux qui aſsiegent les places qu'eux aſsiegez. Quant au tiers point de ſe retirer & fortifier en ſon camp, pour n'eſtre contraint de combatre, ſinon à ton auantage: ie dy qu'en ceſte part tu n'as plus de remede ordinairement à t'exempter de la bataille que les anciẽs auoient, voyre quelquefoys l'artillerie te vient à deſauantage: Car ou cas que l'ennemy ſuruienne ayant ſur toy quelque auantage de lieu ou aſsiete de païs, comme il peult aſſez auenir & qu'il ſe troue en lieu eminent deſſus toy, ou qu'il arriue auant que tu ayes fait tes leuées de terre, ne faudra point à te deſloger & ieter hors de ton fort te contraignant de venir au combat. Ce qui auint aux Eſpagnolz à la iournée de Rauenne, leſquelz s'eſtãs muniz de la riuiere de *Ronco* & d'vne Argine, qu'ilz n'auoient eſleuée aſſez hault pour les Françoys qui les deſcouuroient, furent contrains ſortir de leur camp & venir à la meſlée. Mais poſé (comme le plus ſouuent doit eſtre) que lieu ou ton camp eſt aſsis ſoit plus eminent que celuy de ton ennemy, & que les *Argini* fuſſent bons & ſeurs, tellement qu'au moyen de la ſituation & de tes autres munitions ton ennemy ne t'oſaſt aſſaillir, à lors faudra reuenir à la vieille guerre & aux meſmes moyens que iadis l'on pratiquoit, quand vn oſt eſtoit en lieu que l'on ne le pouuoit endommager. C'eſt à ſçauoir courir le païs, piller, fourager, aſsieger les places de ton aliance, couper les viures, en ſorte que force te ſera à la fin de decamper & deſcendre au conflit, ouquel l'artillerie ne ſert gueres, comme ie monſtreray tantoſt. Conſideré donques quelles guerres ont fait les Romains, qui ont eſté preſque toutes non en leur corps defendant: mais à l'offenſe d'autruy, l'on verra (qu'eſtant vray ce que i'ay maintenãt diſcouru) qu'ilz euſſent eu plus d'auantage & euſſent pluſtoſt acheué leurs conqueſtes, s'il y euſt eu artillerie en leur temps. Reſolution du diſcours. Quant au ſecond point que les hommes ne peuuent mettre leur prouëſſe, à l'ocaſion de l'artillerie, en telle lumiere & euidence que iadis ilz pouuoient, ie dy qu'il eſt bien vray qu'au lieu ou il ſe faut tenir eſpandu, que le danger eſt plus grand qu'il neſtoit, comme à eſcheller vne place, ou donner telz aſſaultx ou les hommes ne tiennent leurs rengs fors & ſerrez, ains ſe doyuent preſenter chacun à par ſoy: Auſsi eſt vray que les Capitaines & chefz de bandes ſont plus expoſez & ſubmis au peril de la mort, pouuans eſtre atains du canon en quelque lieu qu'ilz ſoient & ne leur ſert de demeurer es dernieres bandes & eſtre enuironnez de la fleur & eſlite de

leur armée. Si eſt ce qu'on ne void gueres par l'vn & l'autre de ces deux dangers auenir dommages extraordinaires, veu que les places bien munyes ne s'eſchellent point & ne s'y donne volontiers aſſault: mais pour les emporter s'y met le ſiege comme anciennement. Et à celles qui ſe prennent d'aſſault, les perilz ne ſont gueres plus grans qu'ilz eſtoient: & ceux qui gardoient les places auoient aſſez dequoy bien traiter ceux qui les venoient voir de ſi pres, & s'il n'eſtoient garniz de traitz tant furieux, ſi eſtoient ilz de ſemblables efait pour la mort & tuerie. Quant à l'occiſion des Capitaines, l'on trouuera qu'il en a eſté moins d'occis en xxiiii. ans que les guerres ont duré en Italie, qu'en x. ans du temps paſſé. Car hors mis le Comte Ludouic de la Mirandole, lequel fut tué à Ferrare n'agueres que les Venitians y amenerent leur puiſſance, & hors mis le Duc de Nemours, qui fut occis à Cirignole, il n'eſt auenu fortune de canon à aucun chef de guerre: car monſieur de Fois prit mort à Rauenne par fer & non par feu. Tellement que ſi les hommes ne font plus monſtre particuliere de leur vertu, il ne tient à l'artillerie: mais au mauuais ordre & debilité des armées, deſquelles le tout defaillant de bonté & valeur n'en peult rien faire aparoiſtre en partie. Quãtau tiers point ou, ilz dient que l'õ ne peult plus venir aux mains, & que la guerre ſe reduira toute à l'artillerie. Ie dy que ceſte opinion du tout eſt faulſe, & que pour telle ſera tenue par ceux qui voudront conduire le fait des armes à la mode antique. Car qui voudra dreſſer vne bonne armée, il fault qu'il la ſtile par exercices vrays, ou faints, & l'acouſtume à aprocher ſon ennemy & à manier l'eſpée, à le ſaiſir au corps, & ſe doit plus fonder ſur les fanteries, que ſur la Cauallerie, pour les raiſons que declareray cy apres. Ce que faiſant & ſuyuant les moyens ia deduitz, l'artillerie deuiẽt du tout inutile, de laquelle les gens de pied peuuent plus ayſément euiter la fureur, qu'ilz ne pouuoient iadis les Elephans, les chariotz falquez, & autres telles rencontres, que les fanteries Romaines ont ſouſtenu: & pluſtoſt euſſent trouué remede contre la canonnerie, veu que le temps eſt plus brief qu'elle peult nuire, que des chariotz & Elephans. Car au mylieu de la bataille ilz venoient rompre tout & mettre en deſordre. Et cecy ne peult empeſcher, que deuant la meſlée dequoy les fanteries ſe ſauuent bien en marchant, couuertes de la nature du lieu, ou ſe baiſſant en terre quand vient le coup. Ce qu'encores on a trouué n'eſtre pas neceſſaire, meſme-

Capitaines occis par artillerie.

meſmement pour ſoy defendre de la groſſe artillerie, laquelle ne ſe peult bracquer en ſorte, que ſouuent elle ne te perde de coup, eſtant la mire haute, & ſi elle baſſe, elle ne donne iuſques à toy. Et apres que l'on entre en la meſlée, il eſt plus clair que le iour que la groſſe & la menue ne te peuuẽt plus faire offenſer. Car ſi celuy qui a l'artillerie eſt au deuant, il deuient ton priſonnier: s'il eſt derriere, il endommage premier les eſpaulles des ſiens que le front de ſon ennemy: & encores ne le peult ferir en ſorte, que ne les puiſſes aller trouuer & qu'il n'en enſuyue tel effait que ie diſois. Brief cecy requiert longue diſpute, veu l'exẽple que les Suyſſes en donnerent à Nouarre l'an mil v. c. xiii. ou ſans Caualerie aucune ilz furent rompre l'oſt des Françoys dedans ſon fort, qui en eſtoit bien muny, ſans qu'elle leur donnaſt empeſchement ne deſtourbier quelcõque. La raiſon eſt (outre ce que i'ay deſia dit) par ce que l'artillerie (qui voudra qu'elle ſerue) doit eſtre gardée de muraille, foſſez, ou leuées de terre: Et quand vne de ces gardes luy default, elle vient incontinent es mains des ennemys, ou demeure inutile, comme quand elle n'a autre defenſe que des hommes. Ce qui luy auient en batille qui ſe donne en plaine campagne. Es flans elle ne peult ſeruir, ſinon ainſi que les anciens vſoient de leurs inſtruments à trait, qu'ilz mettoient hors de l'armée, & toutes & quãtes fois qu'ilz ſe trouuoient enfoncez & repouſſez par la Caualerie ennemye, ou autre effort, leur refuge eſtoit au dedans de leurs legiõs. Quiconque en fait autre conte ne l'entend pas, & ſe fie en vne choſe qui le peult facilement deceuoir. Et ſi le Turc par le moyen de l'artillerie a eu victoire contre Sophi & le Soudan, celà n'auient par autre vertu, que par l'eſpouuentemẽt inacouſtumé, que le bruit de l'artillerie mit parmy leurs cheuaux. Dont ie conclu pour la fin de ce diſcours, que l'artillerie eſt vtile quand elle eſt meſlée en vne armée auecques l'antique vertu, ſans quoy elle eſt du tout inutile contre vn oſt puiſſant & vertueux.

Comme par l'autorité des Romains, & par les exemples de l'antique vſance de guerre, l'on doit plus eſtimer les fanteries & gens de pied, que la Caualerie.

Chapitre XVIII.

IL'On peult par pluſieurs raiſons & exemples monſtrer clairement combien les Romains en tous exploiz de guerre eſtimoient plus leur fanterie, que leur gendarmerie, & comme ſur icelle ilz fondoient tous les deſſeins de leur puiſſance. Ce qu'ilz ont declaré euidément (entre autres lieux) en la bataille qu'ilz donnerent aux Latins pres du lac Regille, ou s'esbranlant deſia l'armée Romaine à la fuyte, firent (pour remede certain) à tous leurs gens de cheual mettre pied à terre & par telle voye renouuellerent la meſlée dont ilz emporterent la victoire. En quoy l'on void manifeſtement que plus grande fiance auoient en eux, eſtans à pied, que montez. Et de ce moyen vſerent en maintes autres iournées y trouuãs touſiours vray ſecours & confort en leurs dangers. A quoy l'on ne doit expoſer l'opinion d'Hãnibal, lequel voyant à la iournée de Cannes que les Conſulz auoient fait deſcendre leurs Cheualiers diſt en ſe moquant de tel party:

Quàm malem vinctos mihi traderent æquites.

I'aymerois trop mieux qu'ilz me les liuraſſent tous liez & garrotez. Mais combien que ceſte opinion ſoit ſortie de la bouche de ſi excellant perſonnage, neantmoins, s'il eſtoit queſtion d'aller à l'encontre de l'autorité, pluſtoſt deüroit on aiouſter foy à vne Republique Romaine, & à tant de gentilz Capitaines qui regnerent en icelle, qu'à vn ſeul Hannibal, encores que ſans autorité s'en trouuent raiſons trop euidentes. Car l'homme de pied peult marcher en mains lieux ou le cheual ne pourroit, & luy peult on monſtrer à garder ordre & à le reprendre quand il l'auroit perdu. Ce qui eſt

dificile

dificile à faire à cheuaux, principalement à les r'alier depuys qu'ilz ſont vne foys mis en deſordre. Outre ſe trouuent des cheuaux, comme des hommes, qui ont faute de cueur, & d'autres qui n'en ont que trop. Puys auient ſouuent qu'vn bon cheual ne porte rien qui vaille: & au contraire qu'vn braue & vaillant cheuauche vne roſſe. Dont enſuyt touſiours quelque inconuenient & deſordre, en quelque ſorte que telle inegalité ſe rencontre. Les quadrons de fanteries bien ordonnez peuuent facilement rompre les cheuaux, & à grande difficulté ſe laiſſent rompre à eux, laquelle opinion eſt confermée (outre pluſieurs exemples anciens & noueaux) par l'autorité de ceux qui donnent reigle des choſes politiques, leſquelz nous racontent que les premieres guerres ſe faiſoient à cheual & que l'ordre des gens de pied ne fut ſi toſt inuenté & pratiqué: mais incontinent qu'il fut ordonné, que l'on congneut combien il eſtoit de plus grande vtilité que l'autre. Pourtãt n'eſt à dire que la caualerie ne ſoit neceſſaire en l'oſt, tant pour deſcouurir, auantcourir, & aller en fourrage, que pour executer la victoire en pourſuyuant les vaincuz, & auoir dequoy faire contrecare aux cheuaux des ennemys. Mais le nerf & fondement d'vne armée, & ce qui plus fait à eſtimer ce ſont les fanteries. Et entre les fautes des Princes & Seigneurs Italians, qui ont reduit l'Italie en la ſubiection & ſeruitute des eſtrangers, la plus grande eſt de n'auoir tenu conte de ceſt ordre, & de s'eſtre trop fié & arreſté à la caualerie, lequel deſordre eſt venu de la malignité des chefz, & de l'ignorance de ceux qui tenoient & manyoient l'eſtat. Pource qu'eſtant la conduite des armées Italianes, depuis vingtcinq ans, en main de gens ſans eſtat, comme Capitaines auanturiers, penſerent ſoudain comme ilz pourroient maintenir leur reputation eux eſtãs armez, & leurs Princes deſarmez. Et pource qu'vne groſſe armée de gens de pied ne leur pouuoit eſtre continuellement à leur ſolde, n'ayans auſsi telz ſubietz de qui ilz ſe peuuent ſeruir, & qu'vn petit nombre ne les pourroit tenir en puiſſance & autorité, ſe ruerent dorſques ſur les cheuaux. Car deux ou trois cens cheuaux qui eſtoient payez à vn conducteur, le maintenoient en reputation, ioint que le payement n'eſtoit ſi hault que les gens tenans eſtat n'y peuſſent bien fournir. A' ceſte fin leuerent hors toute l'afection & eſtime qu'on auoit des fanteries, & la tournerent ſur les cheuaux. Et tant creut ce deſordre, qu'en toute armée, tant groſſe fuſt elle, touſiours

la moindre part estoit de gens de pied. Laquelle vsance auecques autres desordres qui se meslerẽt ensemble a rendu les armes Italianes si debiles, que ceste prouince ne semble plus faite que pour estre tous les iours foullée aux piedz par tous les Vltramontains. Cest erreur de plus estimer les cheuaux que les fanteries, se monstre plus apertement par vn autre exemple Romain. Les Romains estoient campez deuant Sora, & sortant hors la ville quelque troupe de cheuaux pour surprendre ceux du camp, le maistre de la Caualerie Romaine alla au deuãt, & la fortune voulut que les deux chefz des deux armées furent naürez à mort à la prime rencontre, le reste demeuré sans conduite, & neantmoins continuans le combat. Quoy voyans les Romains, pour en auoir plus facilement le bout, mirent pied à terre, contraignãs leurs ennemys d'en faire autant, s'ilz se vouloient defendre. Et par ce moyen les Romains emporterent la victoire. Il ne se pourroit trouuer plus fort exemple pour confirmer la vertu des fanteries par dessus la Caualerie: Car si es autres faitz de guerre les Consulz faisoient descendre leurs gens de cheual, c'estoit pour secourir les gens de pied estans en danger & ayans mestier d'ayde: Mais en ce lieu ilz descendirent, non pour le secours de leur fanterie, ne pour combatre celle de leur ennemy: mais au conflit de cheuaux contre cheuaux iugerent, que ne les pouuant surmõter à cheual, ilz en auroient mieux la raison soy mettant à pied. Ie veux donques cõclure, qu'vne fanterie bien ordonnée ne peult sans grande dificulté estre vaincue, que par autre fanterie. *Crassus* & M. *Antonius* auecques petit nombre de cheuaux & bonne armée de gẽs de pied coururent par plusieurs iours la terre des Parthes, qui leur faisoient teste auecque vne Caualerie innumerable, *Crassus* y fut occis auecques partie de son armée, M. *Antonius* se sauua vertueusemẽt. Encores se peult voir en ces auersitez Romaines combien valoit mieux l'vn que l'autre: Car combien qu'ilz fussent en vn païs de large estendue, ou les montaignes sont rares, les riuieres encores plus, la marine loingtaine, brief eslongnez de toute commodité: neantmoins M. *Antonius*, au iugement des Parthes mesmes, se tira brauement hors de danger, & toute la Caualerie Parthique n'eut onques la hardiesse de venir tenter les ordres de son armée. Si *Crassus* y demoura, quiconque lira bien ses actes, verra qu'il fut plus deceu que forcé, & en tous ses desordres iamais n'oserent les Parthes le hurter: ains l'allans tousiours enserrant, luy empeschant les viures, luy

Camp de Sora.

Mort de Crassus.

ures, luy faiſant des promeſſes qu'ilz ne luy tenoient point, le conduirent en fin en ceſte extreme miſere. Ie penſerois auoir plus de peine à perſuader combien la fanterie eſt de plus grande vertu que les cheuaux, s'il n'y auoit aſſez d'exemples de noſtre temps, qui en rendent clair & plein teſmoignage. On a veu neuf mil Suyſſes à Nouare, cy deſſus alleguée, aller affronter dix mil cheuaux, & autant de gens de pied, qu'ilz vainquirent: par ce que les cheuaux ne les pouuoient offendre: & la fanterie la pluſpart eſtoit de Gaſcons mal ordonnée, dequoy ilz faiſoient peu de cas. Depuys vingt ſix mil Suyſſes furent trouuer le Roy de France Françoys pres de Milan, qui menoit vingt mil cheuaux, quarante mil hommes de pied, & cent chariotz d'artillerie. Et s'ilz ne gaignerent lors la iournée, comme ilz auoient fait à Nouare, ſi eſt ce qu'ilz combatirent deux iours vertueuſement. Et apres qu'ilz furent rõpuz, encores la moytié d'eux ſe ſauua. *Marcus Attilius Regulus* non ſeulement preſuma auecques ſa fanterie ſouſtenir les cheuaux: mais auſsi les Elephans. Et ſi ſon deſſein ne luy ſucceda, toutesfoys la vertu de la fanterie ne laiſſa d'eſtre telle qu'il auoit mis en elle la confiance entiere de ſa victoire. Partant ie dy de rechef, que qui voudra defaire vn oſt de gẽs de pied bien ordonnèz, luy eſt neceſſaire de leur en mettre en barbe d'autres rengez en meilleur ordre, autrement ſeroit courir en perte manifeſte. Au temps de Philipe Viſcontin Duc de Milan deſcendirent en Lombardie enuiron xvi. mil Suyſſes, le Duc enuoya Carmignole ſon Capitaine au deuant d'eux, auecques mil cheuaux & peu de gens de pied, lequel mal informé de leur ordre de combatre les alla rencontrer auecques ſa Caualerie, preſumant incontinent les rompre: mais les trouuant immobiles, apres y auoir perdu pluſieurs de ſes gens, il ſe retira. Et comme vaillant homme, & qui bien ſçauoit ſur les accidens nouueaux prendre nouueaux partiz & remedes, r'enforcé de gens, les alla retrouuer, & à la rencontre cõmanda à toute ſa gendarmerie mettre pied à terre: de laquelle faiſant teſte à ſes fanteries, alla inueſtir les Suyſſes, ſans qu'ilz s'en peuſſent garentir. Car aux gendarmes de Carmignole, eſtans à pied & bien armez, facile leur fut d'ouurir & fendre les rengz des Suyſſes, ſans y receuoir dommage, & aſſez les pouuoient endõmager quãd ilz furent dedans. Auſsi de toute celle troupe n'en demoura partie viue que celle que l'humanité de Carmignole preſerua. Ie croy que pluſieurs cognoiſſent la diference de la vertu qui eſt entre ces deux ordres:

Iournée de Nouare

Victoire du Roy Françoys contre les Suyſſes.

Tour du Capitaine Carmignole.

ordres: mais tel eſt le malheur & infelicité de noſtre aage, que ne les exemples anciens, ne recens, ne la confeſsion de l'erreur ſufit à faire que les Princes de noſtre temps ſe r'auiſent & entendent, que pour vouloir donner los & bruyt aux armes d'vne prouince, ou d'vn eſtat, il eſt neceſſaire reſſuſciter telz ordres, s'en ſeruir volontiers, leur donner reputation & vie, à fin qu'ilz leur rendent vie & reputation. Et comme ilz deüroient vſer de ce poinct, autant deüroient ilz des autres diſcouruz cy deſſus. Et par ceſte faute auient que les aqueſtz portent à vn eſtat plus de dõmage que d'augmentation de grandeur, comme deſſous ſera dit.

Que les aqueſtz en Republique mal ordonnée, & qui ne procede ſelon la vertu Romaine, luy tournent à ruyne pluſtoſt qu'à acroiſſement & auantage.

Chapitre XIX.

CEs opinions contraires à la verité, fondées ſur les mauuais exemples introduitz par ce ſiecle corrõpu, font que les hommes ne penſent à laiſſer leur maniere & train acouſtumé. Qui eſt ce qui euſt peu perſuader à vn Italian, trente ans ya, que dix mil hommes de pied euſſent peu aſſaillir dix mil cheuaux en pleine campagne? voire acompagnez d'autant de gẽs de pied, & non ſeulement auoir combatu, mais vaincu: comme il ſe void par l'exemple de Nouare, par nous maintesfois allegué? Et combien que les hiſtoires en ſoient pleines ilz n'y euſſent iamais preſté foy, & ſi foy euſſent preſté, encores euſſent ilz dit que l'on s'arme trop mieux en ce temps cy, & qu'vn eſcadron d'hommes armez eſtoit pour hurter vn rocher, non pas vne fanterie ſeulement. Voyla les faulſes excuſes par leſquelles ilz ſe corrompent & deprauent le iugement. Et n'auroient pas cõſideré que *Lucullus* auecques petit nombre de gens de pied rompit. c l. mil cheuaux de Tigranes, &

nes,& qu'en ceſte armée de cheuaux y auoit vne ſorte de Caualerie toute ſemblable à noſtre gendarmerie. Et ainſi ceſte opinion abuſiue a eſté deſcouuerte par l'exemple des gens de là les monts. Et cõme lon void en ce cas eſtre vray ce que l'hiſtoire raconte quant à la fanterie, ainſi deüroient ilz croire tous les autres ordres antiques eſtre vtiles & veritables. Et quand ce point auroit emporté ſoy, les Republiques & les Princes feroient moins de fautes, ſeroient plus forts, à s'opoſer à vn effort qui leur ſuruiendroit, ne mettroiẽt aucune eſperãce en la fuyte. Et ceux qui auroiẽt entre maïsvn gouuernemẽt ciuil, le ſçauroient vn peu mieux dreſſer, ou par voye d'ãplifier & augmenter, ou par voye de maintenir: & croyroiẽt que peupler & acroiſtre ſa cité d'habitãs, faire cõpagnõs & non ſubietz enuoier colonies pour garder les païs cõqueſtez, faire diſtribution du butin, dõpter par courſes ſon ennemy, plus vſer de iournées que de ſieges, tenir riche le publique, & le priué pauure, entretenir les armées auecques tout ſoing & diligẽce, telles ſont les voyes à vne Republique pour paruenir à grandeur & cõqueſte d'empire. Et quand ceſte maniere de s'augmẽter & amplifier ne plairoit, penſeroit que les aqueſtz par toute autre voye ſont la ruyne d'vne Republique, & mettroit frein à toute ambition reiglans bien & eſtabliſſans ſa cité au dedãs, par loix & couſtumes prohibitiues des aqueſtz, & penſans ſeulemẽt à ſoy defendre & tenir ſes defenſes bien ordõnées, cõme font les Republiques d'Alemaigne: leſquelles par telz moyens viuent & ont veſcu libres vn tẽps. Neantmoins, cõme autresfois ay dit en diſcourãt la diferẽce qui eſtoit entre l'ordõnance pour aquerir & l'ordõnance pour ſoy maintenir, il eſt impoſsible qu'il ſuccede à vne Republique de demourer en repos & iouir de ſa liberté auecques petitz limites: Car ſi elle ne moleſte les autres elle ſera moleſtée. Et eſtant en ceſte peine luy viendra enuie & neceſsité d'aqueſter, & s'il a faute d'ennemys dehors il en trouuera chez luy, comme ſemble neceſſaire qu'il auienne entre tous grans citoyens. Et ſi les Republiques d'Alemaigne peuuent viure en ceſte ſorte, & y ont peu durer vn temps, celà procede de certaines conditions qui ſont en ce païs & non en autre, ſans leſquelles elles ne pourroient tenir ceſte maniere de vie. Ceſte partie d'Alemaigne (dequoy ie vous parle) eſtoit ſubiete comme la Frãce & l'Eſpagne à l'Empire Romain: mais venant depuys l'Empire à declin, & le titre d'Empire reduit en celle prouince, telles citez prindrent commencement plus puiſ-

ſantes,

ſantes, ſelon la laſcheté de cueur & neceſsité des Empereurs, à ſoy mettre en liberté, ſe r'achetans de l'Empire en luy reſeruant quelque petit cens annuel. Tellemẽt que peu à peu toutes ces Citez, qui ſans moyen eſtoient à l'Empereur, ſans eſtre ſubietes à aucun Prince, ſe ſont r'achetées en ſemblable maniere. Auint ou meſme temps que ces Citez ſe r'achetoient, que certaines communitez ſouzmiſes au Duc d'Autriche ſe rebellerent contre luy, entre leſquelles furent Fribourg, les Suyſſes, & autres ſemblables: leſquelles proſperans des le commencement prindrent peu à peu tel acroiſſemẽt, que non ſeulemẽt ilz ne ſont retournez ſous le ioug d'Autriche, ains tiẽnent tous leurs voyſins en crainte, & ſont ceux que l'on nomme Suyſſes. Ceſte prouince eſt donques diuiſée en Suyſſes, Republiques (quilz apellẽt terres frãches) Princes, & l'Empereur. Et la cauſe pourquoy en telle diuerſité de viure ne naiſt point de guere, ou s'il en naiſt, ne dure guere, celà eſt ſigne de l'Empereur, lequel encores qu'il n'ait grãdes forces, neãtmoins il a telle reputatiõ entre eux, qu'il eſt leur vnique apointeur, & interpoſant ſon autorité comme moyenneur, eſtaint ſoudain tout ſcandale: Et les pluſgrãdes & pluſlongues gueres qui y ayent eſté ſont celles des Suyſſes & du Duc d'Autriche. Et cõbien que puys pluſieurs ans ença l'Empereur & le Duc d'Autriche ne ſoit qu'vn, toutesfois n'a il iamais peu ſubiuguer l'audace des Suyſſes, ſans qu'il ſe ſoit iamais trouué aucun moyen d'acord, ſinon par force, voire le reſte de l'Alemaigne ne luy a guere porté d'ayde: tant parce que les communitez ne peuuent offenſer ceux qui veulent viure en liberté comme eux, que parce que de telz Princes aucuns ne le peuuent par pauureté, les autres ne le veulent par enuie ſur leur puiſſance. Ces communitez donques peuuent viure cõtẽtes de leur petit domaine, n'ayans cauſe (pour le regard de l'autorité imperiale) de le deſirer plus grand. Elles peuuent viure vnies dedans l'encloz de leurs murs ayans l'ennemy prochain, & qui prendroit l'ocaſion de les ocuper, s'elles tomboient en diſcord. Et ſi ceſte prouince eſtoit autrement conditionnée, il leur conuiendroit chercher moyen de s'acroiſtre & rompre leur repos. Et pource que telles conditions ne ſe rencontrent en autre lieu, ce moyen de viure ne s'y peult pratiquer & eſt force de s'agrandir, ou par le moyen des ligues, ou par celuy des Romains. Et quiconque autrement ſe gouuerne, il ne cherche pas ſa vie: mais ſa mort & ruyne. Car en mil ſortes & par pluſieurs cauſes les aqueſtz ſont dommageables, d'autant

tant qu'il eſt bien poſsible d'aquerir terres, ſans aquerir force, & qui fait auſsi l'vn ſans l'autre, il fault qu'il aille en ruyne. Celuy qui par guerre s'apauuriſt ne peult aquerir force, cõbié qu'il ſoit victorieux: par ce qu'il y met plus qu'il ne tire de ſes aqueſtz, comme les Venitians & les Florentins ont fait, leſquelz ſe ſont trouuez beaucoup plus debiles lors que l'vn tenoit la Lõbardie, & l'autre la Toſcane, que quand l'vn ſe cõtentoit de la mer, & l'autre de ſix mille d'eſtendue: & tout eſt auenu de ceſte volonté d'aqueſter, ſans auoir entendu le moyen qu'il faloit tenir. Ce qui merite d'autant plus de blaſme, qu'ilz ont moins d'excuſe, ayans veu la maniere obſeruée par les Romains, deſquelz ilz pouuoient ſuyure l'exemple: laquelle les Romains de leur prudence meſme, ſans autre imitation, ont bien ſceu trouuer. Outre ce les aqueſtz font quelque foys nõ petite playe à toute Republique bien ordonnée, quand on aquiert vne Cité ou Prouince pleine de delices: là ou telles meurs ſe peuuent aprendre par la conuerſation que l'on a auec eux. Comme auint à Rome premierement en la conqueſte de Capue, & depuys à Hannibal: Et ſi Capue euſt eſté plus loingtaine de la cité, que l'erreur des ſoldatz n'euſt eu le remede prochain, ou que Rome euſt eſté corrompue en aucune partie, ſans dificulté celle cõqueſte eſtoit la ruyne de la Republique Romaine. Dequoy Tite Liue fait foy en ces paroles:

Iam tunc minimè ſalubris militari diſciplinæ Capua inſtrumentum omnium voluptatum delinitos militum animos auertit à memoria patriæ.

Lors Capue peu ſalubre à la diſcipline militaire inſtrument de toute volupté, par ſa douceur & friandiſe, deſtourna les cueurs des ſoldatz de la ſouuenance du païs.

A'la verité telles Citez ou Prouinces ſe vengẽt du vaincueur ſans coup ferir: par ce que les rempliſſans de leurs meſchantes meurs, les preparent & diſpoſent à eſtre vaincuz par quiconque les aſſaudra. Ce que poſsible n'eſtoit de mieux conſiderer que Iuuenal a fait en ſes Satyres, diſant, que par la conqueſte des païs eſtranges, les eſtrãges meurs eſtoient entrez es eſpritz Romains: & en change de vie modeſte & reiglée & d'autres treſexcellantes vertuz. *Gula*
Et luxuria incubuit, victúmq; vlciſcitur orbem.
Gloutonnie & luxure au lieu de Vertu viennent,
Pour le monde vaincu contre eux vengence prennent.

Si donques les aqueſtz peurent tant porter de preiudice aux Romains au temps qu'ilz manioient leurs affaires auecques telle pru-

dence & vertu, que feront ilz à ceux qui procedent par moyens ſi eſlongnez? & qui outre les autres fautes qu'ilz commettent (dequoy a eſté deſſus amplement diſcouru) ſe ſeruent de ſoldatz mercenaires, ou auxiliaires, dont leur auiennent ſouuent les inconueniens, deſquelz le chapitre ſuyuant fera mention.

En quel danger ſe met le Prince, & la Republique, qui ſe ſert de ſolde auxiliaire, ou mercenaire.

Chapitre XX.

SI ie n'auois amplement traité en autre miẽne œuure quel peril & dommage procede des ſoldatz eſtrangers & mercenaires, & quelle vtilité giſt es armes des propres ſubietz & vaſſaux, ie tiendrois ores plus lõg diſcours que ie n'en feray: & ne m'a ſemblé raiſonnable de paſſer ce point en ſilence, faiſant icy Tite Liue ample mẽtion des ſoldatz auxiliaires. Or ſont auxiliaires ceux qu'vn Prince ou Republique enuoye tous payez auecques leurs Capitaines à ton ſecours. Et pour toucher l'hiſtoire: Les Romains apres auoir defait deux oſtz des Samnites pour leurs armées enuoyes aux ſecours des Capuains, & par leur victoire ayãs deliuré Capue de celle guerre, lors voulans retourner à Rome laiſſerent là deux legions pour la defenſe du païs, de peur qu'eſtans deſpourueuz de garniſon ilz fuſſent de rechef proye à leurs ennemys: Mais ces legions demourans en paix & oyſiueté, commencerent à y prendre gouſt & plaiſir en telle ſorte, que mettans en oubly le païs & la reuerence du Senat, pourpenſerent de prendre les armes & vſurper la ſeigneurie du païs, que par leur vertu ilz auoient ſauué, & leur ſembloit que les habitans fuſſent indignes de tenir les biens qu'ilz ne pouuoient garder & defendre. Mais ceſte entrepriſe deſcouuerte aux Romains fut par eux oprimée (comme ſera monſtré amplement au lieu ou nous traiterons des coniurations) ie dy donques qu'entre toutes les manieres des ſoldatz les auxiliaires ſont les

ſont les plus dangereux, d'autant que le Prince ou la Republique qui les employe en ſon affaire n'a ſur eux autorité quelcõque: mais celuy qui les enuoye. Car ce ſont gens (comme i'ay dit) qu'vn Prince leue pour le ſecourir, & enuoye ſoudoyez ſous leurs propres Capitaines & enſeignes, telz que furent ceux que Rome enuoya à Capue leſquelz apres la victoire ſe ruent auſsi toſt ſur ceux qui les ont amenez que ſur leurs auerſaires, ſoit que ce bon tour ſe conduiſe par la trahiſon & peruerſe volonté de leur maiſtre, ou par leur propre couuoitiſe & ambition. Et combien que ce ne fuſt l'intention des Romains de rompre l'acord & les conuenances qu'ilz auoient auecques les Capuains: neantmoins telle fut l'ocaſion & oportunité qui ſe preſenta à leurs ſoldatz, qu'ilz oſerent machiner & entreprendre d'ocuper la terre & l'eſtat des Capuains. Ie pourrois confirmer ce poinct par pluſieurs exemples & teſmoignages: mais ores me cõtenteray de ceſtuy & de la fortune des Regins, auxquelz vne legion que les Romains leur auoient baillée pour garniſon tollit & la vie & la terre. Il ſeroit donques expediẽt à tout Prince & ſeigneurie de prendre tout autre party premier que d'auoir recours à telles gens pour la conduite & defence de ſon eſtat. Car aſſeuré ſoit que toute paction & traité qu'il paſſera auecques ſon ennemy (encores qu'il ſoit à ſon deſauantage) luy ſera plus legier à porter, que telle maniere de dangereux ſecours. Et qui bien lira & conſiderera les choſes paſſées & diſcourera les preſentes, en verra pour vn qui s'en ſoit bien trouué infiniz autres deceuz & abuſez. Car vne Republique ou Prince ambicieux ne ſçauroit ſouhaiter pluſgrande occaſion d'ocuper vne Cité, Seigneurie, ou Prouince, que quand on le requiert d'enuoyer ſon armée pour la defenſe d'icelle. Pourtant celuy que l'ambition aueugle & tranſporte tant qu'il apelle telles gens à ſon ayde, non ſeulement pour ſoy defendre: mais pour autruy aſſaillir, vrayment il tend à conquerir ce qu'il ne peult garder ne tenir, & qui luy peult eſtre facilement tollu par ceux meſmes qui le luy aqueſtoient. Voylà! l'ambition des humains eſt ſi grande, que pour acomplir vne foys leur volonté preſente ilz mettent arriere le regard de tout peril & inconuenient qui leur en peult auenir. En quoy ne ſe ſoucioient d'enſuyure & imiter l'exemple des anciens, non plus que es autres cas par nous ia diſcouruz, leſquelz, ſi bien ilz entendoient, cognoiſtroient que tant plus vous vſez de liberalité aparente enuers voz voyſins & vous monſtrez

ſtrez plus longs de les vouloir ocuper & aſſuietir, plus vous leur enuoyez le chemin pour ſoy venir ieter entre voz braz, comme cy deſſous ſera declaré par l'exemple des Capuains.

Le premier Preteur que les Romains enuoyerent hors la ville, fut à Capue cccc. ans apres qu'ilz commencerent à faire guerre.

Chapitre XXI.

COmbien les Romains en leur maniere de proceder en cas de conqueſtes ayent eſté diferents de ceux qui en ce temps eſtendent & amplifient leur iuridicion, cy deſſus a eſté diſcouru, & comme ilz laiſſoient les terres (qu'ilz ne defaiſoient) viure en leurs loix, voire non ſeulement les peuples de ſocieté : mais qui s'eſtoient renduz à leur ſubiection, en icelles ilz ne laiſſoient aucun ſigne d'Empire pour le peuple Romain: ains l'obligeoient à certaines conditions, leſquelles obſeruans eſtoient maintenuz en leur eſtat & dignité. Et ſe void qu'ilz ont gardé ceſte maniere de faire iuſques au temps qu'ilz ſortirent d'Italie & commencerent à reduire les Royaumes & ſeigneuries en Prouinces. Dequoy nous eſt pour exemple euident, que le premier Preteur qu'ilz enuoyerent en lieu du monde fut à Capue. Ce qu'ilz ne firent par leur ambition : mais à la requeſte des Capuains meſmes, leſquelz pour les ſeditions qui s'eſmouuoient entre eux, iugerent leur eſtre neceſſaire d'auoir en leur cité vn Citoyen Romain, qui les conduiſt & reſtabliſt en ordre. A' leur imitation les Antales incitez & contrains de pareille neceſsité, demanderent auſsi vn Preſect ou Preuoſt, dont Tite Liue dit ſur ceſt accident & nouuelle mode de commander.

Tite Liue.

Quòd iam non ſolum arma, ſed iura Romana pollebant.

Que deſia non ſeulement les armes : mais auſsi les droitz Romains regnoient.

Au fort

Au fort voyez vous combien ce moyen ayda & faudriſa l'augmentation de Rome. Car les citez, meſmes celles qui ont acouſtumé de viure en liberté, ou d'eſtre gouuernées par leurs prouinciaux, ſe tiennent plus contentes ſous vne ſeigneurie qu'ilz ne voyent point (encores qu'elle porte en ſoy quelque grief) que ſous celle qui leur ſemble (l'ayant touſiours deuant les yeux) leur reprocher ſans ceſſe leur ſeruitute. Encores enſuyt vn autre bien pour le Prince, c'eſt que n'eſtant la Iuſtice et les Magiſtratz entre les mains de ſes ſubietz & officiers, pour rendre droit ciuilement ou criminellement en telles citez : par ce moyen ne ſe donne aucune ſentence ou iugement à la charge ou infamie du Prince. Dont eſt deſtournée l'ocaſion de pluſieurs haynes & calõnies à l'encontre du Prince. Et qu'il ſoit vray outre les exemples antiques, qu'il ſeroit ayſé d'aleguer, ie vous en diray vn auenu de recente memoire en Italie. Chacun ſçait comme ayant eſté Gennes pluſieurs foys ocupée par les Françoys, touſiours le Roy (fors qu'à preſent) ya mis & conſtitué vn gouuerneur Françoys, qui la tenoit en ſon nom. Auiourd'huy, non tant par l'election & conſeil du Roy, que par neceſsité, il luy en laiſſe le gouuernement entre ſes mains. Auſsi ſans doute, qui voudroit conſiderer, lequel de ces deux moyens porte plus d'aſſurance au Roy de ſa terre ſubiete & conqueſtée, & qui plus donne de cõtentement au populaire, i'aprouuerois touſiours le dernier. D'auantage les hommes ſont de ceſte nature, que tant moins vous faites ſemblant de les vouloir prendre & aſſuietir, tant plus ſe ietent en voſtre giron : & plus vous monſtrez humain & familier auecques eux, moins ilz vous redoutent en cas de leur liberté. Ceſte familiarité & liberalité induit les Capuains à requerir vn Preteur de Rome. Et s'ilz euſſent ſenty le moindre vent que l'intention des Romains fuſt telle de leur en vouloir bailler vn, ſoudain fuſſent tombez en ialouſie de leur franchiſe & s'en fuſſent eſlongnez de tout leur pouuoir. Mais quel beſoin eſt il de chercher exemples à Rome & Capue, dont Floréce & l'Etrurie ou Toſcane, eſt ſi remplie ? Chacun ſçait combien ya que la cité de Piſtoye ſe ſubmit de ſon bon gré ſous la ſeigneurie de Florence, auſsi eſt notoire l'inimitié qui a eſté entre les Florẽtins, & ceux de Piſe, de Lucques & Sienne. Et ceſte diuerſité de volontez enuers noſtre ville, n'eſt procedée que ceux de Piſtoye tinſent moindre cõte de leur liberté que les autres, ou qu'ilz s'eſtimaſſent eſtre moĩs qu'eux : mais à

Gennes gouuernée par le Roy de France.

cauſe que les Florentins ſe ſont touſiours portez comme freres enuers eux, & ont monſtré viſage d'ennemys aux autres. C'eſt ce qui a induit le Piſtoyens à ſon renger volontairement ſous l'obeïſſance de Floréce,& qui a meu les autres d'employer tout leur effort pour n'y enchoir. Et (à mon auis) ſi les Florentins par voye de loix ou de ſecours en leurs affaires euſſent apriuoiſez leurs voyſins, pluſtoſt qu'alienez & renduz ſauuages, maintenant ſeroient ſeigneurs & dominateurs de toute l'Etrurie. Pourtant ne voudrois ie empeſcher l'vſage de force & des armes: mais ſerois d'auis qu'elles fuſſent reſeruées en ſubſide, quand les autres moyens defaudroient.

Cõbien ſont faulſes pluſieurs fois les opinions des hommes ſur le iugement des choſes grandes.

Chapitre XXII.

COmme ſouuent ſont faulſes les opinions des hõmes, ceux l'ont veu & le voyent, qui ſe trouuent teſmoins de leurs deliberations, leſquelles par pluſieursfois, s'elles ne ſont faites par perſonnes excellentes, elles ſont contraires à toute verité. Et pource que ces excellens perſonnages es Republiques corrompues (meſmement en temps de paix) tombent en inimitiez par enuie & par autres cauſes d'ambition, volontiers l'on ſuit droit le point du bien, qui tel eſt iugé par le cõmun abus, ou par gens qui preferent les faueurs au bien vniuerſel, & tel eſt mis en auant, lequel abus ſe deſcouure apres au temps de l'auerſité, & par neceſsité le refuge eſt à ceux qui eſtoient delaiſſez au temps de la paix, comme ſera à plain diſcouru en ſon lieu en ceſte partie. Encores naiſſent certains accidens ou facilemẽt les hommes s'abuſent, qui n'ont grande experience des choſes, ayant l'acident qui ſuruient en ſoy pluſieurs actes vrayſemblables, pour faire aiouſter foy à ce que les hommes ſe perſuadent en tel cas. Ce propos vient à cauſe de ce que *Numicius* Preteur perſuada aux Latins apres qu'ilz eurent

eurent eſté deffaiz par les Romains : & pareillement pource que pluſieurs croyoient n'a pas long temps, quand Françoys premier de ce nom Roy de France vint conquerir la duché de Milan defendu par les Suyſſes. Partant ie dy, que mort le Roy Loys xii. & ſuccedant à la coronne de France Françoys d'Angouleſme & deſirant y reünir Milan: qui peu d'ans au parauant auoit eſté occupé par les Suyſſes, moyennant le confort & ayde du Pape Iule ii. il deſiroit auoir en Italie quelque ayde qui luy aplaniſt & auançaſt ſon entrepriſe : Tellement que outre les Venitians que le Roy Loys auoit regaignez, il tentoit les Florentins, Et le Pape Leon x. luy ſemblant vn grand ſuport pour luy, s'il les pouuoit tirer de ſon party, veu que la force du Roy d'Eſpaigne eſtoit en Lombardie, & celle de l'Empereur à Veronne. Le Pape ne ceda à la volonté du Roy, ains fut perſuadé (comme l'on dit) par ſon conſeil de ſoy tenir neutre, remonſtrant qu'en tel party conſiſtoit la victoire certaine d'autant qu'il n'eſtoit bon pour l'Egliſe que le Roy ne les Suyſſes fuſſent grands en Italie : mais qui la voudroit reduire en ſon ancienne liberte la faloit deliurer de la ſeruitude de l'vn & de l'autre: Et pource que les vaincre tous deux, ou à part, ou enſemble, il eſtoit impoſsible, le meilleur eſtoit que l'vn ſurmontaſt l'autre, & qu'apres l'Egliſe auecques ſes amys vint hurter celuy qui ſeroit demouré vaincueur, & n'eſtoit poſsible trouuer meilleure ocaſion que la preſente, eſtans l'vn & l'autre en la Campagne & ayant le Pape ſes forces en ordre pour ſe pouuoir trouuer & repreſenter es frontieres de Lombardie pres de l'vne & l'autre armée, ſous couleur de vouloir garder le ſien, & qu'il ſe tiendroit là iuſques à ce que la bataille ſeroit donnée, laquelle, par raiſon, veu la force des deux armées, deüroit eſtre cruelle & ſanglante pour les deux partz, laiſſant le vaincueur tant afoibly, qu'il ſeroit ayſé au Pape l'aſſaillir & le rompre: par ce moyen viendroit à demourer à ſa gloire Seigneur de Lombardie & arbitre de toute Italie. Or combien eſtoit faulſe telle opinion l'yſſue le declare aſſez : Car apres longue bataille, ayans eſté les Suyſſes deffaitz, tant s'en falut que la gent du Pape & celle d'Eſpagne preſumaſt d'aſſaillir les vaincueurs, que ſoudain ilz s'apareillerent à la fuyte, laquelle encores ne leur euſt gueres valu, ſans l'humanité du Roy, ou ſa froideur, qui ne cherche ſeconde victoire luy ſufiſant faire acord auecques l'Egliſe. Ceſte opinion a quelzques raiſons, qui de loing ſemblent vrayes, & ſi ſont du tout eſlon-

gnées de verité. Car peu ſouuent auient que le vaincueur perde beaucoup de ſes gens, par ce que des vaincueurs il en meurt au conflit & non à la fuyte. Et ſur l'ardeur de combatre lors que les hommes ſe font teſte les vns aux aux autres, il n'en tombe guere meſmement à cauſe que le plus ſouuent la bataille dure peu: & quand plus elle dureroit & qu'il demouraſt ſur le champ grand nombre des vaincueurs, ſi eſt ce que ſi grande eſt la reputation que la victoire emporte quant & elle, & la frayeur pour les autres, que ce point deuance trop le dommage qu'il pourroit auoir ſouffert par la mort des ſiens: tellement que ſi vne armée auecques ceſte opinion qu'il fuſt tant afoibly le venoit à affronter, ilz ſe trouueroient abuſez: ſi d'auanture ceſte armée n'eſtoit telle, qu'en tout temps & auant & apres la victoire elle le peuſt combatre. En ce cas ſelon la fortune & ſa vertu ilz pourroient vaincre & perdre: mais celuy qui premier auroit combatu & vaincu auroit auantage ſur l'autre. Ce qui ſe cognoiſt certainement par l'experience des Latins & par l'abus du Preteur *Numicius*, & le dommage qu'en r'aporterent ceux qui le creurent, lequel apres que les Romains eurent deffait les Latins, crioyt par tout le païs de *Latium* que à lors eſtoit temps d'aſſaillir les Romains debilitez par la bataille qu'ilz auoient eu contre eux, & qu'il ne leur eſtoit rien demeuré que le nom de la victoire: mais auoient ſouffert toutes autres pertes & dommages comme ſi vaincuz euſſent eſté, & que la moindre force qui de nouueau les viendroit aſſaillir eſtoit pour les depeſcher. Sur ſon conſeil ces peuples, qui le creurent remirent ſus nouuelle armée, qui fut auſsi toſt rompue, ſouſtenant telle fortune que ſouſtiendront touſiours ceux qui tiendront opinions ſemblables.

Opinion faulſe du Preteur Numicius.

Comme les Romains au iugement qu'ilz faiſoient de leurs ſubietz par aucun accident qui les y contraignoit touſiours fuyoient la moyenne voye.

Chapitre XXIII.

Iam

IAm *Latio is ſtatus erat rerum, vt neque pacem, neque bellum pati poſſent.*
Tel eſtoit deſia l'eſtat de l'Italie, qu'elle ne pouuoit ſouffrir paix, ne guerre.

De tous les eſtatz malheureux & infortunez celuy eſt le plus qui eſt reduit en telz termes qu'il ne peult receuoir la paix ne ſouſtenir la guerre: cõme ceux qui trop ſeroiẽt offenſez & incõmodez par les conditiõs de paix, & à qui d'autre part (voulans faire guerre) cõuiendroit ſoy ieter en proye à ceux qui leur donneroient ſecours, ou demeurer pour butin de leurs ennemys eſquelz inconueniens on tombe par faulte de bon conſeil & de party pris (comme deſſus ay declaré) ſans auoir bien meſuré ſes forces. Car la Republique ou le Prince qui les auroit bien meſurées à peine pourroit eſtre reduite en tel eſtat que furent reduitz les Latins, leſquelz firent acord auecques les Romains quand ilz n'auoiẽt raiſon d'acorder, & rompirent la guerre lors que moins le deuoiẽt faire: dont y ouurerent en ſorte, que tant l'amitié que l'inimitié des Romains leur portoit pareil dommage. Or eſtoient ilz vaincuz & du tout deſconfitz par *Mallius Torquatus* premier, & apres par Camille, lequel les ayant contrains a ſoy rendre & remettre es braz de Rome, eſtablit garniſons par toutes les places, & pris oſtages, racõta au Senat comme tout le nom Latin eſtoit entre ſes mains. Et pour ce que ce iugement eſt notable & merite d'eſtre obſerué par les Princes en ſemblables occurrences, ie vous reciteray les paroles de Tite Liue miſes en la bouche de Camille, leſquelles font foy, tant de la maniere que tenoient les Romains à s'amplifier & acroiſtre, que des iugemens d'eſtat, eſquelz ilz euitoient touſiours la moyenne voye, ſuyuans l'vne ou l'autre extremité: car la raiſon d'vn gouuernement n'eſt autre que de tenir voz ſubietz en telle ſorte, qu'ilz ne vous puiſſent ne doyuent faire offenſe. Ce qui ſe fait ou en s'aſſeurant d'eux & leur oſtant moyen de vous pouuoir nuyre, ou les ſi bien traiter, qu'il ne leur ſoit raiſonnable de deſirer mutation de fortune. Ce qui ſe comprend premier par la propoſition de Camille, & puis par le iugement que le Senat donna ſur icelle. Les paroles furent telles.

Dij immortales ita vos potentes huius conſilij fecerunt, vt ſit Latium, an non ſit, in veſtra manu poſuerunt. Itaque pacem vobis (quò ad Latinos attinet) parere in perpetuum, vel ſæuiendo, vel ignoſcendo poteſtis. Vultis

crudelius

crudelius cõſulere in dedititios victoſque? Licet delere omne Latium. Vultis exemplo maiorum augere rem Romanam? Victos in ciuitatem accipiendo materiam creſcendi per ſummam gloriam ſuppeditat. Certè id firmiſſimum imperium eſt quo obedientes gaudent. Illorum igitur animos (dum expectatione ſtupent) ſeu pœna, ſeu beneficio præoccupari oportet.

Les dieux immorelz vous ont donné tel pouuoir en ce conſeil, qu'il eſt en voſtre main que *Latium* ſoit ou non. Car vous pouuez quant aux Latins) vous aſſeurer vne paix perpetuelle auecques eux par cruauté, ou miſericorde. Voulez vous cruellemẽt conſulter contre gens vaincuz & captifz? Il eſt en vous d'effacer & abolir tout *Latium*. Voulez vous à l'exemple de noz maieurs augmenter le bien Romain? En receuãt le vaincuz en voſtre cité, ce vous eſt matiere de croiſtre auecques voſtre ſinguliere gloire. Certes le plus ferme Empire c'eſt celuy duquel les ſubietz s'eſiouïſſent & ſont contents. Le mieux ſera donques (tandis qu'ilz ſont eſtõnez de ceſte attente) aller ſaiſir & preocuper leurs cueurs par punition ou clemẽce.

Sur ce propos enſuyuit la deliberation du Senat conforme aux paroles du Conſul, tellement qu'en toutes le places ne demeura pierre ſur pierre: Tous ceux qui eſtoient de quelque aparence ou ilz les traiterent humainement, ou les ſeparerent & eſpandirent en diuers lieux. Ceux à qui ilz voulurent bien faire, ilz leur donnerent exemptions, priuileges, la cité, les mettant en eſtat de ſeureté. De l'autre gent vile & de peu, ilz vuyderent le païs, y enuoyerent Colonies les retirerent à Rome. Brief tellement les diſsiperent, que ne par armes, ne par conſeil ilz ne leur pouuoient plus porter aucune nuyſance. Et en ceux qui eſtoient de quelque reſpect, iamais (comme vous ay dit) n'vſerent de la voye neutre. Tel iugement les Princes doyuent imiter, & le deuoient ſuyure les Florentins l'an mil v. c. ii. quand Arezze ſe reuolta & tout le val de Chiane. Et s'ilz l'euſſent fait en aſſeurant leur eſtat & augmentant de beaucoup leur cité, euſſent aquis celle campagne, qui leur euſt eſte vn bon grenier de prouiſion: mais ilz tindrent en ce cas la moyenne voye, qui eſt treſincommode à faire iugements des hommes & confinerent partie des Aretins, partie ilz condannerent, à tous tollirent les honneurs & degrez antiques qu'ilz tenoient en leur cité, & laiſſerent la cité en ſon entier. Et ſi aucun des citoyens en leurs deliberations conſeilloit qu'Arrezze fuſt ruynée & demolye, ceux qui eſtoient tenuz au reng des plus ſages diſoient, que ce ſeroit peu d'honneur à leur

Republique

Republique de la deffaire,& qu'il ſembleroit que ce fuſt par deffiãce de force aſſez pour la tenir. Qui ſont raiſons du nombre de celles qui ſemblent vrayes & ne le ſont pas. Car par meſme conſideration il faudroit eſpergner vn meurdrier de ſon pere vn meſchant & ſcandaleux, pour la honte que ſeroit au Prince de monſtrer luy deffaillir le pouuoir pour tenir telles gens ſous bride. Ceux qui ſont de ceſte opinion ne voyent pas qu'aucunesfois les hommes particulierement ou vne cité tout enſemble cõmettra telle faulte au preiudice d'vn eſtat, que le Prince ſoit pour ſa ſeureté, ſoit pour donner exemple aux autres, ne pourroit faire reparer par autre remede que par deſtruction du delinquãt. Et quant à l'honneur, il conſiſte à ſçauoir & pouuoir chaſtier & corriger, non pas à maintenir auecques mil perilz & dangers. Car le Seigneur eſt reputé ignorant, ou laſche & puſilanime, qui ne chaſtie les delinquans en telle ſorte qu'ilz ne puiſſent iamais remettre ſus vn tel fait. Le iugement que les Romains en firent combien il emporte de neceſsité aſſez eſt confermé par la ſentence qu'ilz donnerent des Priuernates, en laquelle y a deuz points à noter en Tite Liue. L'vn (que i'ay deſia declaré) comme il conuient traiter plus qu'humainement, ou eſtaindre du tout les ſubietz: l'autre combien la magnanimité de cueur & la grace de bien dire donne d'ayde à la verité quand elles ſont adreſſées à gens de ſens & prudence. Or eſtoit le Senat de Rome aſſemblé pour faire iugement des Priuernates, leſquelz s'eſtoient rebellez, & depuys remis par armes ſous l'obeïſſance Romaine. Ce peuple auoit enuoyé pluſieurs de ſes citoyens pour obtenir pardon du Senat, leſquelz eſtans là au conſeil vn Senateur demanda à l'vn d'eux:

Quam pœnam meritos Priuernates cenſeret.

Quelle punition luy ſembloit que les Priuernates euſſent merité. Auquel il reſpondit:

Eam, quam merentur, qui ſe libertate dignos cenſerint.

Telle que meritent ceux qui ſe reputent dignes de liberté.

Lors repliqua le Conſul.

Quid? ſi pœnam remittimus vobis, qualem nos pacem vobiſcum habituros ſperemus?

Quoy? ſi nous vous vſons de grace, en vous remettãt la peine, qu'elle paix pourrons nous bien eſperer auecques vous?

Le Priuernate luy reſpondit:

Si bonam dediritis, & fidelem, & perpetuam: ſi malam, haud diuturnam.

Si bonne

Si bonne nous la donnez, asseurée & perpetuelle: si mauuaise, bien peu durable.

Surquoy la plus saine part du Senat (bien que plusieurs en fussent esmeuz & irritez) commença à dire:

Se audiuisse vocem & liberi, & viri: nec credi posse vllum populum, aut hominem denique in ea conditione, cuius eum pœniteat, diutius quàm necesse sit mansurum. Ibi pacem esse fidam vbi voluntarij paccati sint: neque eo loco vbi seruitutem esse velint, fidem sperandam esse.

Que lors ilz auoient ouy la voix d'vn libre, franc & vray homme. Et qu'il n'estoit croyable qu'vn peuple, voire vn seul homme se vousist maintenir en condicion qui ne luy semblast bonne, ou raisonnable par plus long temps que la necesité l'y contraindroit: Et que la paix estoit ferme & certaine là ou les pacifiez se rengeoient de franche volôté, & qu'au lieu ou ilz voudroient mettre subiection seruile, ilz ne deuoient esperer aucune foy ne loyauté.

Et sur ce propos ordonnerent, que les Priuernates deslors seroiẽt citoyens Romains iouïssans de tous priuileges de leur cité & bourgeoysie, disans:

Eos demum, qui nihil preter quàm de libertate cogitant, dignos esse qui Romani fiant.

Que telles gens estoient dignes d'estre Romains qui n'auoient le cueur qu'à la liberté.

Tant agrea à gens magnanimes ceste hautaine & magnanime response. Ausi toute autre qu'ilz eussent sceu faire eust esté sote, vile, & de peu de valeur. Et ceux qui ont autre opinion des hommes, mesmement de ceux qui ont acoustumé de viure en estat ou de liberté (ou qui leur semble estre tel) s'abusent grandement. Et sous ceste faulse opinion souuent prennent des partiz qui ne sont bons pour eux, & moins à la satisfaction d'autruy: dont auiennent apres de rebellions & ruynes des plus grans estaz & Seigneuries. Mais pour retourner à mon discours, ie conclu par le iugement fait sur les Latins & les Priuernates, que quand on vient à iuger & ordonner d'vne cité puissante acoustumée à liberté, il fault y verser de rigueur à l'estaindre, ou de tout le meilleur traitemẽt dõt on se pourra auiser, tenant pour certain que tout autre auis est vain & inutile. Car la voye moyenne ne porte quant & elle que dommage & inconuenient, cõme elle fit aux Samnites quand ilz eurent enclos les Romain es fourches Caudines ou ne tindrent conte de l'auis du bõ

vieillard

vieillad qui leur conſeilloit, ou de laiſſer aller les Romains auecques toute courtoyſie & honneſteté, ou les faire tous paſſer au fil de l'eſpée. Mais ilz aymerent mieux nager entre deux eaux: en les deſarmant & faiſant paſſer ſous le ioug: Puys les laiſſant aller pleins de honte, creuecueur, & deſdain: dont à tard ſe repentirent & cogneurent que le conſeil du vieillard eſtoit vray & vtile, & leur opinion dangereuſe comme ſera à plein diſcouru en ſon lieu.

Que generalement les forteresſes portent plus de dommage que de profit.

Chapitre XXXIIII.

IL ſemblera (peult eſtre) aux ſages cerueaux de noſtre temps, que ſoit eſté mal conſideré aux Romains ſe voulans aſſeurer des peuples Latins & de la ville de Priuernate, qu'ilz ne penſerent d'y edifier quelque forteresſe, pour leur ſeruir de frein à les tenir en foy & obeïſſance. Meſmement eſtant vn commun dire à Florence, ordinaire en la bouche de noz diſcretz, que Piſe & les autres ſemblables villes ſe doyuẽt tenir par chaſteaux. Et vrayement ſi les Romains euſſent eſté telz qu'eux, ilz euſſent penſé à en baſtir: mais eſtans d'autre vertu qu'eux, d'autre iugemẽt, d'autre puiſſance, ilz n'en voulurẽt onques faire. Et tãt que Rome fut libre & qu'elle ſuyuit ſes ordonnances & vertueuſes conſtitutions, iamais elle n'en edifia pour tenir villes ou contrées: Bien entretint quelzques fortificatiõs deſia faites. Parquoy voyant la maniere de proceder des Romains en ceſt endroit & celle des Princes de noſtre aage, me ſemble eſtre à mettre en conſideration, s'il eſt bõ edifier forteresſes, & ſi elles ſeruent ou nuyſent à qui les edifie. Enquoy fault auiſer, qu'elles ſe font pour ſoy de fendre, ou des ennemys, ou des propres ſubietz. Au premier cas elles ſont neceſſaires, au ſecond dangereuſes. Or pour commencer à rendre raiſon pour-

quoy elles portent dommage au second point, ie dy, que le Prince ou la Republique, qui a doute de ses vassaux & de leur rebellion, premierement conuient que telle paour naisse de hayne & malueil lance qu'ilz portent à leur Seigneur. La hayne vient de son mauuais gouuernement, le mauuais gouuernement vient d'opinion de les pouuoir tenir par force, ou de faute de prudence en celuy qui gouuerne. Et vne des choses qui induyt perfuasion de pouuoir forcer les subietz, est de les voir bridez par forteresses: car le mauuais traitement qui est cause de hayne ne procede le plus souuent que de ce qu'vn Prince ou republique se sent auoir forteresses, lesquelles (estant ce propos vray) de beaucoup portent plus de nuysance que de profit: Par ce qu'en premier lieu (comme a esté dit) elles te rendent plus audacieux & plus violent enuers tes suietz, & apres elles te forment vne certaine opinion d'asseurance car toutes les forces toutes les violences dont on voudroit vser pour tenir vn peuple sous bride ne sont rien, deux exceptées: C'est que tu ayes le moyen de mettre tousiours vne bonne armée au champs, comme auoient les Romains, ou que tu les dissipes, estaignes, separes, desempares en telle sorte, qu'ilz ne puissent conuenir & coniurer contre toy: car de les reduire en pauureté & soufreté:

Spoliatis arma super sunt.
Aux despouillez restent encor' les armes.
Aussi de les desarmer,
Furor arma ministrat.
La fureur fournit assez d'armes.

De trencher les chefz principaux en traitant les autres outrageusement, les testes renaissent comme celle d'Hydra. Si tu fais forteresses elles te peuuent estre vtiles durant la paix à te donner plus de courage de leur mal faire. Aussi en temps de guerre elles te nuysent grandement, n'estans assiegées moins par tes suietz que par les ennemys, & n'est possible qu'elles facent resistance aux vns & aux autres. Et si iamais elles furent incommodes elles le sont en ce temps cy pour le regard de l'artillerie, la fureur de laquelle rompt toutes les defenses qu'on pourroit auoir en lieux estroitz, ou l'on ne se peult retirer & remparer comme nous auons discouru cy dessus. Or ie veux disputer ceste matiere plus vulgairement. Ou toy Prince, ou Republique, pretends par le moyen de ces forteresses tenir en frein le peuple de ta cité, ou bien vne ville que tu

aurois

aurois occupée par armes. Ie me veux tourner vers le Prince, & dy, que tel fort pour brider ses citoyens est du tout dommageable par les causes desia deduites, veu qu'il te rend plus prompt & moins respectif à les vexer & oprimer. Et ceste opresion les anime & dispose à conspirer ta ruyne: en sorte que le chasteau qui en est cause ne te peult apres garantir. Tant que le bon & sage Prince, pour ne chercher occasion d'empirer & ne la donner à ses enfans, n'erigera fortereſſe nouuelle, à fin qu'ilz fondent plus leur pouuoir sur la bonne volonté de leurs hommes que sur la force. Et si le Comte Franciſque Sforce qui deuint Duc de Milan, fut en reputation de grande prudence, & s'il fit le chasteau de Milan, i'ose dire qu'il ne fit en ce cas acte de sageſſe comme l'effait l'a monstré, veu que ceste fortereſſe a porté plus de dommage que de seureté à ses hoirs & succeſſeurs. Car eux iugeans, moyennant icelle, viure asseurez & renger & manier leurs subietz à leur vouloir, n'espergnerent aucune espece de violence: Tellement que gaignant leur hayne oultre mesure perdirent ceſt estat & Duché au premier assault dn leurs ennemys, ouquel la fortereſſe ne leur seruit d'aucuun profit ne defenſe, & si leur auoit assez fait d'ennuy durant la paix. Car s'ilz ne l'euſſent point eu, ou si par faulte de bon sens & discretion euſſent manié leurs subietz trop aigrement, ilz euſſent pluſtoſt descouuert le peril & se fuſſent retirez, & apres euſſent peu plus vertueusement & virilement souſtenir l'effort des Françoys auecques leurs subietz bienveillans sans fortereſſe, qu'auecques la fortereſſe, & leur malueillance: laquelle ne sert en rien, d'autant qu'elle se perd par fraude de ceux qui la gardent, ou par la force des assaillans, ou par famine. Et si tu veux qu'elle te serue & profite à recouurer l'estat que tu as perdu, duquel le chasteau seul t'est demouré, il te conuient dreſſer vne armée pour assaillir celuy qui t'en a chassé: & si tu as le pouuoir de mettre vn bon ost aux champs, c'est vn moyen de recouurer ta perte, voire sans fortereſſe, & d'autant plus facilement que tes hõmes te peuuent estre plus amys qu'ilz n'estoient estans mal traitez à l'ocasion de l'orgueil procedant de la fortereſſe. Dont a esté veu par experience, que celle de Milan, tant aux Sforesques, qu'aux Frãçoys au tẽps de leur auersité n'a de rien seruy: ains a beaucoup nuit aux vns, & aux autres: à cause qu'ilz ne penſoient (tãdis qu'ilz l'auoient) à plus

Du Chaſteau de Milã

honneſte moyen de maintenir l'eDuché. Guidebauld Duc d'Vr-
Le Duc Guide-bauld bin filz de Fedederic, qui en ſon temps fut eſtimé ſi grād Capitaine eſtant mis hors de ſon eſtat par Ceſar Borgia filz du Pape Alexādre vi. depuys y eſtant reſtitué & remis par quelque accident, fit abatre & demolir toutes les fortereſſes de la contrée, les iugeant fort dangereuſes: car ſe ſentāt bien voulu de ſes ſubietz, il n'en vouloit point pour leur regard: & quant à celuy de ſes ennemys, il cognoiſſoit
Le Pape Iule. qu'il ne les pourroit tenir contre eux ſans vne armée. Le Pape Iule ayant chaſſé de Bologne les Bentiuoles, fit conſtruire vn chaſteau en la ville, & depuys faiſoit aſſaſiner ſon peuple par vn gouuerneur qu'il y auoit mis: Tellement qu'il ſe rebella, dont à l'inſtant perdit la fortereſſe, & luy porta dommage qu'il ne luy euſt fait, s'il l'euſt regy autrement. *Nicolo de Caſtello* pere des *Vitelli* retourné en ſon
Nicolo de Caſtello. païs dont il eſtoit banny, ſoudain fit deffaire deux fortereſſes qu'y auoit conſtruites Pape Sixte quatreieſme, iugeant, que la bonne volonté du peuple & non les forts & chaſteaux le pourroient maintenir en ſon eſtat. Mais de tous les autres exemples le plus recent & plus notable en toutes ſortes & plus conuenable à monſtrer l'inutilité de telz edifices & l'vtilité de les ruyner & abatre, c'eſt celuy de Gennes auenu puys peu de temps. Chacun ſçait comme l'an mil v. c. vii. Gennes ſe rebella contre Loys xii. Roy de France, lequel
Chaſteau de Gênes. vint en perſonne auecques toute ſa puiſſance pour la recouurer. Et l'ayant reconquiſe y fit vn chaſteau plus fort que tous ceux dont on euſt lors cognoiſſance: car ſoit pour l'aſsiete, ſoit pour autre circonſtance, il eſtoit inexpugnable: aſsis ſur vne pointe de montaigne, qui s'eſtend en la mer, nommée par les Geneuois *Codefa*. Et de ce fort il batoit tout le port & grande partie de la ville. Or auint en l'an mil v. c. xii. qu'eſtans les Françoys chaſſez de l'Italie Gennes alors, nonobſtant la fortereſſe, ſe reuolta, & l'vſurpa Octauian Fregoſe, lequel en ſeize moys employa tout ſon induſtrie à la gaigner, & au bout du terme l'emporta par famine. Combien qu'il fuſt aſſez conſeillé de la garder pour ſon refuge en fortune contraire: Mais cognoiſſant, comme homme prudent, que l'eſtat du Prince depend plus de la loyauté amyable des ſubietz, que d'aucune force, la fit raſer. Qui luy a eſté moyen de conquerir ceſte ſeigneurie, laquelle il tient encores à preſent, l'ayant fondée non ſur les fortereſſes: mais ſur la vertu & prudence de l'eſtat de Gennes, que mil hommes de pied tournoient à tous vents, depuys a eſté aſſaillye par dix mil,

ſans

ſans qu'ilz l'ayent peu offendre. Parquoy l'on void que la fortereſſe ruynée n'a porté aucune nuyſance à Octauian, & l'autre edifiée n'a ſeruy de grande defenſe au Roy de France. Somme quand vous pouuez venir en Italie auecques armée, vous pouuez recouurer Gennes ſans y auoir tour, ne chaſteau: Mais ſi vous n'auez pouuoir d'y venir en main forte, vous ne la ſçauriez tenir auecques toutes voz fortereſſes. Ce fut au Roy grande deſpenſe pour la baſtir, & pareille honte de la perdre. A Octauian fut honorable de la recouurer & vtile de la ruyner. Mais venons aux Republiques qui erigent chaſteaux, non pas ſur leurs terres, mais en païs de conqueſte. Et pour mieux deſcouurir ceſte erreur, ſi ceſt exemple de France & de Gennes ne ſuffit, Florence & Piſe ſatisfera, là ou les Florentins firent vne fortereſſe pour tenir la cité ſous bride, & ne cogneurent pas qu'vne ville qui touſiours auoit eſté ennemye du nom Florentin, ayant veſcu en eſtat de franchiſe & liberté qui luy eſtoit pour refuge en la rebellion pour la tenir eſtoit neceſſaire obſeruer la mode Romaine l'aſſociãt, ou la deffaiſant du tout: car la verité des fortereſſes aparut bien à la venue du Roy Charles, auquel elles furent rendues, ou par le peu de foy de ceux qui les gardoient, ou par crainte de plus grãd mal: là ou s'il n'y en euſt point eu, les Florentins n'euſſent fondé leur aſſeurance ſur elles de pouuuoir tenir Piſe, & le Roy n'euſt peu par telle voye les priuer de ceſte ville: auſsi les moyens par leſquelz elle s'eſtoit maintenue iuſques à l'heure, par auanture euſſent eſté ſufiſans pour la conſeruer. Ie conclu donques, que pour tenir ſon païs propre la fortereſſe eſt dangereuſe: pour terres de conqueſte, elles ne vallent gueres mieux. En quoy ie ne m'apuye que ſur l'autorité des Romains, leſquelz tant s'en faloit qu'ilz emmuraſſent les villes qu'ilz vouloient tenir par violence, que pluſtoſt mettoient les murs rez pied rez terre. Et qui me voudroit alleguer au contraire de ceſte opinion Tarante au temps paſſé, & de preſent Breſce, leſquelz lieux furent moyennans les fortereſſes reconquis ſur la rebellion des ſubietz, ie reſponds qu'au recouurement de Tarante au bout de l'an fut enuoyé *Fabius Maximus* auecques vne armée, laquelle ſeule eſtoit aſſez ſans autre fortereſſe: Et s'il y vſa de ce moyen, quand il ne l'euſt point eu, il euſt pratiqué autre voye, qui euſt peu conduire ſon deſſein à ſemblable effait. Tout conſideré, ie ne ſçay de quelle vtilité eſt vne fortereſſe qui ne te peult rendre ta terre, ou place, ſans vn oſt Conſulaire, & ſans

Recouurement de Tarante.

vn Fabius pour Capitaine. Et que les Romains l'euſſent peu reprendre ſans celà, on le void à l'exemple de Capue, là ou n'y auoit aucune fortereſſe, & par vertu de leur armée la reconquirent. Mais venons à Breſce. Ie dy que peu ſouuent auient ce qui ſe rencontra en ceſte rebellion, c'eſt que le chaſteau eſtãt la ville rebellée ayt vne groſſe & prochaine armée comme eſtoit celle des Françoys: car eſtant lors monſieur de Foix lieutenant pour le Roy à Bologne auecques vn armée, ſi toſt qu'il fut auerty de la perte de Breſce, ſans delay tira celle part en telle diligence, que dedans trois iours arriuant ſur le lieu, par le moyen de la fortereſſe, il recouura la place. Ainſi le chaſteau de Breſce, pour ayder à ce recouurement, eut beſoing d'vn monſieur de Foix & d'vne armée Françoyſe, qui le vint ſecourir au troiſieſme iour: tellement que ceſt exemple ne milite contre les autres contraires: car de noſtre temps aſſez de fortereſſes ont eſtà priſes & repriſes auecques pareille fortune que l'a eſté la campagne, non ſeulemẽt en Lombardie: mais en la Romagne au royaume de Naples, & par toutes les ptaries d'Italie: Mais quant à edifier fortereſſes pour ſoy defendre des ennemys de dehors, ie dy qu'elles ne ſont neceſſaires aux peuples ny aux Roys qui ont bonne armée, & à ceux qui n'ont ce pouuoir elles ſont inutiles: d'autant que le bon oſt te peult deffendre ſans fortereſſe, ce que ne peult la fortereſſe ſans l'oſt. Ce qui ſe void par l'experience de ceux qui ont eſté tenuz excellans, tant en fait de gouuernement, qu'en autres choſes, comme les Romains, & les Spartains: car ſi les Romains ne baſtiſſoient tours ne chaſteaux, les Spartains ne s'en abſtenoient ſeulement: mais ilz ne permettoient de tenir leurs villes murées, voulans eſtre ſouſtenuz & gardez par la vertu particuliere de l'homme, ſans autre eſpece de defenſe. Dont eſtant vn iour demandé à vn Spartain par vn Athenian: ſi les murs d'Athenes luy ſembloient beaux, reſpondit s'ilz eſtoient habitez de Dames. Le Prince donques qui peult mettre aux champs vne forte & puiſſante armée, quand il auroit ſur la coſte de la marine en ſa frontiere quelque fort pour ſouſtenir & arreſter vn iour ſon ennemy, ce pendant qu'il aſſemble ſa force, il ſeroit aucunesfoys vtile non pas neceſſaire: Mais quand le Prince n'a ceſte puiſſance, les fortereſſes, ſoit dedans ſes païs, ou ſur le limites, elles luy ſont dammageables, ou inutiles. Dommageables, par ce qu'il les perd incontinent, & les ayant perdues elles meſmes luy font la guerre, ou ſi elles ſont ſi fortes que l'ennemy

Reprinſe de Breſce.

l'ennemy ne les puiſſe gaigner, il paſſe outre les laiſſant derriere & ainſi te ſeruent moins que rien. Car vne bonne armée (à qui vne pareille ne va audeuant faire teſte) elle entre en païs ſans egard de ville ne chaſteau qui luy demeure derriere, comme l'on void es anciennes hiſtoires: auſsi comme fit Franciſque Marie, lequel n'a pas long temps, pour aller aſſaillir Vrbin, laiſſa derriere dix Citez ennemies ſans aucun reſpect. Le Prince donques qui peult dreſſer vne bonne armée peult faire ſans edifier aucune fortereſſe. Celuy qui ne la peult auoir n'en doit pas conſtruire, bien doit il fortifier la ville de ſon ſeiour, & la tenir munie & ſes Citoyens diſpos à pouuoir ſouſtenir l'efort de ſon ennemy, tant qu'il puiſſe par acord ou par ſecours eſtrange la deliurer. Tous autres deſſeins ſont de deſpenſe en temps de paix, & inutiles à la guerre. Ainſi qui conſiderera tout ce qui a eſté dit cognoiſtra les Romains comme en toutes autres choſes, auſsi au cas des Latins & des Priuernates, auoir eſté de prudẽt iugement, s'eſtans aſſeurez d'eux par autres moyens ſages & vertueux que par fortereſſes.

Que c'eſt party ſe contrariant aſſaillir vne Cité diuiſée pour l'ocuper moyennant ſa diuiſion.

Chapitre. XXV.

LA diſcorde eſtoit telle en la Republique de Rome entre la nobleſſe & le commun, que les Vegens iointz auecques les Hetruſques penſerent au moyen de celle diuiſion eſtaindre du tout le nom Romain. Dont ayans aſſemblé grande puiſſance & couru la campagne de Rome, le Senat enuoya à l'encontre *Cn. Manilius & M. Fabricius*, leſquelz ayans aſsis camp contre camp furent tellement outragez par les Vegens d'iniures & reproches hõteuſes, que par leur temerité & inſolence les Romains auparauant diuiſez ſe reünirent: Et apres venans aux mains emporterent

terent la victoire. Enquoy l'on void combien les hommes s'abuſent à prendre partiz comme deſſus auons diſcouru, & que ſouuenteſfois ilz font eſtat de gaigner vne choſe qu'ilz perdent. Les Vegens penſoient & croyoient, les Romains bandez & diuiſez les pouuoir vaincre & defaire, & ceſt aſſault fut cauſe de reduire les vns en vniõ, & de ruyner les autres. Pour ce que la plus commune ocaſion de la diuiſion de Republiques eſt l'oyſiueté de la paix, laquelle ſe reconcilie par paour & guerre ſes contraires. Et ſi les Vegens euſſent eſté plus ſages, tant plus ilz euſſent veu Rome en trouble & ſeditiõ, plus en euſſent eſlongné leurs armes & tenté à les oprimer par menées, pratiques, & art de paix. Le moyen eſt de gaigner le maiſtre & la fiance des deux parties de la Cité diuiſée, & auant qu'ilz viennent aux armes s'inſinuer, comme arbitres, de leur diferent quand ilz y viendront porter la plus foible partie, tant pour les tenir longuement & faire conſommer en guerre, que de paour que leurs forces encores grãdes & entieres ne les miſſent tous en doute & ſuſpicion, que voſtre intention fuſt de les ruyner & deuenir leur Prince. Et ne ſe verra guere que tel deſſein bien conduit ne ſortiſſe l'efait propoſé & deſiré. La cité de Piſtoye (cõme en autre propos ay diſcouru) ne fut iamais par autre art reduite au gouuernement de Florence, que par ceſte pratique de fauoriſer l'vne puys l'autre faction, ſans charge d'aucune des deux, la rengea & conduit en telz termes, que laſſée & trauaillée de telle vie tumultueuſe, ſe vint d'elle meſme ieter entre les braz de Florence. En pareil cas en la cité de Siene les faueurs des Florentins n'ont iamais eu pouuoir de muer leur eſtat, ſinon quand elles ont eſté diſpenſées & departies de chiche main. Car ou elles ont eſté faites, ont la cité rendu, la cité vnie à la defenſe de l'eſtat qui gouuernoit. Ainſi fit Philipe Viſcontin Duc de Milan, lequel par pluſieurs foys guerroya les Florẽtins, ne fondant ſes eſperances que ſur leur diuiſion, dont mal luy en prit, en telle ſorte que ſoy repentant de ſa temeraire entrepriſe, diſoit que les folies des Florentins luy auoient couſté deux milions d'or. Ainſi demeurerent (comme deſſus eſt dit) les Vegens & Toſcans deceuz de ceſte opinion, & finablement furent ſurmõtez par les Romains en vne bataille. Et s'aſſure d'auoir pareille fin quiconque vſera de ſemblable moyen & fondera ſa victoire ſur telle eſperance.

Comme

Comme les iniures & reproches n'engendrent que hayne ſans profit à ceux qui en vſent.

Chapitre XXVI.

ITem l'une des grandes ſageſſes que l'hõme puiſſe auoir eſt de ſe garder d'vſer de menaſſes & paroles iniurieuſes. D'autant que l'vn ne l'autre ne diminue ou abat la force de ton ennemy : ains le premier le fait plus tenir ſur ſes gardes, & le ſecõd luy acroiſt la rancune & le maltalent qu'il auroit conceu contre toy, enſemble luy aguyſent l'eſprit à te braſſer quelque tour de meilleur ſens. Celà ſe void en l'exemple des Vegens, deſquelz a eſté diſcouru ou precedant chapitre. Iceux non contens d'exploiter & exercer toute rigueur d'hoſtilité contre les Romains, leur firent la guerre non moins de la langue que de la main, qui eſt vne folie, dont tout bon Capitaine doit garder & faire abſtenir ſes ſoldatz : Car à le bien conſiderer ce ne ſont que eſguillons à enflammer le cueur de ton ennemy d'vn ardant deſir de vengence, & ne luy toliſſent ne deſtournent la puiſſance de t'ofenſer. Tellement que ce ſont pluſtoſt armes contre toy que pour toy. Dequoy iadis auint vne merueilleuſe fortune en Aſie, ou eſtant Gabades Capitaine des Perſes campé deuant la ville d'Amida, & ayant vn iour deliberé & enuie de l'habandonner du ſiege, de le leuer & s'en aller, ſi toſt que ceux de la ville s'en aperceurent acoururent tous ſur les murs, & là ſe mirent à deſgorger vne infinité d'iniures, leur reprochãs leur laſcheté & couardie. Dont animé Gabades outre meſure, changea cõſeil, & continúa le ſiege en telle ardeur & colere, qu'il prit la ville en peu de iours & la ſaccaga. Autant y gaignerent les Vegens dont ie vous auoye cõmencé à parler, leſquelz venoient iuſques aux tranchées du camp outrager & irriter les Romains de honteuſes paroles, & tant en firent, que plus ilz les animerent & enflammerent de leur propos qu'ilz n'auoient fait de leurs armes. Tellement que ceux qui tiroient auparauant le cul arriere aſſez mal

deli-

deliberez de combatre contraignirent lors les Conſulz de les mener en bataille contre ceux, qui porterent la peine, comme les Amidains, de leur fol & iniurieux langage. Parquoy me ſembleroit bon que tant vn Capitaine d'vne armée, qu'vn gouuerneur de ville miſt ordre à refraindre telle inconſideration de langue, tant en la cité, que au champ, & tant entre eux que contre leurs ennemys, contre leſquelz, s'ilz en vſent, enſuyuront les inconueniens deſſuſditz. Encores beaucoup pis auient d'en vſer entre eux, s'il n'y eſt mis tel ordre, qu'y ont touſiours pratiqué les plus auiſez. Les legions Romaines, qui eſtoient demeurées à Capue, firent quelque cõiuration contre ceux de la ville, telle que ie vous raconteray en ſon lieu, dont ſortit vne ſedition qui fut apaiſée par Valere Coruin. Mais entre autres loix qui furent inſerées en ceſt apointement, furent ordonnées peines treſgrieues à ceux qui d'oreſenauant reprocheroient ceſte ſedition à aucun des ſoldatz. Tybere Grache eſleu Capitaine de quelque armée de ſerfz, que les Romains enrolerent par faute d'autres, entre ſes premieres ordonnances ordonna, que nul euſt à improprer ſeruitute à aucun de ſon oſt, ſur peine de la teſte, tant les Romains trouuerent mauuais & dangereux (comme deſſus a eſté dit) de ſe moquer des gens & reprocher quelque hõte. Pource qu'il n'y a rien qui tant irrite & enflamme le cueur d'vne perſonne, ne qui cauſe plus profonde rancune, ſoit l'iniure vraye ou faulſe.

Nam facetiæ aſperæ quando nimium ex vero traxere acrem ſui memoriam relinquunt.

Car brocardz poignans & aigres, qui touchent trop pres du vif & du vray, laiſſent leur eſguillon fiché en la memoire d'iceluy qui ſe ſent ataint. C'eſt ce que dit le prouerbe: Bourdes vrayes ne plurent onques.

Vn Prince prudent & vne Republique ſe doyuent contenter de la victoire, de paour que paſſant outre ilz ne perdent ce qu'ilz auoient gaigné.

Chapitre XXVII.

Ce qui

CE qui ſouuent nous fait vſer de paroles peu honneſtes cõtre noſtre ennemy, c'eſt l'inſolence que la victoire nous donne, ou fauſſe eſperance d'icelle, qui trouble la raiſon en l'homme non ſeulement au parler: mais auſsi au fait meſme. Car depuys que ceſt erreur d'opinion nous entre au cerueau, elle nous fait incontinent paſſer bornes & pluſieursfois perdre l'ocaſion d'vn bien certain, par eſpoir de pluſgrand bien encores incertain, qui eſt vn point qui me ſemble digne de conſideration, veu que par tel abus l'eſprit oublie raiſon, & tire ſouuent noſtre eſtat en danger, ou ruyne. Pource ay deſir de diſcourir ſur ce propos par exemples tant d'ancienne que recente memoire: car les raiſons ne le pourroient mettre en euidence ſi claire & diſtincte. Hannibal, apres la defaite des Romains à Cannes, enuoya gens à Cartage porter les nouuelles de ſa victoire, enſemble luy demander renfort: ſurquoy le Senat fut en longue deliberation qu'il en eſtoit de faire. Annon y eſtoit, prudent vieillard citoyen de Cartage, qui fut d'auis, qu'on vſaſt ſagement de la victoire en faiſant paix auecque les Romains, laquelle ilz impetreroient d'eux auecques honneſtes conditions comme vaincueurs, & ne deuoient atendre à la faire apres leur perte & defaite. Car il deuoit ſufire aux Cartaginois d'auoir monſtré aux Romains comme ilz eſtoient gens pour leur tenir contrecare: Et ayans gaigné ſur eux la victoire ne la deuoient expoſer en danger de la perdre, ſous eſperance d'autre plus grande: mais ſon conſeil ne fut ſuiuy, que le Senat recogneut depuys pour le meilleur, quand l'ocaſion en fut perdue. Alexandre le grand auoit deſia conquis tout l'Orient, quand la Republique de Tyrus noble alors & puiſſante (d'autant que ſa ville eſtoit ſituée en l'eau comme Veniſe) eſtonnée de la grãdeur d'Alexandre enuoya ſes Embaſſadeurs luy offrir telle obeiſſance & ſubiection qu'il voudroit, mais que luy ne ſes gens n'entreroient lors en leur ville. Luy adonques indigné qu'vne Cité vouſiſt clorre ſes ports à qui tout le monde les auoit couuertes, les r'enuoya ſans accepter leurs offres, & s'y alla camper. La ville (comme vous ay dit) eſtoit aſsiſe en l'eau bien pourueuë de viures & de toute autre munition de defenſe: Tellement qu'Alexandre au bout des quatre moys s'auiſa, qu'vne ſeule ville toliſſoit à ſa gloire le temps que tant d'autres cõqueſtes ne luy auoient oſté. Dont delibera tenter la voye d'acord en leur otroyãt ce que

Le conſeil d'Annon.

Deſtructiõ Tdeyrus.

ce que deuant ilz auoient requis eux meſmes. Mais alors les Tyriẽs deuenuz plus braues, non ſeulement refuſerent l'acord, ains mirẽt à mort ceux qui l'eſtoient venu pratiquer. Dequoy Alexandre eſmeu d'indignation fit donner vn aſſault de tel ardeur & violence, qu'il emporta la ville, la ſaccagea, mit partie des habitans à l'eſpée, le reſte fait ſerf & eſclaue. L'an mil v. c. xii. vint vne armée d'Eſpagnolz en la terre des Florentins pour remettre les Medicis à Florence, & impoſer taille ſur la Cité: & eſtoient apellez & conduitz par des citoyens meſmes, qui leur dõnoient eſperance, que ſi toſt qu'ilz auroient mis le pied en leur terre, ilz prendroient les armes en leur faueur. Mais quand ilz furent en la plaine, & virent que nul ne ſe deſcouurit de leur party, & que les viures leur failloient, porterent paroles d'acord, que le peuple de Florence enorgueilly, ne voulurent receuoir ny entendre. Dont auint la perte de *Prato*, & la ruyne de leur eſtat. Ainſi ne peult vn Prince qui ſe void aſſailly par plus puiſſant que luy faire plus grande faute que refuſer quelque acord qui luy ſoit preſenté: car il ne ſera iamais ſi bas & ſi deſauantageux, qu'il ne porte en ſoy quelque bien pour celuy qui l'accepte, & y ſera partie de ſa victoire. Partant deuoit ſufire au peuple de Tyre, qu'Alexandre ſe vouſiſt paſſer aux conditions qu'il auoit vne foys reietées, & eſtoit aſſez de victoire à eux d'auoir fait les armes en main vn tel perſonnage condeſcendre à leur vouloir. Auſsi ſe deuoit contenter le peuple Florentin & prendre trop à gloire que l'armée des Eſpagnolz conſentoit à vne partie de ſon vouloir, & n'acompliſſoit le leur entierement, puys qu'il voyoit leur intention eſtre de troubler & muer l'eſtat de Florence, le deſtourner & retirer de la deuotion de Frãce & en tirer ce qu'ilz pourroiẽt de deniers. Quãd de trois choſes ilz en euſſent obtenu deux les dernieres, & que la premiere ſeule fuſt demeurée entiere au peuple, c'eſt à ſçauoir la conſeruation de ſon eſtat, chacun de la cité auoit encores auecques la vie quelque honneur & ſatisfaction ſauue, ſans qu'il euſt à ſe ſoucier beaucoup des deux autres poinctz. Et ores qu'il euſt eu aſſurãce quaſi certaine de plus grande victoire, ſi ne la deuoit il expoſer à la diſcretion de fortune, luy allant à ce coup de ſa reſte, que iamais le prudẽt ne couchera, ſinon à la neceſsité extreme. Hannibal party d'Italie, ou il auoit eſté xvi. ans en honneur, reclamé par les ſiẽs à donner ſecours à ſa patrie, trouua Aſdrubal & Siphax en vaude-route, le Royaume de Numidie perdu, Cartage retirée & reſtrainte dedans

te dedans la ceinture de ſes murs, à laquelle ne reſtoit plus autre refuge qu'à luy & ſon armée. Et cognoiſſant que c'eſtoit la derniere poſte, ou reſte de ſa patrie, ne la voulut mettre au hazard premier qu'auoir tenté tout autre remede, ſans auoir honte de demander la paix, iugeant que s'il luy reſtoit aucune eſperance elle giſoit en elle & non en la guerre. Mais luy eſtant depuis refuſée, ne voulut fuir le combat (combien que ſans grand eſpoir) iugeant toutesfois qu'il luy eſtoit poſsible de vaincre, au moins que, s'il perdoit la bataille, ce ne ſeroit ſans laiſſer teſmoignage de ſa prouëſſe & vertu. Or ſi Hannibal qui tant eſtoit preux & vaillant, & auoit encores ſon armée entiere, chercha premier la paix que la bataille, voyant qu'en la perdant il mettoit ſa patrie en ſeruitute, que deüra donques faire vn autre de moindre vertu & experience que luy? Mais les hommes tombent en ceſt erreur qui ne ſçauent mettre borne à leurs eſperances, & s'y fondans, ſans ſe meſurer autrement, vont en ruyne.

Quel danger peult encourir vne Republique, ou vn Prince, par faulte de venger & punir vne iniure faite à vne communauté, ou perſonne priuée.

Chapitre XXVIII.

CE que l'ire & le deſpit induyſent les hõmes à faire eſt facile à cognoiſtre par ce qui auint aux Romains quand ilz enuoyerent les trois Fabies Embaſſadeurs vers les Françoys, qui eſtoient entrez en la Toſcane, & auoient mis le ſiege deuant la ville de Chiuſe. Car ayant le peuple aſsiegé enuoyé à Rome requerir ſecours, les Romains manderent aux Françoys, qu'ilz euſſent ou nom du peuple de Rome à s'abſtenir & retirer de la Toſcane: mais ceux à qui la commiſsion fut donnée, ſe trouuans ſur les lieux, gens trop plus adroitz à bien faire, qu'à bien dire, voyans les deux oſtz rengez en bataille, ſe mirent es premiers rengs à combatre contre les Françoys, qui les recognoiſſans tour-

nerent contre les Romains tout le maltalent qu'ilz auoient contre les Toſcans: lequel fut beaucoup augmenté & irrité apres qu'ilz eurent enuoyé leurs Embaſſadeurs à Rome en former la cõplainte, requerans que ceux qui auoient commis la faute leur fuſſent liurez & renduz en ſatisfaction de l'outrage: Mais tant s'en falut qu'ilz leur fuſſent acordez, ou chaſtiez en autre maniere, que auenans les comices ilz furent créez Tribuns, auecques puiſſance Conſulaire. Ce qu'ayans entendu les Françoys, & que ceux auoient eſté honorez qui deuoient eſtre puniz, interpreterent le tout auoir eſté fait en leur meſpris & deriſion. Dont enflambez & irritez pluſque deuant marcherent droit vers Rome, laquelle ilz prindrent excepté la Capitole. Et n'auint aux Romains ceſte ruine, que ſeulement de n'auoir obſerue & gardé iuſtice: en ce qu'ilz auoient deferé honneur, en lieu de punition, à leurs Embaſſadeurs violateurs du droit des gens. Pource eſt digne de conſideration l'egard que doit auoir tout Prince & Republique à ne faire tel tort ou iniure, non ſeulement à vn peuple, ou communité: mais auſsi à vn ſeul particulier. Car s'il aũient qu'vn homme ſoit grandement offenſé ou outragé par vne Republique, ou perſonne priuée, dont il ne ſe voye vengé & ſatisfait, s'il vit en vne Republique il ne ceſſera de pourchaſſer ſa vengéce: voire pluſtoſt auecques la ruine d'icelle: Et s'il eſt ſous vn Prince & qu'il ayt quelque point d'honneur en la teſte, iamais n'aura repos iuſques à ce qu'il ſe ſoit vengé de ſon ennemy, le deuſt il faire auecques ſon grand dommage. Dequoy ne ſe pourroit trouuer plus bel exẽple ne plus vray que de Philipe de Macedone pere du grãd Alexãdre. Il auoit en ſa court vn Gentilhomme ieune d'excellante beauté, nommé Pauſanias, de qui eſtoit amoureux Attalus, l'vn des premiers & plus proches ſeruiteurs du Roy: lequel apres l'auoir pluſieurs fois pourſuyuy & requis d'amour, le trouuant fort eſlongné de ſa volonté en tel affaire, delibera de pratiquer par force & aſtuce, ce, à quoy tous autres moyens luy auoient failly. A' ceſte fin fit vn feſtin ſolemnel, auquel il eut Pauſanias & maints autres nobles Barons: Et lors qu'il les aperceut acouſtrez de vin & viandes, fit mettre la main ſur le mignon, & le mener en lieu ſecret, ou ne luy ſuffit pas d'eſtaindre ſes chaleurs & aſſouuir ſon orde concupiſcence, ſans en donner pareil plaiſir à pluſieurs qu'il y apella pour luy faire hõte. De ceſt outrage Pauſanias ne fut pareſſeux de ſoy plaidre ſouuẽt au Roy Philipe, lequel l'entretint vn temps en eſperance de luy en faire

Iniuſtice des Romains cõtre les Frãçoys.

Du Roy Philipe de Macedonie.

en faire raiſon. Et apres, en lieu de le venger, donna à iceluy Attalus le gouuernement d'vne prouince de Grece. Ce que voyant Pauſanias & ſon ennemy eſleué en honneur & faueur, pour la punitiõ qu'il auoit deſſeruie, commença à tourner contre le Roy, qui luy auoit denié iuſtice, toute l'indignation qu'il auoit conceuë contre celuy de qui procedoit l'iniure. Tellement que le iour ſolemnel des noces de la fille du Roy auecques Alexandre d'Epire, ainſi que Philipe alloit au temple pour les celebrer, apuyé de deux Alexandres, de ſon filz d'vn coſté, & de ſon gendre de l'autre, le vint rencontrer & le tua de ſa main. Ceſt exemple eſt fort ſemblable à celuy des Romains, & digne d'eſtre noté par ceux qui gouuernent: leſquelz ne doyuent ſi peu eſtimer vn homme qu'ilz ne conſiderent qu'en rechargeant iniure ſur iniure. Celuy qui ſe ſent outragé ne pourpẽſe que de s'en venger, quelque dommage & peril qui luy en peuſt auenir.

Fortune aueugle les eſpritz des hommes quand elle ne veult qu'ilz s'opoſent à ſes deſſeins.

Chapitre XXIX.

QVi bien conſiderera le cours de humains affaires verra ſouuentesfois naiſtre mains accidens, auxquelz le ciel ne vouloit pas qu'on pourueuſt. Et puys que ce cas eſt auenu à Rome, là ou la vertu, la religion, & ordre eſtoit ſi grand, ce n'eſt merueille que trop plus ſouuent auient à vne Cité ou Prouince deſpourueuë de telz remedes. Et pource que ce lieu eſt notable à demonſtrer quelle puiſſance a le ciel ſur les choſes humaines, Tite Liue l'a deduit en paroles amples & d'effi cace, diſant: que le ciel voulant à quelque fin que les Romains cogneuſſent leur puiſſance induit premierement à erreur les Fabiens qui furent enuoyez Embaſſadeurs vers les Françoys, tant que

par leur exploit ilz fuſſent eſmeuz à guerre cõtre Rome. Depuys ordõna qu'il ne fuſt fait à Rome choſe digne de peuple Romain pour celle guerre reprimer, faiſant que Camille fuſt enuoyé en exil à Arde, lequel pouuoit eſtre ſeul & vnique remede à ſi grief mal.

Encores depuys venãs les Françoys à Rome, ceux qui pour reſiſter aux entrepriſes des Volſces & autres voyſins ennemys de Rome, auoient maintesfois créé vn Dictateur à la venue des Frãçoys, ilz ne le firent: voire furent aſſez froidz à leuer leurs ſoldatz, ſans y vſer d'aucune diligence extraordinaire, & ſi longs & tardifz aux armes prendre, qu'à peine ſe trouuerent à temps pour rencontrer les Frãcois ſur la riuiere d'Albe, loingtaine de Rome de dix mille. Les Tribuns ou Mareſchaux du camp ſe camperẽt ſans aucune diligence acouſtumée, ſans election du lieu, ſans foſſé, ſans rempart: Brief ſans aucun reſpect de diuin ou humain remede. Et en l'ordonnance de la bataille tindrent leurs rengs ſi clairs & debiles, que nul des ſoldatz ou Capitaines fit acte aucun digne de la diſcipline Romaine: Car le conflit paſſa ſans effuſion de ſang, fuyans tous auant qu'eſtre aſſailliz. Dont la meilleure part alla à Vege, l'autre ſe retira à Rome. Ceux cy, ſans mettre le pied en leurs maiſons, tirerent droit au Capitole. Il eſt vray que là ilz tindrent quelque meilleur ordre & non tumultuaire, ne chargeant le lieu de peuple inutile, y portãt tout le forment qu'ilz peurent recouurer pour ſouſtenir le ſiege. La plus part de la commune inutile des vieilles gens & femmes & enfans s'enfuit aux lieux circũuoyſins, le reſte demeura à Rome pour proye des Françoys. Tellement que qui auroit leu leurs geſtes par tant d'années precedantes & ſubſequentes, ne pourroit croyre en aucune maniere que c'euſt eſté vn meſme peuple. Dont conclud Tite Liue, apres auoir deduit le deſordre ſuſdit:

Adeo occæcat animos fortuna, cùm vim ſuam ingruẽtem refringi nõ vult.

Tant aueugle fortune les eſpritz quãd elle ne veult ſon effort eſtre deſtourné & empeſché.

Et ne peult eſtre ſentence plus vraye, dont enſuit que les hommes viuans ordinairement es grandes proſperitez, & auerſitez meritent moins de blaſme ou de louenge, à cauſe que le plus ſouuent vous les voyez reduitz en eſtat de ruyne, ou de grandeur, par certaine commodité, procedant du ciel & leur donnant ou oſtant ocaſion de bien faire. Fortune ſçait eſlire vn perſonnage quand elle tend à hault affaire, qui ſoit de tel eſprit & vertu, qu'il

qu'il entende les ocaſions qu'elle luy preſente, & quand elle a proietté quelque euerſion, ou ruyne, y ſçait mettre & eſtablir homme qui bien puiſſe pouſſer à la roue. Etſi d'auanture y auoit qui peuſt rompre ſes deſſeins ne fault point à en depeſcher le païs, ou à le priuer de toute puiſſance qu'il auoit à luy reſiſter ou faire aucun bien. Ce qui ſe void clairement en ceſt endroit, auquel fortune, pour conduire Rome à celle grandeur, ou depuys elle paruint, iugea neceſſaire de l'abatre, comme ſera diſcouru à plein à l'entrée de noſtre tiers liure: toutesfois ne la voulut du tout ruyner. A ceſte fin voyez comme elle pratiqua l'exil & banniſſement de Camille, & non ſa mort moyenna la priſe de Rome, non du Capitole, deſtourna les Romains de toute defenſe de la ville qu'ilz pouuoient pourpenſer, en leur laiſſant quelque ſens & entendement pour la defenſe du Capitole. Ce fut elle qui monſtra le chemin de Vege aux ſoldatz rompuz aupres d'Albe, pour faire tel marché de Rome à ſes ennemys. Et comme elle empeſcha toutes les voyes de ſalut reſiſtãs à ſon deſſein de ruyne, auſsi apres n'oublia rien de tout ce qui pouuoit ſeruir au recouurement d'icelle. Par ce conduit elle à Vege vne armée de Romains entiere & Camille à Arde, pour faire teſte ſous vn Capitaine non maculé ne honny de telle perte, & pur & entier en ſa reputation, par le recouurement du païs. Aſſez ſe pouuoient alleguer d'exemples nouueaux confirmatifz de ceſte opinion, ſi ceſtuy ſeul n'eſtoit plus que ſuffiſant. Ie diray bien d'auantage & affermeray, que ſelon qu'il ſe void par toutes les hiſtoires il eſt bien en nous de ſeconder fortune, non pas de luy reſiſter, & de tiſſir l'ordre de ſes deſſeins, non pas de les rompre: pourtant ne doit nul laſcher la bride à ſa fortune, ne ſçachant le plus ſouuent la part ou elle tend, & cognoiſſant que de couſtume elle va à trauers champs par deſtours & voyes eſgarées & incogneuës. Pource deuons touſiours eſperer, & en eſperant nous ayder, non pas les yeux cloz & la teſte baiſſée nous fourrer es perilz & dangers.

Les Republiques & les Princes de vraye puiſſance & bien fondée ne comparent les amytiez par argent : mais par vertu & reputation de leurs forces.

Chapitre XXX.

LEs Romains eſtoient aſsiegez au Capitole, & cõbien qu'ilz atendiſſent le ſecours de Vege & de Camille, eſtans chaſſez & contraints par famine, vindrent à compoſition auecques les Françoys de ſoy r'acheter de certaine quantité d'or. Et ſur telle conuenance, ainſi que l'or deſia ſe peſoit, Camille ſuruint auecques ſon armée: ce que fit (dit l'hiſtorien) fortune. *Vt Romani auro redempti non viuerent.*

A' fin qué les Romains ne veſquiſſent par or r'achetez.

Lequel point n'eſt ſeulement notable en ceſte part : mais auſsi au progres des actions de ceſte republique, eſquelz ſe void que iamais ilz n'aquirent terre à beaux deniers, iamais ne firẽt paix par argent, mais touſiours par la vertu des armes. Ce que ie ne croy eſtre onques auenu à aucune autre Republique. Et entre les autres ſignes à quoy l'on cognoiſt la puiſſance d'vn eſtat c'eſt de voir comme il vit auecques ſes voyſins. Et quand il ſe gouuerne en ſorte que les voyſins, pour auoir ſon amitié, ſoyent ſes penſionnaires, alors eſt ſigne certain que tel eſtat eſt puiſſant : mais quand ſes voyſins (encores que inferieurs à luy) tirent argent de luy, c'eſt grand ſigne de ſa debilité. Qu'on liſe toute l'hiſtoire Romaine, l'on verra comme ceux de Marſeille, ceux d'Autun, les Rhodians, Hieron le Siracuſian, Eumenes, & Maſiniſſa, les Roys, leſquelz eſtoient tous confins à l'Empire Romain, pour gaigner ſon amytié, mettoient tous les mains à la bourſe, & couroient aux fraiz & tributz à ſon beſoing. ne cherchans de luy autre recompenſe que d'eſtre defenduz. Au contraire l'on verra es foybles eſtatz commençant par le noſtre de Florence, au temps paſſé ſur le point de ſa plus grande reputation, il n'y auoit ſi petit Seigneur en la Romagne qui n'euſt d'elle quelque prouiſion

prouiſion & d'auantage en donnoit aux Peruſins aux Caſtellans, & à tous ſes autres voyſins. Et ſi ceſte cité euſt eſté armée & gaillarde tout fuſt allé au contraire: Car eux tous, pour eſtre en ſa protection, luy euſſent donné argent & cherché, non de luy vendre leur amitié: mais d'acheter la ſienne. En ceſte honte & vilité les Florentins n'ont veſcu tous ſeulz: mais les Venitians auſsi, meſmes le Roy de France, lequel eſtant dominateur d'vn tel royaume, vit tributaire des Suyſſes & du Roy d'Angleterre. Ce qui procede d'auoir deſarmé ſes peuples, & d'auoir mieux aymé ce Roy, & les autres que viẽs nommer, de iouïr d'vne vtilité preſente de pouuoir ſacager les peuples & fuyr vn danger plus ymaginatif que veritable: ne penſans à faire choſes qui les aſſeureroient & reduiroient leurs eſtatz en perpetuelle felicité: lequel deſordre, s'il porte pour quelque tẽps quelque repos, eſt cauſe par ſucceſsion de temps de neceſsité de pertes & ruynes ſans remedes. Il ſeroit trop long à raconter quantesfois les Florentins, les Venitians, & ce Royaume, ſe ſont rachetez ſur la guerre, & quantesfois ſe ſont ſubmis à vne honte, au danger de laquelle les Romains iamais ne furent qu'vne ſeule fois. Long ſeroit à deduire combien de terres les Florentins & Venitians ont achetées à beaux deniers contans: dequoy eſt depuys aparu le deſordre & comme les choſes qui s'aquierent par or ne ſe peuuent par fer defendre. Les Romains garderent ce point d'honneur & ceſte maniere de viure tant qu'ilz veſquirent libres: mais depuys qu'ilz entrerent ſous les Empereurs commencerent à empirer & à aymer & preferer l'ombre au Soleil. Commencerent à ſoy r'acheter ores des Parthes, ores des Germains, ores des autres peuples circonuoyſins: ce qui fut commencement de la ruyne de ce grand Empire. Auſsi procedoient telz inconueniens d'auoir deſarmé ſes peuples, dequoy en reſulte vn autre plus grand, c'eſt que tant plus que l'ennemy t'aproche plus il te trouue foyble & debile. Car celuy qui vit en la maniere deſſusdite traite mal les ſubietz qu'il a dedans ſon empire, ſentãt auoir gens bien apareillez à tenir ſon ennemy loing de luy. De cecy vient que pour ainſi l'eſlongner il fait penſion à ces Seigneurs & peuples prochains de ſes frontieres. Dont auient que telz eſtatz ainſi ordonnez font quelque peu de reſiſtance ſur leurs confins & limites: mais depuys que l'ennemy les a paſſez, ilz ne trouuent plus de remede, & ne s'auiſent que ce moyen de proceder eſt contre tout bon ordre: car le cueur & les parties vitales d'vn

Auertiſſement pour les Roys de France.

ie dy

corps ſe doyuent tenir armées & non pas les extremitez, ſans leſquelles il peult viure, & l'autre blecé il ſe meurt. Et ces eſtatz que ie dy tiennent leurs cueurs nudz & deſarmez & leurs mains & piedz armez. Le dommage que ce deſordre a fait à Florence a eſté veu & ſe void chacun iour, que ſi toſt qu'vne armée paſſe ſes fins, & luy entre pres du cueur c'eſt fait d'elle. Pareille experience n'a pas long temps a eſté veuë des Venitians, voire telle, que ſi leur ville n'euſt eſté ainſi bandée & enuelopée d'eau, on en euſt veu la fin. Ceſte preuue n'a eſté veuë en France ſi ſouuent, eſtant ce Royaume ſi grãd qu'il n'a gueres d'ennemys ſuperieurs. Toutesfoys l'an mil v. c. xiii. que les Angloys y vindrent, tout le païs trembla: Et le Roy meſme & tout autre iugeoit qu'vne ſeule route luy pouuoit tollir ſon eſtat. Aux Romains auenoit tout autrement, que tant plus l'ennemy aprochoit pres de Rome, tant plus trouuoit la cité puiſſante à luy reſiſter. Et ſe void à l'arriuée d'Hannibal en Italie, qu'apres trois iournées perdues, & apres tant de mortz de Capitaines & de ſoldatz, non ſeulement ilz eurent pouuoir de ſouſtenir leur ennemy: mais de le vaincre. Le tout vient d'auoir le cueur bien armé, & tenir peu de conte des extremitez. Car le fondement de ſon eſtat eſtoit le peuple de Rome, le nom Latin, & les autres nations compagnes & aſſociées en Italie, & auſsi leurs Colonies, dont ilz tiroient tant de ſoldatz, qu'ilz leur ſuffirent à combatre & tenir tout le mõde. Et qu'il ſoit vray, ſe cognoiſt par la demande que fit Annon Cartaginoys aux Embaſſadeurs d'Hãnibal, apres la defaite de Cannes: leſquelz ayans hault loué & magnifié les faitz d'Hannibal, Annon les interrogea, s'il eſtoit venu quelqu'vn du peuple Romain parlementer de paix, & s'aucun du nom Latin, ou aucune terre des Colonies s'eſtoit rebellée cõtre les Romains. Ce que nyãs les Embaſſadeurs tant en l'vn qu'en l'autre, Annon repliqua, que ceſte guerre eſtoit auſsi entiere que deuant. Partant voyez & par ce diſcours & par ce que pluſieurs fois nous auons dit ailleurs, quelle diuerſité y a de la maniere de proceder entre les Republiques preſentes & les antiques. Encores ſe void chacun iour par ce point pertes miraculeuſes & miraculeuſes conqueſtes: par ce que ou les hommes ont moins de vertu Fortune mõſtre plus de puiſſance, & d'autãt qu'elle eſt variable ſouuẽt variẽt les Republiques & les eſtatz, & touſiours varierõt iuſques à ce qu'il ſe leue quelqu'vn tant amy de l'antiquité qui bride &

Du Royaume de Frãce.

de & renge ceſte Dame en ſorte, qu'elle n'ayt plus ocaſion de monſtrer les tours de ſon pouuoir à chacun tour du Soleil.

Combien de danger y a d'aiouſter foy & fiance aux banniz.

Chapitre XXXI.

IL ne me ſemble hors de propos de deduire entre ces diſcours, quel peril y a à ſoy fier en ceux, qui ſont chaſſez hors leur païs naturel, eſtant ainſi que chacun deſire à pratiquer auecques ceux qui tiennent les eſtatz, veuë l'ocaſion que Tite Liue nous en donne par ceſt exemple memorable couché en ſon hiſtoire, combien qu'aſſez hors de propos. Quand Alexandre le grand paſſa en Aſie à main armée, Alexandre d'Epire *Cognato* & *Zio* ſon ayeul deſcendit en Italie auecques ſa puiſſance, apellé par les banniz de Luques, qui luy donnoient eſperance d'occuper par leur moyen toute la Prouince: Mais eſtant ſous leur foy entré en Italie, fut meurdry par eux meſmes, pour la promeſſe qui leur fut faite par leurs Citoyens de leur reſtitution, s'ilz l'auoient occis. En quoy ſe doit cõſiderer quelle foy on peult aiouſter à gens qui ſont priuez & banniz de leur païs. Car quant eſt de leur foy il eſt à eſtimer, que par quelques moyens qu'ilz pourront r'entrer en leur païs, ſans voſtre ayde, ilz vous laiſſeront pour s'acoſter d'autres, nonobſtant promeſſe qu'ilz vous ayent faite. Et quant à leur vaine promeſſe & eſperance, tel eſt le deſir qu'ilz ont de retourner en leurs maiſons, qu'ilz croyent naturellement maintes choſes faulſes, & pluſieurs en aiouſtent par art: en telle ſorte qu'entre ce qu'ilz croyent, & qu'ilz ſe dient croyre, vous rempliſſent d'eſperance telle que ſur ce fondement vous mettez en fraiz inutiles, ou faites quelque entrepriſe à voſtre ruine. Or nous ſufira ceſt Alexandre pour exemple, & Temiſtocles l'Atenian, lequel par vne rebellion ſe re-

tira en Asie vers *Darius*, & tant luy promist, que sous sa parolle il entreprit d'ocuper la Grece. En quoy ne luy pouuant Themistocles garder & acomplir sa foy, ou de honte, ou par crainte de punition, s'empoisonna luy mesmes. Et si telle faute fut commise par si excellent personnage, est à estimer que beaucoup plus y faudront ceux qui par moindre vertu se laisserót mener à leur volonté & passion. Il fault donques qu'vn Prince face de gayeté de cueur toutes telles entreprises & fondées sur le raport d'vn homme confiné: pource que le plus souuent il en tombe en deshonneur & grief dommage & interest. A' cause que souuentesfois auient, que les terres se prennent d'emblée & par intelligence, il ne sera impertinent de le discourir au chapitre suyuant, y aioustant en quelles manieres les Romains les aqueroient.

De combien de moyẽs vsoient les Romains pour gaigner & emporter les places.

Chapitre XXXII.

ESTans les Romains du tout sur les armes, ilz les ont tousiours maniées auecques tout l'auantage, tant des fraiz que du reste, qui s'est peu trouuer. A' ceste cause ne se sont amusez à assieger villes, iugeans ceste maniere de conqueste estre de si grande despence, que le cousl passeroit trop le profit qui s'en pourroit esperer. Dont ilz penserent que mieux leur valoit aquerir terres par tout autre moyen que par siege. Aussi voyez vous par si long cours de temps & partant de guerres bien peu d'exemples de places par eux assiegées: mais les moyens dont ilz vsoient à gaigner terre, ou par prise, & expugnation, ou par crainte de soy rendre. Le premier, si pratiquée, ou de pleine violence, ou par force & fraude meslée. La violence ouuerte estoit ou par assault, sans baterie de murs, ce qu'ilz apelloient *agredi vrbem corona*. C'est

na. C'eſt à dire aſſaillir la ville en coronne ou ceinture: car ilz enuironnoient & ceignoient la ville auecques tout leur oſt, & luy liuroient l'aſſault de toutes pars : & ſouuent leur auenoit d'emporter vne cité de prime aſſault, comme fit Scipion de Cartage neuue en Eſpagne. Et quand ce moyen ne ſuffiſoit, ſe mettoient à rompre muraille à force de beliers, ou autres engins & machines belliques. Aucunesfois vſoient de mines, par leſquelles ilz entroient dedans les villes, comme ilz firent à Vege: autresfois pour ſe leuer auſsi hault, que ceux qui defendoient le mur dreſſoient des tours de boys, ou faiſoient des leuées de terre apuyées aux murs par dehors pour venir iuſques à la hauteur d'iceux. Contre telz aſſaux ceux qui defendoient les villes eſtoient en plus grand danger au premier cas, eſtans ceints à l'entour, d'autant que beſoin leur eſtoit d'auoir trop de gens à la defenſe, leſquelz n'eſtoient en ſi grand nombre qu'ilz peuſſent ſuplier à tout & ſcruir à renfort, ou à changer & r'affraichir: Et s'il n'y auoit faulte au nombre, elle eſtoit au cueur, qui ne ſe trouuoient pareil en tous: Et ſi en vn ſeul endroit branloit la defenſe & s'enclinoit la fortune du conflit tout eſtoit perdu. Ainſi auint (comme i'ay dit) que ceſte maniere eut ſouuent treſheureuſe yſſue: Mais ou cas que ce moyen ne leur ſuccedaſt au premier coup, ilz ne le tentoient pas volontiers deux foys pour l'inconuenient qu'ilz y trouuoient que leur gent par ſi long trauail de l'aſſault ne reſtaſt ſi laſſe & recreuë, qu'ilz ne peuſſent ſouſtenir vne ſaillie ſoudaine faite par ceux de dedans, & à la longue ſe miſſent en deſordre & hors d'aleine. Quant à la rompture des murs, les villes (comme à preſent) ſe defendoient de rempars & pour les mines vſoient de contremines, par leſquelles ilz alloient par deuant leur ennemy auecques armes ou auecques engins. Entre leſquelz vſoient ſouuent de tonneaux pleins de plume, ou ilz mettoient le feu, puis les iettoient en la mine & par leur fumée & puanteur empeſchoient l'entrée aux aſſaillans: & quand on les vouloit batre auecques ces hautes tours, ilz s'efforçoient à les ruyner par feu. Contre les leuées de terre ilz rompoient le mur au bas ou la terre eſtoit apuyée, en tirant par dedans autant qu'on en changeoit par dehors: ſi bien qu'en ſubſtrayant autant qu'on en pouuoit mettre la peine demeuroit vaine & la leuée ne montoit point. Ces manieres d'expugnation ne ſe peuuent tenter

longuement, & fault à lors ou leuer le camp, ou chercher par autres moyens la victoire, comme fit Scipion en Afrique, lequel ayãt failly à prendre Vtique d'assault, voyant qu'il ne luy succedoit, leua le siege & tenta de rompre les ostz des Cartaginois: ou conuient en tel cas soy tourner au siege, comme les Romains firent à Vege, Capue, Cartage, Ierusalem, & autres terres, qu'ilz occuperent par long siege. Quant à aquerir place par violence furtiue, il en auient comme il fit à Palepolis, que les Romains gaignerent par traité & intelligence de ceux de dedans. Par ceste maniere d'expugnation maintes places ont esté tentées par les Romains & autres: & peu sont venues à souhait. La raison est que le moindre empeschemẽt du monde peult rompre le dessein, & telz empeschemens suruiennent aysément. Car ou la coniuration se descouure auãt qu'elle sorte efait, & ne se descouure que trop facilement, tant par l'infidelité de ceux à qui elle est communiquée, que par la dificulté qui est à la pratiquer: d'autant qu'il fault conuenir & soy trouuer auecques ennemys & gẽs, à qui n'est loysible de parler sans quelque couleur: mais quand la coniuration ne se descouuriroit au manier mille dificultez sourdent apres à la mettre en acte: Car si tu viens auant le temps designé, ou si tu viens depuys, tout est gasté, s'il se leue quelque bruit, ou rumeur secret, cõme des Oyes au capitole: s'il se rompt quelque ordre acoustumé, la moindre erreur & faulte qui se rencontre ruine l'entrepriſe. Puys estant la plusspart des hommes que l'on meine en tel affaire ignorans de l'assiete du païs & des lieux ou il vont, ilz se confondent, s'engluent, & s'enuelopent pour tout petit & fortuit accident: Et toute imaginacion faulse est pour les mettre en fuyte. Iamais ne se trouua de plus heureux en telles expeditions nocturnes & frauduleuses que *Aratus Sicioneus*, lequel autant qu'il y estoit bon & vaillant, autant estoit couard & pusilanime de iour & en tous faitz d'armes ouuertz & euidens. Ce que l'on doit iuger auoir esté en luy plus par quelque vertu occulte, que par aucune felicité qui naturellement y deust estre. Donques de telz moyens assez s'en pratiquent, peu se conduisent à l'espreuue & moins encores succedent. Quant est de gaigner places par dedition, ou elles se rendent volontairement, ou forcées. La volonté naist ou de quelque necessité extrinseque, qui les contraint à chercher refuge, comme fit Capue aux Romains, ou par desir d'estre bien gouuernez, estans atraitz & inuitez du bon gouuernement,

Aratus Sicioneus.

dont

dont ilz voyét ce Prince vſer enuers ceux qui de leur gré ſe ſont ietez en ſon giron: comme firent ceux de Rhodes, de Marſeille, & autres citez ſemblables, qui ſe donnerent au peuple Romain. Quant à la dedition forcée, ou telle force procede d'vn long ſiege (comme deſſus a eſté dit) ou elle vient de continuelle opreſsion de courſes, de pilleries, & autres mauuais traitemens: pour leſquelz fuyr vne ville ſe vient rendre. De tous ces moyens les Romains vſerent plus du dernier que des autres, & entendirent par l'eſpace de plus de cccc.l. ans à laſſer & trauailler leurs voyſins de routes, courſes, & fourrages, & à prendre (moyennans les acordz) reputation ſur eux, comme autresfois auons diſcouru, & ſur ce moyen ſe ſont touſiours fondez, encores qu'ilz les ayent tous tentez: mais es autres ilz trouuerent touſiours quelque danger, ou dommage. Car au ſiege ya longueur & deſpenſe, en l'expugnation ya doute & peril, es coniurations incertitude. Auſsi ilz virent que par vne route d'armée ennemie, ilz gaignoient vn Royaume en vn iour, & à emporter vne Cité obſtinée par ſiege ilz conſommoient pluſieurs ans.

Comme les Romains donnoiẽt les commiſsions libres aux chefz de leurs armées.

Chapitre XXXIII.

I'Eſtime que voulant tirer profit de l'hiſtoire de Tite Liue, tous les moyens de proceder que tenoit le Senat & peuple Romain ſoiẽt dignes d'eſtre reuoquez en conſideration. Et entre autres eſt à prendre garde auecques quelle autorité ilz depeſchoient leurs Conſulz, Dictateurs, & autres Capitaines, deſquelz on void le pouuoir auoir eſté treſgrãd, & tel, que le Senat ne s'en reſeruoit que l'autorité de mouuoir nouuelle

guerre, & de confirmer les paix & traitez d'acord: remettant le ſurplus à l'arbitre & puiſſance du Conſul, lequel pouuoit donner vne bataille, ſi bon luy ſembloit, ou bien ne la donner pas, & aſſeoir ſon camp en ceſte terre, ou autre. Ce qui ſe verifie par pluſieurs exemples, meſmement par ce qui auint en vne expedition faite cõtre les Toſcans, en laquelle *Fabius* Conſul les ayant vaincuz pres des Sutres, & faiſant deſſein apres de paſſer la foreſt Cimine pour entrer en Toſcane, tant s'en falut qu'il enuoyaſt vers le Senat demander ſon auis, qu'il ne luy en manda ſeulement les nouuelles: Combien que telle entrepriſe de guerre ſe fiſt en nouueau païs en grand danger & yſſue incertaine. Ce que teſmoigne d'auantage la deliberation que le Senat auoit fait au contraire, lequel ayant entendu la victoire de *Fabius*, & craignant qu'il ne tentaſt de trauerſer par celle foreſt en Toſcane, dont il eſtimoit l'entrepriſe fort perilleuſe, à ceſte cauſe enuoya vers luy deux Senateurs, pour l'auertir de ne s'expoſer en ce danger: Mais il auoit deſia paſſé outre, & gaigné la victoire. Tellement qu'au lieu de venir comme deſtourneurs & empeſcheurs de guerre, ilz s'en retournerẽt Embaſſadeurs de ſa gloire & conqueſte. Or qui bien conſiderera ce point, y cognoiſtra vn tour de grande prudence, autrement ſi le Senat euſt voulu qu'vn Conſul euſt procedé en la guerre quaſi de main en main, ſelon qu'il luy moderoit ſa commiſsion de iour en iour, celà le rendoit plus tardif, negligent, & moins auiſé: par ce qu'il ne ſe promettoit le fruit entier de la gloire, ains luy ſembloit que le Senat y auroit part, par l'auis duquel il s'y eſtoit condit & gouuerné. Outre qu'en ce cas le Senat s'obligeoit à donner conſeil en vn affaire, qu'il n'euſt ſceu iamais bien entendre. Car nonobſtant qu'en ceſte compagnie y euſt vn ſi grand nombre de gens tant experimentez au fait de la guerre, ſi eſt ce que n'eſtans ſur les lieux & ne voyãs à l'œil particularitez infinies, qui ſont neceſſaires, à ſçauoir pour aſſeoir vray & certain iugement, ſoy voulans entremettre de conſeiller leurs Capitaines, ilz euſſent commis de trop grãdes fautes. C'eſt ce qui l'a induit à leur laſcher la bride & leur quiter tout le los & hõneur qui en prouiendroit, duquel il iugeoit l'amour eſtre frein & reigle ſufiſante des œuures honneſtes & vertueuſes. C'eſt vn point que vous ay rebatu plus d'vne fois, voyant que les Republiques de noſtre temps (comme celles, de Veniſe & de Floréce) en vſent tout

Victoire de Fabius contre les Toſcans.

autre-

autrement: en ſorte que ſi leurs Capitaines, Pouruoyeurs, ou Commiſſaires ont à aſſoir vne artillerie, ilz en veulent eſtre auertiz & en ordonner: mais ceſt ordre merite pareille louange que font les ordres, leſquelz tous enſemble les ont conduites en l'eſtat que l'on les voit maintenant.

Fin du Second liure des Diſcours de Macchiauel.

Le Troiſieſme liure des diſcours

DE L'ESTAT DE PAIX ET DE GVERRE,

DE MESSIRE NICOLAS MACCHIAVEL CITOYEN ET SECRETAIRE de Florence, ſur la premiere decade de Tite Liue : traduit d'Italien en Françoys.

Auec priuilege du Roy.

A PARIS,

Pour Vincent Sertenas Libraire, tenant ſa boutique au Palays en la galerie par ou l'on va à la Chancelerie, & au mont ſaint Hilaire à l'hoſtel d'Albret.

1548

Enſuit la table du Troiſieſme

LIVRE DES DISCOVRS DE NICOlas Macchiauel Citoyen & Secretaire de Florence.

DOur maintenir vne Secte ou Republique en longue vie, la fault ſouuent retirer vers ſes commencemens. chapitre premier. fueillet i.

Que c'eſt tour de ſapience de ſimuler & contrefaire vn temps le fol. chapitre ii. fueillet iii.

Comme il eſt neceſſaire, à qui veult maintenir vn eſtat de liberté aquis de nouueau, tuer les filz de Brutus. chapitre iii. fueillet iiii.

Vn Prince ne peult viure aſſeuré de ſa ſeigneurie tandis que viuent ceux qui ont eſté deſpouillez. chap. iiii. fueillet iiii.

Qui fait perdre vn Royaume au Roy à qui il eſt hereditaire. chapitre v. fueillet v.

Des Coniurations. chapitre vi. fueillet vi.

D'ou vient qu'entre les mutations de liberté en ſeruitude, & de ſeruitude en liberté, aucunes ſe font ſans effuſion de ſang, les autres y ſont toutes baignées. chap. vii. fueil. xv.

Qui veult alterer vne Republique doit conſiderer ſon ſubiet. chapitre viii. fueillet xv.

Comme il conuient varier auecques le temps, qui veult entretenir touſiours ſa bonne fortune. chapitre ix. fueillet xvi.

Que le Capitaine ne peult euiter la bataille quand ſon ennemy bon gré mal gré la luy veult liurer. chap. x. fueil xvii.

Qui a affaire à pluſieurs, combien qu'il ne ſoit plus fort: toutesfois, s'il peult ſouſtenir les premieres efforts, peult emporter la victoire. chap. xi. fueillet xix.

Comme le Capitaine prudent doit impoſer aux ſiens toute neceſſité de combatre, & l'oſter à ſes ennemys. chap. xii. fueillet xx.

Auquel y a plus de fiance, en vn bon chef ayant mauuaiſe armée, ou en vne bonne armée ayant vn mauuais chef.
chapitre xiii. fueillet xxii.

De quel effait ſont les inuentions nouuelles qui aparoiſſent ſur le fort de la bataille, & les voix nouuelles qui s'y entendent.
chapitre xiiii. fueillet xxiii.

Qu'il n'en fault qu'vn à comander à vne armée, & comme pluſieurs y nuyſent. chap.xv. fueil.xxiiii.

Que l'on va chercher la vraye vertu au temps des affaires, & en proſperité ſont en credit les plus riches & mieux aparentez, non pas les gens vertueux. chap.xvi. fueil.xxv.

Que l'on ne doit ofenſer vn homme, & puys l'enuoyer en aminiſtration & gouuernement d'importance.
chap. xvii. fueil.xxvi.

Il n'y a rien plus digne d'vn Capitaine, que de ſentir les entrepriſes de ſon ennemy auant le coup. cha.xviii. fueil.xxvi.

A ſçauoir ſi à regir & gouuerner vne multitude eſt plus neceſſaire le doux que le rigoureux traitement. chap. xix. fu.xxviii.

Vn exemple d'humanité eut plus de pouuoir enuers les Faliſques que toute la force Romaine. chap.xx. fueil.xxviii.

Comme ſe peut faire qu'Hannibal par ce moyen de proceder tout contraire fit en Italie les meſmes effaitz, que Scipion en Eſpagne.
chapitre xxi. fueillet xxix.

Comme la rudeſſe de *Manlius Torquatus*, & l'humanité de *Valerius Coruinus*, leur ont aquis pareille gloire. cha.xxii. fu.xxx.

Quelles cauſes chaſſerent Camille de Rome. cha.xxiii. fueil.xxxii.

La prolongation des commiſsions & charges des armes a eſté cauſe de la ſeruitude de Rome. chap. xxiiii. fueil.xxxiii.

De la pauureté de *Cincinatus*, & de pluſieurs Citoyens Romains.
chapitre xxv. fueillet xxxiiii.

Comme à l'ocaſion des femmes vn eſtat eſt ruiné.
chapitre xxvi. fueillet xxxv.

Comme vne Cité diuiſée ſe doit vnir, & comme l'opinion eſt faulſe, que pour tenir vne Cité il la faille tenir en partialité & diuiſion. chapitre xxvii. fueil. xxxv.

Que l'on doit prendre garde aux œuures des Citoyens : par ce que ſouuent ou vne action honneſte giſt vn commencement de tirannie, cha.xxviii. fueil xxxvi.

Que les

Que les pechez des peuples procedent des Princes.
chapitre xxix. fueillet xxxvii.
A'vn Citoyen, qui veult faire en vne Republique quelque bonne œuure de ſon autorité, luy conuient eſtaindre l'enuie: & contre la venue de l'ennemy quel ordre doit eſtre mis à la defenſe d'vne ville. chapitre xxx. fueillet xxxviii.
Les Republiques fortes & les perſonnages excellens en toute fortune tiennent vn cueur pareil, & leur dignité meſme.
chapitre xxxi. fueil. xxxix.
Quelz moyens aucuns ont tenu pour troubler vne paix.
chapitre xxxii. fueillet xli.
Comme il eſt neceſſaire, à qui veult gaigner la bataille, mettre ſon armée en aſſurance & confiance, tant entre eux qu'enuers leur Capitaine. chapitre xxxiii. fueil. xlii.
Quelle renommée, voix, ou opinion, induit le peuple à fauoriſer vn Citoyen: Et lequel par plus grande prudence diſtribue les Magiſtratz & ofices, le peuple, ou le Prince.
chapitre xxxiiii. fueil. xliii
Combien eſt dangereux ſe porter chef de conſeil de quelque entrepriſe, & comme d'autant plus qu'il y a d'extraordinaire plus grand y eſt le peril. chapitre xxxv. fueil. xlv.
La cauſe pourquoy les Françoys ont eſté & ſont encores eſtimez en vne bataille au cómencement plus qu'hommes, & apres moins que femmes. chapitre xxxvi. fueil. xlvi.
A'ſçauoir ſi les eſcarmouches & legiers conflitz ſont neceſſaires, & quel moyen y a ſans iceux de cognoiſtre vn ennemy nouueau.
chapitre xxxvii. fueil. xlvii.
Quel doit eſtre vn Capitaine, auquel vne armée ſe deuſt fier.
chapitre xxxviii. fueillet xlviii.
Qu'vn Capitaine doit eſtre expert en la cognoiſſance des ſituations. chapitre xxxix. fueil. xlix.
Comme la fraude au fait de la guerre tourne à gloire.
chapitre xl. fueillet l.
Que la patrie ſe doit defendre, ou à deshonneur, ou à gloire, & en toutes manieres eſt bien defendue. chapitre xli.
fueillet li.
Que les promeſſes faites par force ne ſont à obſeruer.
chapitre xlii. fueillet li.

Que les hommes qui naiſſent en vne contrée gardent preſque en tout temps vne meſme nature. chapitre xliii.
fueillet lii.
Souuentesfois on emporte d'audace & de force ce, que par moyés ordinaires iamais on n'obtiendroit.
chapitre xliiii. fueil. liii.
Lequel eſt meilleur party en vne bataille ſouſtenir l'efort des ennemys, & apres donner dedans, ou les enfoncer de prime furie.
chapitre xlv. fueil. liiii.
D'ou vient qu'en vne Cité vne maiſon & famille garde pour vn temps & s'entretient en meſmes meurs & condicions.
chapitre xlvi. fueil. liiii.
Qu'vn bon Citoyen doit, pour l'amour du païs, oublier ſes iniures & querelles priuées. chapitre xlvii. fueil. lv.
Quand on voit ſon ennemy commettre faute grande, l'on doit redouter quelque faute cachée deſſous.
chapitre xlviii. fueillet lv.
Vne Republique, pour la maintenir en liberté, a beſoin de iour en iour de nouuel ordre & pouruoyance, & par telz merites Q. *Fabius* emporta titre de treſgrand. chapitre xlix.
fueillet lvi.

Fin de la table du Troiſieſme & dernier liure des Diſcours de Machiauel.

SONNET DE L'ANGEVIN, aux Lecteurs.

N'eſtimez pas, Seigneurs, trouuer icy
Propoz legiers, folz, ou delicieux,
Ne ceux qui font les amans ſoucieux,
Matent le cueur, & le rendent tranſi.
Machiauel ne vous raconte auſsi
Cas qui ne ſoit ou graue, ou gracieux,
Et rien de ſot, ou par trop vicieux,
En le liſant le trouuerez ainſi.
Or inſtruit il au long par ſes Diſcours
Princes, Seigneurs, Republiques, Roys, Cours,
A' maintenir leurs gens doux & traitables,
Vaincre, & dompter: Enſeigne les ſubietz
D'eſtre loyaux, non trop ſerfz, ou abietz:
Voylà qu'on lit en ces liures louables.

Probè & Tacitè.

Le Troiſieſme liure des Diſ-

COVRS DE NICOLAS MACCHIAVEL CI-

TOYEN ET SECRETAIRE DE FLORENCE, SVR LA PRE-

miere decade de Tite Liue, à Zanobe Bondelmont & à Coſme Rucellay.

Pour maintenir vne Secte, ou

Republique, en longue vie, la fault ſouuent retirer vers ſes commencemens.

Chapitre Premier.

C'Eſt vn point veritable, qu'il y a vn terme de vie prefix & limité à toutes choſes du monde: mais entre les autres celles parfont tout le cours qui generalement leur eſt ordonné du ciel, leſquelles ne font exces de leur corps, ains le tiennent en ſi bonne reigle & regime, qu'il ne s'altere point, ou s'il s'altere, c'eſt à ſon auantage, non à ſon dommage. Or ie parle des corps mixtes & compoſez, comme ſont les Republiques, & les Sectes, & dy, que les alterations portent ſanté à celles qui les reduiſent vers leur principe. Partant les mieux ordonnées, & de plus longue durée ſont celles, qui (moyennant leurs ordres) ſe peuuent ſouuent renouueler: ou qui par accident ſans leurs ordres viennent à ce renouuelement. Auſsi eſt plus clair que le iour que telz corps ne durent, s'ilz ne ſont renouuelez: & la maniere de les renouueler eſt (comme i'ay dit) les r'amener vers leur principe. Car il fault bien que les fondemens de toutes Sectes, Republiques, & Royaumes, ayent quelque bonté en eux, par le moyen de laquelle ilz reprennent leur premiere reputation & acroiſſement. Et d'autant que par ſucceſsion de temps ceſte bonté ſe corrompt, s'il n'entreuient quelque choſe qui la reduiſe à ſon but, par neceſsité elle defait ce

Renouuelement de Republiques.

corps. A ceſte cauſe dient les auteurs de Medicine (parlãs des corps des hommes)

Quòd quotidie agregatur aliquid, quod quandoqz indiget curatione.

Que chacun iour il s'amaſſe quelque choſe en nous, qui aura quelque foys beſoing de purgation.

Ceſte reduction vers le premier eſtre (i'entens parler des Republiques) ſe fait, ou par accident exterieur, ou par prudence interieure. Quant au premier, l'on void comme il eſtoit neceſſaire que Rome fuſt priſe par les Françoys, à fin qu'elle vint quaſi de nouueau à renaiſtre, & en renaiſſant repriſt nouuelle vie & vertu, auecques obſeruãce de la religion & iuſtice, leſquelles commençoient en elle à prendre tache. Ce qui ſe comprend tresbien par l'hiſtoire de Tite Liue, ou il declare, qu'à tirer l'armée aux champs contre les Françoys & à chercher les Tribuns de puiſſance conſulaire, ilz ne garderent aucun point de cerimonie religieuſe. De meſme main nõ ſeulement ilz ne punirent les trois Fabiens, qui contre le droit des gens auoient combatu aux Françoys: mais les créerent Tribuns: Auſsi ſe doit facilement preſupoſer, que l'on tenoit moins de conte des autres bonnes conſtitutions eſtablies & ordonnées par Romulus, & par ces autres Princes prudens, que raiſon ne vouloit, & que neceſſaire eſtoit à l'entretien de l'eſtat de leur liberté. Ce fouet dõques leur vint de dehors bien à propos, pour faire reprendre tous les ordres de la Cité, & pour donner à entendre à ce peuple, non ſeulement eſtre neceſſaire maintenir la religion & la iuſtice, mais d'auantage eſtimer ſes bons citoyens, & faire plus de conte de leur vertu, que des profitz qui leur ſembloient demeurer, ou diminuer par les œuures. Ce que l'on void auoir ſuccede bien à point: car incontinent apres la ville repriſe, ilz renouuellerẽt tous les ordres de leur religion ancienne, punirent ces Fabiens qui auoient combatu cõtre le droit des gens: puys tant priſerent la vertu de Camille, que le Senat & les autres ordres, toute enuie miſe arriere, remettoient en luy tout le poys de ceſte Republique. Il eſt dõques neceſſaire (cõme a eſté dit) que les hommes qui viuent enſemble, en quelque eſtat, ſe cognoiſſent ſouuent, ou par telz accidens exterieurs, ou par interieurs. Et quant à ceux cy conuient que celà naiſſe, ou d'vne loy, laquelle ſouuent reuoye le conte des hommes qui ſont en ce corps, ou d'vn homme de bien qui naiſſe entre eux: lequel par ſon exemple & par ſes œuures vertueuſes face meſme effait que l'ordonnance. Ce

ce. Ce bien donques auient aux Republiques, ou par la vertu d'vn perſonnage, ou par la vertu d'vn bon ordre. Or quant au dernier, les ordres qui retiroient la Republique Romaine vers ſon principe furent les Tribuns de la commune, les Cenſeurs, & toutes les autres loix qui reſiſtoient à l'ambition & inſolence des hommes: leſquelz ordres ont beſoing d'eſtre quaſi viuifiez par la vertu d'vn Citoyen, qui de grand courage & hardieſſe vienne à les executer contre la puiſſance de ceux qui les rompent & enfraignent. Deſquelles executions, auant la priſe de Rome par les Françoys, furent notables la mort des enfans de *Brutus*, celle des dix Citoyens, celle de *Melius Frumentarius*. Apres la priſe de Rome fut la mort de *Manlius Capitolinus*, la mort du filz de *Manlius Torquatus*, l'execution de *Papirius Curſor* contre *Fabius* maiſtre ou chef de ſa caualerie, l'acuſation des Scipions, leſquelles choſes comme exceſsiues & notables (toutes les foys qu'il en ſourdoit quelqu'vne) faiſoiẽt retirer les hommes vers le but. Et quand elles commencerent à eſtre plus rares, commencerent auſsi à donner aux hommes plus d'eſpace à ſe corrompre, & elles ſe faiſoient auecques d'autant plus grand peril & plus de tumulte: Car il ne faudroit qu'il paſſaſt plus de dix ans de l'vne à l'autre de telles executions. Car ſi plus y a les hommes commencent à changer de meurs, & rompre les loix: & s'il ne ſe leue quelque choſe par laquelle la punition leur ſoit reduite en memoire, & la paour remiſe deuant les yeux, ilz ſe trouue incontinent ſi grande troupe & concurrence de delinquans, qu'on ne les peult plus punir ſans peril. A ce propos ceux qui ont gouuerné l'eſtat de Florence depuys l'an mil quatre cens trente quatre iuſques à mil quatre cens nonante quatre, diſoient qu'il eſtoit neceſſaire de cinq en cinq ans reprendre l'eſtat: autrement eſtoit dificile de le maintenir. Et apelloient reprendre l'eſtat, mettre les hommes en telle crainte & frayeur, qu'il les auoit mis à lors qu'ilz le prindrent & vſurperent, ayant adonq' batu ceux qui (ſelon ceſte forme de viure) auoient mal fait. Mais à meſure que la memoire de ceſte baterie & cruel traitement s'eſtaint, les hommes reprennent hardieſſe de tenter choſes nouuelles & de meſdire: Partant eſt neceſſaire d'y pouruoir en le retirant vers ſon principe. Ceſte retraite auſsi de Republiques vers leur commencement & principe naiſt de la ſimple vertu d'vn perſonnage, ſans dependre d'aucune loy, qui te incite à quelque execution: Neant-

Renouuellemẽt par vertu des ordres.

Executiõs notables.

moins ſont elles de ſi grande reputation & de tel exemple, que les gens de bien deſirent les enſuyure, & les meſchans ont honte de mener vie contraire. Ceux qui à Rome firent particulierement ces bons efaitz furẽt *Horatius Cocles*, *Sceuola*, *Fabritius*, les deux *Decius*, *Regulus Attilius*, & quelques autres, leſquelz par leurs exemples rares & vertueux faiſoient à Rome quaſi le meſme fait que faiſoient les loix & ordonnances. Or ſi les executiõs deſſuſdites & ces exemples particuliers fuſſent auenuz en ceſte cité de dix en dix ans, il s'en ſuyuoit de neceſsité que iamais n'euſt eſté corrompue. Mais ainſi que l'vn & l'autre de ces deux pointz commencerent à deuenir plus rares, les corruptions auſsi ſe prindrẽt à multiplier: & depuis *Marcus Regulus* ne ſe void plus de telz exemples. Et combien que les deux Catons s'eſleuerent à Rome, la diſtance fut ſi grande de luy iuſqu'à eux, & entre eux de l'vn à l'autre, qu'ilz ſe trouuerẽt ſi ſeulz, que par leurs bons exemples ne peurent faire aucun fruit: Meſmement le dernier Caton, lequel trouuant la Cité la pluſpart corrompue, ne peut par ſon exemple reduire ſes Citoyens à meilleure vie. Or cecy ſufit quant aux Republiques: mais quant aux Sectes, encores ſe void telles renouations eſtre neceſſaires par l'exemple de noſtre religion: laquelle ſi par ſaint Françoys, & par ſaint Dominique n'euſt eſté retirée vers ſon principe, elle ſeroit du tout eſtainte. Car ces deux perſonnages par leur pauureté, & par l'imitation de la vie de CHRIST, la remirent es cueurs des hommes ou elle eſtoit effacée, & furent leurs ordres nouueaux de tel pouuoir, qu'ilz ſont cauſe que la deshonneſteté des Prelatz & des chefz de l'Egliſe ne la ſuynent en viuant encores pauurement & ayant tant de credit en leurs confeſsions auec les peuples, & en leurs ſermons & predications qu'ilz leur font entendre, que c'eſt mal fait de dire mal du mal, & que c'eſt bien fait de viure ſous leur obeïſſance, & s'ilz pechent en laiſſer les chaſtiment à Dieu. Et ainſi ilz font le pis qu'ilz peuuent: d'autant qu'ilz ne craignent ceſte punition, laquelle ilz ne voyent & ne croyent. Ceſte renouation donques a maintenu & maintient noſtre religion. Les Royaumes auſsi ont pareil beſoing de ſe renouueler, & de reduire leurs loix vers leur principe. Et void lon le grand bien que cecy fait au Royaume de France, qui eſt le Royaume viuant ſous les loix & ordonnances plus que nul autre, deſquelles les Parlemens ſont gardians & entreteneurs, meſmement celuy de Paris, leſquelles ſont renouuelées par

Renouuelemẽt par la vertu des hommes.

Renouuellemẽt des Sectes

La vie des prelatz de l'Egliſe.

Louange du Royaume de Frãce.

par luy toutes les foys qu'il fait vne execution contre vn Prince du Royaume, & qui condanne le Roy en ſes arreſtz. Et iuſqu'à preſent il s'eſt maintenu pour auoir eſté executeur obſtiné contre ceſte nobleſſe. Mais la premiere foys qu'il laiſſeroit quelque impunité, & qu'elles ſe viendroiét à multiplier, il auiendroit ſans doute, ou qu'il les faudroit corriger auecques vn grand deſordre, ou que ce Royaume viendroit à ſe reſoudre. C'eſt donques la concluſion qu'il n'eſt rien plus neceſſaire en vne communauté de vie, ou Secte, ou Royaume, ou Republique, que de luy rendre la reputation qu'elle auoit au commencement de ſa fondation, & s'eſtudier à ce qu'il y ayt bónes ordonnances, ou gens de bien qui facent pareil effait, ſans que force exterieure ayt à le faire. Car (combien que quelque fóys ce ſoit vn tresbon remede comme elle fut à Rome) elle eſt ſi dangereuſe, qu'elle ne ſe doit deſirer en ſorte quelconque. Or pour móſtrer à tous combien les actions des perſonnes particulieres firent Rome grande, & furent cauſe en ceſte cité de maints bons effaitz, i'en feray le diſcours, & clorray en eux ce tiers liure & derniere partie de la premiere decade. Et combien que les faitz des Roys ſoient grans & dignes de memoire, puys que l'hiſtoire les a declarez amplement, ie les laiſſeray & n'en parleray autrement, fors que de ce qu'ilz auroient fait concernant leur priué profit, & commenceray par Brutus pere de la liberté Romaine.

Cõcluſiõ.

Que c'eſt tour de ſapiẽce que ſimuler & contrefaire vn temps le fol.

Chapitre II.

IAmais hõme n'aquiſt telle reputatiõ de ſageſſe & prudẽce, par la grãdeur de ſes actes, qu'a merité Iunius Brutus par ſa ſimulatiõ de folie. Et cõbien que Tite Liue n'en exprime autre raiſon qui l'ayt iduit à ce faire, ſinõ pour ſauuer ſa vie & patrimoine: ſi eſt ce que cõſiderée ſa maniere de proceder, il eſt croyable qu'il prit ce faux viſage, à fin que l'on ne priſt garde

Iunius Brutus cõtrefaiſant le fol.

à ſa vie, pour auoir plus grande commodité d'oprimer les Roys, & deliurer ſa patrie toutes foys que l'ocaſion luy en ſeroit donnée. Et qu'ainſi fuſt ſe peult iuger par l'interpretation qu'il fit de l'oracle d'Apollo, quand il fit ſemblant de ſoy laiſſer choir pour baiſer la terre, iugeant par là les dieux eſtre fauorables à ſes penſées. Et depuys quand ſur le corps de Lucrece, entre le pere, le mary, & autres parens d'elle, il fut le premier qui tira le couſteau de la playe & fit iurer aux aſsiſtans, que deſormais ne ſoufriroient aucun regner à Rome. Par ſon exemple doiuent aprendre tous ceux qui ſont mal contens d vn Prince, comme ilz doiuent meſurer & peſer leurs forces. Et s'ilz ſe trouuent aſſez puiſſans pour ſoy deſcouurir ſes ennemis & luy faire guerre ouuerte, ilz feront bien de tenir ceſte voye comme la moins perilleuſe & plus honorable. Mais s'ilz ne ſont de ceſte qualité, doiuent chercher par tous moyens à gaigner ce point de ſe rendre agreables, & à ceſte fin tenter toutes les voyes qu'ilz iugeront neceſſaires, ſuyuans & ſe conformans à tous ſes plaiſirs, & s'adonnans à tout ce qu'ilz cognoiſtront leur plaire le plus. Ceſte priuauté domeſtique te fait premier viure en ſeureté, & ſans aucun peril te fait iouir de la bonne fortune du Prince auecques luy meſme, & ſi te donne toute cõmodité de ſatiſfaire à ton vouloir. Vray eſt qu'aucuns dient, qu'auecques les Princes ilz ne voudroient eſtre ſi pres qu'ilz ſe trouuaſſent couuertz de leur ruyne, ne ſi loing que quand ilz viendroient à ruyner, ilz ne fuſſent aſſez à temps pour ſaillir & ſe ieter deſſus ſa ruyne: laquelle voye moyenne me ſembleroit bien la plus vraye, ſi elle ſe pouuoit tenir: mais parce que ie l'eſtime impoſsible, conuient ſoy reduire à l'vn des moyens deſſuſditz, c'eſt de s'eſlongner, ou aprocher d'eux. Quiconque fait autrement, s'il eſt de quelque qualité aparente, il ſera en continuel danger. Et ne ſufit de dire, ie ne me ſoucie de rien, ie ne deſire honneur ne profit, ie vueil viure à moy, & en repos, ſans noyſe ne debat: Parce que ſont excuſes aſſez ouyes, & peu acceptées. Et n'eſt pas en la puiſſance des perſonnes d'aparence de ſe tetirer ainſi à part ſoy, quand bien le voudroient & ſans aucune ambition: d'autant qu'on ne les en croyt pas. Et ſi d'eux ilz cherchent ceſte vie, les autres ne les y laiſſent en patience. C'eſt donques le mieux faire le fol comme Brutus, qui eſt choſe ayſée, en louant, parlant, voyant, & faiſant maintes choſes cõtre ton cueur, pour complaire au Prince. Or puys qu'auons deuiſé de la prudẽce de ce perſonnage, pour le recouure-

ment

ment de la liberté de Rome, maintenant parlerons de ſa ſeuerité à la maintenir.

Comme il eſt neceſſaire, à qui veult maintennir vn eſtat de liberté aquis de nouueau, tuer les filz de Brutus.

Chapitre III.

MOins ne fut neceſſaire qu'vtile la ſeuerité dont vſa Brutus pour maintenir à Rome la liberté, qu'il luy auoit conquiſe, laquelle eſt de rare exemple entre toutes les memoires des choſes: de voir le pere ſeoir au ſiege de Iuſtice, qui non ſeulement condanne ſes enfans à mort, ains aſsiſte luy meſme à leur execution. Or ceux qui ont leu les choſes antiques, cognoiſſent que touſiours apres vne mutation & changement d'eſtat, ſoit de Republique en tirannie, ſoit de tirannie en Republique, eſt neceſſaire quelque execution memorable contre les ennemiz des conditions preſentes. Et quiconque vſurpe vne tirannie & ne tue Brutus, & qui conduit & met en liberté vn eſtat, ſans tuer les enfans de Brutus, il n'y dure ne proſpere pas longuement. Or par ce que ce point a eſté cy deſſus diſcouru bien au long, ie me remetz à ce qui à lors en a eſté dit. Seulement alegueray vn exemple auenu de noſtre temps de *Piero Soderini*, lequel penſoit par ſa bonté & patience ſurmõter ceſt apetit, qui eſtoit es enfans de Brutus de retourner ſous autre gouuernement, & s'abuſa. Et combien que par ſa prudence il cogneuſt ceſte neceſsité, & que la fortune & condicion de ceux qui luy en vouloient, luy donnaſt ocaſion de les eſtaindre, ſi eſt ce que ſon cueur ne s'adonna iamais à le faire. Car outre ce qu'il cuydoit par patience & bõté purger leurs mauuaiſes humeurs & par dõs & biens faitz conſumer & effacer quelque ſienne inimitié, il eſtimoit que pour hurter & oprimer brauement ſes opoſitiõs & batre ſes auerſaires, faloit prendre quelque autorité extraordi-

Piero Soderini.

naire & rompre auecques les loix l'egalité ciuile. Lequel point (encores que depuys il n'en ayt vſé en tiran) euſt tant eſtonné tout le peuple, que l'on n'euſt iamais depuys ſa mort eſté ſi empeſché à refaire vn Capitaine de guet à vie. Lequel ordre il iugeoit eſtre bon d'augmenter & entretenir, & eſtoit ſa conſideracion bõne & ſage: Mais l'on ne doit iamais laiſſer courir vn mal, pour eſperance d'vn bien, quand ce bien peult facilement eſtre oprimé par le mal. Or il deuoit penſer, que ſes œuures & ſon intention eſtans pour eſtre iugées par leur fin & yſſue (quand Fortune & la vie l'euſſent acompagné) qu'il pouuoient certifier que ce qu'il auoit fait eſtoit pour le ſalut de la patrie, non pour ſon ambition, & ſi pouuoit y donner tel ordre que ſon ſucceſſeur ne peuſt faire par mal ce qu'il auoit fait pour bien. Mais la premiere opinion le deceut, en ce qu'il n'entendoit que la meſchanceté ne ſe dompte par le temps, ne s'apaiſe par aucuns dons: Tellement que par faute de reſſembler Brutus, il perdit auecques la patrie ſon eſtat & ſa reputation. Or comme il eſt dificile ſauuer vn eſtat de liberté, moins n'y a de difficulté à ſauuer vn eſtat royal, comme nous monſtrerons au chapitre enſuyuant.

Vn Prince ne peult viure aſſeuré de ſa ſeigneurie tandis que viuent ceux qui en ont eſté deſpouillez.

Chapitre IIII.

LA mort de *Tarquinius Priſcus* pourchaſſée par les filz d'*Ancus*, & la mort de *Seruius Tullus* par Tarquin le fier, monſtrent comme il eſt difficile & dangereux deſpouiller vn perſonnage d'vn Royaume, & laiſſer encores en vie celuy qui peult tẽdre par ces merites à le recouurer. Auſsi void on comme *Tarquinius Priſcus* s'abuſa de s'eſtimer iuſte poſſeſſeur de la coronne, d'autant qu'elle luy eſtoit donnée par le peuple & confirmée par le Senat: ne croyant que l'indignation peuſt eſtre de ſi grand

grand pouuoir es filz *d'Ancus*, qu'ilz n'euſſent à ſoy tenir contens de ce dont toute Rome ſe contentoit. Auſsi s'abuſa *Seruius Tullus*, penſant pouuoir regaigner le cueur des filz de *Tarquinius* par quelque nouueau bon traitement: de ſorte que quãt au premier ce peult bien eſtre auertiſſement pour tous Princes, de ne fonder aucune aſſeurance en leur eſtat tandis que viuront ceux qui en ont eſté priuez. Et quant au ſecond point peult eſtre auerty tout grãd Seigneur, que iamais vieilles iniures ne s'effacent par nouueaux biens faitz, & d'autant moins que la grandeur de l'outrage paſſeroit la meſure du plaiſir. Sans doute c'eſtoit ſimpleſſe à *Seruius Tullus* d'eſtimer que les filz de *Tarquinius* prinſent en patience d'eſtre gendres de celuy ſur qui ilz ſe iugeoient deuoir eſtre Roys. Auſsi ce deſir & apetit de regner eſt ſi grand, qu'il entre es cueurs non ſeulement de ceux qui touchent à la coronne, mais de ceux qui n'y peuuent aucun droit pretendre: comme en la femme du ieune *Tarquinius* fille de *Seruius*, laquelle eſmeuë de ceſte rage, contre toute affection & pieté filiale, incita ſon mary contre ſon pere à luy tollir la vie, & le Royaume: de tant elle eſtimoit plus eſtre Royne que fille de Roy. Si donques *Tarquinius Priſcus & Seruius Tullus* ont perdu leur Royaume par faute de s'eſtre aſſeurez de ceux ſur qui ilz l'auoient vſurpé, Tarquin le fier le perdit pour n'auoir obſerué les ordres des Roys anciens, comme ſera monſtré au chapitre enſuyuant.

Qui fait perdre vn Royaume au Roy à qui il eſt hereditaire,

Chapitre V.

AYant Tarquin le fier mis à mort *Seruius Tullus*, duquel il n'eſtoit demeuré aucun heritier, le Royaume tomboit en ſa main ſeurement, ſans qu'il euſt à craindre aucune des choſes qui auoient eſté cõtraires à ſes predeceſſeurs. Et cõbien que le moyen d'ocuper la corõne fuſt extraordinaire & odieux, ſi eſt ce que quãd il euſt obſerué les ordres antiques des autres Roys il euſt

il euſt eſté comporté, & ne ſe fuſt eſmeu contre luy le Senat ne la commune pour luy tollir l'eſtat. Ce ne fut donques pour la force que *Sextus* ſon filz fit à Lucrece qu'il fut chaſſé : mais par ce qu'il auoit rompu les loix du Royaume & gouuerné tiranniquement, ayant oſté au Senat toute auctorité, qu'il auoit à ſoy reduite iuſques à reuoquer les affaires en ſon palays, au mal contentement de tous, leſquelz auoient acouſtumé d'eſtre traitez es lieux publiques auecques la ſatisfaction du Senat Romain : Tellement qu'en peu de temps il deſpouilla Rome de toute la liberté qu'elle auoit maintenue ſous les autres Roys. Voire ne luy ſuffit l'inimitié des peres, s'il n'irritoit encores contre luy le commun peuple, le trauaillant en choſes viles & mecaniques, & toutes autres que celles en quoy ſes predeceſſeurs l'auoient employé : En ſorte qu'ayant remply Rome d'exemples cruelz & ſuperbes, deſia auoit diſpoſé les cueurs de tous les Romains à rebellion, ſi toſt que l'ocaſion s'en offriroit. Et ſi l'accident de Lucrece ne fuſt auenu le premier, autre euſt produit pareil effait. Car ſi Tarquin euſt veſcu comme les autres Roys, & que *Sextus* ſon filz euſt commis ceſte faute, *Brutus* & *Collatinus* euſſent eu recours à Tarquin pour en auoir vengeance contre *Sextus*, non au peuple Romain. Sçachent donques les Princes, qu'ilz commencent à perdre leur eſtat à l'heure qu'ilz viennent à rompre les loix & les manieres & couſtumes anciennes, ſous leſquelles les hommes ont long temps veſcu. Et ſi apres qu'ilz ſont priuez de leur eſtat ilz deuenoient ſi prudens, qu'ilz cogneuſſent la facilité qu'il y a à tenir vne ſeigneurie par bon & ſage conſeil, leur perte leur ſeroit plus grieue à porter, & eux meſmes ſe condenneroient à plus grande punition qu'ilz ne ſeroient condannez par autres. Car il eſt plus ayſé ſe faire aymer des bons, que des meſchans, & obeïr aux loix, que leur commander. Et pour entendre le moyen qu'à ceſte fin leur fault tenir : ilz n'ont autre peine à porter, qu'à prendre pour miroir la vie des bons Princes, cõme de Thimoleõ Corinthien, d'Aratus Sicionien, & d'autres, en la vie deſquelz ilz ont trouué tãt de repos & telle ſatisfaction de celuy qui gouuerne & de ceux qui ſont gouuernez, que l'enuie leur deüroit venir de les imiter : eſtant ſi facile de le faire pour les raiſons deuantdites. Car quand les hommes ſont bien gouuernez, ilz ne cherchent ne demandent autre liberté, non plus que les peuples

regiz

regiz par les deux ſuſnommez, qu'ilz contraignirent à demeurer Princes tant qu'ilz veſquirent contre le deſir qu'ilz auoient (dont ilz les tenterent ſouuent) de ſe remettre en leur eſtat priué. Or pour ce qu'en ce chapitre & es deux precedans a eſté deuiſé des humeurs concitez contre les Princes, & des coniurations faites par les filz de *Brutus* contre la patrie: auſsi de celles qui furent faites contre *Tarquinius Priſcus*, & contre *Seruius Tullus*: il ne me ſemble hors de propos d'en traiter amplement au chapitre ſuyuãt, comme de matiere digne d'eſtre notée, tant par les Princes que perſonnes priuées.

Des coniurations.

Chapitre VI.

IL ne m'a ſemblé raiſonnable de laiſſer derriere le propos des coniurations, eſtant choſe perilleuſe, tant aux Princes, que aux perſonnes priuées: Car l'on void par elles trop plus de Princes auoir perdu la vie & l'eſtat, que par guerre ouuerte. Par ce qu'il n'eſt poſsible à peu de gẽs de mener guerre contre vn Prince: mais chacun a pouuoir de coniurer cõtre luy. D'autre part les perſonnes priuées ne font entrepriſe qui ſoit plus dangereuſe, ne plus temeraire: eſtant dificile en toutes ſes parties, dont il auient que pluſieurs l'atentent, & peu en viennent à bonne yſſue. A' fin donques que les Princes aprennent à ſoy garder de telz dangers, & que les gens priuez s'y fourrent auecques plus grãde diſcretion, voire à ce qu'ilz ſe tiennent contens de viure ſous le gouuernement, auquel Fortune les a ſouſmis, i'ay deliberé en traiter au long, ſans laiſſer aucun cas notable qui ſerue à l'inſtruction de l'vn. ou l'autre. Et certes la ſentence de *Cornelius Tacitus* eſt ſinguliere, qui dit, que les hommes ont à honorer les choſes paſſées, & à obeïr aux preſentes, & qu'ilz doyuent deſirer les bons Princes, & quelz qu'ilz ſoient les tolerer & comporter. Auſsi, à la verité, qui fait autrement, le plus ſouuent ruyne ſoy & ſa patrie. Cornelius Tacitus.

Nous

Nous deuons donques (pour entrer en matiere) premier conſiderer contre qui ſe font les coniurations, & trouuerons que c'eſt contre la patrie, ou contre le Prince. Or de toutes les deux diſcourons maintenant: car de celles qui ſe menent pour liurer vne place aux ennemys qui l'aſsiegent, ou de telles autres, deſſus en a eſté parlé ſufiſamment. En premier lieu nous traiterons de celles qui ſe font cõtre le Prince, & auant toute œuure examinerons les cauſes d'icelles, qui ſont maintes: mais vne y a plus importãte que toutes les autres, qui eſt eſtre haï de tous en commun. Car le Prince qui a eſmeu contre luy ceſte hayne vniuerſelle, il fault eſtimer par raiſon qu'il a offenſé quelzques perſonnes particulieres plus que les autres, qui en deſirent vengeance: de laquelle le deſir leur eſt augmenté par ceſte mauuaiſe diſpoſicion vniuerſelle, qu'ilz voyoient eſmeuë contre luy. Le Prince donques doit fuyr ceſte hayne publique. Mais quel moyen il a à tenir pour l'euiter, l'ayant traité ailleurs, ie n'en toucheray rien icy. Car ſe gardant de ce mal cy, les ſimples offenſes particulieres luy feront moins la guerre: l'vne, par ce qu'il ne ſe rencontre gueres de gens qui tant poyſent les iniures qu'ilz ont receuës, qu'ilz vueillent entrer en ſi grand peril pour s'en vẽger: l'autre, par ce que quand ilz ſeroient d'aſſez grand cueur & pouuoir pour le faire, ilz en ſont deſtournez par l'affectiõ vniuerſelle qu'ilz voyent du peuple enuers le Prince. Or les iniures faut qu'elles touchent les biens, le ſang, ou l'hõneur. De celles du ſang, les menaces ſont plus dangereuſes que l'execution, voire ſont treſdangereuſes & l'execution eſt ſans peril, d'autãt que celuy qui eſt mort ne peult penſer de la vengeance, ceux qui demeurerent vifz le plus ſouuent en laiſſent le pourchas au mort: Mais celuy qui a eſté menacé qui ſe void contraint de neceſsité, ou de faire, ou de ſouffrir, deuient homme dangereux pour le Prince, comme nous dirons en ſon lieu ſpecialement. Apres ceſte neceſsité, les biens & l'honneur ſont les deux choſes qui plus offenſent les hommes, & deſquelles le Prince ſe doit garder. Car il ne ſçauroit deſpouiller homme ſi au, nu qu'il ne luy reſte vn couſteau pour ſe venger, ne tant le deshonorer, qu'il n'ayt encores vn courage obſtiné à en pourchaſſer la raiſon. Or entre les honneurs que l'on oſte celuy des Dames eſt le plus important, & apres le contennement & meſpris de la perſonne. Ce qui arma Pauſanias contre le Roy Philipe de Macedone, & a fait prendre les armes à maints autres contre pluſieurs Princes: Et de noſtre

Coniuration cõtre le Prince.

temps

temps *Giulio Belanti* ne fut incité contre *Pandalfo* Tyran de Siene, que par ce qu'il luy osta sa fille, qu'il luy auoit donnée à femme comme nous dirons en son propre lieu. La plus grande cause qui fit coniurer les *Pazzi* contre les *Medici*, fut l'heredité de *Giouanni Bouromei*, qui leur fut tollu par leur ordonnance. Vne autre cause y a, & tresgrande, qui induit les gens à coniurer contre leur Prince, c'est à sçauoir le desir de deliurer la patrie, qui par luy a esté ocupée & asseruie: laquelle incita *Brutus* & *Cassius* contre Cesar, & a meu plusieurs autres contre les Phalares, *Dionisies*, & semblables vsurpateurs de leur propre patrie. Et n'y a moyen pour les Tirans à eux preseruer de ce danger, fors qu'en deposant leur tirannie. Et comme peu se trouuent qui le vueillent faire, aussi peu y a qui ne finent mal. Dont est sorty ce vers de Iuuenal,

Ad generum Cereris sine cæde & vulnere, pauci
Descendunt Reges, & sicca morte Tiranni. Iuuenal.
Gueres Tyran n'est là bas descendu,
De qui le sang n'ayt esté respandu.

Les perilz qui sont (comme dessus ay dit) es coniurations, sont fort grans, à cause qu'ilz durent tout le temps & de les manier & de les executer: voyre encores apres l'execution. Ceux qui coniurent, ou ilz sont plusieurs, ou il n'y a qu'vn seul. Pour vn, ne semble que coniuration se puisse dire: mais bien vne ferme volonté en vn homme de tuer son Prince. Cestuy seul est exempt du premier des trois perilz, que le coniurateur encourt, d'autant qu'auant l'execution il n'est en aucun danger: n'ayant communiqué son secret à personne, & hors de crainte que son dessein ayt esté porté à l'oreille du Prince. Ceste deliberacion ainsi faite peult estre en chacun homme de quelque sorte qu'il soit, petit, ou grand, noble, ou roturier, familier, ou non familier au Prince. Car à chacun est loysible parler à luy, & qui peult parler, peult descharger son cueur. Pausanias (de qui i'ay desia parlé) occit Philipe de Macedone allant au temple, enuironné de mil hommes en armes, & au mylieu de son filz & de son gendre, vray est qu'il estoit noble & bien cogneu du Roy. Vn pauure Espagnol de vile cõditiõ dõna vn coup de cousteau sur le col de Ferrand Roy d'Espagne: qui ne fut playe mortelle: mais on void par là, qu'il eut le cueur & cõmodité de le faire. Vn nõmé Deruis Prestre Turcq tira vn coup de Cymeterre à Bayfit pere du grand Seigneur à present regnant, il ne porta: mais il eut

Coniuration d'vn seul cõtre le Prince.

Bayfit predecesseur du grand Turcq.

eut donques la hardieſſe & oportunité de le faire. De telz courages, ie croy qu'il s'en trouueroit aſſez, d'autant que la volonte eſt exemple de punition & peril: mais peu y a qui le facent: Et de ceux qui l'oſent faire, ou nul, ou bien peu reſchapent de mort preſente & ſur le fait. Or ne ſe trouue perſonne qui ſe vueille liurer à mort certaine. Mais laiſſons là ces volontez & coniurations vniques, & paſſons à celles qui ſe font par pluſieurs. Ie dy qu'il ſe comprend par les hiſtoires que toutes coniurations ont eſté faites par grans perſonnages, ou qui eſtoient fort familiers du Prince. Car autres (s'ilz ne ſont folz eceruelez) ne coniureront: veu que telles gens debiles & eſloignez de la maieſté du Seigneur, n'ont aucune commodité de celles qui ſont requiſes à l'execution de telle entrepriſe. Premierement les perſonnes de nul pouuoir ne rencontrerent gens qui leur tiennent foy: d'autant que nul ne conſentira à leur vouloir ſous aucune des eſperances, qui font fourrer les gens en danger: En ſorte que quand ilz ſe ſont deſcouuertz à deux ou trois perſonnes, il ſa trouue quelque acuſateur & ſont ruynez. Mais quand encores ilz ſeroient ſi heureux de n'eſtre de nul acuſez, en l'execution ſont enuelopez de tant de dificultez (à cauſe qu'ilz n'ont l'entrée au lieu ou eſt le Prince) qu'il eſt impoſsible qu'ilz ne s'aillent perdre au fait de l'execution. Car ſi les grans perſonnages, & ceux qui y ont acces à leur gré, ſont opreſſez des difficultez qui ſe diront cy deſſous, eſt conuenable qu'à telles gens elles croiſſent ſans fin. Partant les hommes (d'autant que ou il va de la vie & de l'honneur ilz ne perdent du tout le ſens) quand ilz ſe voyent foybles, ilz s'en gardent, & quand ilz ont vn Prince contre cueur, ilz ſe donnent à le maudire & blaſmer, & atendent qu'autres de plus grande qualité les en vengent. Et s'il ſe trouuoit quelqu'vn de ceſte baſſe eſtofe, qui euſt atenté telle choſe, en luy faudroit louër l'intention, & non la prudence. Si eſt ce que l'on void que tous coniuratenrs eſtoient perſonnes d'eſtat, ou familiers du Prince. Entre leſquelz y en a eu qui ont eſté incitez à coniurer auſsi bien par trop des biensfaitz qu'ilz auoient receuz, comme autres par trop de tors & outrages. Comme fut *Peremius* contre *Commodus*, *Plautianus* contre *Seuerus*. *Seianus* contre *Tiberius*. Ceux cy auoient eſté eſleuez en ſi grandes richeſſes par les Empereurs, & en ſi hault degré d'honneur, qu'il leur ſembloit n'auoir plus faulte que de l'Empire à perfection de puiſſance.

Coniuratiõ de pluſieurs cõtre le Prince.

A quoy

A quoy ne voulans faillir, ſe mirent à coniurer contre le Prince, & leurs coniurations eurent toutes telle fin que meritoit leur ingratitude. Vray eſt que de memoire recente celle de *Iacapo d'Apiano* cõtre M. *Piero Gambacorti* Prince de Piſe eut bonne yſſue, & il tollit l'eſtat à celuy, par qui il auoit eſté norry, eſleué, & conſtitué en reputation. Celle de *Copola* en noſtre tẽps cõtre le Roy Ferrãd d'Arragon fut de ce nombre, lequel eſtoit paruenu à ſi grande richeſſe, qu'il luy ſembloit ne luy falloir plus rien que la coronne, pour le pourchas de laquelle il perdit la vie. A la verite ſi aucune coniuration de pluſieurs perſonnes contre les Princes deuroit ſortir effait ſeroit ceſte cy ſur toutes, comme eſtant faite par telz que l'on pourroit dire autres Roys, & qui ont tant de commoditez pour l'acomplir. Mais ceſte ambition de dominer qui les aueugle, les aueugle auſsi au maniment de ceſte entrepriſe. Et s'ilz ſçauoient conduire leur meſchanceté par diſcretion & prudence, impoſsible ſeroit qu'ilz n'en vinſent à chef. Le Prince doncq' qui ſe veult garder de coniuration doit plus craindre ceux à qui il a fait de trop grans biens, que ceux qu'il a trop mal traitez. Car ceux cy ont faute des commoditez dont les autres abondent, & leur volonté eſt ſemblable: car le deſir de regner eſt auſsi grand, ou plus que celuy de vengence. Parquoy ne doiuẽt dõner tant d'auctorité à leurs amys, qu'il n'y ayt quelque diſtance & interualle d'icelle à leur dignité ſouueraine & qu'il n'y ayt encores entre deux quelque choſe deſirable pour eux: autrement ſera cas eſtrange & rare, s'il ne leur en prend comme aux Princes deſſuſditz. Or retournons à noſtre propos. Ie dy que la coniuration ayant a eſtre menée par grans perſonnages, & qui ayent ayſé acces au Prince, maintenant conuient diſcourir quelz ont eſté les ſucces de leurs entrepriſes, & entendre la cauſe de leur felicité, & infecilité. Et (comme ay dit cy deſſus) il s'y trouue danger en troys temps. Au commencement, ſur le fait, & apres. Qui eſt cauſe que peu d'elles ſuccedent: d'autant qu'il eſt preſque impoſsible de les paſſer tous heureuſement. Or pour commencer à diſcourir les perilz premiers, leſquelz ſont les plus importans, ie dy qu'il eſt beſoing d'eſtre fort prudent, & d'vſer d'vne grande maniere, à ce que la menée en la maniant ne ſe deſcouure. Ce qui peult auenir par raport, ou par cõiecture: le raport vient d'auoir cõmuniqué l'affaire à gens de peu de foy, ou de peu de prudence. L'infidelité ſe rencontre facilement: car tu n'y peux apeller

Coniuration ſe deſcouure par raport.

que ceux en qui tu te fies, qui pour l'amour de toy ſe vueillent expoſer à la mort: ou bien qui ſeroient mal contens du Prince. De gens de fiance s'en pourroit trouuer vn, ou deux: mais depuys que tu viens à t'eſtendre à plus, il n'eſt pas poſsible. D'auantage fault bien que l'amytié qu'ilz te portent ſoit grande, voulant que le peril & la paour de punition ne leur ſoit plus grande. Outre les hommes s'abuſent le plus ſouuent aux amys qu'ilz cuydent auoir, & ne t'en peux aſſeurer ſans experience, & les eſprouuer en cecy eſt treſdangereux: voyre quand tu les aurois eſſayez en quelque autre cas qui n'eſtoit ſans peril, & cogneuz pour loyaux: encores ne peux tu par celle foy meſurer ceſte cy d'autant qu'elle excede trop toute autre equalité de danger. Celuy qui voudra iuger la foy par le mal contentement qu'on a du Prince, peult ayſémement eſtre deceu: parce que ſi toſt qu'il a declaré ſon courage à ce mal content, il luy a donné matiere de ſe contenter, & eſt force que la hayne ſoit grande, ou que ton auctorité ſoit treſgrande, pour le maintenir en loyauté. Dont eſt auenu que pluſieurs coniurations ont eſté reuelées & oprimées ſur les commencemens. Et quand vne eſt tenue long temps ſecrete entre pluſieurs, on le repute miracle comme furent celle de Piſo contre Neron: & de noſtre temps celle des *Pazzi* contre *Lorenzo* & *Giuliano de Medici*: de laquelle eſtoient plus de cinquante, qui ne la deſcouurirent qu'à l'execution. Quãt à eſtre decelé par indiſcretion, procede des coniurateurs, qui parlent indiſcretement, en ſorte qu'vn ſeruiteur, ou quelque autre l'entende: comme il auint aux enfans de Brutus, leſquelz en maniant l'affaire auecques les Embaſſadeurs de *Tarquinius* furent entenduz par vn ſerf qui les acuſa. Aucunesfoys celà viẽt de legiereté, quand on communique ſon ſecret à quelque Dame, ou enfant, que l'on ayme, ou à autres telles gens: comme fit *Dinus*, l'vn des compagnons coniurans auecques Philotas contre Alexandre le grand, lequel declara ſon fait à *Nicomacus* (enfant qu'il aymoit) l'enfant le dit à *Ciballinus* ſon frere, & luy au Roy. Quant aux deſcouuertes par coniecture, celle de Piſo, contre Nero en eſt bon exemple: en laquelle *Sceuinus* l'vn des coniurans le iour deuant qu'il euſſent à occir Nero fit ſon teſtament, ordonna que *Milichius* ſon libert feroit aguyſer ſon poignart qui eſtoit vieil & enrouillé, mit tous ſes ſerfz en liberté, & leur donna argent, fit acouſtrer des bandes pour les playes. Par leſquelles coniectures *Milichius* acertené

Coniuration ſe deſcouure par coniecture.

tené du cas, l'acuſa à Nero. *Sceuinus* fut pris & *Natalis* auecques luy, qui eſtoit de l'entrepriſe, leſquelz on auoit veu parler longuement enſemble & de ſecret le iour precedant, & ne s'acordans du deuis qu'ilz auoient eu, furent contraintz de confeſſer la verité: tellement que la coniuration fut deſcouuerte à la ruyne de tous les coniurateurs. De ces cauſes d'eſtre ainſi deſcouuert n'eſt poſsible ſe garder, que par malice, indiſcretion, ou legereté celà n'auienne, toutesfoys & quantes que leur nombre paſſe trois ou quatre. Et depuys qu'il en eſt pris plus d'vn de l'entrepriſe, eſt impoſsible qu'elle ne ſoit cogneuë: d'autant que deux perſonnes ne ſçauroient conuenir de tous leurs propoz. Quand il n'en y a qu'vn pris qui ſoit homme de cueur, il pourra bien auoir bon bec, & tenir les autres ſecretz. Auſsi conuient que ſes compagnõs ne ſoient de moindre courage que luy, ſans faire ſemblant de rien, ſans ſe declarer par fuyte. Autrement depuys que le cueur fault à celuy qui eſt pris, ou aux autres qui ne le ſont, tout eſt deſcouuert. Or eſt l'exemple de Tite Liue fort rare de la coniuration faite contre *Hyeronimus* Roy de Siracuſe, de laquelle l'vn des conſors *Theodorus* eſtant pris cela tous les coniurateurs par vne grande vertu, & accuſa les amys du Roy. D'autre coſté tous les coniurans eurent telle confiance en ſa vertu, que nul ne deſlogea de Siracuſe, ne monſtra contenance d'aucune crainte. Voylà les perilz qu'il fault tous paſſer en conduiſant telles entrepriſes auant que venir à l'execution. Or pour les euiter y a les remedes. Le premier & le plus vray voire (à mieux dire) l'vnique, eſt ne donner temps à tes conſors de te pouuoir acuſer, & leur communiquer à l'heure que tu le veux faire & non auant. Ceux qui ainſi le font, ſont hors des dangers qui giſent au maniment, & ſouuentesfoys hors de tous les autres: Voyre toutes celles qui ont eſté menées de ceſte ſorte, ont eu touſiours bonne & tresheureuſe fin, & tout homme prudent les peult ainſi conduire, dequoy ie me paſſeray à deux exemples. *Nelematus* ne pouuant endurer la tirannie *d'Ariſtotimus* regnant en Epire, aſſembla en ſon logis pluſieurs de ſes parens & amys, & les enhorta à la deliurance de la patrie: Aucuns d'eux demanderent temps pour en deliberer, & auiſer. Incontinent *Nelematus* fit fermer les portes, & leur diſt à tous: Ou vous iurerez de venir maintenant faire ceſte execution, ou ie vous liureray tous priſonniers à *Ariſtotinus*. Ces parolles les

Remede contre les perilz declarez.

Remede de Nelematus.

forcerent à iurer, & ſans delay y allerent, & acheuerent heureuſement leur entrepriſe. Vn Magicien ayant par fraude ocupé le Royaume des Perſes, laquelle Orthanus entendit par les principaux du païs, en confera auec ſix grands Seigneurs du Royaume, leur remonſtrant qu'il faloit deliurer le païs de la tirannie de ce Magicien. L'vn d'eux demandant ſur ce iour d'auis, Darius, qui eſtoit l'vn des ſix, ſe leue, & dit: Ou nous irons à ceſte heure faire ceſte execution, ou ie vous iray tous acuſer. Ainſi tous d'vn acord ſe leuerent & ſans donner à perſonne loyſir de ſe repentir executerent leur deſſein. Encores eſt ſemblable à ces deux exemples le moyen que tindrent les Etholes à tuer Nabis Tiran de Sparte, leſquelz enuoyerent Alexamenes vn de leurs Citoyens auec ccc. cheuaux, & mil hommes de de pied ſous couleur de ſecours, & ne declarerent le ſecret qu'à Alexamenes, commandant aux autres luy obeïr en toutes choſes, ſur peine d'exil. Auecques telle puiſſance il s'en va à Sparte, ſans iamais communiquer ſa commiſsion, ſinon quand il fut temps de la mettre en effait, & l'affaire luy ſucceda à ſon vouloir. Ceux cy donques ont par telz moyens euité les perilz qui giſent au maniment de la coniuration, & quiconque les enſuyura les euitera touſiours. Or pour monſtrer que chacun le peult faire comme eux, ie vous en dõneray vn exemple de Piſo, duquel a eſté parlé cy deſſus. Piſo eſtoit grand peſonnage, & de haute reputation, fort familier de Nero, & en qui il ſe fioyt grandemẽt. Nero alloit ſouuent manger auecques luy en ſes iardins, à ceſte ocaſion Piſo pouuoit pratiquer des amys gens de cueur, hardiz, & diſpoſez à telle execution, qui eſtoit choſe ayſée à faire à vn grand perſonnage, & à l'heure que Nero eſtoit en ſon iardin leur communiquer l'affaire, & par bonnes paroles les enhorter, & animer à le faire, ilz n'euſſent eu temps, ny ocaſion de refuſer & euſt eſté impoſsible qu'ilz n'en fuſſent venuz à fin. Et qui voudra ainſi examiner toutes les autres, peu s'en trouuera que l'on n'euſt peu conduire en ceſte façon. Mais les hommes peu entenduz es actions du monde, ſouuent commettent de treſgrandes fautes, & plus grandes es affaires qui plus ont de l'extraordinaire, comme ceſtuy cy. Il ne doit donques iamais le communiquer ſinon à la neceſsité, & ſur le fait. Et s'il en veult faire communication, la face à vn ſeul, lequel il ayt de longue main experimenté, ou qui ſoit incité de pareille cauſe que luy. Il eſt beaucoup plus facile en trouuer vn tel que vous deſcry, que pluſieurs, & d'autant ya moins

Remede d'Orthanus.

Ocaſions qu'auoit Piſo pour tuer Nero.

moins de peril: puis,quand encores il te faudroit de foy, y a remede à ſe defendre, lequel eſt perdu s'il y a nombre de coniurez. A' ce propos ay autresfoys ouy dire à vn homme fort ſage, qu'auec vn ſeul tout ſe peult dire: parce que (ſi tu ne laiſſes tirer lettres eſcrites de main) autant vault le ſi de l'vn, que le non de l'autre. Et de l'eſcriture chacun ſe doit garder cõme d'vn rocher, veu qu'il n'y a rien qui mieux conuainque que le teſmoignage de la main. Plautianus machinãt la mort de l'Empereur Seuerus, & d'Antoninus ſon filz, en donna la charge à Saturninus Tribun: lequel ayant volonté de l'acuſer, non pas de luy obeïr, & doutant que quand il viendroit à l'acuſation que l'on creuſt pluſtoſt à Plautianus qu'à luy, luy demanda vne cedulle de ſa main faiſant foy de la commiſsion. Ce que Plautianus aueuglé d'ambition luy bailla: dont auint que ce Tribun l'acuſa & conuainquit. Et ſans la cedulle & certaines autres contreſins, Plautianus l'euſt emporté auecques l'audace dequoy il nyoit le fait. Il ſe trouue donques quelque remede contre l'acuſation d'vn, mais qu'il n'y ayt contre toy preuue d'eſcriture, & de ſing: dequoy vn ſeul coniurant ſe doit garder. De la coniuration Piſoniane eſtoit vne femme nommée Epicaris, que Nero vn temps auoit aymée, laquelle iugeant eſtre bon y aſſocier vn Capitaine de quelques galeres que Nero tenoit pour ſa garde, elle luy communiqua l'afaire, ſans declarer les coniurez. Ce Capitaine luy fauçant la foy l'acuſe à Nero: mais telle ſut l'audace & conſtance d'Epicaris à le nyer, que Nero demeurant confus ne la cõdanna. Il y a donques deux dangers à communiquer à vn ſeul: l'vn, qu'il ne l'acuſe auecques preuue: l'autre,que luy conuaincu &contraint par la punition il ne t'acuſe, ayant eſté pris par quelque indice ſorty de luy. Mais en tous ces deux perilz ſe trouue quelque remede,en nyant l'vn par allegation de hayne que l'acuſateur te porte, & l'autre en remonſtrant la force qui luy fait dire telles menſonges. C'eſt donques tour de prudence de ne faire part de tel ſecret à perſonne, & en vſer ſelon exemples qui ont eſté mis cy deſſus: ou ſi tu y veux auoir compagnie ne la prendre que d'vn. Et s'il y a encore en cec' quelque danger, c'eſt beaucoup moins qu'en la communication faite auecques pluſieurs.

Plautianus pris par ſa lettre.

Cõſtance d'Epicaris femme.

Le plus prochain & ſemblable à ceſte maniere eſt quand neceſsité te contraint faire au Prince ce que voys qu'il te voudroit faire: laquelle eſt ſi grande, qu'elle ne te donne loyſir ſinon de penſer à ta

Coniuration par neceſsité.

ſeureté. Ceſte neceſsité conduit volontiers l'affaire à fin deſirée, & pour le prouuer deux exemples ſufiront. L'Empereur *Commodus* auoit deux Capitaines des Soldatz pretorians, *Letus*, & *Electus*, leſquelz il tenoit entre ſes principaux & plus priuez amys. Auſsi auoit *Martia* pour la plus affectée de ſes concubines. Mais parce qu'ilz le reprenoient ſouuent des actes qu'il faiſoit contre la dignité de ſa perſonne & de l'Empire, delibera leur mort, & eſcriuit en vne liſte, *Martia*, *Letus*, *Electus*, & quelques autres noms de gens, que la nuyt prochaine il vouloit faire mourir. Or il mit ce role ou liſte ſous le cheuet de ſon lit, & allé au bain vn enfant ſon fauory folaſtrant par la chambre & ſur ſon lit trouua la liſte: & ſortant de la chambre ce papier en la main rencontra *Martia* qui le luy oſta, & le leut. Et voyant le contenu manda incontinent *Letus* & *Electus*: par leſquelz le peril cogneu ou ilz eſtoient, la deliberation fut priſe de le preuenir, & ſans laiſſer de tẽps entredeux la nuyt ſuyuant ilz tuerent *Commodus*. L'Empereur *Caracalla* faiſoit la guerre en Meſopotamie & auoit pour ſon lieutenant *Macrinus* homme plus ciuil que belliqueux. Et cõme il auient que Princes autres que bons ſont touſiours en crainte que l'on ne leur face ce qu'ilz pẽſent auoir merité, *Antoninus* eſcriuit à *Maternianus* ſon amy (eſtant à Rome) qu'il s'enquiſt des Aſtrologues ſi aucun y auoit qui tendiſt à l'Empire & qu'il l'en auertiſt. *Maternianus* luy reſcriuit que c'eſtoit *Macrinus* qui y aſpiroit, & la lettre tomba le premier entre ſes mains. Et la neceſsité par luy cogneuë de tuer l'Empereur auant qu'il luy vint nouuel le lettre de Rome, ou de mourir luy meſme, cõmit l'affaire à Martial Centurion ſon feal amy, & de qui peu de iours parauant *Antoninus* auoit tué le frere, lequel executa ceſte commiſsion heureuſement. On void donques que ceſte neceſsité vrgente qui donne loy ſur de diferer fait autant que le moyen deſſus eſcrit, que tint *Nelematus* d'Epire. Et d'auantage ce que i'ay dit preſque au commencement de ce diſcours, comme les menaces, nuyſent plus aux Princes, & ſont cauſes de coniurations plus vehementes, que ne ſont les tors & offenſes: partant s'en doyuent bien garder. Car il fault ou careſſer les gens, ou s'en aſſeurer, & ne les reduire iamais en termes de leur faire penſer que force leur ſoit de receuoir mort ou la liurer.

Contre l'Empereur Commodus.

Contre l'Empereur Antoninus Caracalla.

Peril ſur l'executiõ des coniurations.

Quant aux perilz qu'on encourt ſur l'execution, ilz naiſſent ou par changer l'ordre qu'on auoit auiſé, ou par faute de cueur en celuy qui execute, ou par erreur qu'il commet par ſon indiſcretiõ: ou

à faute

à faute d'impoſer la derniere main à l'œuure, laiſſant en vie partie de ceux qu'on auoit propoſé de tuer. Sur ce propos ie dy, qu'il n'y a rien qui tant cauſe de trouble & empeſchement à toutes actions humaines, que de changer en vn inſtant l'ordre donné en vn affaire. Et ſi ce changement fait deſordre en quelque cas, c'eſt principalement en la guerre, & en telle choſe que celle de qui nous parlons: car en ceſt endroit il n'y a rien plus neceſſaire, que le cueur des hommes ferme à executer la partie dót ilz ont charge. Or quand ilz ont arreſté & fiché leur fantaſie par pluſieurs iours à vne maniere & vn ordre, & l'on leur vient varier, il eſt impoſsible qu'ilz ne ſe troublét tous, & que l'entrepriſe ne rompe, de ſorte qu'il ſeroit meilleur executer ſelon l'ordre deliberé (combien qu'il y aparoiſſe quelque inconuenient) que le changeant entrer en mile & mile. Cecy auient quand on n'a pas le temps de diſpoſer de nouuel ordre: car ſi le loyſir y eſt, chacun ſe peult gouuerner à ſa mode. La coniuration des *Pazzi* contre *Lorenzo & Giuliano des Medici*, l'ordre propoſé eſtoit qu'ilz donneroient à diſner au Cardinal de ſaint George & le tueroient. En quoy eſtoit ordonné qui luy donneroit le coup, qui prédroit le palais, qui courroit par la ville & apelleroit le peuple à liberté. Auint qu'eſtans en l'Egliſe catedrale de Florence, les *Pazzi Medici*, & le Cardinal, en vn office ſolemnel, fut entendu que *Giuliano* ne diſnoit point ce matin là. Ce qui fit aſſembler les coniurez, & ce qu'ilz auoient deliberé de faire au logis des *Medici*, auiſerent de le faire en l'Egliſe. Ce qui troubla tout l'ordre. Car *Giouanbatiſta da monte ſecco* ne voulut commettre homicide en l'Egliſe: tellement qu'il leur falut changer de gens en toutes leurs actiós, leſquelz n'ayans le temps de ſe recueillir & s'aſſeurer en leur charge, firét de telles fautes, qu'ilz furent oprimez en l'execution meſme. Le courage fault à ceux qui executent, ou par reuerence, ou par laſcheté & couardie de l'executant. La maieſté & reuerence que porte la preſence d'vn Prince eſt ſi grande, qu'il eſt ayſé qu'elle adouciſſe ou eſtóne vn executeur. Vn ſerf fut enuoyé à Marius eſtant priſonnier des Minturneſes pour le tuer: lequel eſpouuété de la repreſentation du perſonnage & de la memoire de ſon nom perdit tellement le cueur, qu'il n'eut force en luy pour le tuer. Or ſi telle vertu fut en vn homme lyé, priſonnier, plongé en mauuaiſe fortune, de combien doit on eſtimer qu'elle eſt plus grãde en vn Prince libre auecques la maieſté des ornemens, auecques ſa pompe & ſuyte, laquelle te peult eſtonner

Marius de grãde repreſentation.

eſtonner, ou bien apaiſer par vn bon viſage, ou quelque gracieux accueil? Il y en eut qui coniurerent contre Sitalxes Roy de Trace, ilz auiſerent du iour de l'execution, conuindrent au lieu deputé ou le Prince eſtoit, nul ne ſe remua pour luy toucher. Ainſi partirẽt ſans auoir rien tenté, & ſans ſçauoir qui les auoit deſtournez, & chacun en chargeoit ſon compagnon. Ilz r'encheurent encores pluſieurs foys en ceſt erreur, tellement que leur coniuration fut deſcouuerte, & ilz porterent la peine du mal qu'ilz pouuoient & n'auoient fait. Deux freres d'Alfonſe Duc de Ferrare conſpirerent contre luy, & vſerent de Giannes preſtre & chantre du Duc pour moyenneur: lequel, à leur requeſte, mena ſouuent le Duc là ou ilz eſtoient, ſi bien qu'il le liuroit entre leurs mains: mais nul d'eux en eut iamais la hardieſſe, tellement qu'ilz furent deſcouuertz & receurent punitiõ de leur meſchanceté & imprudence. Ceſte faute ne peut proceder d'autre raiſon, que ou de la preſence qui les eſtonnoit, ou de quelque humanité du Prince qui les humilioit. En telles executiõs naiſſent erreurs & inconueniens par faute de prudẽce, ou de cueur. Car ces deux choſes eſtonnent l'homme, lequel tranſporté de ceſte confuſion de cerueau dit & fait ce qu'il ne deüroit. Qu'il ſoit vray, Tite Liue ne l'euſt ſçeu mieux monſtrer que quand il parle d'Alexamenes Etole, qui vouloit tuer Nabis de Sparte (duquel auons deſſus fait mention) & que l'heure venue de l'execution, apres qu'il eut declaré à ſes gens ce qu'ilz auoient à faire,

Tite Liue. *Colligit & ipſe animum confuſum tanta cogitatione rei.*

Luy meſme auſsi vint à recueillir ſes eſperitz tous confus de la penſée d'vne ſi grande choſe.

Car il eſt impoſsible qu'vn homme ne s'eſtonne, tant ſoit il aſſeuré & acouſtumé à ſang humain eſpandre & à manier les armes. Partant fault en tel cas eſlire gens experimentez, & aguerriz, & ne s'en fier à autre de quelque vaillance qu'on l'eſtime. Car du courage es grandes choſes on ne s'en peult rien promettre de certain, ſans en auoir fait l'experience. Ceſte confuſion donques te peult faire tomber l'eſpée du poing, ou faire dire quelques paroles reuenans à meſme effait. Lucilla ſeur de *Commodus* auoit donné ordre que *Quintianus* le tueroit, il atendit *Commodus* à l'entrée de l'amphiteatre, & s'aprochant de luy le pongnard nu en la main, luy cria: Voicy que le Senat t'enuoye. Leſquelles paroles firent qu'il fut pris auant qu'il euſt baiſſé le bras pour le fraper. M. *Antonio de Volterra* deputé (comme

(comme desia a esté dit) à tuer *Lorenzo des Medici* en s'aprochant de luy, dist : Ah trahistre! lequel mot sauua la vie de *Lorenzo*, & ruina la coniuration. Or y a difficulté de mettre à fin telles entrepriſes quand elles ſont dreſſées contre vn chef, pour les raiſons deſſus deduites : Mais elle y eſt trop plus grande, quand on coniure contre deux chefz : Voire eſt telle, qu'il eſt quaſi impoſsible qu'elle ſuccede. Car on ne ſçauroit faire vn acte ſemblable en diuers lieux en meſme temps, & le faire en diuers temps nul ne peult, qui ne veult que l'vne gaſté l'autre. En ſorte que ſi la coniuration cõtre vn Prince eſt eſtimée douteuſe, perilleuſe, & inconſiderée, celle qui ſe meine cõtre deux eſt du tout vaine, & legiere. Et n'eſtoit la reuerẽce de l'Hiſtorien, ie ne croyrois iamais que ce qu'Herodian dit de *Plautianus* fuſt poſsible, qu'il euſt donné charge à *Saturniuus* Centurion tout ſeul d'occir *Seuerus* & *Antoninus*, habitans en diuers lieux. Car c'eſt choſe tant eſloignée de raiſon, qu'autre choſe que ceſte autorité ne me le feroit croire. Quelques ieunes hommes Atheniens coniurerent contre Diocles & Hippias Tirans d'Athenes : tuerent Diocles, & Hippias demeura qui le vengea. Chiones & Leonides Heracluſes & diſciples de Platon conſpirerent contre *Clearcus & Satirus* deux Tirans, occirent *Clearcus*, *Satirus* demeurãt en vie en prit vengence. Aux *Pazzi* (de qui nous auons tant parlé) ne ſucceda que de tuer *Giuliano*. Tellemẽt que chacun ſe doit abſtenir de telles entrepriſes contre pluſieurs chefz, veu que l'on ne fait bien ny à ſoy, ny à la patrie, ny à perſonne : Voire ceux qui vifz en eſchapent deuiennent plus cruelz & moins tolerables, comme bien ſçait Florence, Athenes, & Heraclée, que ie viẽ d'alleguer. Il eſt vray que celle que fit Pelopidas, pour deliurer Thebes ſa patrie, eut toutes ces difficultez, & ſi vint à heureuſe fin. Car il coniura non ſeulement la mort de deux Tirans : mais de dix. Il n'auoit pas grande confiance, l'acces vers les Tirans luy eſtoit bien denié comme à vn rebelle, neantmoins vint à Thebes, met les Tirãs à mort, & deliura la ville. Toutesfoys il fit tout auecques l'ayde de Carion leur conſeiller, par lequel il eut l'entrée facile à ſon execution. Si eſt ce qu'on ne doit ſuyure ſon exemple, parce que comme ce fut vne entrepriſe ſi dificile & merueilleuſe à pouuoir ſucceder, elle eſt tenue pour telle par les Hiſtoriens, leſquelz en font cas comme de choſe rare, & quaſi ſans pareille. Telle execution peult eſtre rompue par vne imagination faulſe, ou par vn accident ſuruenant ſur le fait à l'impourueu. La

Coniuration cõtre ii. chefz.

Herodian

matinée

matinée que Brutus & les autres coniurez vouloient tuer Ceſar, auint qu'il parla longuement auecques. *Cn. Popilius Lenas*, qui eſtoit de la troupe. Ce long parlemẽt mit ſes conſors en doute qu'il reuelaſt le fait à Ceſar, & furent en opinion de le vouloir ammaſſer ſur le champ, ſans atendre qu'il fuſt au Senat. Ce qu'ilz euſſent fait, ſi le propos ne fuſt finy, & s'ilz n'euſſent veu que Ceſar n'en faiſoit aucun mouuement extraordinaire, dequoy ilz ſe r'aſſeurerent. Ces faulſes imaginations ſont bien conſiderables & dignes à qui on ayt reſpect auec prudence, & d'autant plus qu'il eſt ſi facile de l'auoir: Car celuy qui a ſa conſcience chargée, croyt à tous propoz qu'on parle de luy. Tu peux entr'ouyr quelque parole dite à autre intencion, qui te troublera le ſens & te fera penſer qu'elle touche ton à faire: dont tu le deſcouuriras en t'enfuyant, ou confondras ton acte en le haſtãt, & precipitant hors le temps: Ce qui auient pluſtoſt tant plus eſt grand le nombre des complices. Quant aux accidens (parce qu'ilz viennẽt non eſperez) n'y a moyen de les declarer, que par exemples, ſur leſquelz on ſe pourra reigler, & aprendre à ſe tenir ſur ſes gardes. *Giulio Belanti* de Siene (duquel auons deſia tenu propos) indigné contre *Pandolfo*, qui luy auoit baillé ſa fille, puys oſté, conſpira ſa mort, & eſleut ceſte ocaſion. *Pandolfo* alloit preſque tous les iours viſiter vn de ſes parens malade, & pour y aller paſſoit deuant le logis de *Giulio*, lequel ce voyãt donna ordre d'aſſembler ſes compagnons en ſon logis pour mettre à mort Pandolfe en paſſant, les fait tenir au dedans de l'huis en armes, & en aſsied vn en vne feneſtre pour leur faire ſigne quãd il le verroit aprocher. Or auint qu'en ceſt endroit Pandolfe rencontre vn de ſes amys qui l'arreſte, & aucuns de ceux qui l'acompagnoient vindrent à paſſer deuant, & ſentirent le bruit des armes, dont fut l'embuſche deſcouuerte, en ſorte que Pandolfe ſe ſauua, & *Giulio* & ſes conſors s'en fuyrent de Siene. L'accident de ceſte rencontre empeſcha l'acte, & ruina l'entrepriſe *Giulio*. A ces accidens (à cauſe qu'ilz ſont rares) ne ſe peult ordõner remede: Bien eſt neceſſaire examiner tous ceux qui peuuent naiſtre, & auiſer les remedes.

Pandolfe.

Accidens ſurueuans en l'execution.

Perilz apres l'execution.

Reſte à diſcourir les perilz ſuruenans apres l'execution, & n'y en a qu'vn. C'eſt quand quelqu'vn demeure qui venge la mort du Prince occis: Comme ſont ſes freres, ou ſes enfans, ou autres parés, à qui apartienne la principauté, leſquelz le peuuent ſuruiure, ou par ta negligence, ou par les cauſes deſſus deduites, comme il en prit à

prit à *Giouandrea da Lampognagno* : lequel ayãt tué le Duc de Milan auecques l'ayde de ſes amys demeura vn filz du Duc, & deux freres, qui eurent temps à s'en venger. A' la verité les coniurateurs en ce cas ſont excuſables, veu qu'il n'y a aucun remede : mais quand il en ſuruient quelqu'vn par leur negligence ou imprudence, à lors ne meritent excuſe. A' *Forliuio* quelques gens d'vne conſpiration mirent à mort le Comte *Girolamo* leur ſeigneur, prindrent ſa femme & ſes enfans encores petitz, & eux iugeans ne pouuoir viure en ſeureté, s'ilz ne faiſoient maiſtres de la fortereſſe, laquelle le Chaſtelain ne leur vouloit rendre, ma Dame Caterine la Comteſſe promit aux cõiurateurs, s'ilz l'y vouloient laiſſer entrer, qu'elle les mettroit dedans, & que ce pendãt retinſent ſes enfans pour oſtages. Ilz la laiſſerent entrer ſous ſa foy, & quand elle fut dedans leur commença à reprocher la mort de ſon mary les menaſſant de toutes les vengences dont elle ſe pourroit auiſer. Et pour leur faire entendre qu'elle ne ſe ſoucioyt de ſes enfans, leur monſtra ſes parties honteuſes, diſant qu'elle auoit encores dequoy en refaire d'autres. Ainſi les paures deſpourueuz de conſeil trop tard, s'aperceuans de leur faute, par exil perpetuel ſoufrirẽt la peine de leur folle indiſcretion. Mais de tous les perilz qui ſuruiennent à l'execution, n'y en a de plus certain, ne plus à redouter, que quand le peuple ayme le Prince que tu as occis, d'autant qu'il ne s'y trouue aucun remede ne moyen de s'en aſſurer. Ceſar eſt pour exemple, lequel eſtant bien voulu du peuple, fut vengé par luy. Car il chaſſa de Rome les coniurateurs, & fut cauſe qu'en diuers temps, & diuers lieux ilz furent tous mis à mort. Les coniurations qui ſe font cõtre la patrie ſont moins dangereuſes pour ceuux qui les font, que celles que lon machine contre les Princes, veu qu'au manimẽt y a moins de dãger, en l'execution auſsi peu, & apres nul du tout. En la menée y en a peu, parce qu'vn citoyẽ peult tendre à aquerir puiſſance ſans declarer ſon intẽtion à perſonne. Et au cas que ſes deſſeins luy ſoient rompuz, peult ſuyure en bon heur ſon entrepriſe, s'ilz le ſont par quelque loy, atẽdra le tẽps, & y entrera par autre voye. Cecy s'entẽd en vne Republique, ou ya deſia quelque corruptiõ: car en vne qui ne ſeroit corrõpue (n'y ayant lieu aucun commencemẽt de mauuais ordre) telles penſées ne peuuent tõmber en la fantaſie d'vn citoyen. Il leur eſt donques ayſé par plusieurs voyes & moyens aſpirer à la Principauté, ſans encourir dãger d'eſtre oprimez, tant parce que les Republiques ſont plus lõgues &

Gionandrea de l'Ampognagno.

Ceſar.

Coniuration cõtre Rep.

tardiues que le Prince, que par ce qu'elles craignent moins & d'autant ſont moins ſur leur garde. Auſsi elles portent plus de reſpect aux grans perſonnages de la cité, ce qui les rend plus hardiz & audacieux contre elle. Chacun a leu la coniuration de Catilina eſcrite par Saluſte, & ſçait comme depuys qu'elle fut deſcouuerte, non ſeulement il ne bougea de Rome, ains alla au Senat, diſt iniures au Cõſul & aux Senateurs: tant de cas faiſoit ceſte Cité de ſes Citoyés. Et apres qu'il fut party de Rome, & tint les champs en armes *Lentulus* n'euſt eſté pris, ne les autres, ſans les lettres qu'on trouua de leur main qui les accuſoient manifeſtement. Anno, qui auoit treſgrande autorité à Cartage, tendant à la tirannie, faiſoit ſon deſſein d'empoiſonner tout le Senat es noces de ſa fille, & apres ſe faire Prince. La choſe entendue, le Senat n'y dõna autre ordre, fors que d'vne loy qui limitoit la deſpenſe des feſtins & noces: tant eurent de reſpect à ſa qualité. Bien eſt vray qu'à executer vne coniuration contre la patrie y a plus de dificulté & de peril: d'autant qu'il n'eſt gueres poſsible que tes forces ſeules ſufiſent contre tant de gens, & chacun n'eſt pas chef d'vne armée: comme Ceſar, ou Agatocles, ou Cleomenes, & telz autres, qui ont par leur propre puiſſance tout d'vn trait occupé la patrie, auxquelz le chemin en eſt trop ſeur & facile: mais ceux qui n'ont tel ámas de gens à eux, conuient qu'ilz menent ceſt affaire part art & fraude, ou auecques ſecours eſtranger. Quant à la fraude, Piſiſtratus Athenien ayant vaincu les Megarenſes, & par ceſte victoire aquis grande reputation du peuple, ſortit matin dehors naüré, & diſoit que la nobleſſe par enuie l'auoit outragé, & requiſt luy eſtre permis mener gẽs armez pour ſa garde, & par ceſte autorité monta en telle grãdeur, que legierement il deuint Tiran d'Athenes. *Petrucci* retourna à Siene auecques autres banniz, auquel la garde de la place fut baillée en gouuernement cõme charge mecanique que les autres refuſoiẽt. Si eſt ce que ceſte garde armée luy dõna tant d'autorité auecques le tẽps, qu'il fut Prince de la cité. Maints autres ont vſé d'autres induſtries & moyens, qui à la longue & ſans peril y ſont paruenuz. Ceux qui par leur propre force ou auecques ſecours de dehors ont cõſpiré à ocupẽr la patrie, ont eu diuers ſuccez ſelõ la fortune. Catilina (de qui nous parliõs maintenãt) y a eſté ruyné. Anno auſsi quãd il vid que le venin ne luy auoit ſeruy, mit en armes ie ne ſçay quants mille de ſes partiſans, qui tous furẽt tuez auecques luy. Quelques citoyẽs des principaux de Thebes par l'ay-

Catilina.

Anno.

Piſiſtratus

Petrucci.

par l'ayde de l'armée de Sparte vſurperent la tirannie de leur Cité. Tellement qu'à examiner toutes les cõiurations faites contre la patrie, nulle ſe trouuera, ou bien peu, qui ayt eſté oprimée ſur la menée: ains ſont toutes venues à fin, ou ont eſté ruynées en l'execution. Apres qu'elles ſont executées, elles ne portent autre peril, que celuy qui ſuyt la nature de principauté. Car depuys qu'vn homme eſt deuenu Tiran, il a ſes dangers naturelz & ordinaires, que la tirannie luy amene, contre leſquelz il n'a autres remedes, que ceux qui deſſus ont eſté diſcouruz. Voylà tout ce qui s'eſt offert à eſcrire des coniurations. Et ſi i'ay deuiſé de celles qui ſe conduyſent par armes, non de celles qui ſe font par poyſon, c'eſt pource que l'ordre eſt ſemblable en toutes. Vray eſt que celles de venin ſont plus perilleuſes, d'autant qu'elles ſont plus incertaines, & que chacun n'en a pas la commodité, & eſt force d'en conferer auecques celuy qui l'a: ce qui te met en grand danger. Outre par pluſieurs cauſes le venin eſt empeſché d'eſtre mortel comme il aparut en *Commodus*, qui le reieta par la bouche, tellement que les coniurateurs furent contrains de l'eſtrangler. Partant les Princes n'ont ennemy plus grand que coniuration, à cauſe que depuys qu'il en a eſté dreſſé quelqu'vne cõtre eux, ou elle leur oſte la vie, ou les diffame. Car ſi elle ſuccede, ilz en meurent: ſi elle eſt deſcouuerte & qu'il puniſſe les coniurateurs, on croyt touſiours que ce ſoit vne inuention de luy pour aſſouuir ſon auarice, ou cruauté ſur le ſang & les biẽs des occiz. Si ne veux-ie laiſſer à auertir le Prince, ou la Republique, contre qui on cõiure, de bien cõſiderer quand vne cõiuration leur eſt deſcouuerte, auãt que mettre la main à la punition, de chercher, & bien entendre la qualité d'icelle, & meſurer bien les conditions de ceux qui conſpiroient auecques les ſiennes: Et s'ilz la trouuẽt groſſe & puiſſante, n'en deſcouurir la cognoiſſance iuſques à ce qu'ilz ayent dreſſé leur apareil pour y reſiſter, autremẽt ilz pourroient deſcouurir leur ruine meſme. Ainſi la doiuent diſſimuler par toute induſtrie. Car telles gens ſe voyans deſcouuertz, preſſez de neceſsité, y beſongnẽt ſans egard en deſeſperez. Les Romains ſont pour exẽples, leſquelz ayans laiſſé deux legiõs pour la garniſon de Capue cõtre les Sãnites (cõme auõs dit en autre lieu) les Capitaines conſpirerẽt enſemble de ſaccager la ville. Ce qu'entẽdu par les Romains, cõmirent *Rutilius* nouueau Cõſul pour y mettre ordre, lequel pour endormir ces coniurateurs fit publier cõme le Senat auoit confirmé les garniſons aux legions de

Coniuration par poyſon.

Commodus.

Rutilius.

Capue. Ce qu'ilz creurẽt, & leur ſemblant auoir aſſez de temps à executer leur deſſein, ne ſe ſoucierent de haſter l'affaire. Et ainſi ſe tindrent coys tant qu'ilz commencerent à voir que le Conſul les ſeparoit les vns d'auecques les autres: dequoy ilz prindrent ſoupçon, qui les fit deſcouurir & mettre leur vouloir à execution. Et ne ſe pourroit trouuer meilleur exemple pour l'vne & l'autre partie: car on void en ce cas comme les hommes ſont tardifz, ou ilz penſent auoir du temps aſſez: au contraire comme ilz ſont diligẽs ou neceſſité les preſſe. Et ne ſçauroit le Prince, ou Republique (qui veult pour ſon auantage diferer à deſcouurir vne coniuration) vſer de meilleur moyen, que d'offrir aux coniurateurs ſubtilement quelque ocaſion preſente, qui les retarde & leur dõne eſperãce de bon loyſir, à fin que ce pendant ilz donnent ordre à les chaſtier. Ceux qui ont fait autrement ont auancé leur ruine, comme le Duc d'Athenes, & *Guglielmo* de *Pazzi*. Le Duc deuenu Tiran de Florence, ayant entẽdu que l'on coniuroit contre luy (ſans autremẽt examiner l'affaire) fit prendre vn des coniurateurs, ce qui mit incontinent aux autres les armes au dos, dont il fut priué de l'eſtat. *Guglielmo* eſtant commiſſaire ou lieutenant de la Cité au val de Chianauel l'an. m. d. i. & eſtant auerty qu'à *Arrezzo* y auoit vne coniuration en faueur des *Vitelli* pour tollir ceſte place aux Florẽtins, ſoudain il y alla, & ſans conſiderer les forces des conjurans ne les ſiennes, & ſans ſe fortifier d'autre puiſſance, par le conſeil de l'Eueſque ſon filz fit aprehender vn des coniurez, & apres ceſte priſe les autres prindrent les armes & ſe firent ſeigneurs de la ville, *Guglielmo* deuint de cõmiſſaire priſonnier. Mais quand les cõiurations ſont debiles, elles ſe doiuẽt oprimer ſans reſpect. D'auãtage ſe fault garder d'enſuyure en aucune ſorte deux manieres pratiquées, l'vne cõtraire à l'autre: C'eſt à ſçauoir du Duc d'Athenes, lequel pour monſtrer qu'il ſe penſoit bien voulu des citoyens de Florence, fit mourir vn hõme qui luy reuela vne cõiuration. L'autre de Dion Syracuſan, lequel pour tenter la volonté de quelqu'vn qu'il tenoit pour ſuſpect, permit à Callipus (en qui il ſe fioyt) qu'il fiſt ſemblant de cõiurer contre luy. Or ces deux perſonnages finirẽt mal, par ce que l'vn oſta le courage aux accuſateurs, & le donna à qui voudroit coniurer, l'autre fit l'ouuerture de ſa mort: voyre fut chef de la coniuration contre ſoy meſme, cõme l'experience monſtra. Car Callipus (ayant le moyen de pratiquer cõtre Dion ſans reſpect) tant pratiqua, qu'il luy oſta l'eſtat, & la vie.

Le Duc d'Athenes. Guglielmo de Pazzi.

Dyon Siracuſan.

D'ou

D'ou vient qu'entre les muta-

tions de liberté en ſeruitude, & de ſeruitude en liberté, aucunes ſe font ſans effuſion de ſang, les autres y ſont toutes baignées.

Chapitre VII.

QVelqu'vn, peult eſtre, ſera en doute d'ou procede que de pluſieurs mutations qui ſe font de la vie libre en la tirannique, & au contraire, es vnes le ſang eſt eſpandu, es autres non. Car (comme l'on cõprend par les hiſtoires) aucunesfois en tel chãgement a eſté faite cruelle boucherie, aucuneſfois n'y a eſté offenſé ny outragé perſonne. Comme en la mutation que fit Rome des Roys aux Conſulz, en laquelle ne furent chaſſez que les Tarquins, ſans qu'aucun autre y fuſt offenſé. Ce qui depend de ce point, que l'eſtat qui eſt changé, l'eſt par violence, ou non. Et ſi la violence y a lieu, elle ne peult eſtre ſans que pluſieurs y ſoient outragez. Et puys à ſa ruine eſt neceſſaire que les offenſez ſe vueillent venger: & de ce deſir de vengence ſourd l'efuſion de ſang & la tuerie. Mais quand ceſt eſtat eſt mis ſus par cõmun conſentemẽt d'vn peuple qui l'a fait grand, il n'a pas cauſe apres quand il vient en ruine d'en mal traiter autre que le chef. Et de ceſte ſorte fut l'eſtat de Rome & le banniſſement des Tarquins, & à Florence l'eſtat des *Medici*, & en leur ruine l'an mil cccc.xciiii. ne furent offenſez autres qu'eux. Ainſi ne ſont telles mutations fort dangereuſes: mais bien celles qui ſont faites par gens qui ont à ſoy venger, leſquelles (pour le moins) eſtonnent fort, & esbranlent ceux qui les eſliſent. Dequoy ie ne tiendray plus long propos, eſtans les hiſtoires toutes pleines de telz exemples.

Qui veult alterer vne Repu-

blique, doit conſiderer ſon ſubiet.

Chapitre VIII.

La eſté deſſus diſcouru comme vn mauuais Citoyen ne peult mal faire en vne Republique qui n'eſt point corrompue. Laquelle concluſion ſe fortifie (outre les raiſons qui à lors furent deduites) par l'exemple de *Spurius Caſſius*, & de *Manlius Capitolinus*. Ce *Spurius* hõme ambitieux voulant gaigner autorité extraordinaire à Rome, & pratiquer la commune en ſa faueur par plaiſirs & biẽsfaiz, comme de luy vendre les terres que les Romains auoient tollu aux Herniques, ceſte ſienne ambition fut deſcouuerte par les peres, & tirée à tel ſoupçon, que luy parlant au peuple & offrant luy donner les deniers qui eſtoient ſortiz des grains que le publicq' auoit fait venir de Sicile, les refuſa du tout, luy eſtant auis que *Spurius* leur vouſiſt nombrer le pris de leur liberté: mais ſi le peuple euſt eſté corrompu il n'euſt refuſé ceſt argent, ains luy euſt ouuert lavoye à la tirannie qu'il luy ferma, *Mãlius Capitolinus* donne de cecy encores plus grand exemple, par lequel on void quelle vertu de cueur & de corps, & quantes bonnes œuures faites en faueur de la patrie effacent apres vn ord apetit de regner; lequel ſourdit en luy (comme l'on void) par enuie qu'il auoit des honneurs faitz à Camille, & tomba en tel aueuglement d'eſprit, que, ſans penſer à la forme de viure de la Cité, ſans examiner ſon ſubiet, qui n'eſtoit encores capable de mauuaiſe façon, ſe mit à faire tumultes à Rome contre le Senat & contre les loix. En quoy l'on cognoiſt la perfection de ceſte cité & la bõté de ſa matiere: veu qu'en la ruine de *Manlius* nul de toute la nobleſſe (combien qu'ilz fuſſent treſaſpres defenſeurs les vns des autres) luy preſta faueur, nul de ſes parẽs fit aucune entrepriſe pour luy: & au lieu qu'ilz auoient acouſtumé de comparoir auecques les autres accuſez, mal en ordre, veſtuz de noir, tous triſtes, pour capter miſericorde, l'on n'en vid pas vn à lors auec *Manlius*. Les Tribuns de la commune, qui ſouloient touſiours fauoriſer ce qui leur ſembloit tourner à l'auantage du peuple, & d'autant plus eſtoit contre les nobles, tant plus le pouſſoient en auant. En ce cas ſe ioignoient auecques eux pour oprimer vne peſte commune. Le peuple de Rome treſcouuoiteux de ſon propre profit & amateur de ce qui venoit cõtre la nobleſſe, encores qu'il fiſt à *Manlius* pluſieurs faueurs, neantmoins quand les Tribuns l'aiournerent, & remirent ſa cauſe au iugement du peuple, le peuple deuenu iuge de defendeur qu'il eſtoit, ſans autre reſpect

le condan-

le condanna à mort. Ie ne croy pas qu'il y ayt en ceſte hiſtoire exé-ple plus conuenable que ceſtuy cy à monſtrer la bonté de tous les ordres de ceſte Republique: conſideré que nul de la Cité s'eſmeut à la defenſe d'vn Citoyen plein de toute vertu, & qui en public & en priué auoit fait tant d'œuures louables. Car en eux eut plus de pouuoir l'amour de la patrie, que nul autre regard, & trop plus conſidererent le danger preſent qui de luy dependoit, que ſes me-rites paſſez, tellement que par ſa mort ilz s'en deliurerent, duquel Tite Liue dit:

Hunc exitum habuit vir, niſi in libera ciuitate natus eſſet, memorabilis.

Telle fin eut ce perſonnage, s'il n'euſt eſté né en ville de liberté, di-gne de memoire.

En quoy ſont deux choſes à conſiderer: l'vne, que la gloire ſe doit chercher en vne cité corrompue par autres moyens, qu'en vne qui vit encores ſous pollice: l'autre (qui reuient quaſi en la premiere) que les hommes en leur maniere de proceder, & encores plus es ac-tions grandes doiuent conſiderer le temps, & s'y acommoder, & ceux qui par mauuaiſe election, ou par inclination naturelle ne s'a-cordent auecques le temps, le plus ſouuent viuent malheureux, & leurs faitz ne viennent à bonne fin. Au contraire ceux qui s'y acor-dent ont fortune fauorable, & ſans doute. Par les parolles de l'Hi-ſtorien deſſus alleguées ſe peult conclure, que ſi *Manlius* euſt eſté né du temps de *Marius*, ou de *Silla*, que la matiere eſtoit deſia cor-rompue, & auquel il euſt peuſt imprimer la forme de ſon ambition, il euſt eu meſme ſuyte & ſucces que *Marius & Silla*, & que les autres qui apres eux taſcherent & tendirent à la tirannie. Pareillement ſi ces deux perſonnages euſſent eſté du temps de *Manlius* ilz euſſent eſté oprimez des leurs premieres entrrepriſes: car vn homme peult bien commencer à corrompre le peuple d'vne Cité par ces moyens faux & illicites: mais il eſt impoſsible que la vie d'vn ſeul ſufiſe à la corrompre, en ſorte que luy meſme en puiſſe cueillir le fruit. Et quād poſsible ſeroit que par longueur de temps il le fiſt, il ſeroit impoſsi-ble quand à la maniere de proceder des hommes, qui ſont impati-ens, & ne peuuent longuement differer leur paſsion. Apres ilz s'a-buſent en leurs choſes propres, meſmement en celles qu'ilz deſirent plus: tellement que par faute de patience, ou par tel abus, ilz en-treroient en quelque entrepriſe contre le temps & finiroient mal. Pour ce eſt beſoin à qui veult vſurper autorité en vne Republique

& y mettre quelque forme mauuaiſe, trouuer la matiere deſia deſordonnée par le temps, qui peu à peu & de generation en generation ayt eſté conduite en ce deſordre, laquelle s'y conduit par neceſsité quand elle n'eſt (comme deſſus a eſté diſcouru) refraiſchie ſouuent de bõne exemples, ou par loix nouuelles retirée vers ſes principes. C'euſt eſté donques vn perſonnage rare & memorable que *Manlius*, s'il euſt eſté né en vne cité corrompue. Pourtant doyuent les Citoyens, qui font es Republiques quelque entrepriſe en faueur de la liberté, ou de la tirannie, conſiderer le ſubiet qu'ilz ont, & par iceluy iuger la dificulté de leurs entrepriſes : Car autant eſt dificile & perilleux de vouloir faire vn peuple libre qui vueille viure en ſeruitude, que d'en vouloir faire vn ſerf qui vueille viure en liberté. Or par ce que deſſus a eſté dit, que nous deuons en noz faitz conſiderer la qualité du temps, nous en traiterons au long au chapitre enſuyuant.

Comme il conuient varier auecques le temps, qui veult entretenir touſiours ſa bonnne Fortune.

Chapitre IX.

SOuuentesfoys ay conſideré que la cauſe de la bõne & mauuaiſe fortune des hommes giſt en ce que les moyens de proceder ſe rencontrent auecques le temps. Car on void que partie des hommes y procedent d'impetuoſité, les autres y vont auecques reſpect & conſideracion. Et parce qu'en l'vn & l'autre de ces moyens l'on paſſe borne par faute de ſçauoir tenir le vray chemin, de là viennent noz erreurs : mais celuy tombe en moins d'inconueniens, & a plus la Fortune fauorable, duquel (comme i'ay dit) la maniere de faire ſe rencontre & trouue conforme au temps, & touſiours ſe procede ſelon que nature te force. Chacun ſçait comme *Fabius Maximus* cõduyſoit ſon armée auecques reſpect & diſcretion, tout au contraire de l'audace & chaleur Romaine & ſon

Froideur de Fabius Maximus.

ſon auanture voulut que ce moyen rencontraſt auecques le temps Car eſtant venu en Italie Hannibal ieune en proſperité recente, qui deſia auoit deux foys rompu le peuple Romain, eſtant lors ceſte Republique du tout denuée de bons Soldatz & fort eſtõnée, mieux ne luy pouuoit auenir que d'auoir vn Capitaine, qui par ſa tardité & froydeur tint ſon ennemy aux aboys. Auſsi ne pouuoit *Fabius* trouuer temps plus conuenable à ſa maniere deffaire, ce qui fut cauſe de ſa grande gloire. Or que *Fabius* en vſaſt ainſi par Nature, non par election, on le void à ce, que quand Scipion voulut paſſer en Afrique pour mettre fin à ceſte guerre, il le contredit, comme celuy qui ne pouuoit ſortir de ſon naturel, tellement que s'ilz ſe fuſſent arreſtez à ſon opinion Hannibal euſt plus long temps eſté en Italie: & ne conſiderant pas qu'auecques le changement du tẽps faloit chãger l'uſage de la guerre. Et ſi *Fabius* euſt eſté Roy de Rome il eſtoit pour tout perdre, à cauſe qu'il n'euſt ſceu varier ſa façõ de proceder quãd & la variation du temps. Mais eſtãt né en Republique ou y auoit pluſieurs Cytoyẽs & diuerſes humeurs, cõme elle eut *Fabius* au tẽps qui luy fut cõuenable pour ſouſtenir la guerre, auſsi elle eut depuys Scipiõ en tẽps propre pouremporter la victoire. Dequoy auiẽt qu'vne Republique eſt de plus lõgue vie & entretiẽt plus lõguemẽt ſa bõne fortune, que ne fait vn Royaume, d'autant qu'elle ſe peult mieux cõmoder à la diuerſité des temps auecques la diuerſité de ſes Citoyẽs, que ne peult faire vn Prince. Par ce qu'vne perſõne acouſtumée à vne maniere de proceder ne ſe chãge iamais (cõme a eſté dit) & conuient par neceſsité qu'il tõbe en ruine auecques le temps non conforme à ſa maniere. Pierre Soderin, duquel a eſté fait mention cy deſſus, procedoit en toutes choſes auecques humanité & pacience, auſsi il proſpera & ſa patrie tandis qu'il eut le temps à ſon vſage: mais quand il en vint vn autre, auquel l'humilité n'auoit plus de lieu, il ne ſceut rompre ſa couſtume, & allerent luy & ſa patrie en ruyne. Le Pape Iule ii. proceda tout le temps de ſa Papauté par furie & ardeur, & par ce que la ſaiſon eſtoit de meſme toutes ſes entrepiſes luy ſuccederent. Et au cas qu'autre fuſt ſuruenu, qui euſt requis conſeil diuers, c'eſtoit fait de luy: car iamais il n'euſt changé ſa maniere & ordre de ſe gouuerner. Or y a deux cauſes qui nous gardent de pouuoir muer noſtre vſage: l'vne, que ne pouuons reſiſter à noſtre inclination naturelle: l'autre, qu'vn homme ayant proſpere par vn moyen n'eſt poſsible de luy perſuader qu'il peuſt bien

Pierre Soderin humain.

Fureur du Pape Iule.

bien faire en procedans autrement. Dont auient que la roue de Fortune nous tourne, par ce qu'elle tourne auec le temps, & nous ne changeons pas noz façons de faire. Outre, de la naiſt la ruyne d'vne cité, d'autant que l'ordre des Republiques ne varie auecques le temps (comme cy deſſus auons amplement diſcouru) car elles ſont tardiues & peſantes à faire varier, & faut qu'il vienne vn temps qui l'eſmeuue toute, à quoy ne ſuffiroit le changement des façons d'vne ſeule perſonne. Or pource qu'auons icy fait mention de *Fabius*, qui tint Hannibal aux aboys, ie veux diſcourir au prochain chapitre s'il eſt poſsible d'empeſcher la batille à voſtre ennemy qui la vous veult donner, quoy qu'il en auienne.

Que le Capitaine ne peult euiter la bataille quand ſon ennemy bon gré mal gré la luy veult liurer.

Chapitre X.

Tite Liue

Cn. Sulpitius.

Neus Sulpitius Dictator aduerſus Gallos bellum trahebat, nolens ſe fortunæ committere aduerſus hoſtem, quem tempus deteriorem in dies & locus alienus faceret.

Cneus Sulpitius Dictateur temporiſoit contre les Françoys, ne ſe voulant expoſer à la Fortune contre vn ennemy, que de iour en iour l'incommodité du temps & du lieu combatoient pour luy.

Quand vne faute eſt telle que tous les humains ou la pluſpart y ſont trompez, ie ne trouue pas mauuais de la toucher ſouuent pour la reprouuer & blaſmer. Partant encores que i'ay cy deſſus declaré pluſieurs foys combien noz actions es choſes grãdes ſont diformes & diferentes de celles du temps paſſé, il me ſemble ſuperflu d'en faire à preſent ceſte recharge. Car ſi en aucune partie nous ſommes diſtraiz des ordres antiques, ce doit eſtre principalement es actions militaires, eſquelles il n'eſt maintenant riengardé de tout ce que les anciens ont le plus eſtimé. C'eſt inconu enient eſt né de ce

que

que les Republiques & les Princes, ont donné ceſte charge à autres & pour s'exempter des dangers ſe ſont tenuz loing des armes: Et s'il auient que quelque Roy vne foys y aille en perſonne, l'on ne doit croyre qu'il y donne meilleur ordre, & meritant plus de louange. Par ce que quand ilz mettent armée aux champs, ou ilz ſe trouuent, ilz ne le font que pour pompe, non pour autre cauſe louable. Toutesfois ilz commettent trop moins de fautes reuoyans eux meſmes leurs armées, & y tenans preſens le titre d'Empire, que ne font les Republiques, meſmement Italiennes, leſquelles ſe confians en autruy, n'entendent rien de tout ce qui concerne le fait de la guerre. Et d'autrepart voulans en deliberer pour ſe monſtrer eſtre leur Prince, en telles deliberations font mil errreurs. Or combien que de quelqu'vn i'ay diſcouru en autre lieu, ſi eſt ce que i'en veux mettre en auant vn de grande importance. Quand ces Princes oyſifz ou Republiques effeminées enuoyent vn Capitaine dehors, la plus ſage commiſsion qu'il leur ſemble luy donner, eſt de luy defendre la bataille en quelque maniere que ce ſoit, penſans en ce cas imiter la prudence de *Fabius Maximus*, lequel en differant le combat ſauua l'eſtat de Romains: & n'entendent pas que le plus ſouuent ceſte commiſsion eſt nulle, ou dommageable. Car il fault prendre ceſte reſolution, qu'il n'y a Capitaine tenãt la campagne, qui ſe peuſt exempter de la bataille toutesfoys & quantes ſon ennemy voudra venir, quoy qu'il en auienne. Tellement que ceſte commiſsion eſt vault autant que qui leur commanderoit faire la iournée à la poſte de ſon ennemy, non à la ſienne. Car à vouloir tenir la campagne, ſans accepter la bataille, n'y a autre remede, que de camper cinquante mille loing de l'ennemy & auoir bonnes eſpies pour eſtre auerty de deſloger quand il voudra marcher contre toy. L'autre party ſeroit de s'enclorre en vne ville: mais l'vn & l'autre portent trop de dommage. Au premier on habandonne ſon païs au pillage de l'ennemy, & tout Prince de valeur auroit trop plus cher tenter la fortune d'vne iournée, que tant prolonger la guerre auecques ſi grande perte de ſes ſubietz. Au ſecond party le danger eſt euident, par ce que te rengeant en vne ville auecques ton armée tu viens à eſtre aſsiegé, & en peu de temps es afligé de famine, qui te contraint de te rendre; tellement qu'il eſt treſdangereux d'euiter la bataille par ces deux voyes. Le moyen que tint *Fabius Maximus* d'eſtre touſiours en lieux auantageux eſt bon quand tu as armée ſi vertueuſe, que l'en-

Remede pour euiter la bataille.

Fabius Maximus temporiſeur.

que l'ennemy n'ayt la hardieſſe de te venir aſſaillir ſur tes auantages. Et ne ſe peult dire que *Fabius* fuiſt la iournée: mais qu'il la vouloit & cherchoit à ſon auantage. Car ſi Hannibal le fuſt allé trouuer, il l'euſt atendu & receu: mais Hannibal ne l'oſa prendre à ſon point: en ſorte qu'auant l'vn euita la bataille que l'autre: Mais au cas que l'vn d'eux l'euſt voulu liurer en toutes ſortes, l'autre n'auoit que l'vn des troys remedes: C'eſt à ſçauoir les deux deſſuſditz, ou la fuyte. Que ce que ie dy ſoit vray, apert par mille exemples: meſmement en la guerre que les Romains eurent contre Philipe de Macedone pere de Perſes, lequel ſe voyant aſſailly par eux delibera ne ioindre point, & pour s'en garder voulut premierement faire comme *Fabius Maximus* auoit fait en Italie. Si ſe campe ſur la ſommité d'vne montaigne, ou il ſe fortifia, iugeant que les Romains n'entre prendroient de l'y aller combatre. Ce que toutesfoys ilz firent & l'en chaſſerent tellemẽt, qu'il fut contraint de fuyr auecques la plus grande partie de ſes gens. Et ce qui le ſauua & preſerua d'eſtre du tout conſommé fut l'iniquité & dificulté du païs, qui empeſcha aux Romains la pourſuyté. Or ne voulant Philipe venir aux mains, eſtant (comme i'ay dit) campé pres des Romains fut cõtraint de fuyr: puys ayant cogneu par ceſte experience, que l'auantage des montaignes ne ſuffiſoit à qui voudroit euiter le conflit, ne voulant toutesfoys s'enfermer en aucune place delibera choyſir l'autre party, qui eſt de ſoy tenir fort loingtain du camp des ennemys: Tant que s'ilz eſtoient en vne contrée, il s'en alloit en l'autre, & touſiours d'ou ilz partoient il entroit. Mais voyant en fin qu'au lõg aller ſes condicions empiroient touſiours, & que ſes ſubietz eſtoient maintenant foulez & mangez par ſes ennemys, maintenant par luy, ſe reſolut d'en eſſayer le hazard, ce qu'il fit. Or eſt donques vtile s'eſlongner du combat quand ton armée a en elle les conditions de celle de *Fabius*, ou de celle qu'auoit *Cn. Sulpitius*. C'eſt à ſçauoir quand elle eſt telle que l'ennemy ne l'oſeroit iamais aſſaillir dedans ſon fort, & qu'il eſt en tes païs ſans y auoir encores pris grand pied: dõt il pourroit tomber en neceſsité de viures. En ce cas le temporiſer eſt tresbon par les raiſons de Tite Liue.

Philipe de Macedone.

Nolens ſe fortunæ committere.

Mais en tout autre cas la iournée ne ſe peult euiter, ſans ton deſhonneur & danger: Car de fuyr (comme faiſoit le Roy Philipe) eſt pareille honte, que s'il eſtoit deffait: voyre plus grande, d'autant

tãt qu'il a fait moindre preuue de ſa vertu. Et s'il luy eſcheut de ce garentir par ce moyen, il n'en prẽdra pas ainſi à vn autre qui n'aura telle commodité de païs. Nul ne dira que Hannibal n'ayt eſté maiſtre & ouurier de guerre, lequel eſtant en Afrique contre Scipion, s'il euſt ſenty auantage en ceſte maniere de prolonger & temporiſer, en euſt vſé, & parauanture eſtant bon Capitaine auecques bonne armée, il l'euſt peu faire comme *Fabius* en Italie: mais puys qu'il ne le fit eſt à croyre, que quelque raiſon ou importance l'en deſtourna. Car le Prince qui tiẽt vne armée aſſemblée, s'il void que par faute d'argent ou d'amys il ne la puiſſe tenir longuement, il eſt du tout deſconfit, s'il ne tente la fortune auant que ſon camp ſe rompe: car plus il atend plus eſt certain de perdre, & au tenter il pourroit vaincre. Vn autre point y a, qui eſt encores à eſtimer, c'eſt que l'on doit touſiours (voyre auſsi en perdant) tendre à gloire aquerir, laquelle eſt plus grande en celuy qui a eſté vaincu par force, qu'à qui a perdu par autre inconuenient. Parquoy faloit qu'Hannibal fuſt contraint de quelques neceſſitez ſemblables. Et d'autre coſté quand Hannibal euſt differé la bataille, & que Scipion n'euſt eu le cueur de l'aller trouuer en fort, il ne ſe mettoit pourtant en neceſsité, au moyen de Siphax, que deſia il auoit vaincu, & de tant de places conquiſes en Afrique, qui luy donnoient autant de commodité & ſeureté qu'il euſt peu auoir en Italie. Ce que n'auoit pas Hannibal quand il eſtoit contre *Fabius*, ne les Françoys pareillement, qui auoient a faire à *Sulpitius*. D'autant moins peult fuyr la iournée celuy qui à main forte entre es païs d'autruy: parce qu'il luy eſt force, ſi ſon ennnemy luy vient au deuant de s'atacher à luy: & ſ'il met le ſiege deuant quelque place encores ſe rend plus ſubiet à la bataille, comme de noſtre temps auint au Duc Charles de Bourgongne, lequel eſtãt campé deuant Moratte (place qui eſt aux Suyſſes) fut par eux aſſailly & defait. Et comme il en prit aux Françoys, qui aſsiegerent Noare, & y furent ainſi traitez par les Suyſſes.

Hannibal

Le Duc Charles de Bourgongne.

Qui a affaire à pluſieurs combien qu'il ne ſoit le plus fort, toutesfoys, ſ'il peult ſouſtenir les premiers efors, peult emporter la victoire.

Chapitre XI.

LE pouuoir des Tribuns de la commune fut grand en la cité de Rome, & ſi fut neceſſaire cõme nous auons ſouuenteſſoys diſcouru : Par ce qu'autrement euſt eſté impoſſible de tenir ſous bride l'ambition de la nobleſſe, laquelle euſt corrompu celle Republique long temps deuant qu'elle l'ayt eſté. Neantmoins partant qu'en toutes choſes (comme autresfoys a eſté dit) eſt caché quelque mal propre & peculier, qui cauſe maints accidés nouueaux, auſsi eſt il neceſſaire d'y prouuoir par nouuelles ordonnances. Eſtant donques l'autorité des Tribuns deuenue trop inſolente & fort à craindre à la nobleſſe, & à Rome toute, en fuſt auenu quelque inconuenient dangereux pour la liberté Romaine, ſi le moyen n'euſt eſté monſtré par *Apius Claudius*, par lequel *ilz* ſe deuoient defendre & reſiſter à l'ambition des Tribuns. Qui fut tel qu'ilz trouuerent touſiours quelqu'vn d'entre eux, ou craintif, ou corruptible, ou zelateur du bien commun, lequel ilz dreſſoient à ſ'opoſer à la volonté de ceux qui tẽdoient à quelque deliberacion contraire à lopinion du Senat. Lequel remede fut vn grand frein & temperament contre celle grande autorité & long temps ſeruit bien à Rome. Ce qui m'a fait conſiderer, que toutesfoys & quantes pluſieurs Seigneurs ſont vniz & alliez contre vn, combien que leur force aſſemblée paſſe trop la ſienne, neantmoins y a plus d'eſperãce en luy ſeul qu'en tous les autres, voyre plus puiſſans. Car (miſes arriere toutes les choſes eſquelles vn ſeul vault mieux que pluſieurs qui ſont infinies) touſiours auiendra qu'il pourra en vſant d'vn peu d'induſtrie, les ſeparer & deſioindre, & ainſi affoyblir ce corps fort & puiſſant. Ie ne m'arreſteray icy à deduire les exemples antiques, dont on fourniroit grand nombre : les recens ſufiront auenuz de noſtre

noſtre temps. l'an mil cccc. lxxxiiii. toute l'Italie coniura contre les Venitians, leſquelz voyans qu'ilz eſtoient du tout perduz, & que plus ne pouuoient tenir la campagne, corrompirent le Seigneur Ludouic, qui gouuernoit à Milan, & par ceſte corruption firent vn acord auec luy, par lequel ilz recouurerent non ſeulement les places par eux perdues : mais vſurperent partie de l'eſtat de Ferrare. Ainſi ceux qui perdirent en guerre gaignerent le plus en la paix. N'a pas long temps tout le monde conſpira contre la France, neantmoins auãt la fin de la guerre, Eſpagne ſe departit de la cõfederaciõ & vint à apointement, ſi bien que tous les autres confederez furent auſsi contraints y condeſcendre. Tellement que ſans donte l'on doit touſiours faire iugement quãd on void vne guerre de pluſieurs contre vn, que le ſeul aura l'auantage, s'il a ſeulement en luy tant de vertu de pouuoir ſouſtenir les premiers efors, & temporiſant atendre le temps : autrement il encourroit mile dangers comme il en prit aux Venitians au viii. Mais s'ilz euſſent peu tẽporiſer cõtre les Françoys, & eu le temps de gaigner quelqu'vn de ceſte alliance, ilz euſſent euité celle ruine : mais n'ayans armes aſſez vertueuſes pour temporiſer auec leurs ennemys, qui leur donnerent loyſir de pratiquer aucun des confederez, ce fut ce qui les ruyna. Car on void bien que le Pape, ſi toſt qu'il eut le ſien, ſe declara leur amy : auſsi fit l'Eſpagne, & l'vn & l'autre Prince leur euſt volontiers ſauué & gardé l'eſtat de Lombardie à leur pouuoir, de paour de laiſſer trop croyſtre le Françoys en Italie. Ilz pouuoient donques bien à lors les Venitians quiter vne part pour ſauuer le reſte. Ce que s'ilz euſſent fait en temps qu'il n'euſt point ſemblé fait par neceſsité, & auãt le mouuement de la guerre c'euſt eſté party treſſage. Mais ſur le fait de la guerre il leur tournoit à deshonneur, & peult eſtre à peu de profit: Mais auant le coup peu des ciſoyens de Veniſe oyoient le peril imminent, beaucoup moins entendoient le remede, & nul n'en euſt ſceu donner le conſeil. Pour donques retourner au commencemẽt de ce diſcours, ie conclu, que comme le Senat Romain trouua remede au ſalut de la patrie contre l'ambition des Tribuns, par le moyen du nombre, ainſi l'aura tout Prince aſſailly de pluſieurs, s'il a en luy la prudence d'vſer de moyens conuenables pour les ſeparer & diuiſer.

Venitians ſeulz contre pluſieurs.

Françoys ſeulz contre pluſieurs.

Comme le Capitaine prudent doit imposer aux siens toute necessité de combatre, & l'oster à ses ennemys

Chapitre XII

AVtresfoys auons discouru combien necessité est vtile es actions humaines, & à quelle gloire elle les a conduites, & cõme par aucuns Philosophes a esté escrit, que les mains & la langue des hommes (les deux plus excellens instrumens à l'ennoblir) n'eussent iamais fait œuures si parfaites, ne rendues en telle hauteſſe qu'elles sont, si necessité ne les eust poussées. La vertu de laquelle estãt cogneuë par les Capitaines antiques & de combien deuenoient par elle les soldatz plus obstinez au combat, mettoient toute peine de les renger à ceste contrainte. Aussi d'autre part employoient leur industrie à en deliurer leurs ennemys, leur ouurans souuentesfoys le passage qu'ilz leur pouuoient clorre, & fermans à leurs gens la voye qui leur estoit ouuerte. Qui donques desire qu'vne ville se defende iusques à l'extremité, ou qu'vne armée combate en pareille obstinacion, sur tout doit tascher à faire entrer en leur cerueau ceste necessité. Parquoy le Capitaine prudent, qui va donner l'assault à vne ville, doit mesurer la facilité, ou dificulté, de la prendre, par la cognoissance & consideracion de la necessité, qui contraint les habitans de soy defendre. Et s'il en treuue beaucoup en eux, la peult iuger de dificile, autrement de facile prise. D'ou procede que les places, apres la rebellion, sont plus fortes à reprendre qu'elles n'auoient esté en leur premiere conqueste: par ce qu'au commencement, n'ayant cause de craindre mal traitement, ou il n'y auoit offense, se rendent facilement: mais depuys qu'ilz se sont reuoltez, cognoissans auoir offensé, dõt ilz craignent la punition, deuiennẽt trop plus dificiles à emporter, Encores procede ceste obstinacion de la hayne naturelle, qui est entre Princes voysins & Republiques, qui naist entre eux d'ambition de vouloir dominer & de ialousie de leur estat. Mesmement si ce sont Republiques, comme il auient en Toscane: laquelle

La vertu de necessité.

quelle contention a rendu & rendra touſiours difficile l'expugnation de l'vne à l'autre. Partant qui bien conſiderera les voyſins de la cité de Florence & ceux de Veniſe, ne s'eſmerueillera tant que font beaucoup de gens pourquoy Florence à plus deſpendu en la guerre & moins conquis que Veniſe, par ce que la cauſe eſt que les Venitiens n'ont eu les places limitrophes ſi obſtinées en leurs defenſe que Florence a eu, d'autant que toutes les citez prochaines de Veniſe eſtoient acouſtumées à viure ſous les Princes, & non en liberté, & ceux qui ſont norriz en ceſte ſeruitude ſouuent eſtiment peu de changer de maiſtre, voyre le deſirent ſouuent. En ſorte que combien que Veniſe ayt eu à faire à voyſins plus puiſſans que n'a eu à Florence, toutesfoys ne les rencontrant ſi obſtinez a eu plus grand moyen de les vaincre, que celle qui eſtoit ceinte & enuironnée de toutes citez libres. Doncques doit le Capitaine (pour retourner au premier diſcours) quand il aſsiege vne place vſer de toute diligence à tollir aux defendeurs ceſte neceſsité, & conſequemment telle obſtinacion, leur promettant grace & pardon, s'il void qu'ilz ayent paour de punition: S'ilz craignoient perdre leur liberté, leur monſtrer ſa volonté n'eſtre contraire au bien commun: mais ſeulement a l'ambition d'aucuns de la cité, ce qui a ſouuent fort auancé les entrepriſes & priſes de places. Et combien que telles couleurs ſoiét facilement cogneuës, meſmement par gens prudens, ſi eſt ce que ſouuent les peuples en ſont deceuz & abuſez, leſquelz, du deſir qu'ilz ont de la paix preſente, cloyent les yeux à tous autres lacqs, qui ſous larges promeſſes leur ſont tenduz. Et par ce moyen infinies citez ſont tõbées en ſeruitude, comme Florence depuys peu de temps en çà. Et comme il auint a *Craſſus* & à ſon armée, lequel combien cogneuſt les fauces promeſſes des Parthes, leſquelles ne tendoient qu'à oſter à ſes ſoldatz la neceſsité de ſoy defendre: neantmoins ne luy fut poſsible les tenir en obſtinacion, tant furent aueuglez de l'offre de paix, que les ennemys leur firent, comme l'on void particulierement en ſa vie. Pourtant ie dy que les Samnites, ayans contre les conuenances de l'acord par l'ambition d'aucuns couru & pillé les terres des confederez des Romains, & depuys ayans enuoyé leurs Embaſſadeurs à Rome requerir la paix, offrans rendre & reſtituer le pillage, & liurer les auteurs de ce tumulte en leurs priſons, furent renuoyez eſconditz par les Romains & retournerent à Samnie ſans eſperance d'acord. Alors *Claudius Pontius* chef de l'armée des

Samnites remõſtra cõme les Romains ne demandoiẽt que la guerre à eux par quelque moyen que ce fuſt. Et combien que quãt à eux ilz deſiraſſent la paix, neceſsité leur faiſoit prẽdre les armes, diſant: *Iuſtum eſt bellum, quibus neceſſarium, & pia arma, quibus niſi in armis ſpes eſt.*

La guerre eſt iuſte à qui elle eſt neceſſaire, & ſont les armes equitables à qui n'a autre eſpoir qu'es armes.

Et ſur ceſte neceſsité fonda auecques ſes gens l'eſperance de la victoire. Or pour ne rebatre plus ceſte matiere vous allegueray les exemples Romains, qui m'en ſemblent plus dignes de memoire. *Caius Manilius* eſtoit campé contre les Vegens, deſquelz partie entrerent dedans ſon camp, *Manilius* auec vne de ſes bandes acourut au ſecours, & pour empeſcher les Vegens de ſoy ſauuer mit gens en toutes les ſorties de ſon camp. Quoy voyans les Vegens commencerent à cõbatre de telle rage, qu'ilz tuerent *Manilius*, & autant en euſſent fait du reſte des Romains, ſi par la prudence d'vn Tribun le chemin ne leur euſt eſté ouuert pour ſoy retirer. En quoy l'on void que tandis que neceſsité contraignit les Vegens, ilz combatirent furieuſement: la voye ouuerte penſerent de la fuyte, non du conflit. Les Volſces entrez auecques les Eques dedans les frontieres des Romains, les Conſulz furent enuoyez à l'encontre, ou auint que l'armée des Volſces, au trauail & mouuement de la bataille ſe trouua encloſe entre l'armée Romaine, & leur camp gaigné auſsi par les Romains: ce que voyant leur Capitaine, & qu'il leur falloit mourir là, ou ſoy faire paſſage à l'eſpée diſt à ſes gens:

Mort de Manilius.

Tite Liue

Ite mecum, non murus, nec vallum, armati armatis obſtant: virtute pares (quæ vltimum ac maximum telum eſt) neceſsitate ſuperiores eſtis.

Suyuez moy, il n'y a mur ne rempart, armes tiennent fort contre armes: vous les paragonnez en vertu, & (qui eſt le plus grand dard & extreme) vous auez ſur eux l'auantage de neceſsité.

Ainſi eſt ceſte neceſsité apellée par Tite Liue l'extreme & le plus grand dard. Camille le plus ſage de tous les Capitaines Romains, eſtãt deſia dedans la ville de Veges auecques ſon armée, pour auancer le pillage d'icelle & tollir aux ennemys la derniere neceſsité de ſoy defendre, cõmanda en ſorte que les Vegens l'entendirent, que nul ne touchaſt à qui ſeroit ſans armes. Tellement que chacun mit ius les ſiennes, & fut la ville priſe quaſi ſans effuſion de ſang: Lequel moyen fut depuys obſerué & enſuyuy par pluſieurs Capitaines.

Auquel

Auquel y a plus de fiãce, en vn bon chef ayant mauuaise armée, ou en vne bonne armée ayant vn mauuais chef.

Chapitre XIII.

EStant *Coriolanus* banny de Rome, se retira vers les Volsces; là ou leua vne armée pour soy venger de ses Citoyens, marcha iusques à Rome, dont le destourna plus la pitié & affection maternelle, que la force Romaine. Auquel lieu dit Tite Liue, qu'en ce cas aparut que la Republique de Rome s'augmenta plus par la vertu de ses Capitaines, que de ses Soldatz, consideré que les Volsces, qui parauant auoient esté vaincuz, deuindrent depuys vaincueurs quand ilz eurẽt *Coriolanus* pour leur chef. Or combien que Tite Liue tienne ceste opinion, si est ce qu'on void en maints lieux de son histoire, que la vertu des Soldatz, sans Capitaine, a fait merueilleuses armes: voire qu'ilz ont mieux tenu leurs rengs & monstré plus de prouësse apres la mort de leurs Consulz, que deuant. Comme il auint en l'armée, que les Romains auoient en espagne sous les Scipions, laquelle, ses deux chefz perduz, eut en elle la vertu non seulement de soy sauuer, mais de vaincre son ennemy, & garder & maintenir celle prouince pour la Republique Romaine. Tellement que qui voudra bien discourir, trouuera assez d'exẽples de iournés vaincues par la vertu des Soldatz, & assez d'autres ou la vaillãce des Capitaines a esté de pareil effait: en sorte que lon peult bien iuger que l'vn a afaire de l'autre. En quoy vient premier en consideration lequel est plus à redouter, ou vne bonne armée mal cõduite, ou vn bon Capitaine mal acompagné. Et ensuyuant l'opinion de Cesar peu sont à estimer l'vn & l'autre. Comme il declara marchant en Espagne contre *Afranius & Petreius*, disant: Cesar.

Quia ibat ad exercitum sine duce.

Qu'il alloit contre vne armée sans chef.

Au contraire quand il alla en Tessalie contre Pompée dit:

Vado adducem sine exercitu.

Ie m'en voys contre vn chef ſans armée.

L'on peult icy conſiderer vn autre point, lequel eſt plus facile à vn bon Capitaine dreſſer vne bonne armée, ou à vne bonne armée faire vn bon Capitaine. Surquoy ie dy, que ceſte queſtion ſemble deciſe: parce que plus ayſément pluſieurs vous trouueront & inſtruiront vn ſeul pour le rendre tel, qu'vn ſeul ne feroit pluſieurs. *Lucullus* quand il fut enuoyé contre Mitridates il n'eſtoit aucunement aguerry, mais celle bonne armée, ou tant y auoit de bons chefz de bandes, le rendirent en peu de temps bon Capitaine Les Romains enrolerent leurs ſerfz par faute d'autres, & les baillerent à exercer à *Sempronius Graccus*, qui en fit vne bonne armée. Pelopidas & Epaminondas (comme auons dit en autre lieu) apres qu'ilz eurent deliuré Thebes leur Cité de la ſeruitude de Sparte, en peu de temps ſi bien les dreſſerent, que non ſeulement ilz ſouſtindrent les Spartains, mais furent vaincueurs: tellement que la choſe eſt pareille, d'autant que l'vn bon peult trouuer l'autre. Toutesfois vne bonne armée, ſans bon Capitaine, volontiers deuient rebelle & malayſée à manier, comme il auint de celle de Macedone apres la mort d'Alexandre, & comme furent les vieilles bandes es guerres ciuiles. Qui me fait croire qu'on doiue plus auoir de confiance en vn Capitaine, qui ayt le temps & commodité de dreſſer & armer ſes gens, qu'en vne armée inſolente auecques vn chef tumultuaire pris & fait par elle meſme. Ce qui eſt cauſe de donner double louange aux Capitaines, qui n'ont pas eu ſeulement à vaincre leur ennemy, ains, premier que s'en ayder & venir aux mains, ont eu la peine de le faire & inſtruire: Car en ce aparoiſt double vertu, voire ſi rare, que ſi telle charge ſuruenoit à pluſieurs perſonnes, beaucoup moins ſeroient eſtimez qu'ilz ne ſont.

Lucullus.

Sempronius Graccus.

De quel effait ſont les inuentions nouuelles, qui aparoiſſent ſur le fort de la bataille, & les voix nouuelles qui s'y entendent.

Chapitre XIIII.

De quel

DE quelle importance eſt vn accident nouueau auenant en la bataille par choſe nouuelle, qui ſe voye, ou entende, ſe monſtre en pluſieurs endroitz, meſmemẽt par l'exemple occurrent en la iournée qui fut entre les Romains & les Volſces, en laquelle voyant *Quintius* que l'vne de ſes cornes alloit à vau de roũte, cõmenca à leur eſcrier à voix forte, qu'ilz tinſent bon & ne perdiſſent terre: parce que leur autre corne eſtoit victorieuſe. Par ceſte parolle il remit tellement le cueur à ſes gens & eſpouuenta ſes ennemys, qu'il emporta la victoire. Or ſi telles voix ſont de ſi grand effait en vne armée bien ordõnée, en vne qui le ſeroit mal & tumultuaire il eſt treſgrand, comme en celles qui ſont du tout eſmeuës & agitées de ſemblable vent. Dequoy vous veux donner vn exemple notable auenu en noſtre temps: La Cité de Peruſe eſtoit n'a pas long temps diuiſée en deux parties, l'vne des Oddes, l'autre des Baillons, dont ceux cy regnoient, les premiers eſtoient en exil: leſquelz ayans par le moyen de leurs amys aſſemblé quelque armée, & conduite en vne de leurs places prochaine à la Cité, par la faueur de leur partie, de nuit entrerẽt dedans, & ſans eſtre deſcouuertz venoient à prendre la grand' place. Or pource que ceſte ville a des chaiſnes par tous ſes carrefours, ilz la tiẽnent barrée. Les Oddeſques auoient vn qui marchoit deuant eux auecques vne maſſe de fer pour les rompre, à fin de donner paſſage aux cheuaux: & eſtans arreſtez à rompre celle qui fermoit la grande place, alors que le bruit eſtoit leué à larme, celuy qui rompoit fut ſi ſerré de la foulle du peuple y acourant, qu'il ne pouuoit haucer le bras pour dõner coup ne ſoy manier. A' ceſte cauſe luy fut crié: Retire, arriere, arriere. Laquelle voix paſſant de degré en degré arriere arriere, commença à faire fuyr les derniers, & de main en main les autres, auecques telle furie, qu'ilz ſe rompirent d'eux meſmes. Ainſi demeura vain le deſſein des Oddes par vn ſi debile accident. En quoy eſt à conſiderer, que l'ordonnance d'vn oſt n'eſt pas ſeulement neceſſaire pour combatre en bon ordre, mais auſsi de paour que le moindre accident ſuruenant ne le mette en deſordre. Qui eſt la cauſe pourquoy vne multitude populaire eſt inutile à la guerre, parce que tout bruit, toute voix, tout mouuement l'eſtonne, l'altere, & met en fuyte. Pource doit le bon Capitaine ordonner, entre autres choſes, qui ſeront ceux qui deũront receuoir ſa parolle & la paſſer

Inconuenient d'vne voix à Peruſe.

la paſſer aux autres, & acouſtumer ſes gens à ne croyre qu'à leurs chefz, leſquelz ne portent parolle que celle qui leur eſt commiſe. A' faute de ce faire maintesfoys ſont auenuz maintz grãs deſordres.

Quãt eſt de voir choſes nouuelles, tout Capitaine ſe doit eſtudier à en faire quelqu'vne aparoiſtre ſur le point & chaleur de la meſlée, laquelle ſerue à croiſtre le courage des ſiens & amortir celuy de ſes ennemys. Car entre autres accidens ceſtuy eſt de grãde efficace pour la victoire. Dequoy ſe peult alleguer en teſmoignage C. *Sulpitius* Dictateur Romain, lequel venant à la bataille contre les Françoys, arma tous les pionniers & autre vile gent du camp, qu'il fit mõter ſur muletz & autres ſommiers, auecques telles armes qu'il les fit ſembler gens de cheual: les mit derriere vne montaigne auecques commandement de ne faillir à vn ſignal qui leur ſeroit donné ſur le fort de l'eſtour, de ſe deſcouurir & monſtrer aux ennemys. Ce qu'eſtant executé comme il eſtoit ordonné, eſpouuenta tellement les Françoys, qu'ilz perdirent la bataille. Pourtant doit le bon Capitaine faire deux choſes: l'vne, d'auiſer à troubler & eſtonner ſon ennemy par telles inuentions nouuelles: l'autre, d'eſtre pourueu de remede à les deſcouurir quand ſon ennemy en vſeroit, & à les luy rendre vaines, comme le Roy d'Inde fit à Semiramis, laquelle voyant ce Roy venir contre elle auecques grand nombre d'Elephans, pour l'eſpouuenter & luy monſtrer qu'elle en eſtoit garnie, en forma de cuyr de Bufles & de Vaches, qu'elle mit ſur des Chameaux & fit marcher deuant: Ce que le Roy cognoiſſant tourna ſon inuention à ſon dommage. Eſtant *Mamercus* Dictateur cõtre les Fidenates, pour eſtonner les Romains auiſerent faire ſortir de la ville ſur l'ardeur du conflit vn nombre de Soldatz portans du feu au bout de leurs lances, à fin que les Romains ocupez de ceſte nouueauté rompiſſent leurs rengs. Surquoy eſt à noter, que quand telles inuentions ont plus du vray que du feint, alors ſe peuuent preſenter aux hommes: Parce que ſous grande couleur de brauerie la debilité n'eſt tant ayſée à deſcouurir. Mais quand elles tiennent plus de feint, ou il n'en faudroit vſer, ou en vſant les tenir ſi loing, qu'elles ne puiſſent ſoudain eſtre deſcouuertes, comme fit C. *Sulpitius* de ſes muletiers: Car quand la debilité y eſt à l'aprocher, incontinent aparoiſt & te porte plus de dommage que de faueur, comme firent les Elephans à Semiramis, & aux Fidenates leurs feux. Leſquelz, combien qu'au commencement ilz troublaſſent vn peu les Romains, ſi toſt que le Dicta-

Inconuenient par choſe veuë nouuelle.

Semiramis.

Dictateur ſuruint qui leur eſcria, s'ilz n'auoient non plus de honte de fuyr la fumée que mouches à miel, qu'ilz retournaſſent viſage, leur diſant:

Suis flãmis delete Fidenas, quas veſtris beneficijs placare non potuiſtis. Tite Liue

Allez, bruſlez la ville de Fidenes de ſon feu meſme, laquelle par voz biensfaitz n'auez ſçeu apaiſer.

Par ce moyen tourna l'inuention des Fidenates contre eux & perdirent la bataille.

Qu'il n'en fault qu'vn à commander à vne armée, & comme pluſieurs y nuyſent.

Chapitre XV.

LEs Fidenates s'eſtans rebellez & ayans mis à mort la colonie que les Romains auoient enuoyée à Fidenes, les Romains, pour remedier à ce mouuement, créerent quatre Tribuns de puiſſance Conſulaire, deſquelz l'vn demeuré pour la garde de Rome, enuoyernt les troys contre les Fidenates & les Vegens: Leſquelz, par faute de s'acorder & s'entendre enſemble, en r'aporterent deshonneur ſans dommage: Car du deshonneur ilz furent cauſe: de ſe ſauuer de perte, fut cauſe la vertu des Soldatz. Parquoy les Romains, voyans ce deſordre, curent recours à la creation d'vn Dictateur, à fin qu'vn ſeul remiſt en ordre ce que troys auoient deſordonné. En quoy ſe cognoiſt le mal qui vient de commettre pluſieurs à commander à vne armée, ou à vne ville, qui ſe doyuent defendre. Ce que Tite Liue n'euſt ſceu dire plus clairemẽt, que par les paroles qui s'enſuyuent:

Tres Tribuni poteſtate Conſulari documento fuere quàmplurium imperium bello inutile eſſet: tendendo ad ſua quiſqz conſilia, cum alij aliud videretur, aperueruut ad ocaſionem locum hoſti. Tite Liue.

Trois Tribuns de puiſſance Conſulaire nous aprirent combien le commandement de pluſieurs eſt dõmageable en la guerre: tendant chacun

chacun à ſes conſeilz & deſſeins, comme l'vn eſtoit d'vn auis, l'autre d'autre, à ceſte ocaſion firent ouuerture du lieu à leur ennemy.

Or combien que ceſt exemple ſuffiſe à prouuer le deſordre que font pluſieurs commandemens en la guerre, ie vous en veux encores aporter vn autre & nouueau & ancien, pour plus grande declaration. L'an mil D. Apres que le Roy de France Loys xii. eut repris Milan, enuoya ſes gens à Piſe pour la rendre aux Florentins, ou furent enuoyez commiſſaires *Giouanbattiſta Ridolfi*, & *Luca d'Antonio de gli Albizzi*. Et pource que *Giouanbattiſta* eſtoit perſonne d'aage, & de reputation, *Luca* luy laiſſoit tout gouuerner. Et s'il ne decouuroit ſon ambition en luy contrediſant, il la mõſtroit en ſe taiſant, & en meſpriſant & blaſmãt tout ce qu'il faiſoit: de ſorte qu'il n'aydoit les actions du camp, ne par œuures, ne par conſeil, comme ſi c'euſt eſté vn homme de nul effait. Mais on vid depuys tout le cõtraire, quand certain accident qui ſuruint r'apella *Giouanbattiſta* à Floréce. Lors *Luca* demeuré ſeul monſtra bien le cueur, l'induſtrie, & le conſeil qui eſtoit en luy. Leſquelles bonnes parties, tant qu'il eut compagnon, valoient autant que perdues. Ie vous veux alleguer en confirmation de cecy les paroles de Tite Liue, lequel racontant comme *Quintius & Agrippa* ſon collegue furent enuoyez par les Romains contre les Eques, dit, qu'*Agrippa* voulut que *Quintius* euſt toute l'aminiſtration de la guerre, diſant:

Loys. xii. Roy de France.

Tite Liue

Saluberrimum in adminiſtratione magnarum rerum eſt ſummam imperij apud vnum eſſe.

Il eſt treſvtile au maniment des grãs affaires, que le pouuoir & autorité ſouueraine n'apartienne qu'à vn.

Ce qui eſt contraire à ce que font au iourd'huy noz Republiques & noz Princes, qui enuoyent plus d'vn Commiſſaire & plus d'vn chef, à fin que les choſes ſoient mieux conduites: Mais il en vient vne confuſion ineſtimable. Et qui rechercheroit la cauſe de la ruine des armées Italiennes & Françoyſes auenues de noſtre temps, trouueroit que ceſte cy eſt la principale. Dont l'on peult vrayment conclure, que mieux vaudroit enuoyer vn homme ſeul en vne expedition & entrepriſe, qui ne ſeroit que de commune prudence, que deux treſvaillans enſemble auecques pareil pouuoir & autorité.

Que l'on

Que l'on va chercher la vraye vertu au temps des afaires, & en la proſperité ſont en credit les plus riches & mieux aparentez, non pas les gens vertueux.

Chapitre XVI.

IL a touſiours eſté ainſi & touſiours ſera, que des grans perſonnages & rares en vne Republique en temps de paix on ne tient conte: pource que par enuie que la reputation de leur vertu leur a cauſé, il ſe trouue en ceſte ſaiſon trop de Citoyens qui les veulent deuancer, non pas ſeulemẽt leur eſtre egaux. Dequoy y a vn beau paſſage en Thucidide Hiſtorien Grec, lequel declare comme eſtant la Republique d'Athenes demeurée victorieuſe en la guerre Peloponneſiaque, & ayãt donté l'orgueil de Sparte, & preſque ſumis toute la Grece à ſon obeïſſance, monta en telle reputation, qu'elle entreprit d'ocuper la Sicile. Ceſte entrepriſe vint en diſpute à Athenes: Alcibiades, & quelque autre Citoyen conſeilloient qu'elle ſe fiſt, regardans leur honneur, & non le bien publicque, faiſans leur cõte d'eſtre chefz de ce voyage. Mais Niſsias, qui eſtoit le premier entre les plus eſtimez d'Athenes, eſtoit d'opinion contraire. Et la plus grande raiſon qu'il allegaſt au peuple en ſa harangue, à fin qu'on aiouſtaſt foy à ſes paroles, fut telle, qu'au conſeil qu'il donnoit que ceſte guerre ne ſe fiſt, ce qu'il faiſoit eſtoit contre ſon profit: parce qu'eſtant Athenes en paix, il ſçauoit bien qu'il y auoit vn grand nõbre de Citoyens qui vouloiẽt marcher deuant luy: mais la guerre ſe faiſant eſtoit certain, que nul n'entreprendroit ſur luy, voire ne s'eſgaleroit à luy. Partant on void comme es Republiques regne ce deſordre de faire peu d'eſtime des vaillans hommes en temps paiſible. Ce qui les rend mal contens pour deux cauſes: l'vne, de ſe voir perdre leur degré: l'autre, d'auoir pour compagnons, ou maiſtres, gens indignes & de moindre ſuffiſance qu'eux. Lequel deſordre a eſté cauſe de mainte ruine: d'autant que les Citoyens qui ſe voyent meſpriſer ſans leur

Thucidide.

merite, & cognoiſſent que le bon temps en eſt cauſe, mettent peine de le troubler, en mouuant nouuelles guerres au preiudice de la Republique. Surquoy penſant quelz pourroient eſtre les remedes il s'en treuue deux: l'vn, de tenir les Citoyens pauures, à ce que par leurs richeſſes, ſans vertu, ilz ne puiſſent corrompre ny eux ny les autres. L'autre, de les ordonner en ſorte pour la guerre que touſiours ſe puiſſe faire guerre, & que touſiours on ayt afaire des bons Citoyens, comme fit Rome en ſon premier temps. Car ceſte Cité tenant touſiours dehors quelque armée, touſiours y auoit lieu pour la vertu, & ne ſe pouuoit tollir le degré à qui le meritoit, ne le dõner à autre qui ne l'euſt merité. Car ſi elle faiſoit quelque fois par erreur, ou pour eſpreuue, ſoudain enſuyuoit vn ſi grand deſordre & peril, qu'elle retournoit incontinent au vray chemin. Mais les autres Republiques qui ne ſont pas ordonnées comme elle, & qui font la guerre ſeulement quand neceſsité les contraint, elles ne ſe peuuent exempter de tel inconuenient: voire encourront touſiours, & touſiours y aura deſordre, quãd le Citoyen meſpriſé & vertueux ſera vindicatif, & aura en la Cité quelque reputation, & fuite & adherence. La Cité de Rome s'en defendit pour vn temps. Or luy ſembloit (apres qu'elle eut vaincu Cartage & *Antiocus* comme ailleurs a eſté dit) ne craignant plus de guerres, pouuoir commettre la charge de ſes armées à qui elle vouloit, n'ayant tant d'egard à la vertu, qu'aux autres qualitez qui luy donnoient credit enuers le peuple: comme lon void que *Paulus AEmilius* perdit pluſieurs fois ſa brigue au Conſulat, & ne fut fait Conſul premier que la guerre Macedonique ſourdiſt, laquelle eſtant iugée dangereuſe du conſentement de toute la Cité à luy fut commiſe. Eſtans en noſtre ville de Florence depuys l'an mil quatre cens nonante quatre ſuruenues maintes guerres, eſquelles les Citoyens Florentins auoient tous fait mauuaiſe preuue, de fortune ſe r'encontra la Cité en vn, qui monſtra en quelle ſorte on deuoit commander à vne armée, qui fut *Antonio Giacomini*. Et tandis qu'il y eut guerres perilleuſes à mener ceſſa toute l'ambition des autres Citoyens, & en election de Cõmiſſaire & chef de l'armée n'auoit nul cõpetiteur: Mais lors qu'il ſuruint vne guerre, ou n'y auoit aucune doute ne danger: mais beaucoup d'honneur, il eut tant de competiteurs, qu'entre les trois Commiſſaires qui furent eſleuz pour cãper deuant Piſe il fut laiſſé derriere. Et combien que l'on ne vid euidemment quel mal en

enſuyuit

enſuyuit au publique de n'y auoir enuoyé *Antonio*, ſi en peult on faire facile cõiecture. Car n'ayans les Piſans plus dequoy ſe defendre, ne dequoy viure, ſi *Antonio* y euſt eſté, il les eut contrains long tẽps deuant à ſe rendre à la diſcretion des Florẽtins: mais eſtans aſsiegez par Capitaines, qui ne ſçauoient contraindre ne forcer, furent tant entretenuz, que la Cité de Florence les acheta, ou elle les pouuoit auoir de force. Biẽ falut que tel deſdain touchaſt fort au cueur *d'Antonio*, & beſoin eſtoit qu'il fuſt bon & bien patiẽt de ne deſirer vengence, ou par la ruine de la Cité (ſi elle eſtoit en ſon pouuoir) ou par l'outrage de quelque Citoyen particulier. Dequoy ſe doit garder vne Republique comme au chapitre ſuyuant ſera diſcouru.

Que l'on ne doit ofenſer vn homme, & puys l'enuoyer en aminiſtration & gouuernement d'importance.

Chapitre XVII.

VNe Republique doit conſiderer de donner charge de quelque aminiſtration importante à homme, à qui ayt eſté fait quelque iniure notable. *Claudius Nero* (lequel ſe partit de l'armée qu'il auoit front à front d'Hannibal, & auecques vne partie s'en alla à la Marque trouuer l'autre Conſul, pour combatre Aſdrubal auant qu'il ſe fuſt ioint auec Hannibal) il s'eſtoit trouué auparauant en Eſpagne contre Aſdrubal, & l'auoit enfermé en vn lieu auecques ſon armée, que force eſtoit à Aſdrubal ou de combatre à ſon deſauantage, ou de mourir de fain. Mais Aſdrubal l'entretint ſi ſubtilement par certaines pratiques d'acord, qu'il ſortit de deſſous ſes mains, & luy oſta ceſte ocaſion de l'oprimer. Ce qu'entendu à Rome le chargea grandement enuers le Senat & le peuple, & par la Cité fut parlé de luy fort à ſon deſauantage, & deshonneur. Mais eſtant depuys fait Conſul & enuoyé contre Hannibal, prit le party deſſus eſcrit, qui eſt treſ-

dangereux: tellemẽt que Rome demeura en grande doute & crainte, iuſques à ce qu'elle entendit la route d'Aſdrubal. Et eſtant demãdé à Claudius, qui luy auoit fait choiſir vn ſi perilleux party, auquel, ſans aucune neceſsité extreme, il auoit quaſi ioué la liberté de Rome, reſpondit, qu'il l'auoit fait parce qu'il ſçauoit, que s'il luy ſuccedoit, il recouuroit l'honneur qu'il auoit perdu en Eſpagne: & ſi ſon party auoit fin contraire, il ſçauoit qu'il ſe vengeoit de la Cité & des Citoyẽs qui l'auoiẽt offenſé par telle ingratitude & indiſcretion. Or puys que les paſsions de telles offenſes touchent ſi fort vn Citoyen Romain, & au temps que Rome eſtoit entiere & non corrompue, l'on doit penſer quel pouuoir elles auront à l'endroit d'vn Citoyen d'vne Cité, qui ne ſeroit ordonnée cõme à lors elle eſtoit. Et pource qu'à ſemblables deſordres qui naiſſent es Republiques ne ſe peult donner remede certain, enſuyt qu'il eſt impoſsible ordonner vne Republique perpetuelle, à cauſe que par mille voyes dequoy l'on ne ſe douteroit auient ſa ruine.

Il n'y a rien plus digne d'vn Capitaine, que de ſentir les entrepriſes de ſon ennemy auant le coup.

Chapitre XVIII.

EPaminondas de Thebes diſoit rien n'eſtre plus vtile & plus neceſſaire à vn Capitaine, que cognoiſtre les deliberations & partiz de ſon ennemy. Et d'autant que telle cognoiſſance eſt dificile, plus merite de louange qui fait ſi bien qu'il les coniecture. Or n'eſt pas de telle dificulté entendre ſes deſſeins, qu'il eſt quelquesfois d'entendre ſes actions. Auſsi moins eſt quelquefoys ſentir les ſiennes & celles qui ſe font par luy en lieu loingtain, que les preſentes & les prochaines. Car ſouuent eſt auenu, qu'ayant la bataille duré iuſqu'à la nuit, le vaincueur penſoit auoir perdu, & le perdant auoir vaincu. Ce qui a fait deliberer des choſes contraires au bien du deliberant, comme auint à Bru-

à *Brutus* & *Caſsius*, leſquelz par ceſte faute furent defaitz, au moyen que *Brutus* ayant vaincu de ſon coſté, *Caſsius* creut qu'il auoit perdu, & que toute l'armée fuſt en route, dequoy tombant en deſeſpoir s'ocit luy meſme. De noſtre temps en la iournée de Françoys Roy de France contre les Suiſſes à ſainte Cecile, qui eſt en la Lombardie, la nuit ſuruenant le nombre des Suiſſes, qui eſtoit demeuré entier, penſa auoir la victoire, ne ſçachant rien de ceux qui auoient eſté rõpuz & occiz. Lequel erreur empeſcha qu'eux meſmes ſe ſauuaſſent, pour l'atente qu'ilz auoient de combatre de rechef le matin auecques leur ſi grand auãtage: Et firent encores errer & par tel erreur preſque ruiner l'armée du Pape, & d'Eſpagne, laquelle ſur ceſte faulſe nouuelle de la victoire paſſa le Pau, & s'elle euſt marché pluſauant s'en alloit priſonniere des Françoys victorieux. Semblable erreur eſcheut au camp des Romains, & en celuy des Eques, là ou eſtant *Sempronius* Conſul à l'encontre des ennemys, venant aux mains dura la bataille iuſques au ſoir en diuerſes fortunes pour l'vn & pour l'autre: & la nuit venue, eſtans les deux armées demy rompues, nul ne retourna des deux parts en leurs logemens, ains chacun ſe retira es mons prochains, ou ilz eſtimoient eſtre en plus grande ſeureté, & l'armée Romaine ſe diuiſa en deux parties, dont l'vne ſuyuit le Conſul, l'autre vn *Tempanius* Centurion, par la vertu duquel les Romains ce iour n'auoiẽt eſté du tout defaitz. Au matin le Conſul Romain (ſans entẽdre autre choſe de ſes ennemys) tira vers Rome, & autant en fit l'armée des Eques, eſtimant chacun que ſon ennemy euſt vaincu. Partant les vns & les autres ſe retirerent, ſans ſe ſoucier de laiſſer leur camp à piller. Auint que *Tempanius*, qui eſtoit auecques le reſte de l'armée Romaine, ſe voulant auſsi retirer, fut auerty par aucuns des Eques naürez, que leurs Capitaines eſtoiẽt partiz & auoiẽt habãdonné leur camp: Parquoy ſur ceſte nouuelle entra au camp des Romains, qu'il ſauua, & apres ſaccagea celuy des Eques, retournant par apres victoreux à Rome. Laquelle victoire (cõme l'on void) conſiſte ſeulement à qui le premier d'eux aura entendu le deſordre de ſon ennemy. En quoy ſe doit conſiderer comme ſouuent peult auenir que deux armées eſtans à frõt l'vne de l'autre, ſoient en meſme deſordre & ſoufrent pareilles neceſsitez, & que celuy demeure vaincueur, qui premier aura ſceu les neceſsitez de l'autre. Ie vous veux dõner de cecy vn exẽple domeſtique & recent. L'an m.cccc.xcv iii. quand les Florẽtins auoient vne groſſe armée deuant

Mort de Caſsius.

Sempronius cõtre les Eques.

Piſe,& la ſerroient de bien pres: de laquelle les Venitians ayans pris la protection, & ne voyans autre moyen de la ſauuer, delibererent diuertir celle guerre en aſſaillant d'autre coſté, & aſſemblerent vne puiſſante armée, entrerent par le val de *Lamona*, & occuperent le bourg de *Marradi* & aſsiegerent *la Roccha di Caſtilione*, qui eſt ſur la montaigne. Ce que ſenty par les Florentins delibererent ſecourir *Marradi*, ſans diminuer les forces qu'ilz auoient deuant Piſe. Ainſi leuent gens de pied nouueaux & caualerie nouuelle, qu'ilz enuoiẽt en ceſte part, deſquelz furent chefz *Iacobo quarto d'Apiano*, ſeigneur de *Piombino*, & le Comte *Rimiccio da Martiano*. Eſtãt donques ceſte gent conduite ſur la montaigne, qui eſt au deſſus de *Marradi*, les ennemys leuerent le ſiege de deuant *Caſtilione*, & ſe retrouuerent tous au bourg. Or ayans eſté ces deux armées quelques iours à front l'vne de l'autre, chacune auoit grãde faute de viures & de toute autre munition neceſſaire,& n'auoit l'vne la hardieſſe d'aſſaillir ny affronter l'autre, n'eſtans les deſordres cogneuz ne deça ne delà, ſe delibererent toutes deux vn meſme ſoir de leuer leur camp le matin enſuyuant, & faire retraite: le Venitian vers *Berzighella & Faenza*: le Florentin, vers *Cazaglia & il Mugello*. Venu donques le matin, que chacun auoit commencé a trouſſer bagage, de fortune ſortit vne Dame du bourg de *Marradi*, qui vint vers le camp des Florentins, aſſeurée, à cauſe de ſa vieilleſſe & ſa pauureté, deſirãt fort voir aucuns de ſes parens qui eſtoient en ce camp, par laquelle les chefz de l'armée Florentine auertiz que le camp des Venitiãs deſlogeoit, prindrent cueur par ceſte nouuelle, & leur conſeil changé marcherent contre leurs ennemys, comme s'ilz les euſſent deſlogez, & eſcriuirent à Florence, qu'ilz les auoient chaſſez & la guerre gaignée, laquelle victoire ne leur vint que d'auoir premier entẽdu que leurs ennemys s'en alloient: En ſorte que ſi ceſte cognoiſſance fuſt deuãt venue aux autres, ilz en euſſent autant fait contre nous.

A ſçauoir ſi à regir & gouuerner vne multitude eſt plus neceſſaire le doux que le rigoureux traitement.

Chapitre XIX.

La Re-

LA Republique Romaine eſtoit troublée par les inimytiez de la nobleſſe & de la commune: neantmoins, leur ſuruenant guerre, y enuoyerent *Quintius & Appius Claudius*. *Appius*, à cauſe de ſa cruauté & rudeſſe, fut mal obeï des ſiens, tellement que demy rompu s'enfuit hors de ſa prouince. *Quintius* qui eſtoit de benigne & humaine nature eut ſes ſoldatz obeiſſans, & r'emporta la victoire. Parquoy ſemble qu'à gouuerner vne multitude ſoit meilleur eſtre humain, que ſuperbe, & piteux, que cruel. Toutesfoys *Cornelius Tacitus* (auquel pluſieurs autres conſentent) conclud le contraire en vne ſienne ſentence, diſant: Cornelius Tacitus.

In multitudine regenda, plus pœna, quàm obſequium, valet.

Au gouuernement d'vne multitude mieux vault la punition, que la douceur.

Or à cõſiderer comme ſe peult ſauuer l'vne & l'autre de ces deux opinions, ie dy que ou tu as à manier gens & regir, qui te ſont ordinairement compagnons, ou gens, qui touſiours te ſont ſubietz. Enuers ceux qui ſont compagnons, il n'y a ordre d'vſer de la ſeuerité dequoy parle *Cornelius*. Et d'autant que le commun peuple auoit à Rome pouuoir egal à celuy de la nobleſſe, quiconque deuenoit Prince pour vn temps ne le pouuoit manier par cruauté & rudeſſe. Auſsi ſe void en pluſieurs, que les Capitaines Romains, qui ſe faiſoient aymer des ſoldatz, ont fait meilleur fait, que ceux qui ſe faiſoient craindre extraordinairement, ſ'ilz n'eſtoient acompagnez d'vne vertu exceſſiue, comme *Manlius Torquatus*. Mais qui commanderoit à ſes ſubietz (deſquelz parle *Cornelius*) de peur qu'ilz deuiennent inſolens, & que par ta facilité trop grande ilz ne t'encheueſtrent, il doit pluſtoſt ſe tourner à la rigueur qu'à la douceur: mais encores ceſte rigueur doit eſtre moderée en ſorte que la hayne s'euite: car de ſe faire haïr iamais ne prit bien à Prince. Le moyen de s'en exempter eſt de ne toucher aux biens de ſes ſubietz. Car du ſang (s'il n'y a deſſous quelque pillerie cachée) n'y a Prince qui en ſoit friand, s'il n'eſt contraint, & ceſte neceſsité ne vient gueres. Mais ſi la pillerie y eſt meſlée elle vient touſiours, & iamais n'y a faute de cauſes ny de deſir de l'eſpandre: comme a eſté amplement diſcouru en vn autre traité, qui eſt de ceſte matiere. Ainſi merite plus d'hõneur *Quintius* qu'*Appius*, & la ſentence de *Cornelius* doit Traité del Principe de Macchiauel.

eſtre obſeruée en ſes termes, non pas au cas d'*Appius*. Or pource que nous auons parlé du doux & rigoureux traitement, il ne me ſemble ſuperflu de monſtrer comme vn exemple d'humanité eut plus de pouuoir ſur les Faliſques, que les armes.

Vn exemple d'humanité eut plus de pouuoir enuers les Faliſques, que toute la force Romaine.

Chapitre XX.

Hiſtoire dumaiſtre d'eſcolle des Faliſques.

CAmille eſtant campé deuant la ville des Faliſques, vn maiſtre d'eſcole des plus nobles enfans de la cité, luy penſant gratifier & au peuple Romain, ſous ombre d'exercice, les mena hors de la ville, puys les conduit ou eſtoit Camille, & luy diſt en les preſentant, que à cauſe d'eux la place ſe rendroit entre ſes mains. Lequel preſent tant s'en falut qu'il fuſt accepté par Camille, qu'il fit deſpouiller ce maiſtre & luy lier les mains derriere, & bailler des verges à chacun des enfans, qui le remenerent en la ville fouettans. Ce que cogneu par les citoyens tant leur pleuſt l'humanité & integrité de Camille, que ſans ſe mettre plus en defenſe, delibererent de ſe rendre. En quoy eſt à conſiderer par ce vray exemple, combien quelque foys à plus de vertu & d'efficace es cueurs humains vn acte gracieux & plein de charité, qu'vn acte rude & violent. Et comme maintesfoys les païs, contrées & places, que les armes, engins belliques, & toute autre force humaine n'a peu ouurir, vn tour d'humanité, de pieté, de chaſteté, ou de liberalité, a ouuertes : dequoy y a par les hiſtoires, ſans ceſtuy cy, pluſieurs autres exemples. Vous voyez que les armes Romaines ne pouuoient chaſſer *Pirrus* hors d'Italie, & la liberalité de *Fabritius* l'en mit hors, quand il luy deſcouurit l'ouuerture, que l'vn de ſes domeſtiques auoit fait aux Romains de l'empoyſonner. Vous voyez comme la priſe de Cartage neuue ne donna à Scipion tant de reputation, que fit ſon acte de chaſteté, d'auoir rendu vne

belle

belle ieune Dame à ſon mary, ſans luy toucher, lequel bruit luy gaigna l'affection de toute l'Eſpagne. Vous voyez d'auantage combien ceſte bonne partie eſt deſirée par les peuples es grans perſonnages, & combien elle eſt louée par les Hiſtoriens, & par ceux qui eſcriuent la vie des Princes, & par ceux qui ordonnent comme ilz doyuent viure. Entre leſquelz Xenophon ſe trauaille fort à declarer, quel honneur, quãtes victoires, quelle renommée aquit à Cyrus ſon humanité & gracieuſeté, & de ne donner aucune cognoiſſance en luy de fiereté, ne cruauté, ne de luxure, ou autrevice qui ſouille & tache la vie de l'homme. Toutesfoys, voyant Hannibal par moyens contraires auoir gaigné tel los & bruit & ſi grandes victoires, mon vouloir eſt de diſcourir au chapite ſuyuant d'ou celà procede.

Comme ce peut faire qu'Hannibal par ce moyen de proceder tout contraire fit en Italie les meſmes effaitz que Scipio en Eſpagne.

Chapitre XXI.

I'Eſtime qu'il y en a qui ſe pourront esbahir de voir quelque Capitaine (non obſtant qu'il ayt mené vie contraire) auoir neãtmoins fait autant que ceux qui ont veſcu en la maniere deſſus eſcrite: Tellement qu'il ſemble que l'ocaſion des victoires ne depend des cauſes ſuſdites: voyre ſemble que telz moyens ne te donnent plus de force ne de fortune, puys que tu peux par les contraires aquerir gloire & louange. Or pour ne laiſſer les perſonnages, dequoy nous parlions, & pour mieux eſclarcir ce que ie voulois dire, ie dy que comme l'on void Scipio entrer en Eſpagne, & par ſon humanité & pitié gaigner les cueurs de celle prouince: voyre eſtre admiré & adoré par les peuples, l'on void au contraire Hannibal entrant en Italie, & par moyens tous contraires. C'eſt à ſçauoir par violence, cruauté, pillage, & toute maniere

maniere d'infidelité & desloyauté ne faire moins là, que Scipio en Espagne : car vers Hannibal toutes les villes d'Italie se reuolterent & tous les peuples suyuirent son party. Or pensant d'ou cecy peult proceder il s'y trouue plusieurs raisons. La premiere, que les hommes sont si friands de nouueauté, que souuentesfoys les desirẽt, autant ceux qui sont bien, que ceux qui sont mal. Par ce que (comme autre foys a esté dit & est vray) nous oublions en la prosperité & afligeons en l'auersité. Ce desir donques fait ouurir les portes à quiconques se porte chef en vn païs de quelque innouation, & s'il est estranger, ilz courẽt apres luy : s'il est du païs, sont à l'entour de luy, luy donnans tout le secours & faueur qui leur est posible: tellemẽt qu'en quelque maniere qu'il procede il luy succede bien en ces lieux là. Outre les humains sont meuz & incitez principalement de deux choses : d'amour, ou de crainte, si bien qu'autant leur peult commander celuy qui se fait aymer, comme celuy qui se fait craindre: voyre le plus souuent est plus suyui & obeï qui se fait redouter, que qui se fait aymer. A ceste cause peu importe au Capitaine laquelle il tienne de ces deux voyes : mais qu'il soit homme vertueux, & que ceste vertu le mette en reputation entre les hommes. Car quand elle est grande, cõme elle estoit en Scipio & Hannibal, elle efface, ou cache toutes les fautes qui se cõmettent à soy faire top aymer, au trop craindre. Or de l'vn ou de l'autre peuuẽt sourdre grans inconueniens, & assez à faire ruiner vn Prince: car celuy qui desire trop se rendre agreable & aymable, si peu qu'il se destourne du bon chemin vient à mespris & contennement. L'autre qui trop affecte d'estre redouté, tant soit peu qu'il excede mesure, tombe en hayne. Et de tenir la voye du mylieu droite & precise, il n'est posible, d'autant que nostre nature le consent : Mais est neccessaire mitiguer & adoucir ce qui excede par vne vertu excessiue & excellente, comme faisoit Hannibal, & Scipio. Neantmoins void on que l'vn & l'autre furent offensez par leur maniere mesme de viure, par laquelle ilz furent prisez & exaltez. L'exaltation de tous les deux a esté dite. L'offense fut, quant à Scipion, que ses Soldatz auecques partie de ses amys se rebellerent contre luy en Espagne. Ce qui ne proceda d'autre chose, que de ce qu'ilz ne le craignoient point. Car les hõmes sont de si peu d'arrest & tant prestz à se mouuoir que à la moindre ouuerture qui se fait à leur ambition soudain oublient toute l'amytié qu'il auroient porté au Prince pour son

humanité

humanité,comme firent les Soldatz & amys que ie diſoye. De ſorte que Scipio, pour remedier à ceſt inconuenient,fut contraint vſer d'vne partie de la cruauté, que touſiours il auoit fuy. Quãt à Hannibal il n'y aucun exemple particulier, auquel ſa cruauté & ſon infidelité luy ayt porté dommage: Mais bien l'on peult preſupoſer, que Naples & pluſieurs autres villes, qui demeurerent en la foy & obeïſſance du peuple Romain,tindrent ferme,de peur qu'ilz auoiẽt de luy. Auſsi void on bien que ſon inhumanité & impieté le mit plus auant en la hayne du peuple Romain, qu'autre ennemy qu'il eut iamais. En ſorte que ou ilz declarerent à Pirrus (pendant qu'il eſtoit en armes en Italie)celuy qui le vouloit empoyſonner: à Hannibal(combien que deſarmé & egaré)pardonnerent ſi peu,qu'ilz le firent mourir. Voylà les incommoditez qui vindrent à Hannibal du bruit qu'il auoit d'eſtre cruel, & ſans foy ne loy. Auſsi en recõpenſe luy fut cauſe d'vn grãd bien & amirable à tous les Hiſtoriens: C'eſt qu'en ſon arriuée(combien que compoſée de diuerſes nations de gens)iamais ne ſe leua diſſention ny entre eux,ny contre luy.Ce qui ne pouuoit proceder d'autre cauſe,que de la crainte terrible qui procedoit de ſa perſonne, laquelle eſtoit ſi grande meſlée auecques la reputation que ſa vertu luy dõnoit,qu'elle tenoit ſes Soldatz coiz & vniz.Ie conclu donques, qu'il n'importe beaucoup en quelle maniere le Capitaine procede, moyennant qu'en luy ſoit vne vertu grande, qui donne grace & luſtre à l'vne & l'autre façon de viure: car (comme a eſté dit) y a faute & peril en l'vne & en l'autre, ſi elle n'eſt corrigée par vne vertu extraordinaire. Et ſi Hannibal & Scipion, l'vn par œuures louables, l'autre par deteſtables, firent pareil effait, il ne me ſemble eſtre à laiſſer derriere encores vn autre diſcours de deux Citoyens Romains, qui par diuers moyẽs (mais tous deux honneſtes)aquirent ſemblable gloire.

Comme la rudeſſe de Manlius *Torquatus*,& l'humanité de *Valerius Coruinus* leur ont aquis pareille gloire.

Chapitre XXII.

A Rome

A Rome furent deux Capitaines excellens en meſme temps, *Manlius Torquatus*, & *Valerius Coruinus*, leſquelz veſquirent en ſemblable reputation de vertu, ſemblables de triomphe & de gloire: & l'vn & l'autre (quant à ce qui concernoit l'ennemy) par pareille prouëſſe le conquirent: Mais quant à ce qui touchoit les armées & l'entretien des ſoldatz, ilz y procederent diuerſement. Car *Manlius* leur commandoit auecques toute ſorte de ſeuerité, ſans leur donner repos ne relaſche de peine & trauail: *Valerius* d'autre part les entretenoit par toute douceur & humanité, & priuauté familiere. Auſsi l'on void pour gaigner l'obeïſſance des ſoldatz, l'vn occit, l'autre n'y ofenſa iamais homme Neantmoins en telle diuerſité de meurs tous deux firent pareil fruit tant contre les ennemis, qu'en faueur de la Republique, & le ſien. Tellement que iamais ſoldat ne refuſa la bataille, ne ſe rebella contre eux, ne contreuint en aucune choſe à leur vouloir, combien que les commandemens de *Manlius* fuſſent ſi aſpres & ſi durs, que tous autres commandemens qui excedoient meſure eſtoient nómez *Manliana imperia*. En quoy eſt premier à conſiderer d'ou vint, que *Manlius* fut contraint de proceder ſi rigoureuſement: l'autre comme *Valerius* peut proceder ſi humainement, puys qui eſt cauſe que ces deux moyens diuers produiſent meſme effait, le dernier lequel des deux eſt meilleur & plus vtile à imiter. Si quelqu'vn conſidere bien la nature de *Manlius*, de l'heure que Tite Liue commence à en faire mention le verra homme fort & vaillant, piteux vers ſon pere, & vers la patrie, & treſreuerend à ſes maieurs. Ces parties cognoiſſent en luy par la mort du Françoys, par la defenſe de ſon pere contre le Tribun, & comme auant qu'entrer au combat contre les Françoys alla au Conſul auecques telles parolles:

Tite Liue. *Iniuſſu tuo aduerſus hoſtem nunquam pugnabo, non ſi certam victoriam videam.*

Sans ton commandement iamais ne combatray cõtre l'ennemy ne ſi ie voyoye ma victoire toute certaine.

Venant donques vn tel homme en degré de commander, il deſire trouuer tous les hommes ſemblables à luy, & ſon hardy courage luy fait commander choſes ou la force & hardieſſe eſt requiſe: & luy meſmes, apres qu'elles ſont commandées veult que l'on les garde ou acompliſſe. Et eſt vne regle vraye, que quand tu commandes cho-

des choſes dures & aſpres conuient par durté & aſpreté les faire obſeruer, autrement te trouuerois abuſé. En quoy eſt à noter, que à quiconque veult eſtre obeï eſt neceſſaire de ſçauoir commander, & ceux le ſçauent, qui font comparaiſon de leurs qualitez à celles de ceux qui ont à obeïr. Et quand ilz y voyent proportion, qu'à-lors ilz commandent: ſinon, qu'ilz s'en abſtiennent. Pourtant diſoit vn prudent perſonnage, que pour tenir vne Republique par violence, conuenoit qu'il y euſt proportion de qui forçoit à celuy qui eſtoit forcé. Et toutesfoys & quantes ceſte proportion y eſtoit, ſe pouuoit croyre, que la violence fuſt durable: mais quand celuy à qui ſe faiſoit la violence eſtoit plus fort que celuy qui en vſoit, il eſtoit à craindre que chacun iour ceſte violẽce fuſt rompue. Or pour retourner à noſtre diſcours ie dy, qu'à commander les choſes fortes conuient eſtre fort, & que celuy qui eſt de ceſte force, & qui les commande, ne peult apres par douceur les faire acomplir: Mais celuy qui n'eſt de ceſte force de cueur ſe doit garder de tous commandemens extraordinaires, & peult es ordinaires vſer de ſon humanité. Car les punitions ordinaires ne ſont imputées aux Princes: mais aux loix & ordonnances. L'on doit donques croyre, que *Manlius* fut contraint de proceder ſi rigoureuſement par ſes commandemẽs extraordinaires, auxquelz ſa nature l'enclinoit, leſquelz ſont vtiles en vne Republique: par ce qu'ilz reduiſent ſes ordres vers leur principe, & en ſa vertu antique. Et ſi vne Republique eſtoit ſi ſon heureuſe, qu'elle euſt ſouuent (cõme nous diſons deſſus) qui par exemple renouuelaſt les loix, & qui non ſeulemẽt la retint qu'elle ne tõbaſt en ruine, ains la retiraſt en arriere, elle ſeroit perpetuelle. Si fut *Mãlius* vn de ceux qui par la rudeſſe de ſes cõmandemẽs retint la diſcipline militaire à Rome, incité premier de ſa nature, puys du deſir qu'il auoit que ſon apetit naturel luy auoit fait ordõner fuſt obſerué & gardé. De l'autre coſté *Valerius* procedoit humainemẽt, cõme celuy à qui ſufiſoit, que les choſes acouſtumées es armées Romaines fuſſent faites & gardées. Laquelle couſtume, d'autant qu'elle eſtoit bonne, eſtoit aſſez pour luy aquerir hõneur, & n'eſtoit point penible à acomplir, & ne mettoit *Valerius* en neceſsité de punir les trãſgreſſeurs, ou parce qu'il n'y en auoit point: ou, s'il y en auoit, ilz imputoient (cõme a eſté dit) leur punition aux ordõnances, non à la cruauté du Prince. En ſorte que *Valerius* pouuoit de ſoy faire ſortir toute humanité, & par elle gaigner la grace des ſoldatz & leur contentement. Ce qui fut cauſe que l'vn & l'autre ayant meſme o-

beïſſance, ilz peurent par leurs œuures diuerſes venir à meſme effait. Ceux qui les voudroient enſuyure pourroient bien tomber es vices de meſpris & de hayne, que i'ay declarez deſſus en Scipion, & Hannibal, leſquelz s'euitent par vne vertu excellente qui ſoit en toy, & non autrement. Reſte maintenant à conſiderer lequel de ces moyens de proceder eſt plus louable, ce que i'eſtime eſtre diſputable: parce que les Hiſtoriens louent l'vne & l'autre maniere. Vray eſt que ceux qui eſcriuent comme le Prince ſe doit gouuerner tirent plus vers *Valerius*, que vers *Manlius*, & que Xenophon donnant pluſieurs exemples de l'humanité de Cirus, fort ſe conforme à ce que Tite Liue dit de *Valerius*, lequel eſtant fait Conſul contre le Samnites, le iour venu qu'il deuoit combatre, parla à ſes ſoldatz auecques ceſte humanité, de laquelle il ſe gouuernoit. Et apres ſa harangue dit Tite Liue ces paroles:

Xenophõ

Tite Liue. *Non aliàs militi familiarior dux fuit inter infimos militum omnia haud grauatè munia obeundo, in ludo præterea militari, cùm velocitatis, viriúmque inter ſe æquales certamina ineunt, comiter facilis vincere, ac vinci vultu eodem, nec quẽquam aſpernari parem, qui ſe offerret, factis benignus, pro re dictis, haud minus libertatis alienæ quàm ſuæ dignitatis memor, &, quo nihil popularius eſt, quibus artibus petierat magiſtratus, ijſdem gerebat.*

Onques ne fut Capitaine plus familier à ſes ſoldatz, entre les moindres faiſant volontairement toutes charges & offices: Aux ieux & exercices militaires, ou la ieuneſſe debat de la viteſſe & de la force eſtoit doux & gracieux vaincueur, & vaincu mõſtroit ſemblable viſage: ne deſpriſant ſon pareil qui s'offriſt, de fait eſtoit liberal, de parolle ſelon les choſes, n'ayant moins deuant les yeux la liberté des autres que ſa dignité. Et (qui eſt le point ſur tous le plus populaire) par les moyens qu'il auoit pourchaſſé les magiſtratz, par les meſmes il les exerçoit.

Auſsi parle Tite Liue honorablement de *Manlius*, monſtrant que ſa ſeuerité en l'occiſion de ſon filz rendit l'armée tant obeïſſante au Conſul, qu'elle fut cauſe de la victoire que le peuple Romain eut ſur les Latins. Et paſſe ſi auant en ſa louange, qu'apres ceſte victoire ayant deſcrit tout l'ordre de la bataille, & declaré tous les perilz que les Romains encoururent, & les dificultez qu'ilz eurent à vaincre, il fait ceſte concluſion, que la vertu ſeule de *Manlius* donna ceſte victoire aux Romains. Et faiſant compararaiſon des forces de l'vne

& de

& de l'autre armée, affirme, que celle estoit pour vaincre, qui auoit *Manlius* pour Consul. Tellement que tout consideré ce que les Historiens en dient seroit dificile d'en iuger. Neantmoins, pour ne laisser ceste partie indecise, ie dy, qu'à vn Citoyen qui vit sous les loix d'vne Republique, ie croy que le moyen de proceder de *Manlius* soit plus louable & moins dangereux: d'autant qu'il tourne tout à la faueur du bien publique, sans aucunement regarder à l'ambition priuée. Car par tel moyen l'on ne peult gaigner partisans en se monstrant tousiours si rude & aspre à vn chacun, & n'aymant rien que le bien commun. Ce que faisant l'on aquiert d'amys particuliers, que nous apellons (comme ie disoye) partisans. Tellement qu'il ne peult estre en vne Republique maniere de proceder plus vtile, ne plus considerable, par laquelle l'vtilité publique est tant augmentée, sans qu'elle laisse ocasion d'aucuns soupçons de puissance priuée: mais en la maniere de proceder de *Valerius* y a le contraire: par ce que (combien que quant au publique sortent pareilz effaitz) si est ce qu'il en sourd plusieurs doutes, à cause de l'amitié & bonne grace particuliere qu'il aquiert des Soldatz, assez pour faire (si sa charge & empire luy duroit longuement) mauuais effaitz contre la liberté. Et s'ilz ne nasquirent en *Publicola* la cause fut que les cueurs des Romains n'estoient encores corrópuz, aussi qu'il ne fut long temps au gouuernement. Mais si nous auons à considerer vn Prince (comme fait Xenophon) nous nous rengerons du tout vers *Valerius*, & laisserons *Manlius*, d'autant que le Prince doit chercher en ses soldatz & subietz l'obeïssance & amour Ce qui luy donne obeïssance est, d'estre obseruateur des ordonnances, estre tenu vertueux: & en l'amour, la gracieuseté luy donne, l'humanité, la pieté, & les autres bonnes parties qui estoient en *Valerius*, & que Xenophon escrit auoir esté en Cyrus. Car qu'vn Prince soit bien voulu particulierement, & que son armée luy soit partizanne, celà se conforme auecques toutes les autres parties & condicions de son estat: Mais en vn Citoyen auoir l'armée partizanne, celà desia n'est conforme auecques ses autres parties qui ont à le faire viure sous les loix & obeïr aux Magistratz. On lit entre les memoires anciennes de la Republique de Venise: comme estans les galleres retournées à Venise, se leua quelque different entre ceux des galeres & le peuple, pour lequel on vint aux armes, & ne se pouuoit le tumulte apaiser, ne par force

de valetz, ne par reuerence des Citoyens, ne crainte des Magiſtratz. Soudain que ſe monſtra à ces mariniers vn Gentilhomme, qui l'année precedante auoit eſté leur Capitaine, pour l'amour de luy, ſe departirent & laiſſerent le combat: laquelle obeïſſance engendra tel ſoupçon au Senat, que peu de temps apres les Venitians, ou par priſon, ou par mort, s'en aſſeurerent. Pourtant ie conclu la maniere de proceder de *Valerius* eſtre vtile en vn Prince & dommageable en vn Citoyen, non ſeulement à la patrie: mais à luy meſme. A'el le, d'autant que telz moyens preparent le chemin à tirannie: à luy par ce que ſe rendant par ceſte maniere ſuſpect à ſa Cité, elle eſt contrainte s'en aſſeurer à ſon dommage. Ainſi au contraire ie tiens la maniere de *Manlius* eſtre mauuaiſe en vn Prince, & bonne & vtile en vn Citoyen, meſmement à ſa patrie: Voyre peu ſouuent elle offenſe, ſi deſia la hayne qui te cauſe ta ſeuerité n'eſt acreuë par le ſoupçon, dont la grande reputation de tes autres vertuz te chargent comme deſſous ſera diſcouru de Camille.

Quelles cauſes chaſſerent Camille de Rome.

Chapitre XXIII.

NOus auons concludcy deſſus, qu'en procedant comme *Valerius* on fait dommage à la patrie & à ſoymeſme, & procedant comme *Manlius*, on fait bien à la patrie, & aucunesfois on ſe fait tord. Ce qui ſe prouue bien par l'exemple de Camille, lequel en ſa maniere de proceder tiroit plus ſur *Manlius* que ſur *Valerius*, dont dit Tite Liue de luy:

Tite Liue. *Eius virtutem milites oderant, & mirabantur.*

Les Soldatz haïſſoient ſa vertu, & l'admiroient.

Ce qui le faiſoit tenir en admiration, eſtoit le ſoing, la prudence, la magnanimité, le bon ordre qu'il gardoit en la conduite d'vne armée. Ce qui le mettoit en hayne eſtoit d'eſtre plus ſeuere & rigoureux à les chaſtier & punir, que liberal à les recompenſer. De ceſte

ceſte hayne Tite Liue donne telles cauſes. La premiere que les deniers qui ſe tirerent des biens des Vegens qui furent venduz, il apliqua au treſor publique, en lieu de les departir auecques le butin. L'autre qu'en ſon triomphe il fit tirer ſon char triomphal par quatre cheuaux blancs. Dequoy ilz dirent que par outrecuidance il ſe vouloit paragonner au Soleil. La tierce, qu'il fit veu de donner à Apollo la x. part du butin des Vegens, laquelle (pour ſatisfaire à ſon veu) faloit retirer des mains des ſoldatz, qui deſia en eſtoient ſaiſiz. En quoy ſont faciles à noter les choſes qui mettent le Prince en la hayne de ſon peuple, deſquelles la principale eſt le priuer de quelque vtilité, qui eſt choſe de grande importance. Car quand à l'homme l'on oſte quelque bien il ne l'oublie iamais & la moindre neceſsité qui luy auient luy remet en memoire. Et d'autant que les neceſsitez ſuruiennent de iour en iour, il en ſouuient tous les iours. L'autre choſe eſt ſe monſtrer fier & ſuperbe: & n'y a rien au monde plus deſplaiſant aux peuples, meſmement qui ſont libres. Et cóbien que de ceſt orgueil & arrogance il ne leur vienne aucun dommage, ſi ont ilz fort contre cueur ceux qui en vſent. Ce que le Prince doit euiter comme vn rocher: car de gaigner hayne & malegrace, ſans aucun profit, eſt party du tout temeraire & inconſideré.

La prolongation des commiſſions & charges des armes a eſté cauſe de la ſeruitude de Rome.

Chapitre XXIIII.

SI bien l'on conſidere la maniere de proceder de la Republique Romaine, l'on verra deux choſes auoir eſté cauſe de ſa ruine. Dont l'vne fut les contentions pour la loy Agrarie, l'autre la prolongation des charges des armées (qu'ilz apelloient Empires) leſquelles bien cogneuës des le commencement, & les remedes deuz apliquez, l'eſtat de leur liberté euſt eſté plus long & parauanture plus coy & tranquile. Or combien que touchant la prolongation de charge, ou Empire, l'on ne voye point

qu'il y ayt eu aucun tumulte à Rome, neantmoins ſe void en effait combien a porté de dómage & nuiſance à la Cité l'autorité que les Citoyens ont pris par le moyen de telles deliberations. Et ſi les autres Citoyés, auxquelz le Magiſtrat eſtoit prorogé, euſſent eſté auſsi bons & ſi ſages que L. *Quintius* l'on n'auroit pas encouru ceſt incõuenient, la bonté duquel eſt d'exemple notable. Entre le Senat, & le commun peuple eſtoit faite quelque conuenance d'acord, le commun prolonge aux Tribuns leur magiſtrat, les eſtimant propres pour reſiſter à l'ambition des nobles. Le Senat à l'ennuy de luy, & pour ne ſe monſtrer de moindre pouuoir, voulut prolonger le Cõſulat à L. *Quintius*, lequel ne conſentit à ceſte deliberacion, diſant que les mauuais exemples ſe doyuent eſtaindre, non pas acroiſtre par autre encore pire, & voulut que l'on fiſt nouueaux Conſulz. Haa ſi ceſte bonté & prudence euſt eſté en tous les Citoyens Romains, pas n'euſſent laiſſé à introduire ceſte couſtume de prolonger les Magiſtratz, & de ceſte prolongacion l'on ne fuſt venu à celle des charges de guerre generales, & empires: laquelle par ſucceſsion de temps ruina ceſte Republique. Le premier à qui le temps de ſa charge & pouuoir fut prolongé, fut P. *Philo*, lequel eſtant campé deuant la ville de *Palepolis* & expirant ſon Conſulat, le Senat, à qui il ſembla qu'il tenoit ceſte victoire en ſa main, ne luy enuoya point de ſucceſſeur, ains le fit Proconſul, & fut le premier Proconſul. Lequel cas (combien que mis ſus par le Senat pour l'vtilité publique) fut ce qui rendit Rome ſerue. Car d'autant que les Romains porterent leurs armes plus loing, d'autãt telle prolongation leur ſembla plus neceſſaire, & d'autãt plus en vſerẽt. Dequoy ſortirẽt deux incõueniẽs: l'vn, que par ce moyen moindre nõbre de gẽs s'exerçoit aux charges & eſtatz de la guerre, & en cõſequẽce la reputation ſe venoit à reſtraindre à peu de perſonnes. L'autre que le Citoyen commandant long temps à vne armée, ſe la gaignoit & rendoit affectée & partiale: au moyen qu'elle oublioit le Senat auecques le temps, & recognoiſſoit ce chef. Ainſi trouuerent *Silla*, & *Marius* des Soldatz qui les vouſiſſent ſuyure contre le bien publique. Ainſi Ceſar eut moyen d'ocuper la patrie. Et ſi les Romains n'euſſent iamais prolongé les Magiſtratz, & les charges generales de la guerre, ilz ne fuſſent ſi toſt paruenuz en ſi grande puiſſance. D'auantage ſi leurs aqueſtz euſſent eſté plus tardifz, plus tard encores ilz fuſſent tombez en ſeruitude.

De la

De la pauureté de Cincinatus, & de plusieurs Citoyens Romains.

Chapitre XXV.

NOus auons deduit en vn autre lieu, que le plus vtile ordre qui soit en vn estat de liberté, est, que les Citoyens se tiennent pauures. Et cõbien qu'à Rome n'aparoisse quel ordre fut cause de ceste efait: mesmement que la loy Agrarie y fut tant debatue, neantmoins se void par experiences, que iusques à cccc. ans depuys que Rome fut constructe y regna tresgran de pauureté. Et n'est croyable que ceste efait procedast d'autre plus grand ordre, que de ce que l'on void la pauureté n'y empescher le chemin de tous les degrez & honneurs & qu'on alloit chercher la vertu en quelque logis qu'elle hebergeast; lequel moyen de viure rendoit les richesses moins desirables: Ce qui se void manifestemẽt, parce qu'estant *Minutius* Consul auecques son armée assiegé par les Eques, Rome entra en grand efroy, pour la perte de ceste armée: tellement qu'elle eut recours à la creacion du Dictateur leur dernier remede en l'extremité de leurs afaires. Et créerent L. *Quintus Cincinatus*, lequel estoit en sa petite maison des champs qui labouroit de sa main: Ce que Tite Liue recommande en motz dorez, disant: Cincinatus pauure.

Operæprecium est audire qui omnia præ diuitijs humana spernunt, neqz honori magno locum, neqz virtuti putant esse, nisi effusæ effluant opes. Tite Liue.

Il fait fort bon ouyr ceux qui ne font cas de rien du monde au pris des richesses, & n'estiment que grand honneur ne vertu ayent lieu, sinon ou les biens volent, & s'espandent en toute largesse. *Cincinatus* labouroit ses petites terres, qui ne passoient la mesure de quatre arpens, ou enuiron, quand les mandez de la part du Senat vindrent de Rome luy signifier l'election de sa Dictature, & declarer en quel peril se trouuoit la Republique Romaine. Il prend sa robe longue (qu'ilz apelloient *Toga*) vient à Rome, assemble vne armée, s'en va pour deliurer *Minutius*, & l'ayant tiré hors de dan-

ger rompu & deſpouillé ſes ennemys, ne voulut que l'armée qui eſtoit aſsiegée euſt part au butin, diſant: Ie ne veux que tu ayes part à la proye & deſpouillé de ceux, deſquelz tu as cuydé eſtre. Puys priua *Minutius* du Conſulat, & le fit lieutenant, en luy diſant: Tu demeureras en ce degré, iuſqu'à ce qu'ayes apris à ſçauoir eſtre Cõſul. Il auoit fait ſon maiſtre de Cauallerie L. *Tarquinus*, lequel par pauureté combatoit à pied. En quoy eſt à noter (comme a eſté dit) l'honneur que l'on portoit à Rome à la pauureté, & comme quatre arpens de terre fourniſſoient à la norriture & entretenement d'vn homme de bien & vaillant, comme eſtoit *Cincinatus*. Laquelle pauureté l'on void encores auoir duré au temps de *Marcus Regulus*, veu que faiſant guerre en Afrique demanda congé au Senat de retourner garder ſa maiſon champeſtre que ſes laboureurs luy gaſtoient. En quoy ſe trouuent deux choſes fort notables. Pour vne, la pauureté, & comme au dedans ilz ſe tenoient contens, & comme il ſufiſoit à telz Citoyens tirer hõneur de la guerre, en laiſſant tout le profit au publique. Car ſi lors ilz euſſent penſé enrichir à la guerre, l'on ne ſe fuſt gueres ſouſsié que ſes terres euſſent eſté gaſtées. L'autre point à conſiderer eſt le hault cueur de telz Citoyens, duquel la grandeur (pendant qu'ilz auoient charge & commandemẽt ſur vne armée) ſurpaſſoit le cueur de tous Princes, ne faiſant cas de Roys, ne de Republiques, ſans s'eſtonner ny eſpouuenter d'aucune choſe. Apres retournez à leur priué, ſe rengoient au meſnage deuenans humbles, reſſerrez, ſongneux de leur petit bien, obeïſſans aux Magiſtratz, portans reuerence à leurs ſuperieurs: tellement qu'il ſemble impoſsible qu'vn meſme cueur puiſſe porter, & compatir telles diuerſitez & mutations. Ceſte pauureté dura encores iuſqu'au temps de P*aulus* AE*milius* (qui fut quaſi le dernier temps de la felicité de ceſte Republique) auquel vn Citoyen, qui enrichit Rome par ſon triomphe, demeura neantmoins pauure. Et en telle eſtime eſtoit encores la pauureté. P*aulus* donna à vn ſien gendre vne coupe d'argent, pour preſent d'honneur de s'eſtre bien porté en la guerre, lequel fut le premier argent qui iamais euſt entré en ſa maiſon. L'on pourroit icy deduire vn long propos, combien pauureté produit de meilleurs fruitz, que richeſſe, & comme elle a mis en honneur Citez, Prouinces, Sectes, que l'autre a ruiné: mais ceſte matiere a eſté aſſez traitée par autres gens.

L. Tarquinus pauure.

M. Reguluſ pauure.

Paulus AEmilius pauure.

Com-

Comme à l'ocaſion des femmes vn eſtat eſt ruiné.

Chapitre XXVI.

IN la ville d'*Ardea* s'eſleua vne ſedition entre les patrices & la commune, à l'ocaſion d'vn mariage d'vne heritiere, laquelle demandoient pareillement vn noble, & vn de baſſe condition. Et pource qu'elle eſtoit ſans pere, ſes tuteurs la vouloient donner au plebeïen, ſa mere, au noble. Dequoy ſe leua vn tel tumulte, que l'on en vint aux armes, & la nobleſſe s'arma en faueur du noble, & la menue gent en faueur du plebeïen. Tellement que la cõmune eſtant vaincue y ſit hors d'*Ardea*, & enuoya requerir ſecours aux Volſces, les nobles enuoyerẽt à Rome. Les Volſces vindrent premier, qui ſe camperent à l'entour de la ville: les Romains ſuruindrent, & tindrent les Volſces encloz entre eux & la ville: tellement qu'ilz les contraignirent par famine à ſoy rendre à diſcretiõ. Apres entrerẽt les Romains dedans *Ardea*, firent executer tous les chefz de la ſedition & mirẽt ordre en la Cité. En quoy ſont pluſieurs choſes à noter: la premiere, comme les Dames ont eſté cauſe de maintes ruines, & ont porté grans dommages aux gouuerneurs des Citez, & y ont donné ocaſion de pluſieurs diuiſions. Et (comme a eſté veu en ceſte hiſtoire noſtre) l'exces fait à Lucrece fit l'eſtat aux Tarquins: & l'autre, fait à *Virginia*. priua les Dixhommes de leur autorité. Auſſi Ariſtote met entre les premieres cauſes de la ruine des Tirans, auoir iniurié & outragé quelqu'vn à cauſe des Dames, ou en les violant, ou corrompant les mariages, comme nous auons deduit amplement au chapitre des coniurations. Ie dy donques, que les Princes de puiſſance abſolue, & les gouuerneurs de Republiques, ne doiuent tenir peu de conte de ce point. Mais conſiderer les deſordres, qui par tel accident peuuent auenir, & y remedier en temps, à fin que le remede ne tourne au dommage & deshonneur de leur eſtat & Republique, comme il auint aux Ardeates, leſquelz par faute d'auoir laiſſé croiſtre ceſte

Sedition à Ardea pour vne femme.

Lucrece. Virginia. Ariſtote.

noyſe

noyse entre leurs Citoyens vindrent iusqu'à soy diuiser & bander: puys se voulans reünir furent contrains mander secours estranges, qui est grand commencement de seruitude prochaine. Mais passons à l'autre point notable du moyen de reünir vne Cité, duquel nous parlerons au chapitre ensuyuant.

Comme vne Cité diuisée se doit vnir, & comme l'opinion est faulse, que pour tenir vne Cité il la faille tenir en partialité & diuision.

Chapitre XXVII.

PAr l'exemple des Consulz Romains, qui reconcilierent les Ardeates ensemble, s'aprend la maniere que se doit composer vne Cité diuisée, laquelle n'est autre, & autrement ne se doit medeciner, qu'en tuant les chefz des tumultes. Car il est necessaire de prendre vn de ces trois partiz, ou de tuer, comme firent ceux cy, ou les bannir de la ville, ou leur faire faire paix ensemble, sous obligation de plus ne s'ofenser. De ces trois moyens le dernier est le plus dommageable, moins certain, & plus inutile. Car il est impossible, là ou tant de sang a esté espendu, & tant d'outrages, tors, & iniures ayent passé, qu'vne paix dure faite par force, & se voyans tous les iours en barbe, est dificile qu'ilz s'abstiennent d'iniurier l'vn l'autre, la conuersation leur pouuant donner de iour en iour nouuelles ocasions de querelles. Surquoy on ne sçauroit amener meilleur exemple, que de la Cité de Pistoye. Ligue de Pistoye. Ceste Cité estoit diuisée (comme elle est encores) y a quinze ans en *Panciatichi & Cancellieri*: Mais à lors elle estoit en armes, & auiourd'huy les a posées. Et apres maintes disputes entre eux vindrent au sang, à la ruine des logis, au pillage des biens, & à toute autre rigueur d'ennemys mortelz. Les Florétins, qui auoient à les apointer & acorder, y vserent tousiours de ce tiers moyen, duquel sourdoient tousiours plus grans tumultes, & scandales, de sorte qu'à la fin en

estans

eſtans las, prindrent le ſecond moyen de tirer hors les chefz des ligues, deſquelz ilz mirent les vns en priſon, les autres confinerent en diuers lieux. Tellement que ceſt acord tint, & tient encores au iour d'huy: mais ſans doute le premier euſt eſté plus ſeur. Vray eſt que telles executions ont ie ne ſçay quoy de grand & de magnanime, qui garde qu'vne Republique debile en puiſſe vſer: voire en eſt ſi eſlongnée, qu'à peine peult elle deſcendre au ſecond remede. Et ce ſont de mes erreurs, que ie diſois au commencement, que font les Princes de noſtre temps, qui ont à iuger les choſes grandes. Car ilz deüroient regarder comme s'y ſont gouuernez ceux qui iadis ont eu à aſſeoir iugement ſur ſemblable cas. Mais la debilité des gens de noſtre aage cauſée de leur norriture debile, & du peu de cognoiſſance qu'ilz ont des choſes, fait que l'on tient les iugemens antiques, les vns pour inhumains, les autres pour impoſsibles. Et ont certaines opinions modernes en leurs teſtes trop eſlongnées de la verité. Comme eſt celle que diſoient les ſages de noſtre Cité, y a quelque temps, qu'il faloit tenir Piſtoye ſous bride, par ſes partialitez, & Piſe par fortereſſes: ne s'auiſans combien ces deux choſes ſont inutiles. Ie laiſſeray maintenant les fortereſſes, par ce que deſſus en ay deuiſé bien au long, & diſcoureray le profit que l'on tire de tenir en diuiſion les places que l'on a en gouuernement. Pour le premier eſt impoſsible que tu ayes & entretiennes toutes les deux parties en amytié, ſois Prince, ſois Republique, qui les gouuernes. Car de nature eſt donné aux humains de prendre partie en toute choſe diuiſée, & que l'vne luy plaiſe plus que l'autre: tellement qu'ayant vne des ligues de la place mal contente, à la premiere guerre qui viendra tu la perdras: d'autant qu'il n'eſt poſsible garder vne ville qui ayt ennemys dehors, & dedans. Si c'eſt vne Republique qui la gouuerne, il n'y a point plus beau moyen pour gaſter & deprauer ſes propres Citoyens, & pour mettre ſa Cité en diuiſion, que d'en auoir vne autre diuiſée en gouuernement. Car chacune partie met peine d'aquerir des faueurs, chacune gaigne amys, par corruptions diuerſes, dequoy naiſſent deux treſgrans incõueniens. L'vn, que tu ne les fais iamais tes amys, à cauſe que ne les peux bien gouuerner en changeant ſouuent le gouuernement, maintenant auecques l'vn, puys auecques l'autre humeur. L'autre eſt, que ceſte faueur vers l'vne des parties par neceſsité diuiſe ta Republique. *Blondus*, parlant des Florentins & des Piſtoloys, en fait foy, diſant: Lors que Florence

Blondus.

Florence taſchoit à reünir Piſtoye, elle meſme ſe diuiſa. Partant ſe peult facilement conſiderer le mal qui naiſt de telle diuiſion. L'an mil cinq cés & vn, quand Arrezze fut perdu, & tout le val de Teuere, & le val de Chiane ocupé par les Vitelles, & par le Duc Valentin, vn Mõſieur de Lant fut enuoyé par le Roy de France, pour faire rendre aux Florentins toutes ſes places perdues. Et trouuant Lant en tous les chaſteaux des gens qui luy diſoient qu'ilz eſtoient de la partie de *Marzocco*, blaſma fort ceſte diuiſion, diſant, que ſi en France vn des ſubietz du Roy ſe diſoit eſtre de la partie du Roy, il ſeroit puny: Parceque telle parole ne ſignifioit autre choſe, ſinon qu'en ce Royaume y euſt des gés ennemys du Roy, & le Roy veult que tous ſes peuples luy ſoient amys, vniz, & ſans ligues. Mais tous ces moyens, & ces opinions contraires, à la verité, naiſſent de la debilité de ceux qui ſont ſeigneurs, leſquelz ſe voyãs ne pouuoir tenir eſtatz, ou villes par force & vertu, ſe rengent à telles induſtries. Leſquelles en temps paiſible ſeruent aucunefois de quelque choſe, mais l'auerſité venue, & les grans affaires, monſtrent & deſcourent l'erreur & abus qui eſt en elles.

Monſieur de Lant.

Que l'on doit prendre garde aux œuures des Citoyens, parce que ſouuent ſous vne action honneſte giſt vn commencement de Tirannie.

Chapitre XXVIII.

LA Cité de Rome eſtant vexée de famine, tant que les prouiſions publiques ne ſufiſoient à l'apaiſer. *Spurius Melius* Citoyen treſriche (par le temps) ſe mit à faire prouiſion de forment en ſes greniers, dont il ſuſtantoit la commune, qui luy en ſçauoit gré. Parce moyen eut telle afluence de peuple en ſa faueur, que le Senat preuoyant l'inconuenient, qui de ceſte liberalité pouuoit ſortir, pour l'eſtaindre, auant qu'il prit plus grande force, crea vn Dictateur, qui le fit mourir. En quoy eſt à noter comme ſou-

me ſouuentesfois les oeuures qui portent apparence d'honneſteté que par raiſon on ne pourroit reprendre, tournent en cruauté, & ſont dangereuſes en vne Republique, ſi à temps elles ne ſont corrigées. Or pour plus particulierement diſcourir ce point, ie dy qu'vne Republique ne peult eſtre, ne ſi bien gouuernée en aucune ſorte, ſi elle n'a Citoyens de reputation. D'autre part ceſte reputation eſt cauſe de la tirannie des Republiques, & pour reigler ceſte choſe y conuient mettre tel ordre, que les Citoyens ſoient eſtimez de reputation, qui profite, non pas nuiſe à la Cité, & à ſa liberté. Pour ce ſe doiuent examiner les moyens, par leſquelz elles s'aquierent qui ſont deux en effait, publiques, & priuez. Les publiques ſont, quand celuy qui donne bon conſeil, & l'execute encores mieux pour le bien commun, vient en reputation. A tel honneur ſe doit ouurir la voye aux Citoyens, & propoſer ſalaires & loyers, tant au bon conſeil, qu'à l'œuure, & honorer & ſatisfaire ceux qui en ſont auteurs. Vous aſſeurans, que les reputations gaignées par telz moyens eſtans coys & ſimples, ne porteront nul dommage. Mais quand elles ſont aquiſes par voyes priuées (qui eſt l'autre maniere alleguée) ſont du tout perilleuſes. Les voyes priuées ſont faire plaiſir à tel, & à tel, en en leur preſtant argent, mariant leurs filles, les defendant contre les Magiſtratz, & vſant de ſemblables faueurs particulieres acouſtumées entre gens partiſans, leſquelles donnent cueur à ceux qui ſont ainſi fauoriſez de pouuoir corrompre le publique, & forcer les loix. Donques vne Republique bien ordonnée doit (comme a eſté dit) ouurir la voye à ceux qui pourchaſſent leurs faueurs, par voyes publiques, & les clorre à ceux qui y tendent par les priuées. Comme ſe void que Rome fit, laquelle, pour recompenſe de ceux qui bien faiſoient pour la publique, ordonna les triomphes & autres honneurs, qu'elle donnoit à ſes Citoyens, & en punition de ceux qui ſous diuerſes couleurs tendoient par voyes priuées à ſoy faire grans eſtablit les acuſatiés. Et ou cas qu'elles ne ſuffiſſent lors que le peuple eſtoit aueuglé d'vne eſpece de bien faux, ordonna le Dictateur, lequel auecques bras royal fiſt r'entrer dedans les bornes celuy qui en ſeroit ſorty, comme elle fit punir *Spurius Melius*. Et vne de telles fautes ſe laiſſant impunie eſt ſufiſante à ruiner vne Republique: d'autant que dificilement auecques tel exemple, ſe reduit apres à la vraye vie.

Que les pechez des peuples procedent des Princes.

Chapitre XXIX.

LEs Princes ne ſe doiuent plaindre d'aucune faute que commettent les peuples qu'ilz ont en gouuernement, pource qu'il conuient qu'elle naiſſe ou de ſa negligence, ou de ce qu'il ayt eſté entaché de ſemblable, & qui diſcourera les peuples, qui de noſtre temps ont eſté mal renommez pour larcins & telz autres vices, il verra qu'ilz ſeront du tout procedez de leurs gouuerneurs, qui eſtoient de ſemblable nature. La Romagne auant qu'en icelle euſſent eſté eſtains par le Pape Alexandre ſixieſme, les Seigneurs qui y commandoient, eſtoit vn exemple de treſmal'heureuſe vie, ou lon voyoit pour la moindre cauſe du monde, meurdres, occiſions, & rapines. Ce qui auenoit prr l'enormité de telz Princes, non de meſchante nature qui fuſt es ſubietz, comme ilz diſoient. Au moyen qu'eſtans pauures, & voulans tenir eſtat de riches, eſtoient contrains de ſoy adonner aux pilleries, & en vſer par diuers moyens. Et entre autres voyes deshonneſtes qu'ilz tenoient, ilz faiſoient des loix contenãs prohibition de quelque fait, & eſtoient apres les premiers qui donnoient ocaſion de contreuenir à icelles, & iamais ne les puniſſoient, ſinon quand ilz les voyoient auoir ſouuent encouru ceſte inobſeruation. Et à lors procedoient à la punition, non par zelle de la loy: mais par auarice de recueillir le fruit de la peine. Dont ſortoient maints inconueniens, & ſur tous que leurs peuples eñ apauuriſſoient ſans ſe corriger. Et ceux qui en eſtoient tõbez en pauureté taſchoient de ſe faire mieux valoir, que ceux qui eſtoient de moindre pouuoir. Dequoy naiſſoient tous les maux qui deſſus ont eſté ditz, deſquelz le Prince eſtoit cauſe. Et qu'il ſoit vray, Tite Liue le monſtre quand il raconte, que les Embaſſadeurs de Rome portans à Apollo vn preſent du butin fait ſur les Vegens, furent pris par les corſaires de Lipare en Sicile, ou par eux ilz furent menez. Et ayant *Thimaſitheus leur*

Pape Alexandre vi.

Timaſitheus.

Prince

Prince ſceu quel don c'eſtoit, ou ilz alloient, & qui l'enuoyoit; cõbien qu'il fuſt de Lipare, ſe porta comme homme Romain, & remonſtra au peuple l'impieté que ſeroit de deſtourner ce preſent: tellement qu'auecques le conſentement de tous laiſſa aller les Embaſſadeurs auecques tout ce qui eſtoit à eux, dequoy les paroles de l'Hiſtorien ſont telles.

Timaſitheus multitudinem religione impleuit, quæ ſemper regenti eſt ſimilis. Tite Liue.

Timaſitheus mit le peuple en remord de religion, qui tient touſiours loy de commander.

Et Laurent de Medici dit en confirmation de ceſte ſentence.

Et quel, che fa il Signor fanno poi molti,
Che nel Signor ſon tutti gl'occhi volti. Laurent de Medici.

Le ſubiet ſuit de ſon Seigneur l'exemple,
Parce qu'en luy touſiours ſon œil contemple.

A vn Citoyen qui veult faire en vne Republique quelque bonne œuure de ſon autorité, luy conuient eſtaindre l'enuie. Et contre la venue de l'ennemy quel ordre doit eſtre mis à la defenſe d'vne ville.

Chapitre XXX.

ESTant auerty le Senat Romain que la Toſcaneſe mettoit en armes, & leuoit gens pour tirer vers Rome, auſsi que les Latins, & les Herniques, qui par le paſſé auoient eſté amys du peuple Romain, s'eſtoient alors régez du coſté des Volſces ennemys perpetuelz de Rome, iugea ceſte guerre treſperilleuſe. Et ſe trouuant lors Camille Tribun en puiſſance Conſulaire, penſa qu'il ſe pourroit faire ſans créer Dictateur, ſi les autres Tribuns ſes compagnons luy vouloient ceder la totalité de

l'empire, ce qu'ilz firent treſvolontiers,

Nec quicquam (ce dit Tite Liue) *de maieſtate ſua detractum credebant, quod maieſtati eius conceſſiſſent.*

N'eſtimans rien diminué de leur maieſté, qu'ilz auroient cedé à la ſienne.

Parquoy Camille, receuë ceſte obeïſſance, commanda leuer trois armées: de la premiere voulut eſtre chef, pour marcher contre les Toſcans: de la ſeconde donna la charge à *Quintus Seruilius*, lequel il fit tenir pres de Rome pour reſiſter aux Latins, & aux Herniques s'ilz ſe mouuoiét: auecques la troiſieſme laiſſa *Lucius Quintius* pour la garde de la ville & de la Court, aux cas occurrens. D'auantage ordonna l'vn de ſes compagnons, *Horatius*, pour donner ordre aux armes, viures, & autres choſes neceſſaires en temps de guerre. Outre laiſſa *Cornelius* auſsi Tribun pour chef du Senat & conſeil publique, pour conſulter des actions qui de iour en iour ſuruiénent à faire & executer. En ceſte ſorte furent les Tribuns en ce temps preſtz & diſpoſez tant à commander, qu'à obeïr pour le ſalut de la patrie. En ce paſſage eſt à noter que peult faire vn homme de bien & prudent, & de quelle vtilité il eſt cauſe à ſa patrie quand par ſa bonté & vertu il a eſtaint l'enuie, laquelle eſt ſouuent cauſe que les hommes ne puiſſent bien faire, ne leur permettant l'autorité qui eſt neceſſaire es cas d'importance. Ceſte enuie s'eſtaint par deux manieres, ou par quelque gros accident & dificile, auquel chacun, voyant ſon peril, miſe arriere toute ambition, court volontairement ſous l'obeïſſance de celuy, qu'il eſtime auoir en luy vertu de le deliurer, comme il auint de Camille. Lequel ayant deſia dóné tant de ſignes de ſon excellence, ayãt eſté trois foys Dictateur, adminiſtrant touſiours ceſt eſtat à l'vtilité publique, non à la ſienne, plus on n'auoit ſa grandeur ſuſpecte: auſsi ne tenoient à honte de ſe voir ſous la main de ſi grand & tant eſtimé perſonnage. Pource a dit Tite Liue ſi ſagement. *Nec quicquam &c.*

Deux manieres d'eſtaindre enuie.

En autre ſorte s'eſtaint l'enuie, quand par violence ou par ordre naturel ceux viennent à mourir, qui vous eſtoient concurrens en quelque degré de reputation & grandeur. Leſquelz ſe voyans par vous deuancez, eſt impoſsible que iamais ſe tiennent coys & en patience, meſmement quand ce ſont gens acouſtumez à viure en vne Cité corrompue, là ou la norriture n'ayt ſemé en eux aucune bõté, n'y a accident, tant grand ſoit il, qui les peuſt reduire: Ains, pour

ſatifaire à leur volonté peruerſe, ſeroient contans de voir la ruine de leur patrie. Pour vaincre ceſte enuie n'y a autre remede, que la mort des enuieux. Et quand la fortune eſt tant fauorable à l'homme vertueux, qu'ilz viennent à mourir, il mõte en gloire ſans ſcandale, lors que ſans ofenſe & empeſchement il peult mettre ſa vertu en euidence. Mais quand ceſte bonne auanture ne les ſuyt, luy conuient pourpenſer par tous moyens de s'en deſpeſcher, & de vaincre ceſte dificulté auant que d'entreprendre autre choſe. Et qui lira la Bible auecque ſens & conſideration, verra que Moyſe fut contraint, pour eſtablir & confirmer ſes loix & ordnõances, tuer hommes infiniz, qui par enuie ſeule s'opoſoient à ſes deſſeins. Ceſte neceſsité biẽ cognoiſſoit frere Hierome *Sauonarola*, auſsi faiſoit *Piero Soderini*, porte cornette de Florence. L'vn ne la peut vaincre n'ayant autorité pour le pouuoir faire, c'eſt à ſçauoir le religieux, & par faute d'eſtre bien entendu par ceux qui le ſuyuoient, qui euſſent bien eu l'autorité. Neantmoins à luy ne tint, & ſes ſermons ſont pleins d'acuſations, & inuectiues contre les ſages du monde. Ainſi nommoit ſes enuieux qui reſiſtoient à ſes ordonnances. L'autre cuydoit auecques le temps par bonté & par ſa fortune, en gaignant quelqu'vn par liberalité, eſtaindre ceſte enuie, ſe voyant en fleur d'aage, & auecques tant de faueurs nouuelles, que ſa maniere de proceder luy atiroit, qu'il eſperoit auoir la raiſon de ceux qui par enuie luy contrediſoient, & ce ſans ſcandale, violence, ne tumulte. Mais il ne ſçauoit pas que le temps ne ſe peuſt bien atendre, la bonté ne ſufit, la fortune varie, & meſchanceté ne treuue bien fait qui l'apaiſe. Tellement que l'vn & l'autre furent ruinez, & la cauſe de leur ruine fut de n'auoir ſceu, ou peu vaincre ceſte enuie.

L'autre point notable de ceſte hiſtoire eſt l'ordre que mit Camille dedans, & dehors, pour le ſalut de Rome. Et vrayement non ſans cauſe les bons Hiſtoriens (comme eſt le noſtre) mettent par eſcrit particulierement, & diſtinctement, certains cás, à ce que la poſterité apreuue comme elle ſe doit defendre en ſemblables accidens. Auſsi eſt à noter de ce pas, qu'il n'eſt point de plus inutile defenſe, que celle qui ſe fait tumultuairement & ſans ordre. Ce qui ſe monſtre par la tierce armée, que Camille fit enroler pour la garde de Rome, que pluſieurs auroient iugé & iugerpient ſuperflue, eſtant ce peuple ordinairement armé & belliqueux, comme s'il ne l'euſt fallu autrement enroler: mais que ce fuſt aſſez

L'ordre que mit Camille pour la defẽſe de la ville.

de les mettre en armes quand le beſoin viendroit. Mais Camille & quiconque ſera ſage comme luy, le iugera autrement: parce qu'on ne doit iamais permettre à vne multitude de prendre les armes, ſinon droit & par ordre. Par ceſt exẽple ceux qui ont la garde d'vne Cité doiuent fuir comme vn rocher les armes tumultuaires: mais doiuent auoir auant enrollé & choyſi ceux qu'ilz veulent eſtre armez, ceux qui leur deüront obeïr, ou ilz ſe trouueront & aſſembleront & commãder aux autres de ſoy tenir en la garde de leurs maiſons. Ceux qui tiendront ceſt ordre en vne ville aſsiegée ſe pourrõt ayſément defendre. Qui autrement fera n'enſuyura pas Camille, & mal ſe defendra.

Les Republiques fortes, & les perſonnages excellens en toute fortune tiennent vn cueur pareil, & leur dignité meſme.

Chapitre XXXI.

INtre les autres choſes magnifiques que noſtre Hiſtorien fait dire & faire à Camille pour repreſenter l'image d'vn homme excellent, luy met en bouche telles paroles:

Tite Liue. *Nec mihi dictatura animos fecit, nec exiliũ ademit.*

La dictature ne m'a enflé le cueur, ne l'exil abaiſſé.

En quoy ſe void comme les grans perſonnages ſont touſiours & en toute fortune euxmeſmes. Et ſi elle varie ores en les eleuant au plus hault degré, ores en les ietant au bas, quant à eux ilz ne changent: mais gardent leur fermeté & conſtance, entretenãts touſiours leur façon de viure, que chacun cognoiſt facilement, que la fortune n'a aucun pouuoir ſur telle vertu. Autrement ſe portent les plus foybles eſpritz, leſquelz s'enyurent en leur proſperité, atribuans tout le bien qu'ilz ont aux vertuz, dont iamais n'eurent cognoiſſance, dont enſuyt qu'ilz deuiennent intolerables & aquierent la male grace de tous ceux qui ſont à l'entour d'eux. Dequoy vient apres la

ſoudai-

ſoudaine mutation de fortune, laquelle auſsi toſt qu'ilz voyent telle en face, à l'inſtant tombent en l'autre default, auiliſſans, & perdans le courage. Dequoy auient que les Princes qui ſont telz, ſoy trouuans en auerſité, penſent plus à fuyr, qu'à eux defendre, comme ceux qui ayans mal vſé de leur bonne fortune ne ſont diſpoſez ne preparez à aucune deffenſe. Ceſte vertu, & ce vice, que ie dy eſtre en vn homme ſeul ſe trouue auſsi en vne Republique: comme les Romains & les Venitians donnent exemple, dont les premiers ne furent onques abatuz par auerſité, qui leur peuſt auenir, ne par proſperité plus inſolens, comme aſſez le monſtrerent apres leur route de Cannes, & apres leur victoire contre *Antiocus*. Car pour ceſte defaite ſi grieue, comme celle qu'ilz pouuoient conter pour troiſieſme, ilz n'abaiſſerent leur hault courage, enuoyerent leurs armées dehors, ne voulurent racheter leurs priſonniers contre leur loy & couſtume, ne depeſcherent Embaſſade vers Hannibal, ny à Cartage pour requerir la paix. Mais mettans arriere toutes telles laſchetez penſerent touſiours à la guerre, armans les vieilles gens, & leurs ſerfz, à faute d'autres. Dequoy auerty Anno Cartaginoys (cõme deſſus a eſté dit) declara au Senat le peu d'eſtime qu'ilz deuoient faire de la route de Cannes. Ainſi cognoiſt on que le temps contraire n'amoindrit onques leur magnanimité: auſsi peu les eſleua leur felicité en outrecuydance. *Antiocus* en fait foy, lequel enuoyãt ſes Embaſſadeurs deuers Scipion porter parolle d'acord, auant la bataille qu'il perdit, Scipion luy impoſa certaines condicions de paix: c'eſt à ſçauoir qu'il ſe retiraſt dedans la Sirie, laiſſant le reſte à l'arbitre des Romains, ce que refuſa *Antiocus*. Depuys la iournée perdue r'enuoya de rechef ſes Embaſſadeurs vers Scipion, auecques commiſsion d'accepter toutes les condicions du vaincueur. Auxquelz il ne propoſa autres conuenances que celles qu'il auoit offertes auant ſa victoire, leur diſant:

Antiocus vaincu par les Romains.

Quòd Romani, ſi vincuntur, non minuuntur animis, nec ſi vincunt inſolefcere ſolent. Tite Liue.

Que les Romains, pour perte, ne perdent le cueur, & pour victoire n'ont couſtume d'eſtre plus inſolens.

Le contraire a eſté cogneu es Venitians, leſquelz en leur bonne fortune (penſans l'auoir gaigné par vertu qui n'eſtoit en eux) monterent en telle inſolence, qu'ilz nommoient le Roy de France filz de Saint Marc, ne faiſoiẽt eſtime de l'Egliſe, ne de Capitaine aucun

Inſolenſe des Venitians.

de l'Italie & conceuoient en leur cueur vne monarchie pareille à la Romaine. Depuys que fortune les eut habandonnez, & qu'ilz furent demy rompuz à *Vaila* par le Roy de France, non ſeulement perdirent leur eſtat par rebellion, ains en liurerent bonne part es mains du Pape & du Roy d'Eſpagne par puſilanimité: voyre tant ſortirent hors des gonds, qu'ilz enuoyerent vers l'Empereut s'ofrir tributaires, eſcriuirent lettres au peuples pleines de laſcheté & humilité pour le mouuoir à compaſsion. A laquelle infelicité tomberent en iiii. iours, & apres vne demye defaite. Parce que leur oſt ayant combatu, & en ſoy retirant venant à combatre il y fut rompu enuiron de ſa moytié: tellement que l'vn des pouruoyeurs, qui ſe ſauua, arriua à Veronne auecques plus de xxv. mil hommes, tant de pied que de cheual. En ſorte, que s'il y euſteu à Veniſe & en ſon ordre quelque qualité de vertu, facilement elle euſt peu ſe refaire, & de rechef monſtrer contrecare à Fortune, & venir à temps de vaincre, où de perdre plus glorieuſement, ou de faire acord plus honorable: mais faute de cueur, procedant de la faute de leurs ordres impertinens au fait de la guerre, leur fit à vn coup perdre l'eſtat & le courage. Ce qui auiendra touſiours à quiconque ſe gouuernera comme eux. Car ceſte inſolence en la faueur de fortune & perte de cueur en ſa contrarieté naiſſent de noſtre norriture & maniere de proceder, laquelle eſtant vaine & debile nous rend ſemblables à elle; eſtant meilleure, elle nous rend autres: Et nous faiſant plus cognoiſſans & praticz du mõde, moins nous induit à eſiouïr du bien & moins à contriſter du mal. Or ce qui ſe dit d'vn ſeul ſe dit de pluſieurs, qui viuent en vne meſme Republique, leſquelz forment en eux telle perfection que porte l'vſage & police d'icelle. Et encores que i'ay dit en autre lieu, que le bon ordre de la guerre eſt le fondement de tous eſtatz, ou Seigneuries, & qu'au lieu ou il defaut ne peuuent les loix eſtre bonnes, ny autre choſe quelconque, il ne me ſemble ſuperflu de le retoucher: d'autant qu'à tous propoz en la lecture de ceſte hiſtoire ſe void aparoir ceſte neceſsité. Et comme la diſcipline des armes ne peult eſtre bonne ſans l'exercice, & comme elle ne ſe peult exercer, ſinon en tes ſubietz: au moyen que l'on ne pas touſiours en guerre, & eſt impoſsible d'y eſtre, pourtant s'y faut exercer au temps de la paix, & de le faire à autres qu'à tes ſubietz la deſpenſe ne le ſouffriroit.

Or eſtoit allé Camille (comme nous diſions cy deſſus) contre les

Toſcans

Toſcans, & ſes gens, voyans la grandeur de l'armée de leurs ennemys, s'eſtoient fort eſpouuentez, penſans eſtre trop peu pour ſouſtenir vn tel efort. Et venant ceſte mauuaiſe diſpoſition du camp iuſques aux oreilles de Camille, il ſort, & ſe pourmeine puys çà puys là, en deuiſant aux vns & aux autres: ſi bien qu'il leur tira ceſte opinion de la teſte. Et ſans donner autre ordre en ſon camp, leur diſt:

Quod quiſque dedicit, aut conſueuit, faciet.

Chacun fera ce qu'il a apris, ou acouſtumé.

Qui bien conſiderera ce point & les parolles dont il vſa pour les animer à marcher contre leurs ennemys, penſe, que telles choſes ne ſe pouuoient faire ne dire à vne armée, que parauant n'euſt eſté ordonnée & exercée en paix, & en guerre. Car vn Capitaine ne peult auoir confiance en gens mal apris, ne croyre qu'ilz puiſſent faire beau fait. Et quand vn nouueau Hannibal leur commanderoit, encores ſeroit il ruiné deſſous: car poſsible n'eſt que durant la iournée le Capitaine ſoit par tout. Si doncq' il n'a premier ordonné de pouuoir auoir gens en toutes les parties de ſon armée, qui ayent ſon eſprit, & s'il ne les ſçait bien renger en bataille, & ordonner tout ſon fait, il eſt force qu'il ſe ruine. Si donques vne Cité eſt armée, & ordonnée comme Rome, & que chacun iour conuienne à ſes Citoyens en particulier, & publique, faire preuue de leur vertu & de la puiſſance de Fortune, touſiours auiendra qu'en toute condicion de temps ilz ſeront d'vn cueur & maintiendront leur dignité. Mais ceux qui ſeront deſarmez, & ne s'apuyront que ſur l'efort de Fortune, non ſur leur propre vertu, ilz varieront, & tourneront quant & elle, donnans tel exemqle d'eux que les Venitians ont fait.

Quelz moyens aucuns ont tenu pour troubler vne paix.

Chapitre XXXII.

Les

Circées. Velitres.

LEs Circées, & les Velitres, deux colonies eſtans rebellées contre le peuple Romain, ſous eſperance d'eſtre defendues par les Latins, depuys eſtans les Latins vaincuz & ceſte eſperance faillie, pluſieurs des Citoyens conſeilloient que l'on deuſt enuoyer Embaſſadeurs à Rome pour ſe recommander au Senat. Lequel parti fut troublé par ceux qui auoient eſté auteurs de la rebellion, craignans que toute la punicion retombaſt ſur leurs teſtes. Et pour mettre ſous le pied tout propos de paix inciterent la commune à ſoy armer, & courir les limites Romains. Auſsi, à la verité, quand vous voudrez qu'vn peuple ou vn Prince retire du tout ſa fantaſie de quelque acord, il n'y a moyen plus vray, ne plus ſeur, que de luy faire vſer de quelque tour outrageux contre celuy auecques qui tu ne veux que l'acord ſe face. Car touſiours l'on eſlongnera la peur de punition, qu'il luy ſemblera auoir merité par la faute commiſe. Apres la premiere guerre que les Cartaginoys eurent contre les Romains, les ſoldatz, qui par les Cartaginoys y auoient eſté employez en Sicile, & en Sardaigne, la paix faite, s'en allerent en Afrique, là ou n'eſtans payez & ſatisfaitz de leur ſolde, tournerent les armes contre les Cartaginoys & ſous la conduite de deux Capitaines qu'ilz firent entre eux, *Matho & Spendio*, emporterent pluſieurs places, & pluſieurs en ſacagerent. Les Cartaginoys, pour tenter premier toute autre voye que de bataille, enuoyerent vers eux Embaſſadeur Aſdrubal leur Citoyen, penſans qu'il auroit quelque autorité ſur ceux de qui il auoit au parauant eſté Capitaine. Quand il fut arriué, *Spendio & Matho* voulans obliger tous les ſoldatz à n'eſperer iamais de paix auecques les Cartaginoys, & partant les contraindre à faire guerre leur perſuaderent eſtre le meilleur mettre à mort Aſdrubal, & tous les Citoyens de Cartage, que lors ilz tenoient priſonniers. Ce qu'ilz ne firent ſeulement; ains par mille cruautez les tormenterent, puys aiouſterent à ce laſché tour vn edit, que tous les Cartaginoys qui à l'auenir tomberoient entre leurs mains ſeroient traitez en ceſte ſorte. Laquelle deliberation & execution rendit ceſte armée cruelle & obſtinée contre les Cartaginoys.

Matho. Spendio.

Aſdrubal.

Comme

Comme il eſt neceſſaire, à qui veult gaigner la bataille, mettre ſon armée en aſſeurance & confiance, tant entre eux, qu'enuers leur Capitaine.

Chapitre XXXIII.

QVi veult qu'vne armée emporte la victoire faut luy donner vne perſuaſion & parfaite confiance, qu'il ne ſoit poſsible que la iournée leur eſchape. Les moyens de la luy donner telle ſont, de les tenir bien armez, & en bonne ordonnance, ſe cognoiſſans l'vn l'autre: Car ceſt ordre & aſſeurance ne peult eſtre qu'entre les Soldatz nez & acouſtumez enſemble: conuient que le Capitaine ſoit eſtimé de qualité pour auoir foy en ſa prudence: & trop s'y fieront, quand ilz le verront touſiours en point, plein de cueur, & de ſoucy, bien tenant ſon reng & la maieſté de ſon degré, laquelle il maintiédra aſſez, s'il puniſt les delinquans, s'il ne trauaille ſes gens en vain, leur tienne ſes promeſſes, leur monſtre facile la voye de la victoire, & ſi les choſes qui leur y pourroient monſtrer quelque peril il leur celle & cache, ou les diminue & declare eſtre beaucoup moindres. Ces pointz bien gardez donnent grande raiſon à vn oſt de confier, & en confiant de vaincre. Les Romains en ce cas pour donner ceſte aſſeurance à leurs gens, y alloient par voye de religion. A' ceſte cauſe crecyent leurs Conſulz, faiſoient les monſtres marchoient en païs entroient en bataille, le tout auecques Augures, & Auſpices: ſans quoy vn bon & ſage Capitaine n'euſt atenté aucun affaire, iugeant ſe mettre en trop grand danger de perdre, ſi leurs ſoldatz n'entendoiét que les dieux fuſſent de leur coſté. Et au cas que le Conſul, ou autre chef, euſt cõbatu contre les Auſpices, ilz l'euſſent puny, comme ilz punirent *Claudius Pulcher*. Et combien que ce point ſoit manifeſte en toute l'hiſtoire Romaine, il eſt le mieux prouué par les paroles, dont vſe Tite Liue par la bouche *d'Apius Claudius*. Lequel ſe plaignant au peuple de l'inſolence des Tribuns de la commune, & monſtrant que par eux les Auſpices & autres choſes concernans la religion ſe

corrom-

corrompoient, dit:

Eludant nunc lices religionem? Quid enim est si pulli non pascentur?
Tite Liue. *si ex cauea tardius exierint? si occinuerit auis? Parua sunt hæc, sed parua ista non contemnendo, maiores nostri maximam hanc rempu, fecerunt.*

Or se moquent tant qu'ilz voudront de la religion. Que sera ce si les poulletz ne paissent? s'ilz sortent trop tard de leur cage? si quelque oyseau nous chante mal? Ce sont vrayment petites choses: mais noz maieurs, en ne contennant telles petites choses, ont fait ceste Republique si grande qu'elle est.

Propos de Apius claudius sur les Auspices.

Pourtant qu'en telles choses legeres gist la force de tenir les soldatz vniz & asseurez, qui est la premiere & principale cause de toute victoire: Bien est vray qu'il fault que vertu les accompagne, sans laquelle elles seruiroient bien peu. Les Prenestins estans aux chaps en armes, contre les Romains, s'allerent loger pres du fleuue d'*Allia*, ou autresfoys les Romains furent defaitz par les Françoys. Ce qu'ilz firent pour donner confiance à leurs soldatz, & espouenter les Romains par la fortune de ce lieu. Et combien que ce party pris par eux soit louable par les raisons dessus discourues: neantmoins l'yssue du fait descouure que vraye vertu ne redoute telz accidens legers. Comme l'historien dit tresbien par la bouche du Dictateur parlant au maistre de sa Caualerie:

Vides tu fortunæ illos fretos ad Alliam consedisse? at tu fretas armis animisque inuade mediam aciem.

Vois tu comme ilz se sont campez au bord d'Allie, soy fians à la fortune: mais vous apuyé sur voz armes & hardiesses allez moy charger leur bataille.

Car vne vraye vertu, vn bon ordre, vne asseurance prise de tant de victoires ne se peult estaindre par choses de peu d'effait, chose vaine ne les estonne, le desordre mesme ne les offense, comme il se voit certainement, qu'estans deux *Manlius* Consulz contre les Volsces, qui, enuoyé vn iour partie de leur camp au fourage, & pillage, aduint qu'en mesme temps tant ceux qui y estoient allez, que ceux qui estoient demeurez soy trouuerent assiegez. Et de ce peril ne les deliura la prudence des Consulz: mais la propre vertu des soldatz auquel endroit dit Tite Liue:

Militum etiam sine rectore stabilis virtus tutata est.

La vertu ferme des soldatz les sauua sans conducteur.

Ie ne

Ie ne veux oublier les termes dont vſa *Fabius* quand il entra nouuellement en Toſcane : iugeant ceſte aſſeurance eſtre plus neceſſaire à vne armée venant en païs nouueaux contre nouueaux ennemys. Dont parlant à eux auant la bataille, apres pluſieurs propoz qui les pouuoient mettre en eſpoir de victoire, leur diſt, qu'il leur pourroit bien dire encores certaines bonnes choſes, par leſquelles ilz cognoiſtroient la victoire en leur main, s'il n'y auoit danger à les manifeſter. Lequel moyen ſi ſagement pratiqué merite auſsi d'eſtre imité.

Quelle renommée, voix, ou opinion induit le peuple à fauoriſer vn Citoyen : Et lequel par plus grande prudence diſtribue les Magiſtratz & ofices, le peuple, ou le Prince.

Chapitre XXXIIII.

AVtresfoys auons nous parlé comme *Titus Manlius* (qui depuys fut ſurnommé *Torquatus*) ſauua L. *Manlius* ſon pere d'vne acuſation faite contre luy par *Marcus Pomponius* Tribun de la commune. Et combien que la maniere de ceſte deliurãce fuſt aucunement violente & extraordinaire, neãt moins ceſte pieté & afection filiale fut ſi agreable à vn chacun, que tant s'en falut qu'il en fuſt repris, qu'à l'election des Tribuns des legions *Titus Manlius* fut crée le ſecond. Par ce ſucces i'eſtime digne de conſideracion le moyen que tient le peuple au iugement qu'il fait des hommes es diſtributions de ſes ofices, pour cognoiſtre s'il eſt vray ce qu'auons conclu cy deſſus, que le peuple eſt meilleur diſtributeur que le Prince. Or ie dy, que le peuple en ſa diſtribution ſuit du tout le bruit commun qui court d'vn perſonnage quãd il ne

Pieté de Manlius Torquatus.

il ne le cognoiſt autre par ſes œuures ordinaires, ou par preſumption, ou opinion qu'il ayt de luy. Leſquelles deux ſont cauſes, ou par leurs peres, qui ont eſté ſi grans perſonnages, tenuz pour ſi vaillans en la Cité, qu'ilz font croyre leurs enfans leur eſtre ſemblables, iuſques à tant que par leur vie il aparoiſſe du contraire.

Cauſes de reputatiõ. La i.

La ii. Ou elle eſt cauſée par la forme de viure que tient celuy de qui l'on parle. Les meilleurs moyens dont l'on puiſſe vſer, ſont eſtre acompagné de gens graues, bien conditionnez, & qui ont gaigné reputation de ſageſſe. Car on ne peult tirer meilleur indice d'vn homme, que par la compagnie qu'il frequente, & merite bien bonne renommée celuy qui la ſuit honneſte: d'autant qu'il eſt impoſsible que l'on ne retienne quelque conformité de ceux que l'on hante. Ou bien ceſte opinion s'aquiert par quelque action extraordinaire, & notable (voyre qu'elle ſoit priuée) laquelle te ſuccede à ton honneur. Mais de toutes ces troys choſes qui donnent au commencement bonne reputation à vn homme, la derniere la donne trop plus grande que les autres. Car celle qui deſcend des parens & anceſtres eſt faulſe & abuſiue parce que les les hommes le laiſſent perdre, & en peu de temps elle ſe conſume, quand elle n'eſt acompagnée de la vertu propre de celuy, de qui l'on veult faire iugement. La ſeconde, qui te fait cognoiſtre par le moyen de tes pratiques & conuerſations, eſt meilleure que la premiere: mais eſt beaucoup moindre que la tierce: parce que iuſqu'à ce que l'on voye quelque ſigne ſortant de toy, ta reputation demeure fondée, ſur l'opinion laquelle eſt facile à defaire & efacer. Mais ceſte tierce eſtant commencée, & fondée ſur tes œuures, fait ſortir de toy & eſpandre tel renom, qu'il te faudroit apres commettre beaucoup de cas contraires auant que tu la peuſſes perdre, & aneantir. Ceux donques qui viuent en vne Republique doyuent tenir ce moyen & s'eſtudier à s'eſleuer par quelque acte extraordinaire. Ce que pluſieurs en leur ieuneſſes ont fait à Rome, ou par promulgacion & publication d'vne loy, qui reuint à l'vtilité commune, ou par acuſation d'vn des plus grans & plus puiſſans de toute la Cité, qu'ilz chargeoient d'auoir tranſgreſſé les loix: ou par telles autres choſes notables & nouuelles, dequoy il eſtoit parlé & fait mention. Voyre non ſeulement telles choſes ſont neceſſaires à commencer la reputation

La iii.

tation des perſonnes, ains à la maintenir & accroiſtre. Et à le vouloir ainſi faire il les fault renouueler comme fit *Titus Manlius* par tout le temps de ſa vie. Lequel apres auoir defendu ſon pere ſi vertueuſement & extraordinairement, & aquis par tel acte commencement de reputation, quelzques ans apres il combatit le Françoys, auquel il oſta le colier d'or, dont il emporta le nom de *Torquatus*. Ce ne luy ſuffit: mais depuys eſtant en maturité d'aage tua ſon propre filz, qui auoit combatu ſans ſon congé, combien qu'il euſt vaincu ſon ennemy. Leſquelz trois actes luy gaignerent plus de renom & le rendent plus eſtimable, que le triomphe, ny autre victoire quelconque, dont il fut atant orné, qu'autre Capitaine Romain. La raiſon eſt, par ce qu'en telles victoires *Manlius* trouue aſſez de ſemblable: mais en ces actions particulieres, il n'en a gueres eu, ou nul du tout. Tous les triomphes de Scipion ne luy aquirent iamais tant de gloire & honneur, que fit la defenſe de ſon pere ſur le Teſin en ſa premiere ieuneſſe, & depuys auoir apres la route de Cannes ſi vertueuſement l'eſpée nue contraint vn nombre de ieunes Romains à iurer, qu'ilz n'habandonneroient l'Italie, comme ilz auoient deſia deliberé & propoſé enſemble. Et ces deux actes furent commencement de ſon hault bruit, & luy firent eſchelle aux triomphes d'Eſpagne, & d'Afrique. Ce qu'il acreut encores depuys quand il renuoya en Eſpagne la fille au pere, & la femme au mary. Or ce moyen de proceder n'eſt pas ſeulement neceſſaire aux Citoyens, qui tendent à gaigner los & reputation pour paruenir aux honneurs de leur Republique: mais auſsi ſert grandement aux Princes pour maintenir leur reputation enuers leurs ſubietz: Car il n'y a rien qui tant les face eſtimer, que de monſtrer de ſoy quelques rares exemples en faitz, ou en ditz rares, & conformes au bien commun, leſquelz donnaſſent teſmoignage de la magnanimité, liberalité, ou iuſtice du Seigneur: meſmement eſtant le mot tel, qu'il fuſt tiré en prouerbe entre ſes ſubietz. Mais pour retourner au premier propos de ce diſcours, ie dy que le peuple, quand il commence à donner vn degré à quelqu'vn de ſes Citoyens, ſoy fondant ſur les trois cauſes deſſuſdites, il n'eſt mal fondé: Mais quand apres pluſieurs exemples du bon gouuernement d'vn perſonnage donnent plus certaine cognoiſſance de luy, il ſe fonde encores mieux: car en tel cas il n'eſt pas bien poſsible qu'il s'abuſe. Or parle-ie ſeulement des

Trois actes extraordinaires de Titus Manlius Torquat⁹.

Deux actes de Scipiõ notables.

degrez qui se donnent du commencement aux hommes, auant qu'on ayt d'eux ferme experience, ou qu'ilz ayent passé d'vne action à autre contraire. En quoy, & quant à la faulse opinion, & quant à la corruption, ilz commettront moins de faute que les Princes. Et pource qu'il peult auenir que les peuples s'abuseroient de la renommée, de l'opinion, & des œuures d'vn homme, les estimant plus que la verité : ce qui n'auiendroit à vn Prince, à cause qu'il luy seroit declaré & remonstré par son conseil, à fin que les peuples n'eussent faute de tel conseil, les bons ordonneurs & establisseurs de Republiques ont ordonné que quand on viendroit à créer les plus haux & souuerains degrez de la Cité, ou seroit dangereux de constituer gens non capables & sufisans, & voyans la volonté populaire tournée vers quelque insufisant, estoit loysible à chacun Citoyen, voire tenu à gloire, de publier en pleine concion les defectuositez d'icelles, à fin que le peuple en ayant cognoissace peust asseoir meilleur iugement. Et que telle vsance fust à Rome, assez le tesmoigne l'oraison de *Fabius Maximus*, qu'il fit au peuple en la seconde guerre Punique, quand en la creation des Consulz les faueurs tournoient vers *Titus Octacilius*, lequel *Fabius* cognoissant insufisant pour gouuerner le Consulat en telle saison, parla cõtre luy & descouurit son insuffisance, tellement qu'il luy tollit ce degré, & destourna la faueur populaire vers autre qui mieux la meritoit. Les peuples donques en l'election des Magistratz iugent selon les signes qui se peuuent tirer plus veritables des hommes, & quand ilz peuuent estre conseillez comme les Princes, ilz errent beaucoup moins. Et le Citoyen, qui veult commencer à auoir la faueur du peuple, la doit pourchasser pour quelque fait notable comme *Titus Manlius*.

Com-

Combien eſt dangereux ſe porter chef de conſeil de quelque entrepriſe, & comme d'autant plus qu'il y a d'extraordinaire plus grand y eſt le peril.

Chapitre XXXV.

COmbien y a de danger à ſoy faire chef d'vne choſe nouuelle qui concerne pluſieurs, & quelle dificulté y a à la manier & à la conduire, & conduite l'entretenir, ſeroit trop longue & haute matiere à diſcourir. Pourtant la reſeruant à lieu plus conuenable, ſeulement parleray du peril ou ſe mettent les Citoyens, ou ceux du cõſeil d'vn Prince, ſe faiſans chefz d'vne deliberation graue & importante, en ſorte qu'on en remette ſur luy tout le ſucces. Par ce que les hommes iugent les affaires par la fin, laquelle eſtant contraire, tout luy eſt imputé. Vray eſt que ſuccedant bonne l'auteur y a quelque honneur: mais trop s'en fault que la recompenſe vienne au contrepoix du dommage. Sultan Saly regnant à preſent, dit le Grand Turc, eſtant preſt & apareillé (ſelon que nous raportent aucuns qui viennent de ſes païs) de faire l'entrepriſe de Sirie, & d'Egipte, fut conſeillé par vn de ſes Bachaz, lequel tenoit les confins de Perſe, d'aller contre Sophi. Suyuant lequel il y alla en groſſe puiſſance, & arriuant au païs, qui eſt de grande eſtendue, ou ſont force deſertz & peu de riuieres, ſe trouuant es difficultez qui iadis ont ruiné mainte armée Romaine, en fut tellemẽt oprimé, que, combien qu'il euſt le meilleur des armes, il y perdit grand' partie de ſes gens par peſte & famine: dont il cõceut tel courroux contre l'auteur de ce conſeil, qu'il luy couſta en la vie. On lit de pluſieurs Citoyens, qui, comme autheurs d'entrepriſe de mauuaiſe yſſue, ont eſté enuoyez en exil. A' Rome aucuns Citoyens Romains furent d'auis, que l'on creaſt vn Conſul extrait de la commune & auint que le premier qui ſortit dehors en armes fut deffait. Dont euſt mal pris à telz conſeillers, ſi la partie, en l'honneur de laquelle la deliberation auoit eſté faite, n'euſt eu lors grand

pouuoir. C'eſt donques choſe certaine que ceux qui dõnent conſeil à vne Republique, ou à vn Prince, ſont en ceſte perplexité, que s'ilz ne leur conſeillent choſes qui ſemblent eſtre à l'vtilité de la Cité, ou du Prince, ſans reſpect, ilz ne font leur deuoir: S'ilz les leur conſeillent, ilz entrent en peril de leur vie, & eſtat: par ce que tous les humains ſont aueugles en ce qu'ilz iugent tout conſeil bon ou mauuais, par ſon yſſue. Or pour conſiderer en quelle maniere on pourroit euiter ceſte infamie: ou ce danger, ie n'y voy autre voye que de prendre les choſes moderément, ſans porter le faiz de l'entrepriſe & dire ſon opinion, ſans ſoy paſsionner, & auecques pareille modeſtie la ſouſtenir & defendre. En ſorte que ſi la Cité ou le Prince la ſuit, qu'il la ſuiue de ſon gré, ſans qu'il ſemble y eſtre tiré par ton importunité. Car il ne ſeroit raiſonnable qu'vn Prince, ou vn peuple, te vouſiſſent mal pour ton conſeil, qui auroit eſté pris du conſentement de pluſieurs. Mais le danger eſt en celuy, qui a eſté fort debatu, duquel apres la fin mal fortunée rend les contrediſans concurrens à ta ruine. Et ſi en ce cas ſe perd la gloire que celuy aquiert qui tient ſeul vne opinion contre tous, laquelle vient à bonne fin, auſsi en recompenſe y a deux biens: Le premier d'eſtre hors de danger: le ſecond, que ſi tu conſeilles vne choſe modeſtement, & que par contredit ton conſeil ne ſoit ſuiuy, & qu'il en auienne quelque dommage, il t'en vient grand honneur. Et combien que la gloire, qui ſort des maux de la Cité, ou de ton Prince, ne te donne de ſoy grand' iouyſſance, ſi en doit on tenir quelque conte. Ie croy que l'on ne ſçauroit donner à homme autre conſeil en ce cas: Entant que qui ſeroit d'auis qu'ilz ſe teuſſent, ſans dire leur opinion, ſeroit contre l'vtilité de la Republique, ou de leurs Princes, & ſi ne ſe mettroient hors de peril: parce qu'en peu de temps ilz deuiendroient ſuſpectz, voire leur en pourroit auenir comme aux amys de Perſes Roy de Macedone. Lequel ayant eſté defait par *Paulus AEmilius*, & eſtant en fuite acompagné d'aucuns de ſes amys, auint à l'vn d'eux en remembrant les choſes paſſées de remettre à Perſes deuant les yeux pluſieurs fautes par luy commiſes, qui auoient eſté cauſe de ſa ruine. Auquel dit Perſes ſe tournant vers luy: Ha trahiſtre! me l'as tu gardé à dire maintenant qu'il n'y a plus de remede? Et ſur ce le tua de ſa propre main. Ainſi porta il la peine de s'eſtre tenu coy, lors qu'il deuoit parler, & d'auoir parlé quand

Exemple de n'auoir donné cõſeil en temps.

lé quand il ſe deuoit taire, & n'euita pas le danger pour n'auoir donné conſeil: Parce croy ie que ce diſcours eſt bien à garder & obſeruer.

La cauſe pourquoy les Françoys ont eſté & ſont encores eſtimez en vne bataille au commencement plus qu'hommes, & apres moins que femmes.

Chapitre XXXVI.

LA fierté de ce Françoys, lequel aupres de la riuiere d'Anien apelloit au combat le plus braue des Romains, apres le combat paſſé entre luy & *Titus Manlius*, me remet en memoire ce que Tite Liue à dit pluſieurs foys: que les Françoys à l'entrée du combat ſont trop plus qu'hommes, & ſur la fin deuiennent moins que femmes. Et penſant d'ou ce peult proceder, pluſieurs croyent que leur nature ſoit telle, ce que i'eſtime eſtre vray. Mais celà n'emporte que ceſte nature, qui les tient ſi fiers au commencement, ne ſe puiſſe par art dreſſer & façonner, en ſorte qu'elle les maintienne en leur fierté iuſques à la fin. Et pour le prouuer ie dy, qu'il y a trois manieres d'armées: L'vne ou y a fureur & ordre (car de l'ordre ſort la fureur & vertu) comme eſtoit celle des Romains, en laquelle on void en toutes les hiſtoires qu'il y auoit vn bon ordre, qui de longue main y auoit mis & introduit vne diſcipline militaire: Car en vn oſt bien ordonné nul ne doit rien faire que par reigle. Auſsi ſe trouuera qu'au camp des Romains (deſquelz comme vaincueurs du monde tous autres doiuent prendre exemple) on ne mengeoit, on ne dormoit, on ne marchandoit: brief nulle action ne militaire ne domeſtique s'y faiſoit, ſans ordõnance du Conſul: car les armées qui en vſent autrement ne ſont

Nature du Françoys, au combat

Trois manieres ou qualitez d'armées. La premiere.

vrayes armées, & s'il en sort quelque acte de preuue, c'est par fureur & impetuosité qu'elles le font, non par vertu : Mais ou la vertu est ordonée, elle exerce sa fureur par moyens & auecques le tẽps. Et ne peult sourdre dificulté aucune qui l'abate & luy face perdre le cueur, à cause du bon ordre qui leur rafraischist & renforce le courage norry d'esperance de vaincre, laquelle ne fault iamais tant que les ordres sont entiers. Au contraire auient es armées ou la fureur domine & non l'ordre, cõme estoient celles des Françoys, lesquelz tousiours defailloient au combat: Au moyen que ne leur succedant la victoire en leur premier efort, & la fureur, en laquelle gisoit leur espoir, n'estant soustenue de vertu ordonnée, auenoit que n'ayans hors d'icelle aucune autre confidence, si tost qu'ilz estoient refroidiz, c'estoit fait d'eux. Au contraire les Romains redoutans moins les perilz, à cause de leur bon ordre, sans auoir defiance de la victoire, de mesme cueur & mesme vertu combatoient fermes & obstinez, autant en la fin qu'au cõmencement: voire tant plus estoient ilz agitez des armes, plus ilz s'enflammoient. La tierce qualité des armées est celle, ou n'y a fureur naturelle, ny ordre accidental, comme celles de noz Italians, lesquelz sont du tout inutiles, & ne vaincront iamais, si elles ne s'embatent sur yne autre, que quelque accident mette en fuyte. Dequoy, sans en amener autres exemples, l'on void assez chacun iour qu'elle preuue ilz font de vertu. Or à fin que par le tesmoignagne de Tite Liue chacun entende qu'elle est la bõne discipline de guerre, & quelle est la mauuaise, ie veux alleguer le propos de *Papirius Cursor* à lors qu'il vouloit punir *Fabius* maistre de la Caualerie, quand il dit:

La deuxiesme manière.

La troisiesme manière,

Papirius Cursor.

Tite Liue.

Nemo hominum, nemo deorum verecundiam habeat, non edicta Imperatorum, non auspicia obseruentur, sine commeatu vagi milites in pacato, & in hostico errent, immemores sacramenti licentia sola vbi velint exauctorentur, infrequentia deserantur signa, neqz conueniatur ad edictum, nec discernatur inter diu, nocte, æquo, inquo loco, iniussu Imperatoris pugnent, non signa, non ordines seruent, latrocinij modo cæca, & fortuita, pro solenni & sacrata militia sit:

Lespointz de la discipline de guerre.

Que nul ne porte plus respect ny aux hommes, ny aux dieux, que plus les editz du chef, & coronal, & les auspices ne soient obseruez, les Soldatz aillent errans & vagabons, tant en païs paisible, qu'ennemy, se cassent quand ilz voudront à leur plaisir, mettans leur ser-

ment

ment en oubly, que les enſeignes demeurẽt ſeules ſans eſtre ſuyuies, plus on ne s'aſſemble à l'edit & mandement, ſans qu'on ayt egard ſi de iour, ou de nuit, en lieu auantageux, ou deſauantageux, on combate ſans commandement du Capitaine, que l'on ne garde plus les rengs ne les ſignes, ſoit la guerre, au lieu d'eſtre ſolennelle, & ſacre, deſordonnée, inconſiderée, & conduite à l'auanture en guiſe de briganderie.

L'on peult donques facilement voir en ce paſſage ſi l'vſance de guerre de noſtre temps eſt ſans loy ne raiſon conduite à la fortune, ou ſi elle eſt ſacre & ſolennelle: & combien il s'en fault qu'elle ne ſoit ſemblable à celle qui ſe peult dire vraye guerre: Et combien auſsi elle eſt eſlongnée de la furieuſe & ordonnée, cõme la Romaine, ou de la furieuſe ſeulement, comme la Françoyſe.

A ſçauoir ſi les eſcarmouches & legiers conflitz ſont neceſſaires, & quel moyen y a ſans iceux de cognoiſtre vn ennemy nouueau.

Chapitre XXXVII.

IL ſemble qu'es actions des hommes (comme autresfois auons diſcouru) oultre les autres dificultez qui ſe treuuent à acheuer vn affaire, que touſiours y a quelque mal prochain à tout bien, lequel naiſt ſi facilement quant & le bien, qu'il ſemble impoſsible de s'exempter de l'vn en prenant l'autre. Ce qui ſe void en toutes les choſes que les hommes manient: tellement que tout bien s'aquiert à grande peine, ſi fortune tant ne nous fauoriſe, que par ſa force elle ſurmonte ce naturel & ordinaire inconuenient. Ce point m'a remis en memoire le combat entre *Manlius Torquatus* & le Françoys, là ou dit Tite Liue:

Tanti ea dimicatio ad vniuerſi belli euentum momenti fuit, vt Gallorum exercitus, relictis trepidè caſtris, in Tiburtem agrum mox in Campaniam tranſierit. Tite Liue.

Ce com-

Ce combat fut de telle importance à l'yſſue de toute celle guerre, que les Françoys incontinent laiſſans leur camp s'en allerent en Tibur, & toſt apres paſſerent en Campanie.

Pource que d'vne part ie conſidere que tout bon Capitaine doit euiter à faire choſe de peu de profit, qui puiſſe cauſer mauuais efait en ſon armée. Car commencer vn conflit, auquel on ne deſploye toutes ſes forces, mais toute ſa fortune ſoit miſe au hazard, eſt acte de temerité certaine (comme ay declaré cy deſſus, ou ie blaſmoye la garde des paſſages) D'autre part ie regarde que les ſages Capitaines quand ilz viennent à l'encontre d'vn ennemy nouueau, qui eſt de reputation, leur eſt comme neceſſaire, premier que venir à la bataille, faire eſprouuer telz ennemys à leurs gens, par legiers conflitz, à fin que cõmençans à les cognoiſtre & manier ilz perdent la crainte & terreur, que le bruit & renommée leur auoit donné. Or eſt ce point de treſgrande importance à vn Capitaine: par ce qu'il porte en luy quaſi vne neceſsité, qui te contraigne le faire, t'eſtant auis d'aller en perte euidente, ſi tu n'as auant par petites eſpreuues oſté hors de l'eſprit de tes Soldatz l'eſpouuentement qu'ilz ont de leurs ennemys, au moyen de leur reputacion. *Valerius Coruinus* fut enuoyé par les Romains contre les Samnites nouueaux ennemys, qui n'auoient encores eſſayé les armes les vns des autres, là ou dit Tite Liue, que *Valerius* fit faire aux Romains quelques legiers conflitz.

Cõſeil de Valerius Coruinus.

Tite Liue.

Ne eos nouum bellum, ne nouus hoſtis terreret.

De peur que celle guerre nouuelle & ennemy nouueau les eſpouuentaſt.

Neantmoins y a danger que tes gens, ayans du pure en telles rencontres, n'entrent en plus grande frayeur, & que tes deſſeins ne ſortiſſent contraire efait de leur faire perdre cueur, en lieu de les aſſeurer. Ainſi eſt ce point du nombre de ceux, eſquelz le mal eſt ſi proche du bien, & ſont tellement liez & iointz enſemble, qu'il eſt ayſé d'y prendre l'vn pour l'autre. Surquoy ie veux dire, que le Capitaine doit en toute diligence auiſer, qu'il n'auienne rien qui par aucun accident puiſſe abatre le cueur de ſon armée. Ce qui le leur rõpt eſt commencer à perdre: parquoy ſe doit garder de ſes petites entrepriſes, & ne les permettre, ſinon auecques ſon treſgrand auantage, & certaine eſperance de victoire. Auſsi ne doit entreprendre de garder vn pas, ou il ne pourroit tenir toute ſa puiſſance. Il ne doit garder places que celles dont la perte porteroit ſa ruine. Celles qu'il

gardera luy fault ordonner en ſorte, tant par la garniſon miſe dedans, que par ſon armée que quand on viendroit à la batre, & vouloir prendre, il y puiſſe employer toute ſa force, les autres doit laiſſer ſans defenſe. Car quand on vient à perdre vne choſe, que l'on auoit habandonnée, eſtant encores ton armée entiere, la reputation de la guerre ne ſe perd point, ne l'eſperance de vaincre. Mais quand tu pers vne choſe que tu auois entrepris defendre, & que chacun le penſe, à lors y a perte, & dommage, & as quaſi comme les Françoys, par vne choſe de peu de cas perdu toute la guerre. Philipe de Macedone pere de Perſes perſonnage belliqueux & de grand pris en ſon temps, ſe voyant aſſailly par les Romains, habandonna partie de ſes païs, qu'il cognoiſſoit ne pouuoir tenir, & les gaſta luy meſmes: iugeant comme prudent eſtre plus dangereux perdre la reputation pour vne place emportée ſur luy, qu'il faiſoit eſtat de defendre, que la perdre en la laiſſant en proye à ſon ennemy comme choſe dequoy il ne tint conte. Les Romains à lors qu'apres la route de Cannes leurs affaires alloient ſi mal, refuſerent ſecours à pluſieurs de leurs ſubietz & alliez, leur mandant qu'ilz ſe defendiſſent au mieux qu'ilz pourroient. Qui me ſemble trop meilleur conſeil, que d'entreprendre leur defenſe & y demeurer: d'autant qu'en ce party lon perd force & amys, en l'autre on ne perd que les amys. Or pour retourner à ces petites rencontres, ie dy, que ſi vn Capitaine eſt cõtraint pour la nouueauté de ſon ennemy faire quelque entrepriſe de legier conflit, il la doit faire tant à ſon auantage, qu'il n'y ayt aucun peril de la perdre, ou bien vſer du conſeil de *Marius*, encores meilleur, lequel marchant à l'encontre des Cimbres, peuples treſbelliqueux, qui venoient piller l'Italie, & ia faiſoient tout trembler par leur hardieſſe & nombre infiny, & par la victoire qu'ilz auoient deſia emporté ſur les Romains, *Marius* iugea neceſſaire auãt la bataille trouuer inuention, par laquelle il oſtaſt à ſes gens la peur qu'ilz auoient de leur ennemy. Et comme treſprudent Capitaine plus d'vne foys aſſit ſon camp en lieu, par ou les Cimbres auoient à paſſer à fin que ſes Soldatz dedans leur fort acouſtumaſſent leurs yeux à la veuë de ceſt ennemy, & n'y voyans qu'vne multitude ſans ordre, empeſchée de bagage innumerable, la pluſpart deſarmez, les autres portans armes de peu de valeur, à lors ſe r'aſſuraſſent & prinſent enuie de combatre. Ce party ſi ſagement auiſé par *Marius* doit eſtre auſsi diligemment imité par les autres, de peur d'encourir les dangers,

Paradoxe de Machiauel.

Philipe de Macedone.

cõſeil de Marius.

dangers que i'ay declarez, & faire comme les Françoys deſſuſditz. Or pour ce qu'en ce diſcours *Valerius Coruinus* a eſté allegué, au chapitre ſuyuant ie monſtreray par ſes paroles quel doit eſtre vn Capitaine.

Quel doit eſtre vn Capitaine, auquel vne armée ſe deuſt fier.

Chapitre XXXVIII.

Valerius Coruinus.

Valerius Coruinus eſtoit (comme deſſus auons dit) campé contre les Samnites ennemys nouueaux du peuple Romain : là ou, pour aſſeurer ſes Soldatz & leur donner à cognoiſtre leurs ennemys, leur fit faire quelques legieres eſcarmouches. Ce ne luy ſufit, ains voulut bien auãt la bataille parler à eux, leur monſtrant par grande eficace comme ilz deuoient faire peu de conte de telles gens, allegant la vertu des ſiens, ſans y oublier la ſienne propre. En quoy ſe peult noter (par les paroles que Tite Liue luy fait tenir) quelles qualitez ſont requiſes en vn Capitaine, en qui vne armée peult auoir fiance. Leſquelles paroles ſont telles:

Tite Liue.

Tum etiam intueri cuius ductu auſpicióqz ineunda pugna ſit, vtrum qui audiendus duntaxat magnificus adhortator ſit, verbis tantum ferox, operum militarium expers, an qui & ipſe tela tractare, procedere ante ſigna, verſari media in mole pugnæ ſciat: Facta mea, non dicta, vos milites, ſequi volo: nec diſciplinam modo, ſed exemplum etiam à me petere, qui hac dextra mihi tres Conſulatus, ſummámqz laudem peperi.

Qu'vn Capitaine doit eſtre vaillãt de ſa perſonne.

Bien eſt à conſiderer ſous la conduité de qui l'on deuſt entrer en bataille, ou ſous tel, qui ſeulement ſe feroit ouyr comme magnifique harengueur, hault à la langue, nouueau, & ignorant en toute œuure militaire, ou ſous celuy, qui ſçauroit luy meſme manier les armes, marcher le premier deuant les enſeignes, faire deuoir au fort de l'eſtour. Ie ne veux, Soldatz, que ſuyuiez mes paroles, ſuyuez mes faitz: Ie vous preſente l'exemple quant & l'enſeignement & diſcipline

diſcipline, comme celuy qui de ce bras ay aquis troys Conſulatz auecques ſouueraine louange.

Lequel propos bien conſideré enſeigne à chacun comme il doit proceder pour tenir lieu & degré de Capitaine. Et ce qui ſera fait autrement ſe verra auecques le temps luy tollir ce degré (auquel par fortune ou par ambicion il ſeroit paruenu) non pas luy donner reputation : Car les titres de dignité n'honorent par les hõmes : mais les hõmes les titres. Encores eſt à conſiderer au commencement de ce diſcours, que les grãs Capitaines ont vſé des termes extraordinaires, pour dõner cueur & aſſeurance à vne armée de vieilles bandes, quand ilz deuoient affronter ennemys non acouſtumez : combien y auroit plus de raiſon à vſer de telle induſtrie, quãd on a à cõmander à vne armée neuue, qui iamais ne vid ennemy en face. Car ſi l'ennemy non vſité eſpouuente & donne terreur aux vieilz ſoldatz, pluſtoſt le donnera, quelque ennemy ſe ſoit, à gens neufz & non aguerriz. Neantmoins ont eſté veuës ſouuentesfoys toutes ces dificultez vaincues par la ſouueraine prudence des bons Capitaines: comme par *Gracchus* Romain, & *Epaminondas* le Thebain : deſquelz auons autresfois dit, qu'ilz ont auecques armées neuues deſfait vieilles armées experimentées & aguerries. Les moyens qu'ilz tenoient eſtoient les exercer quelques moys en batailles faintes, les ſtiler & acouſtumer à obeïr & tenir ordre, & apres en grande confiance les faiſoient marcher & entrer en vray combat. Iamais donques homme de guerre ne ſe doit defier de pouuoir faire & dreſſer vne bonne armée quand il n'a faute de gens. Car le Prince qui a habondance d'hommes & faute de ſoldatz, ne ſe doit plaindre de la laſcheté des ſiens, mais de ſa negligence & peu de prudence.

Gracchus. & Epaminondas.

Qu'vn Capitaine doit eſtre expert en la cognoiſſance des ſituations.

Chapitre XXXIX.

ENtre autres choſes neceſſaires à vn chef d'armée, 'ieſtime la cognoiſſance de l'aſsiete des païs, ſans laquelle, & generale & particuliere, il ne ſçauroit bien conduire vne entrepriſe. Et ſi toutes ſciences requierét pratique à qui les veult aquerir parfaites, ceſte cy la deſire treſgrande. Et n'y a exercice qui donne ceſte pratique ou cognoiſſance particuliere pluſgrãde, que fait la chaſſe. Pource dient les anciens auteurs, que les Heroës, qui en leur temps gouuernoient le monde, auoient pris norriture es foreſtz & chaſſes. Car, outre ce point, la chaſſe enſeigne maintes choſes treſneceſſaires en l'vſage de la guerre. Et Xenophon monſtre en la vie de Cirus, que ſur le partement du voyage, qu'il entreprenoit contre le Roy d'Armenie, comme il en deuiſoit, diſoit à ſes gẽs, que ceſte expedition n'eſtoit qu'vne des chaſſes qu'ilz auoient tant frequenté auecques luy: & ramenteuoit à ceux qu'il enuoyoit en embuſches ſur les montaignes, que leur office eſtoit ſemblable à ceux qui alloient tendre les retz ſur les petites collines, & à ceux qui couroient le païs, qu'ilz eſtoient comme ceux qui alloient faire leuer la beſte de ſa bauge, pour la faire donner dedans les retz. Ce que ie dy pour monſtrer que la chaſſe ſelon l'opinion de Xenophon eſt vne image de guerre: partant exercice honorable & neceſſaire aux grans Seigneurs. Auſsi ne ſe peult aprendre cognoiſſance des païs en maniere plus commode que par la chaſſe: d'autant que la chaſſe fait entendre à celuy qui en vſe, comme qui particulierement le païs ou ilz exercent. Et depuys qu'vn homme s'eſt fait vne entrée familiere facilement apres peult comprendre tout nouueau païs. Au moyen que tous païs & toute portion & mẽbre d'iceux, ont quelque conformité enſemble, de ſorte que par vn bien cogneu on paſſe facilemẽt en la cognoiſſance d'vn autre. Mais qui n'en auroit nul pratiqué, à grande dificulté, voire iamais, ſinon par longue eſpace de temps, n'en pourroit aucun cognoiſtre, & qui a ceſte pratique d'œil en tant comme giſt ceſte plaine, comme s'eſleue ce mont, iuſques ou deſcend & finiſt ceſte vallée, & toutes autres choſes ſemblables, dequoy il a parauant fait habit de ferme ſcience. Et qu'il ſoit vray Tite Liue le monſtre par l'exemple de *Publius Decius*, lequel eſtant Tribun des Soldatz en l'armée que *Cornelius* Conſul conduiſoit contre les Samnites, & eſtant ce Conſul reduit en vne valée, ou l'oſt des Romains pouuoit eſtre enclos par les

Cirus.

Similitude de la chaſſe & de la guerre.

Publius Decius.

les Samnites, le voyant en tel peril, dit au Conſul:

Videsne tu, Aule Cornelii, cacumen illud ſupra hoſtem? arx illa eſt ſpei ſalutiſq; noſtræ, ſi eam (quoniã cæci reliquêre Sãnites) impigre capimus. Tite Liue.

Voyez vous bien, ô *Aulus Cornelius*, celle ſommité de montaigne au deſſus de noſtre ennemy? C'eſt la fortereſſe de noſtre eſpoir & ſalut, ſi nous ſommes diligens à la prendre, puys que les aueugles Samnites l'ont laiſſée.

Et deuant ce propos tenu par *Decius*, TiteLiue dit:

Publius decius Tribunus militũ vnum editum in ſaltu collem imminentem hoſtiũ caſtris aditu arduũ impedito agminis, expeditis haud difficilẽ. Tite Liue.

Publius Decius Tribun des Soldatz s'auiſa d'vne colline pendant ſur le camp des ennemys, de dificile acces à ceux de l'armée, qui eſtoient chargez: mais trop acceſsible aux ſoldatz de legiere armure. Auquel lieu eſtant enuoyé par le Conſul, auecques trois mille hommes y tenant l'armée Romaine ſauue, & faiſant deſſein d'en partir la nuit enſuyuant, & ſe ſauuer encores & les ſiens, luy fait tenir telles paroles:

Ite mecum, vt dum lucis aliquid ſupereſt; quibus locis hoſtes præſidia ponant, qua pateat hinc exitus, exploremus. Hæc omnia ſagulo militari amictus, ne Ducem circuire hoſtes notarent, perluſtrauit. Tite Liue.

Suyuez moy, à fin qu'alions deſcouurir tandis qu'il nous reſte encores quelque lueur de iour, quelz lieux gardent les ennemys par ou nous aurons yſſue: Ce qu'il alla voir & tournoyer veſtu à la ſoldade, de peur que les ennemys ne le choiſiſſent pour vn Capitaine, qui vint circuir & recognoiſtre les lieux.

Qui donques conſiderera tout ce propos de Tite Liue verra combien eſt vtile, voire neceſſaire à vn Capitaine ſçauoir l'eſtre & nature des païs: leſquelz ſi *Decius* euſt ignorez, il n'euſt peu iuger l'vtilité que ſeroit aux Romains de ſoy ſaiſir de la montaigne, & moins euſt ſçeu cognoiſtre de loing ſi elle eſtoit de facile acces, ou non. Et depuys qu'il l'eut gaigné, en voulant partir pour s'en retourner vers le Conſul, lors qu'il eſtoit enuironné de ſes ennemys, iamais n'euſt ſceu de loing deſcouurir le chemin qu'il deuoit tenir, ne les lieux gardez par ſes ennemys: Tellement que de neceſsité conuenoit que *Decius* euſt telle cognoiſſance parfaite, laquelle fut cauſe de ſauuer l'oſt des Romains en ſoy ſaiſiſſant de la montaigne: & depuys luy dõna moyen de trouuer (eſtant aſsiegé) le paſſage pour ſoy ſauuer, & ceux qui l'auoient ſuiuy.

Comme la fraude au fait de la guerre tourne à gloire.

Chapitre XL.

COmbien que fraude en toute action ſoit deteſtable, toutesfois au maniment des armes eſt louable & glorieuſe. Et ne merite moindre louange celuy qui ſurmonte ſon ennemy par quelque ruſe, que qui l'auroit vaincu par force. Ce qui ſe void par le iugement qu'en font ceux qui deſcriuent les vies des gras perſonnages, leſquelz louent Hannibal, & les autres, qui ont eſté maiſtres de telles aſtuces de guerre, dequoy ie ne deduiray nul exemple, par ce que les hiſtoires en ſont pleines. Seulement diray que ie n'entens les fraudes tourner à gloire, leſquelles te font rompre la loy & les conuenances paſſées: Car combien que telles fraudes te ſeruent aucunesfoys à la conqueſte d'vn eſtat, ou Royaume (comme deſſus a eſté diſcouru) iamais ne te porteront honneur: mais mon propos eſt de celles dont on vſe contre l'ennemy, qui ne ſe fie en toy: leſquelles conſiſtent proprement au maniment de la guerre. Comme fut celle d'Hannibal pres du lac de Peruſe, quand il faignit la fuyte pour enclorre le Conſul, & l'armée Romaine, & quand pour ſortir hors des mains de *Fabius Maximus* il mit le feu es armes de ſes beufz. Auxquelles fraudes fut ſemblable celle dont vſa *Pontius* Capitaine des Samnites, pour tenir en ſerre l'oſt des Romains dedans les fourches Caudines: Lequel ayant retiré ſon armée au couuert des montaignes, enuoya vn nombre de ſes gens en la plaine en habitz de paſteurs auecques quelques troupeaux, leſquelz eſtãts pris par les Romains, & interrogez ou eſtoit l'oſt des Samnites, s'acorderent tous en leur reſponſe ainſi que *Pontius* leur auoit fait le bec. Et dirent qu'il eſtoit au ſiege de Nocere, Ce que creurent les Conſulz, & s'allerent enclorre dedans les fourches, ou ilz n'entrerent ſi toſt qu'ilz furent aſſiegez par les Samnites. Et euſt eſté ceſte victoire honorable à *Pontius*, s'il euſt ſuiuy le conſeil de ſon pere, lequel eſtoit d'auis que l'on laiſſaſt les Romains en

Fraude de Hannibal.

pleine

pleine liberté, ou qu'on les fiſt tous paſſer au fil de l'eſpée, ſans aucunement tenir la voye moyenne, *Quæ neque amicos parat, neque inimicos tollit.* Laquelle ne gaigne amys, ne deliure des ennemys.

Et touſiours a eſté dommageable es affaires des eſtatz, comme cy deſſus a eſté diſcouru en autre lieu.

Que la patrie ſe doit defendre ou à deshonneur, ou à gloire: & en toutes manieres eſt bien defendue.

Chapitre XLI.

LE Conſul & l'armée Romaine eſtoient (comme deſſus a eſté dit) aſsiegez par les Samnites, leſquelz ayans propoſé aux Romains cõditions treſ honteuſes, comme de les vouloir faire paſſer ſous le ioug, & apres les laiſſer aller le baſton blanc à la main, dequoy eſtans les Conſulz eſtonnez, & toute l'armée en deſeſpoir, L. *Lentulus* Lieutenant dit, qu'il luy ſembloit que tout parti eſtoit receuable, pour ſauuer la patrie, & que conſiſtant la vie de Rome es vies de ceſte armée eſtoit d'auis qu'on les tiraſt hors de danger en quelque ſorte que ce fuſt, & que la patrie eſt touſiours bien defendue en quelque maniere qu'elle ſe defende, ſoit à honneur, ou à honte. Au moyen que l'armée ſauuée, Rome auroit temps d'effacer & abolir vn iour ceſte iniure: & n'eſtant ſauuée, combien qu'elle paſſaſt mort glorieuſe, Rome eſtoit perdue auec ſa liberté. Auſsi fut ſon conſeil ſuiuy. Lequel me ſemble à noter & obſeruer à tout bon Citoyen qui ſe trouue es deliberations de ſa patrie. Car quand le conſeil ſe tient du tout du ſalut d'icelle, il n'y eſchet plus aucune conſideration de iuſtice, ny iniuſtice, de pitié, ne cruauté, de fait louable, ne honteux: ains, tout autre reſpect mis arriere, fault ſuiure le party qui luy ſauue la vie & maintient ſa liberté. Qui eſt choſe imitée en ditz & en faitz par les Françoys depuys qu'il eſt queſtion de la maieſté de leur Roy, & de la puiſſan-

Opinion de Lentulus.

Opinion des Françoys.

ce du Royaume. Et n'oyent propos plus impatiemment, que de qui leur remonſtreroit que tel party ne tourne à l'honneur du Roy. Et dient que leur Roy n'eſt ſubiet à honte, ne deshonneur, en quelque deliberation qu'il face, ſoit en proſpere, ou contraire fortune, & perde, ou gaigne, touſiours dient que c'eſt tour de Roy.

Que les promeſſes faites par force ne ſont à obſeruer.

Chapitre XLII.

LEs Conſulz retournez à Rome auec leur oſt deſarmé & auec ceſte honte receuë, le premier qui dit au Senat que la paix faite à Caude ne ſe deuoit obſeruer fut le Conſul S. *Poſthumius*, diſant, que le peuple Romain n'eſtoit obligé: mais bien luy & les autres qui auoiét fait la promeſſe de la paix. Partant le peuple, ſoy voulant deliurer de toute obligation, auoit à le liurer priſonnier es mains des Samnites & les autres auſsi qui auoient promis: voire auec telle obſtinacion il tint ceſte opinion, que le Senat à la fin en fut content. Si les enuoya priſonniers luy & les autres à *Samnium* auecques proteſtation de ne tenir la paix. Et tant fut en ce cas fortune fauorable à *Poſthumius*, que les Samnites ne le retindrent, & à ſon retour à Rome aquiſt plus d'honneur & de reputation entre les Romains par ſa perte, que *Pontius* n'auoit enuers les Samnites par ſa victoire. En quoy ſont deux choſes à noter: L'vne, qu'en toute action ſe peult aquerir gloire. Car quant à la victoire l'honneur y eſt ordinaire: quant à la perte, il s'en peult tirer louange, en donnant à cognoiſtre qu'il n'y a point de ta faute, ou faiſant ſoudain quelque acte vertueux qui la puiſſe couurir & effacer. L'autre eſt que promeſſes forcées ſe peuuent rompre, meſmément celles qui regardent & concernét le bien publique, ſi toſt que la force eſt paſſée, peuuent eſtre violées ſans crime de celuy qui le fera. Dequoy ſe liſent en toutes hiſtoires pluſieurs exemples, & chacun iour ſe void en noſtre temps, & nõ ſeulement elles ne ſe gardent

Conſeil de Poſthumi⁹

dent entre les Princes, apres que la force en eſt hors : mais toutes autres promeſſes ſont miſes en meſme reng, depuys que les ocaſiõs defaillent qui en eſtoient cauſe. Or ſi ce tour eſt louable, ou non, & ſi les promeſſes ſe doyuent obſeruer en telle façon par les Princes, ie l'ay ſi amplement diſputé en mon traité du Prince, qu'il n'eſt beſoin de plus le deduire à preſent.

Que les hommes qui naiſſent en vne contrée gardent preſque en tout temps vne meſme nature.

Chapitre XLIII.

LEs hommes prudens ont couſtume de dire (& nõ à tord) que qui veult voir ce qui a à eſtre, doit cõſiderer ce qui a eſté. Pource que toutes les choſes du monde en tout temps ont leur rencontre auecques les ſiecles paſſez. Ce qui procede de ce que eſtant œuures des hommes, qui ont & touſiours auront meſmes patrõs, fault de neceſsité qu'ilz ſortiſſent meſmes effaitz. Vray eſt que leurs actions ſont ores en ceſte prouince plus vertueuſes qu'en vne autre, & puys en l'autre ſont plus excellẽtes qu'en ceſte cy, ſelon la façon de la norriture, en laquelle tel ou tel peuple prend ſa forme de viure. Encores ouure bien la cognoiſſance des choſes à auenir par les paſſées, de voir vne nation par long cours de temps tenir pareilles meurs, comme d'eſtre ordinairement adonnée à l'auarice, ou d'eſtre fine & malicieuſe, ou d'auoir quelque autre ſemblable vice, ou vertu. Et qui lira les choſes paſſées de noſtre Cité de Florence, & conſiderera auſsi celles qui ſont auenues de plus recente memoire, trouuera les peuples Tudeſques, & les Françoys, eſtre pleins d'auarice, d'orgueil, de fierté & de deſloyauté, qui ſont leurs quatre vices qui en diuers temps ont beaucoup offenſé noſtre Cité. Et quant à la faute de foy, chacun ſçait quantesfoys ont eſté deniers nombrez au Roy Charles huitieſme pour la promeſſe qu'il faiſoit de rendre les fortereſſes de Piſe. Leſquelles

quelles il ne rendit iamais. En quoy il monſtra aſſez peu de foy & beaucoup d'auarice. Mais laiſſons ces choſes ſi fraiſches. Chacun peult auoir entendu ce qui auint en la guerre que fit le peuple Florentin contre les Viſcontins Ducz de Milan, qu'eſtant Florence priuée des autres expediens, penſa de conduire l'Empereur en Italie, lequel auec ſa reputacion & ſes forces viendroit aſſaillir la Lombardie. L'Empereur y promit venir à grande puiſſance & mener ceſte guerre contre les Viſcontins, & defendre les Florentins contre eux, moyennant la ſomme de .c. mil ducatz, qu'ilz luy donneroient auant que ſortir de ſes païs & .c. mil autres quand il ſeroit en Italie. Auxquelles pactions les Florentins conſentirent, & luy ayans payé la premiere ſomme, & puys la ſeconde ſi toſt qu'il fut arriué à Verone, s'en retourna arriere ſans aucune choſe faire: alegant qu'ilz auoient failly de quelques conuencions paſſées entre eux. En ſorte que ſi Florence n'euſt eſté ou contrainte par neceſsité, ou vaincue de paſsions, & qu'elle euſt leu & cogneu les meurs & couſtumes anciennes des barbares, elle n'euſt eſté ce coup là ne pluſieurs autresfoys ainſi trompée. Veu que touſiours elles ont eſté ſemblables vſans en tous lieux, & enuers toutes gens de meſme terme, comme l'on void qu'ilz firent iadis aux Toſcans. Leſquelz eſtans oprimez par les Romains, qui tant de foys les auoient mis en fuyte & rompuz, & voyãs que de leur force ilz n'eſtoient plus pour reſiſter à leur effort, conuindrent auec les Françoys, qui deça les Alpes habitoient en Italie, de leur donner vne ſomme d'argent moyennant qu'ilz s'obligeaſſent de ioindre leurs forces auec eux pour marcher enſemble contre les Romains. Dont enſuiuit que les Françoys, l'argent receu, ne voulurent prendre les armes pour eux, diſans l'auoir eu, non pour faire guerre contre leurs ennemys: mais ſeulement pour s'abſtenir & n'entrer en leur païs de Toſcane. Ainſi ce peuple par l'auarice & infidelité des Françoys demeura en vn coup priué de ſes deniers, & du ſecours que d'eux il eſperoit. Tellement que l'on void par l'exemple tant des Toſcans anciens que des Florentins, les Françoys auoir touſiours vſé de meſmes termes. Dequoy l'on peult aſſez coniecturer quelle fiance les Princes doiuent auoir en telles gens.

Promeſſe nont enue par l'Empereur aux Florentins.

Promeſſe fance par les anciẽs Françoys Ciſalpins.

Souuen-

Souuentesfois on emporte d'audace & de force ce, que par moyens ordinaires iamais on obtiendroit.

Chapitre XLIIII.

ESTans les Samnites aſſailliz par la puiſſance de Rome, & ne pouuans auec leur armée tenir campagne & faire teſte aux Romains, delibererent (laiſſans garniſons es villes de *Samnium*) paſſer auec toutes leurs forces en Toſcane, laquelle auoit treues auecques les Romains, pour voir par tel paſſage s'ilz pourroient par la preſence de leur armée induire les Toſcans à reprendre leurs armes. Combien que deſia ilz l'euſſent refuſé à leurs Embaſſadeurs. Et au parlement que les Samnites tindrent auec les Toſcans, en leur remonſtrant meſmement quelle cauſe les auoit incitez à prendre leurs armes, vſerent d'vn propos notable, diſans:

Rebellaſſe, quòd pax ſeruientibus grauior, quàm liberis bellum eſſet.

Qu'ilz s'eſtoient rebellez, d'autant que la paix eſtoit plus grieue à porter en ſeruitude, que la guerre en liberté.

Et ainſi moytié par perſuaſions, moytié par la preſence de leur oſt, les induirent à renouueler la guerre. En quoy eſt à noter, que quand vn Prince deſire obtenir quelque choſe d'vn autre, il ne doit (ſi l'ocaſion le ſoufre) luy donner temps d'en deliberer & faire de ſorte qu'ilz voyent neceſsité de prompte delibetation, laquelle auient quand celuy qui eſt requis cognoiſt, que du refus, ou delay, en peult ſortir contre luy ſoudaine & perilleuſe indignation, de telz termes auons bien veu vſer de noſtre temps au Pape Iulle contre les Françoys, & à monſieur de Foix lieutenant pour le Roy de Frãce, contre le Marquis de Mantouë. Car le Pape, voulant chaſſer de Boulongne les Bentiuoles, & iugeant en ce cas auoir beſoin de la force Françoyſe, & que les Venitians demeuraſſent neutres, & ayãt pourchaſſé l'vn & l'autre, ſans en pouuoir tirer reſponſe, que douteuſe & diuerſe, delibera (en ne leur donnant loyſir d'y penſer) cõ-

traindre l'vn & l'autre à condeſcendre à ſa volonté. Puys partant de Rome auecques telle puiſſance qu'il peut aſſembler marcha vers Boulongne, & manda aux Venitians, qu'ilz ſe tinſent neutres, & au Roy de France, qu'il luy enuoyaſt ſecours: Tellement que demeurans les deux comme eſtrains & enſerrez de peu d'eſpace de temps, voyans, s'ilz differoient ou refuſoient, quelle ire le Pape conceueroit contre eux, cederent du tout à ſon vouloir. Auſsi monſieur de Foix eſtant en armes à Boulongne, ou il entendit la rebellion de Breſce, voulant aller au recouuremét dicelle, y auoit deux chemins: L'vn par les terres du Roy, qui eſtoit long & ennuyeux: l'autre plus court par le païs de Mantouë: mais pour paſſer par les terres de ce Marquis, luy conuenoit entrer par certaines eſcluſes entre lacz & mareſtz, dont la contrée eſt pleine, & ſi eſtoient bien fermées & gardées. Parquoy le Seigneur de Foix deliberé de tenir ceſte voye, cóme la plus courte, pour vaincre toute dificulté & ne donner temps au Marquis de deliberer, tout d'vne traite fit marcher ſes gens par là, luy ſignifiant qu'il enuoyaſt les clefz de ce paſſage. Ce que fit le Marquis ſurpris de ceſte celerité: mais il ne l'euſt iamais fait ſi le Seigneur de Foix s'y fuſt gouuerné plus lentement & tiedement, veu la ligue qu'il auoit auecques le Pape, & auecques les Venitians. Meſmement que l'vn de ſes filz eſtoit lors auecques le Pape, qui eſtoient honneſtes excuſes pour refuſer telle demande. Mais eſtant comme aſsiegé de ſi ſoudain party (pour les cauſes deſſus deduites) il luy acorda le paſſage. Ainſi firent les Toſcans aux Samnites, ayãs par la preſence de la force de *Samnium* repris les armes, qu'ilz auoiẽt au parauant refuſées.

Lequel eſt meilleur party en vne bataille ſouſtenir l'effort des ennemys, & apres donner dedans, ou les enfoncer de prime furie.

Chapitre XLV.

Decius

DEcius & Fabius Conſulz Romains eſtoient auecques deux armées à l'encontre des armées des Samnites & des Toſcans, & venans aux mains enſemble, eſt à noter en tel acte, lequel eſt meilleur des deux moyens diuers de proceder tenuz par les deux Conſulz: car Decius à toute puiſſance & effort alla aſſaillir ſon ennemy; Fabius le ſouſtint ſeulement, iugeãt le lent aſſault eſtre plus vtile, en reſeruant ſon effort à la fin, quand l'ennemy auroit perdu la pemiere ardeur de combatre, & (comme l'on dit) auroit ieté ſon feu. En quoy ſe void par l'iſſue du fait, que le deſſein ſucceda trop mieux à Fabius qu'à Decius, lequel ſe trouua tellement au premier aſſault, que voyant ſa compagnie pluſtoſt enuelopée qu'autrement, pour aquerir par ſa mort la gloire, qu'il n'auoit peu gaigner par victoire, à l'imitation de ſon pere ſe ſacrifia luy meſmes pour les legions Romaines. Ce qu'ayant entendu Fabius, ne voulant en ſon viuant aquerir moins d'honneur que ſon compagnon auoit en mourant, pouſſa en auant toutes les forces qu'il s'auoit reſeruées à telle neceſsité, dont il reporta treſheureuſe victoire. Dequoy ſe peult voir, que le moyen de proceder de Fabius eſt plus ſeur, & plus à imiter.

D'ou vient qu'en vne Cité vne maiſon & famille garde pour vn temps & s'entretient en meſmes meurs & condicions.

Chapitre XLVI.

IL ſemble que non ſeulement vne Cité tienne certaines manieres & couſtumes diuerſes des autres & procrée les gens plus durs ou plus efeminez: mais en vne meſme ville ceſte difference ſe void entre les maiſons & familles. Ce qui ſe trouue eſtre vray en toutes Citez, & en celle de Rome

s'en liſent maintes exemples, en laquelle l'on a veu les *Manlij* de dur cerueau, & obſtiné, les Publicoles humains, benins, & amys du peuple, les *Appij* ambitieux & ennemys de la commune. Et ainſi pluſieurs autres maiſons auoir eu chacune ſes qualitez ſeparées des autres. Ce qui ne peult naiſtre du ſang ſeulement veu qu'il eſt force qu'ilz varient quant & la varieté des mariages: mais eſt neceſſaire que procede de la norriture diuerſe qu'vne maiſon tient autre qu'vn autre. Car beaucoup importe qu'vn ieune enfant de ſon tendre aage commence à ſentir dire bien ou mal d'vne choſe: d'autant qu'il conuient que par neceſsité il en face impreſsion, & apres par icelle regle ſa forme de proceder tout le temps de ſa vie. Sans celà euſt eſté impoſsible que tous les *Appij* euſſent eu vne meſme volonté, & euſſent eſté agitez de ſemblables paſsions, comme a noté Tite Liue en pluſieurs de leur race, & pour le dernier en celuy qui fut crée Cenſeur. Et ayant ſon compagnon à la fin des xviii. moys depoſé ſon magiſtrat (comme la loy ordonnoit) *Appius* ne s'en voulut demettre: diſant qu'il le pouuoit tenir cinq ans, ſelon la premiere loy ordonnée par les Cenſeurs. Et combien que ſur ce point ſe fiſſent pluſieurs concions & aſſemblées du peuple, & qu'il en ſourdiſt maints tumultes, ſi eſt ce que iamais n'y eut remede à luy faire depoſer, ſuyuant la volonté du peuple, & de la plus grande part du Senat. Et qui lira l'oraiſon qu'il fit contre P. *Sempronius* Tribun de la commune, il notera toutes les inſolences Appianes, & toutes les bontez & humanitez, dont infiniz Citoyens ont vſé pour rendre l'obeïſſance deuë aux loix, & aux Auſpices de leur patrie.

Qu'vn bon Citoyen doit pour l'amour du païs oublier ſes iniures & querelles priuées.

Chapitre XLVII.

Manlius

MAnlius Conſul eſtoit campé contre les Samnites, lequel ayant eſté naüré en vne rencontre, & par ce moyen eſtant ſon armée en danger, le Senat iugea neceſſaire luy enuoyer *Papirius Curſor* Dictateur pour ſupléer le default du Cõſul. Et eſtãt de neceſsité que le Dictateur fuſt nommé par *Fabius*, lequel eſtoit campé en Toſcane, & doutant qu'il refuſaſt de le faire, à cauſe de l'inimytié qui eſtoit entre eux, le Senat enuoya vers luy deux Embaſſadeurs le prier, que, mettant arriere leur hayne priuée, il le vouſiſt nommer pour le bien publique. Ce que fit *Fabius*, meu de la charité du païs: monſtrant toutesfoys, tant par ſilence, que par autres ſignes, combien telle nomination luy peſoit & eſtoit grieue. Sur lequel doiuent prendre exemple tous ceux qui deſirent eſtre tenuz pour bons Citoyens.

Quand on void ſon ennemy commettre faute grande, l'on doit redouter quelque fraude cachée deſſous.

Chapitre XLVIII.

IStant *Fuluius* demeuré lieutenant en l'armée, que les Romains auoient en Toſcane, en l'abſence du Conſul, qui eſtoit allé à Rome, pour quelques cèremonies, les Toſcans, pour eſſayer s'ilz le pourroient attraire dehors, mirẽt vne embuſcade pres du camp des Romains & enuoyerent quelques ſoldatz en acouſtremẽs de bergers touchans deuant eux grand nõbre de beſtes, & les firent marcher iuſques à la veuë des ennemys. Tellement qu'ainſi deſguiſez aprocherent iuſques aux barrieres du camp: Dequoy le lieutenant eſmerueillé, ne luy ſemblant telle preſomption raiſonnable, tint vn moyen qui deſcouurit la fraude & ainſi le deſſein des Toſcans demeura rompu. Et en ce pas ſe peult noter commodément, qu'vn chef d'armée ne doit preſter foy à vn erreur euident, qu'il void faire à ſon ennemy. Pource qu'il y aura

touſiours quelque tromperie occulte : n'eſtans les hommes par raiſon ſi lourdement imprudens & mal auiſez. Mais ſouuent le deſir de vaincre aueugle les eſpritz des hommes, en ſorte qu'il ne voyent rien que ce qui ſemble faire pour eux. Les Françoys ayans defait les Romains pres de la riuiere *d'Allia*, & allans à Rome, ou ilz trouuerent les portes oiuuertes & ſans garde, furent tout le iour & la nuit enſuyuant ſans y entrer, craignans quelques lacz tenduz. Et ne pouuoient croyre telle laſcheté & ſi peu de conſeil es cueurs Romains, qu'ilz euſſent habandonné leur païs. L'an m.d.viii. que les Florentins camperent deuant la ville de Piſe, *Alfonſo del Mutolo*, qui en eſtoit Citoyen, tomba priſonnier es mains des Florentins, & leur promiſt, en luy dõnant liberté, qu'il leur liureroit vne des portes de Piſe. Il fut deliuré, & depuys, pour pratiquer l'afaire, ſouuent venoit parler auecques ceux qui eſtoient mandez par les Commiſſaires, & n'y venoit celément : mais à deſcouuert, acompagné *d'autres* gens de Piſe, leſquelz laiſſoit à part pour parler aux Florentins. Tellement que l'on pouuoit cõiecturer ſon cueur eſtre double : veu qu'il n'eſtoit raiſonnable, ſi telle pratique euſt eſté fidele, qu'elle euſt eſté ainſi traitée à la deſcouuerte. Mais le deſir de gaigner Piſe aueugla les Florentins en ſorte, que conduitz par ſon ordre & conſeil à la porte à Luque, ilz laiſſerent maintes de leurs teſtes, & d'autres gẽs, à leur honte & deshonneur, par la traïſon double que leur ioua ceſt Alfonſe.

Vne Republi. pour la maintenir en liberté, à beſoin de iour en iour de nouuel ordre & pouruoyance, & par telz merites Q. *Fabius* emporta titre de treſgrand.

Chapitre XLIX.

Il eſt

Leſt neceſſaire (comme autresfoys à eſté dit) que chacun iour naiſſent accidens en vne grande Cité, qui ayent beſoin d'vn Medecin: & ſelon que plus ilz importent, cõuient trouuer Medecin plus ſage. Et ſi en aucune Cité naſquirent iamais telz accidens, ç'a eſté à Rome, qu'ilz ſont auenuz eſtranges & non eſperez. Comme fut celuy quand il ſembla que toutes les Dames Romaines euſſent coniuré de tuer leurs mariz: tant s'en trouua qui les auoient empoyſonnez, & tant qui leur auoient preparé le venin pour les depeſcher. Auſsi comme la coniuration des Baccanales qui fut deſcouuerte au temps de la guerre Macedonique. En laquelle eſtoient deſia meſlez & enuelopez pluſieurs miliers d'hommes & de femmes, & ſi ne l'euſt eſté la ville fuſt tombée en grand danger: ou ſi les Romains n'euſſent eſté couſtumiers à chaſtier les multitudes des hommes delinquans. Et quand la grandeur de ceſte Republique, & le pouuoir de ſes executions ne ſe cognoiſtroit par autres ſignes infiniz, encores ſe pourroit iuger par la qualité des peines & ſuplices qu'elle impoſoit aux malfaiteurs. Car elle n'a fait dificulté de faire paſſer aucunesfoys par glaiue de iuſtice vne legion entiere, aucunesfoys toute vne Cité, & de confiner huit ou dix mil. hommes auecques cõditions extraordinaires trop dificiles à porter, ne fuſt qu'à vn homme ſeul, non pas à tant de gẽs. Comme il auint aux ſoldatz, qui à ſi grand malheur auoient combatu à Cannes, leſquelz elle confina en Sicile, leur impoſant & enioignant de ne loger en villes, & de viure eſtroitement. Mais entre toutes ſes autres executiõs fort terribles eſtoit la decimation des armées, quand au ſort de tout vn oſt on en mettoit à mort de douze l'vn: & ne ſe pouuoit pour le chaſtiment d'vne multitude trouuer maniere de punition plus eſpouuentable. Car quand vne compagnie auoit faute commiſe, dont le chef & auteur n'eſtoit certain, les punir tous eſtoit trop, en chaſtier vne partie & laiſſer l'autre impunie, ſeroit fait tort à ceux que l'on puniſſoit, & donner courage aux impuniz de renchoir vne autre foys en pareille faute. Mais l'execution de la dixieſme part, quand tous enſemble la meritoiẽt ne donnoit ocaſion aux puniz de ſe plaindre que du ſort. Celuy qui en eſt eſchapé demeure en crainte, que le ſort vne autresfoys ne tombe ſur luy, s'il venoit à faillir. Les empoiſonneurs donques & les Baccanales furent puniz ſelon leurs merites. Et combien que telles maladies

cauſent

cauſent en vne Republique dãgereux efaitz, ſi ne ſont elles pas mortelles : car on a preſque touſiours temps pour les corriger. Mais en celles qui touchent & concernent l'eſtat, l'on n'a pas telle commodité ne loyſir: tellement que ſi quelque prudent cerueau n'y met la main, elles ruinent la Cité. Or par le moyen de la liberalité, dont les Romains vſoient à donner le droit de leur Cité, & bourgeoyſie aux eſtrangers, eſtoit aſſemblé à Rome vn grand peuple de nations nouuelles & diuerſes, leſquelles auoiẽt part aux voix & ſufrages, quand le gouuernement cõmençoit à changer & ſortoit hors des poings & des mains, ou il auoit acouſtumé d'eſtre. Dequoy s'auiſant Q. *Fabius*, qui eſtoit Cenſeur, mit & reduit tout ce nouueau peuple (d'ou venoit le deſordre) ſous quatre Tribuns: à fin qu'eſtans reduitz en ſi petitz eſpaces, ne peuſſent corrompre toute la ville de Rome. Ceſt inconuenient fut tresbien iugé & cogneu par *Fabius*, & remede conuenable par luy apliqué ſans alteration. Lequel fut tant agreable à la Cité, qu'il en merita le nom & titre de treſgrand, qui eſt en leur langue *Maximus*.

Fin du troiſieſme & dernier liure des Diſcours de Machiauel, qui fut acheué d'imprimer à Paris, par Eſtienne Groulleau, le xxviij. iour de Septembre,